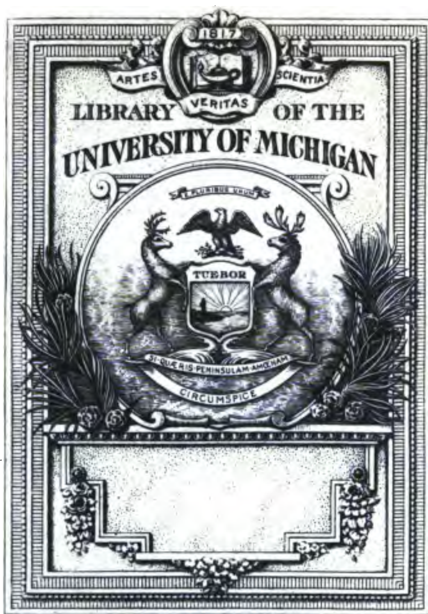

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Ramsay, Andrew Michael

HISTOIRE

DU VICOMTE DE TURENNE,

MARECHAL-GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. XXXVI.

PREUVES
DE L'HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

PREMIERE PARTIE,

CONTENANT

LES MEMOIRES DU VICOMTE,

écrits de sa propre main.

AVERTISSEMENT.

CEs Memoires, écrits de la propre main du Vicomte de Turenne, furent composés après la paix des Pyrénées. L'extrême simplicité du stile marque que celui qui les a faits, conservoit son caractère en tout. On trouvera dans cet Ouvrage non-seulement des projets de Campagne bien concertés, les vues profondes d'un Général éclairé, les motifs de sa conduite, les obstacles qu'il rencontre, & les moyens par lesquels il les surmonte : mais on y reconnoitra encore une CANDEUR *qui avoue ses fautes, sans aucun égard à l'amour-propre ; une* BONTE' *généreuse, qui cache avec soin les défauts de ses concurrens & même de ses ennemis ; une* MODESTIE *rare, qui tait ses plus belles actions, ou qui en parle légèrement : en un mot, tous les caractères d'une* AME ELEVE'E *à qui le* GRAND *& le* BEAU *sont devenus si naturels, qu'elle ignore sa propre vertu & croit n'avoir rien fait que de commun, dans le tems même qu'elle exécute ce qu'il y a de plus admirable. C'est ainsi que le Vicomte se dépeint lui-même dans les Pièces originales qu'on donne ici au Public pour prouver la vérité de son Histoire.*

ME-



MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.





LIVRE PREMIER.

DES GUERRES EN ALLEMAGNE.



APRE'S le siège de Thionville (1) que M. le Duc d'Enguien fit avec succès, il conduisit lui-même sur les bords du Rhin cinq ou six mille hommes qui joignirent l'Armée d'Allemagne commandée par le Maréchal de Guébriant. Quelque tems après M. le Duc d'Enguien revint à Paris, & M. de Guébriant 1643.

(1) 10 Août.

1643. briant assiègea Rotewil (1) où il fut grièvement blessé, & mourut peu de jours après.

M. de Rantzau, qui commandoit le Corps de M. le Prince, aiant pris le commandement de l'Armée, marcha après la prise de Rotewil à Dutlingue (2) où il fut mis en déroute par l'Armée de Bavière, & fait prisonnier. Toute la Cavalerie Allemande se retira avec peu de perte jusqu'au Rhin; mais l'Infanterie qu'on avoit laissé dans Rotewil se rendit à discrétion, & celle qui étoit dans le Corps de l'Armée fut presque entièrement dissipée.

M. de Turenne étant revenu du siège de Trin à Paris, M. le Cardinal Mazarin qui commençoit à gouverner, l'envoya querir & lui dit que le Roi le destinoit pour commander en Allemagne; de sorte qu'il se tint prêt à partir trois ou quatre jours après, quoiqu'il fût fort incommodé d'un reste de maladie qui avoit duré depuis la fin du siège de Brisac, sans l'empêcher pourtant d'aller tous les Etés en Campagne. Comme cette défaite de l'Armée du Roi & la prise de Rotewil arrivèrent au mois de Décembre, les ennemis n'entreprirent plus rien cet-

(1) 19 Novembre.
(2) 24 Décembre.

cette Campagne, & M. de Turenne étant arrivé le même mois à Colmar, y fit venir les Officiers & songea aux moyens de remettre l'Armée. (1) 1643.

L'Alsace étant trop ruinée, il entra au mois de Janvier dans les montagnes de Lorraine où il mit l'Armée en quartiers: il les élargit ensuite par la prise de deux petites Places nommées Luxeul & Vesoul dans la Franche-Comté, où il laissa trois ou quatre régimens. On reçut dans l'Hiver de l'argent de la Cour, avec quoi & l'aide des quartiers, l'Armée se mit en bon état, c'est-à-dire la Cavalerie; car pour l'Infanterie, il fut fort difficile de la remettre dans l'Hiver. 1644.

M. de Turenne étant allé à Brisac, trouva que M. d'Erlac qui en étoit Gouverneur, s'étoit retiré dans une maison de campagne qu'il avoit en Suisse, & avoit laissé une lettre que l'on donna à M. de Turenne quand il arriva dans le Château, par laquelle il lui mandoit que croyant que le Ministre avoit quelque soupçon de lui, il étoit sorti de la Place,

(1) M. de Turenne passe ici sous silence les généreux efforts qu'il fit pour remettre l'Armée; mais l'Abbé Raguenet qui le savoit du Cardinal de Bouillon, & Frémont d'Ablancourt, le racontent; & c'est-là le prémier trait par où le Vicomte se fit connoitre aux Weymariens.

1644. ce, & qu'il la lui remettoit entre les mains, le priant de lui envoyer sa femme. M. de Turenne fut un peu surpris de la conduite de M. d'Erlac, qui quittoit un si bel établissement par un soupçon fort mal fondé; mais croyant qu'il seroit indigne de lui de profiter de l'action de M. d'Erlac pour se rendre maitre de son Gouvernement, il lui envoya M. de Traci pour le prier de revenir, & trois ou quatre jours après M. d'Erlac revint dans sa Place que M. de Turenne lui remit entre les mains, & partit quelques jours après (1). J'ai raconté ceci pour montrer combien il est étrange qu'un homme sage comme M. d'Erlac (qui avoit été établi à Brisac par M. le Duc de Weymar, & qu'on l'on croyoit maitre dans une Place que la Cour regardoit avec grande jalousie,) la quittoit, & en rendoit un autre maitre en un instant, sans aucun sujet.

M. de Turenne passa l'Hiver dans les montagnes de Lorraine, & au Printems aiant su qu'il y avoit deux mille chevaux sous le Général-Major Baron de Mercy, au-delà de la Forêt-noire, dans deux bourgs à la source du Danube, il passa le

(1) L'action est d'autant plus belle, que le Vicomte avoit fort desiré d'être Gouverneur de cette Place.

le Rhin à Brisac, & aiant envoyé M. 1644.
Rosen devant avec quatre ou cinq régimens, il défit cette Cavalerie, prit trois ou quatre cens prisonniers & beaucoup d'Officiers: le reste se sauva auprès de l'Armée des Bavarois qui étoit devant un Château nommé Hohenwiel, qu'ils vouloient affamer ou traiter avec le Gouverneur; la Place étant presque imprenable par force, à cause de sa situation.

Au mois de Mai, les Bavarois se trouvant en très bon état, à cause des bons quartiers qu'ils avoient eus, & de la quantité de soldats à qui ils avoient fait prendre parti après la défaite de l'Hiver passé, ils vinrent assièger Fribourg, qui est une Place à cinq heures de Brisac au bord des montagnes de la Forêt-noire. M. de Turenne, outre la garnison qui étoit de trois ou quatre cens hommes, y en avoit mis autant, tirés des régimens d'Infanterie Françoise. Aiant su que l'ennemi étoit devant cette Place, il donna promtement rendez-vous à l'Armée auprès de Brisac, où il passa le Rhin, espèrant qu'il trouveroit les ennemis séparés.

Il pouvoit y avoir dans l'Armée du Roi cinq mille chevaux & quatre ou cinq mille hommes de pied, avec quinze ou vingt pièces de canon, dont on n'eût pas pu mener un si grand nombre s'il

1644. eût falu faire une longue marche ; mais comme on n'avoit que cinq ou six lieues à faire pour approcher de l'ennemi, on les transporta tous. L'Armée aiant passé la nuit à Brisac & marché ensuite en diligence, s'approcha à deux heures de l'ennemi qui fit promtement revenir les fourageurs. M. de Mercy ne fut pas si-tôt instruit du passage de l'Armée à Brisac, qu'il auroit pu l'être. Comme il n'y avoit que ce seul lieu où on pouvoit traverser le Rhin, il auroit été aisé d'en être averti par les Partis que l'on doit toujours tenir sur un passage : mais à la guerre il arrive souvent des accidens aux Capitaines les plus expérimentés, contre lesquels on auroit raison de discourir beaucoup, si l'expérience ne faisoit voir que les plus habiles sont ceux qui font seulement le moins de fautes. L'Armée du Roi s'approcha de celle des Bavarois, & les trouva en bataille dans une plaine près de Fribourg : ils n'avoient eu le tems que de s'appliquer au siège de la Place où ils étoient depuis huit jours, mais point encore de se saisir des postes avantageux, qu'ils avoient négligés, ne croyant point que l'Armée du Roi pût être en état de venir si-tôt à eux. M. de Turenne voyant qu'une montagne qui commandoit la plaine où étoit leur Armée, & qui pouvoit donner communi-

ni-

nication à Fribourg, n'étoit point occupée par l'ennemi, ordonna aux régimens de Montausier & de Mézières qui faisoient un bataillon de mille hommes d'y marcher, & fit avancer le reste de l'Infanterie pour les soutenir. 1644.

L'ennemi s'étant apperçu qu'on marchoit vers cette montagne, envoya commander à quinze ou vingt mousquetaires qui étoient en garde à demi-côte, de monter sur le sommet de la montagne: ils y arrivèrent avant les deux régimens François, & firent une décharge sur eux comme ils montoient. Les François qui ne voyoient pas le derrière, croyant que toute l'Infanterie de l'ennemi arrivoit sur cette montagne, prirent l'épouvante, & marchant en desordre par des lieux fort rudes, deux Enseignes commencèrent à descendre avec leurs drapeaux, & aussitôt tout le bataillon au-lieu de monter côtoya la montagne, & les ennemis eurent le tems de faire une seconde décharge à laquelle tout le bataillon plia & descendit la montagne. M. de Turenne qui étoit au bas, & qui commençoit à faire monter d'autres régimens, voyant le bataillon qu'il avoit envoyé revenir en confusion, & que cela avoit donné le tems à d'autre Infanterie de l'ennemi de monter à cette montagne, ne songea plus à ce dessein, & commença à se retirer à une

1644. une petite hauteur à trois ou quatre cens pas de là, afin de s'y mettre en bataille. Il y eut pendant quelque tems un peu de confusion, dont l'ennemi eût pu profiter, s'il n'eût pas été appliqué à s'emparer de ce poste.

M. de Turenne se campa sur la hauteur, fit casser les deux Enseignes qui avoient donné l'épouvante, & demeura quelque tems dans ce poste à la vue des ennemis qui continuèrent le siège. Il y eut encore quelques escarmouches & un combat de Cavalerie assez considèrable, où sept ou huit cens chevaux de l'ennemi furent défaits: mais l'Armée de l'ennemi étant beaucoup plus forte que celle du Roi, (1) M. de Mercy qui en étoit Général continua le siège; & M. de Turenne aiant manqué cette prémière occasion, ne crut pas qu'il eût raison de rien hazarder pour la secourir, & se retira à une heure & demie de là dans le tems que la ville capituloit. Il pouvoit y avoir cinq ou six cens hommes commandés par M. de Kanofski, qui se retira à Brisac, après la capitulation.

M. de Turenne eut nouvelle en ce tems-là que M. le Duc d'Enguien avoit ordre de marcher à Brisac avec son Armée, qui étoit composée de six mille hom-

(1) Le Comte de Mercy frère du Baron.

hommes de pied & de trois mille chevaux (1). Ce Prince aiant passé le Rhin vint au Camp de M. de Turenne; qui pouvoit être à quatre ou cinq heures de Brisac. 1644.

L'Armée de l'ennemi après la prise de Fribourg étoit demeurée dans son Camp: on l'envoya reconnoitre aussi-bien que tous les chemins dans les montagnes & dans les bois, pour tâcher de se mettre entre Fribourg & les Bavarois, & descendre par-là dans la plaine. M. le Duc d'Enguien résolut d'attaquer avec son Armée des postes où M. de Mercy avoit trois ou quatre régimens d'Infanterie sur une hauteur à la tête de son Camp, & ordonna à M. de Turenne d'aller avec l'Armée qu'il commandoit par les bois & les montagnes, pour tâcher d'entrer dans la plaine où l'ennemi étoit, & le prendre par le flanc. On convint d'attaquer trois heures devant la nuit.

M. le Prince aiant fait attaquer la hauteur avec son Infanterie, fut repoussé au commencement: mais après, y étant allé lui-même avec beaucoup de vigueur & avec des Corps qui soutenoient ceux qui avoient été repoussés, il emporta ces

(1) Le Marquis de la Moussaye dit qu'il y avoit quatre mille chevaux dans l'Armée du Duc d'Enguien.

1644. ces postes & défit ces trois ou quatre régimens où il y avoit plus de deux mille hommes (1), & y perdit beaucoup de gens; & la nuit étant survenue, il s'arrêta au même endroit.

M. de Turenne à la tête de son Armée entra dans le défilé, & s'approcha de la plaine où les ennemis étoient en bataille: il les chassa d'abord d'un bois & puis d'une haie, & les repoussa de poste en poste jusqu'à l'entrée de la plaine. Les Bavarois perdirent beaucoup de gens & se retirèrent à quarante ou cinquante pas au plus de notre Infanterie, aiant toute leur Cavalerie & leur Corps d'Infanterie de la seconde ligne pour les soutenir. Les deux Armées demeurèrent ainsi l'une devant l'autre, les Bavarois n'osant plus venir aux mains contre ces régimens qui les attendoient avec leurs piques, & les François n'osant entrer plus avant dans la plane, n'aiant point de Cavalerie pour les soutenir.

On

(1) M. de la Moussaye & Puffendorf font monter l'Armée de Mercy à quinze mille hommes, dont il y avoit, selon le dernier, neuf mille fantassins: il faloit donc qu'il y eût plus de trois mille tués à cette action, puisqu'il n'y avoit que deux mille cinq cens tués à l'attaque du Vicomte, douze cens dans la seconde journée, & très peu à la troisième; & cependant il ne s'en étoit retiré que six mille de toute l'Armée de Mercy, selon le Vicomte.

On combattit de cette façon plus de deux heures avant la nuit, avec grande perte de côté & d'autre. L'Infanterie du Roi avoit derrière elle le bois, qui donnoit un grand prétexte pour se retirer; mais elle ne s'affoiblit point, quoiqu'on ne pût jamais faire entrer qu'un escadron de Cavalerie pour la soutenir, n'y aiant pas d'espace pour se mettre en bataille. 1644.

La nuit ne fit point cesser le combat, & les troupes de part & d'autre demeurèrent avec un feu continuel à la distance de quarante pas jusqu'au jour, pendant plus de sept heures. Dans cet endroit il *y eut* de l'Armée du Roi plus de *quinze cens* hommes hors de combat, & de celle de l'ennemi plus de deux mille cinq cens. M. de Roqueservière Sergent de bataille y fut blessé à mort: M. d'Aumont Lieutenant-Général y agit très bien.

Un peu devant le jour on vit que leur mousqueterie se rallentissoit: c'est qu'ils avoient laissé quelques gens pour tirer, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur retraite; toute leur Armée marchant vers une montagne qui est proche de Fribourg. Ils avoient appréhendé avec raison que M. le Prince aiant été empêché de marcher plus avant par la nuit, le jour venant ne les attaquât dans la plai-

1644. ne de son côté. Comme il fit assez clair pour voir d'une distance de cent pas, on fit avancer quelques soldats dans la plaine, qui dirent que l'ennemi s'étoit retiré; & le jour devenant plus grand, M. de Turenne déboucha dans la plaine, & vit aussi M. le Prince qui y entroit de son côté. Les Armées s'étant jointes, M. le Prince ne jugea pas à propos que l'on marchât ce jour-là à la montagne, où les Bavarois s'étoient campés de nouveau, qui n'étoit pas à plus d'une heure de leur prémier Camp. Il alla seulement se promener assez proche de la montagne, où les ennemis aiant déja logé leur canon, tirèrent plusieurs coups sur ceux qui s'avançoient.

Il est certain que si on eût marché à eux, qu'on les eût trouvé en grande confusion; mais l'Infanterie de l'Armée du Roi étoit si abattue par le combat de toute la nuit, & par la quantité d'Officiers & de soldats tués ou blessés, qu'elle n'étoit pas en état d'entreprendre aucune action considèrable. On demeura ce jour-là dans le Camp, & on dit que la plupart des Officiers Généraux de l'ennemi étoient d'avis de prendre ce tems pour se retirer par les montagnes derrière Fribourg, & y laisser une garnison; néanmoins M. de Mercy l'emporta: il y demeura, y fit abattre quelques bois

pour

pour empêcher l'accès, & fit faire de petits travaux aux lieux les plus avantageux. 1644.

Le lendemain de très grand matin; l'Armée que M. de Turenne commandoit aiant l'avant-garde, il détacha sept ou huit cens mousquetaires commandés par M. de l'Echelle Sergent de bataille de l'Armée de M. le Prince, (qui tenoit la place de M. de Roqueservière blessé le jour auparavant,) & huit ou dix escadrons de Cavalerie conduits par M. Deubatel (1) Lieutenant-Général, avec quatre petites pièces de campagne, qui marchèrent à la tête du Corps de l'Armée. Comme on approcha de la montagne où étoit l'ennemi, on y trouva quelques mousquetaires qui gardoient de petits postes avantageux, & qui se retiroient vers leurs Corps quand ils étoient pressés, pendant que l'ennemi tiroit beaucoup de canon.

La marche aiant été fort courte, quand on se trouva dans cet état, il n'étoit au plus que huit heures du matin, de sorte qu'on avoit beaucoup de tems, étant dans les grands jours de l'Eté. On résolut qu'en s'ouvrant fort à la main droite, on feroit place à l'Armée de M. le Prin-

(1) Peut-être est-ce le même que le Marquis de la Moussaye nommé du Tubal.

1644. Prince (que commandoit sous lui M. le Maréchal de Gramont) pour doubler à la gauche, & on se mettroit en telle disposition que la montagne pourroit être attaquée en même tems par divers endroits. Toutes les troupes de l'ennemi, tant Cavalerie qu'Infanterie, s'étant retirées & resserrées vers la montagne après une assez grande escarmouche, on fit alte. Le canon de la montagne ne faisoit pas beaucoup de mal, parce que les troupes Françoises n'étoient pas dans un défilé.

Dans ces entrefaites, un Officier de Flextein qui étoit commandé avec cinquante chevaux pour aller voir la contenance de l'ennemi, sur une hauteur à côté de l'Armée du Roi, vint avertir M. de Turenne qu'il voyoit une grande confusion parmi les Bavarois, & que leur bagage marchoit. M. de Turenne le dit à M. le Prince, lequel croyant que l'on ne s'éloigneroit pas trop pour voir cela, & que l'on pourroit s'en servir pour la disposition de l'attaque, il s'y en alla & M. de Turenne avec lui, aiant dit aux troupes en passant devant elles, que l'on reviendroit incontinent, & qu'il faloit attendre celles de M. le Prince avant que d'attaquer.

Il y avoit environ deux mille pas du lieu où étoient les troupes de la droite, jus-

jusqu'à la hauteur où étoit cet Officier de Flextein. Comme l'on étoit à regarder la contenance de l'Armée des ennemis qui paroissoient en grande confusion, on entendit une grande salve qu'ils faisoient, & en même tems un bruit de trompettes & de timbales. M. d'Espenan qui commandoit l'Infanterie de M. le Prince, arrivant au bas de la montagne, & voyant un petit travail assez avancé dans lequel l'ennemi avoit quelques mousquetaires, & par lequel on n'avoit pas jugé nécessaire de commencer une attaque, envoya quelque Infanterie pour s'en saisir, sans attendre les ordres de M. le Prince, ni de M. le Maréchal de Gramont; pensant, à ce que je crois, que la chose n'auroit pas une si grande suite, ou peut-être aussi pour se faire valoir par quelque petite action. C'est ce qui obligea l'ennemi à faire une si grande décharge de la montagne sur ces troupes qui s'avançoient en même tems. 1644.

Le Corps de l'avant-garde de M. Doubatel où étoit M. de l'Echelle (auxquels M. de Turenne avoit parlé en allant avec M. le Prince, & dit expressément qu'il ne faloit bouger de son poste, & qu'il reviendroit incontinent) commença à marcher vers la montagne, & aiant passé quelque abattis de bois que l'enne-

Ou *Deubatel*, ci-dessus p. 15.

 mi

1644. mi avoit fait, s'avança vers un travail où étoit M. de Mercy avec tout le Corps de son Infanterie, qui n'étant attaqué que par ce côté-là à cause que la chose étoit faite sans ordre, s'y opposa avec tout ce qu'il avoit. C'est en cet état-là que M. le Prince & M. de Turenne revenant avec lui trouvèrent les choses, y aiant couru à toute bride sur le bruit que l'on avoit entendu.

Il n'y avoit personne de l'Armée de M. le Prince arrivé, que ce peu de mousquetaires dont M. d'Espenan s'étoit servi pour prendre ce petit travail, & toute l'Infanterie de M. de Turenne qui ne montoit pas à trois mille hommes, n'étoit pas engagée contre ce Fort, mais étoit assez loin de là sans ordre de ce qu'ils avoient à faire. M. le Prince demeura avec ce prémier Corps qui étoit déja repoussé, tout proche de cette Redoute de l'ennemi, & ainsi, comme on peut juger, très exposé, n'y aiant qu'un régiment de Cavalerie qui étoit celui de Flextein pour soutenir cette Infanterie, & qui étoit sous le feu de toute l'Infanterie de l'ennemi avec une constance admirable ; & aussi il y perdit la moitié de ses gens.

M. de Turenne alla à son Infanterie qui n'étoit pas engagée, pour aider à la retraite de ceux qui avoient attaqué ; ou pour

pour attaquer, s'il en étoit encore tems, 1644.
& que ceux-ci ne fussent pas entièrement repoussés. Comme il avançoit, l'état de la chose fit connoître que tout ce qu'il y avoit à faire étoit de demeurer ferme un peu hors la portée du mousquet, & attendre l'Infanterie de M. le Prince.

On demeura en cette posture assez longtems, parce qu'il en faut beaucoup pour donner ordre à une attaque dans des lieux difficiles & qui ne se voyent pas bien les uns les autres. Ensuite M. le Prince trouva bon que M. de Turenne allât avec son Infanterie: M. le M. de Gramont devoit donner par le flanc, ou soutenir avec la Cavalerie, si l'attaque eût réussi. On marcha droit à l'abattis de bois qui étoit dans le milieu de la montagne, & vis-à-vis de la gauche où étoit l'Armée de M. le Prince. Les régimens de Cavalerie de Turenne & de Traci soutenoient l'Infanterie de M. le Prince, qui fut repoussée après un combat très opiniâtre, où cette Cavalerie fit des merveilles en endurant le feu sans s'ébranler.

M. de Turenne qui avoit M. de Tournon auprès de lui, manda diverses fois à M. le Prince que quelque chose que l'on souffrit, il tâcheroit de ne pas se retirer entièrement qu'il ne fût nuit. Il est cer-

1644. tain que si l'ennemi eût pu juger bien sainement de la confusion des troupes du Roi, toute l'Armée étoit perdue, au moins toute l'Infanterie. Celle de M. de Turenne fut menée aussi à cette montagne dans le tems que celle de M. le Prince attaquoit; mais les soldats étoient si rebutés, qu'ils s'approchèrent fort peu de l'ennemi.

Ce dernier combat dura bien deux heures, & finit à la nuit, l'ennemi ne bougeant point de son poste. Les Bavarois y perdirent beaucoup de monde, & entre autres, Gaspard de Mercy Général-Major, frère du Comte: mais leur perte ne fut pas si grande que celle des Armées du Roi, dont l'Infanterie fut presque toute ruïnée. Cependant comme l'ennemi avoit presque perdu la moitié de son Infanterie deux jours auparavant, & qu'il n'avoit pas passé celui-là sans grand échec, il ne lui restoit guères d'Infanterie. Sans cet accident qui arriva par l'attaque de M. d'Espenan contre l'ordre, & qui mit tout en confusion, l'Infanterie des deux Armées du Roi donnant de front à la montagne, selon la disposition que l'on y alloit mettre, l'Armée de l'ennemi étoit perdue & ne pouvoit pas résister. Dans l'Armée Françoise il y eut un très grand nombre d'Officiers de tués; M. de l'Echelle & M.

M. de Mauvilli Sergens de bataille, & presque tous les Commandans des Corps & une partie des Officiers de l'Infanterie. 1644.

La nuit aiant séparé les deux Armées qui n'étoient qu'à cinquante pas l'une de l'autre, au moins les Corps plus avancés, celle du Roi retourna au Camp dont elle étoit partie. On envoya à Brisac un nombre infini de blessés, & on en fit venir des vivres; & le lendemain ou deux jours après on apprit que l'Armée de l'ennemi aiant délogé de cette montagne, & laissé garnison à Fribourg, marchoit dans le *Schwartz-Walt* qui est la Forêt-noire, pour aller au pays de Wirtemberg. Comme le pays par où il faloit passer est plein de grands défilés où on a de la peine à faire marcher du bagage, on résolut de partir avec l'Armée pour surprendre les ennemis, & pour cet effet M. Rosen fut commandé avec huit escadrons, & partit trois ou quatre heures avant l'Armée. Comme il étoit très bon Officier & fort expérimenté, il eut ordre ou d'attaquer quelques troupes que l'ennemi avoit séparées pour la facilité de sa marche, ou d'arrêter le Corps de l'Armée en le harcelant, & par là, donner le tems à l'Armée du Roi de s'avancer.

L'Armée du Roi partit à la pointe du

 jour,

1644. jour, laissant son bagage avec quelques troupes pour le garder, en suivant la route de M. Rosen qui étoit parti vers le minuit. Après qu'on eut marché cinq ou six heures dans des pays très difficiles & où souvent il faloit que les cavaliers missent pied à terre pour passer à la file, on arriva sur une petite hauteur. M. le Prince y étoit, & l'Armée de M. de Turenne avoit l'avant-garde. On vit à un quart de lieue de là les troupes de M. Rosen dans un vallon, & sur le haut d'une montagne (que M. Rosen, à cause qu'il étoit dans le fond, ne pouvoit pas voir) cinq ou six mille hommes au plus, qui étoit toute l'Armée de l'ennemi qui se retiroit. On vit un peu après M. Rosen avec ses huit escadrons qui faisoient bien six cens chevaux, qui commença à suivre l'ennemi, & monter cette montagne qui étoit assez étendue. M. de Turenne par l'ordre de M. le Prince envoya en diligence La Berge qui étoit un Gentilhomme à lui, pour dire à M. Rosen que c'étoit toute l'Armée de l'ennemi qui marchoit sur la montagne. Avant qu'il arrivât auprès de M. Rosen, lui qui ne voyoit que quelques troupes de l'arrière-garde, s'en étoit si fort approché, que M. de Mercy voyant qu'il n'étoit pas soutenu, & que la prémière troupe de l'Armée du Roi étoit à un quart

quart de lieue de là, & que l'on défiloit un à un pour former le prémier escadron, (ce qui, comme on sait, consomme un très grand tems,) tourna avec tout le Corps de ses troupes contre M. Rosen: mais quelques escadrons de l'ennemi aiant voulu s'avancer devant leur Infanterie, la Cavalerie de M. Rosen les repoussa, & les suivant en ordre, trois ou quatre bataillons firent une décharge sur lui, ce qui arrêta sa Cavalerie, sans néanmoins la mettre en confusion. Se voyant très proche du Corps des ennemis & leur front incomparablement plus grand que le sien, il commença à se retirer. Deux ou trois escadrons de la seconde ligne soutinrent les prémiers qui furent fort peu ébranlés par un si grand feu, & après avoir perdu quatre ou cinq étendarts, ils se retirèrent assez doucement en ordre. 1644.

La Cavalerie des ennemis n'osa pas les pousser vigoureusement, de peur de s'éloigner trop de leur Infanterie; ou bien parce qu'étant encore étonnés des combats des jours précédens, leur principal dessein fut de se retirer sans combattre. Ces prémiers escadrons de Rosen aiant été soutenus par ceux de la seconde ligne, & tout le Corps de l'ennemi Cavalerie & Infanterie continuant à marcher contre eux & étant à quaran-

1644. te ou cinquante pas les uns des autres, ils se retirèrent environ cinq ou six cens pas mêlés avec l'ennemi, qui se servoit plus du feu de son Infanterie que de sa Cavalerie. C'est une des actions que j'aye jamais vues où les troupes ont témoigné le moindre étonnement, pour en avoir tant de sujet ; ce qui seroit impossible à d'autres troupes qu'à celles qui ont vu beaucoup de batailles, & qui ont eu souvent du bonheur & du malheur. L'ennemi qui vit qu'il y avoit déja deux escadrons de l'avant-garde de l'Armée du Roi formés sur la hauteur où j'ai dit qu'ils défiloient, commença à s'arrêter, & un peu après à prendre sa marche pour se retirer.

La Cavalerie de Rosen qui avoit été repoussée n'étant point en état de suivre l'ennemi, parce qu'il n'y avoit point de Corps assez considèrable de l'Armée du Roi qui eût passé le défilé pour la soutenir, fit alte; & M. de Mercy se retira vers un bois qui étoit à douze ou quinze cens pas du lieu du combat ; d'où il prit sa marche par les montagnes vers le pays de Wirtemberg.

On eut avis de quelque bagage de l'ennemi, qui étoit avec trois ou quatre cens chevaux à une heure de là, qui prenoit une autre marche que ce Corps de M. de Mercy: M. Doubaret, qui é-

toit

toit Lieutenant-Général de la Cavalerie 1644.
Allemande, s'y en alla avec quatre ou cinq régimens de Cavalerie ; & comme les troupes de l'ennemi qui étoient avec ce bagage les virent, ils se retirèrent vers le Corps de l'Armée, & perdirent peu de leurs gens : tous ces bagages furent pillés ; mais une partie des chevaux qui les menoient se sauva. On logea cette nuit-là dans les montagnes sans avancer. Comme tout ce qui restoit d'Infanterie étoit accoutumé à avoir son pain, & non pas à le faire, comme les vieilles troupes qui ont servi longtems en Allemagne, on ne pouvoit pas suivre l'ennemi dans le pays de Wirtemberg, où on n'avoit pas de magazins, & on ne s'éloigna pas du Rhin. Après avoir envoyé M. de Palluau Maréchal de Camp dans l'Armée de M. le Prince, prendre un petit Château qui incommodoit Fribourg, on retourna avec l'Armée par le même chemin par lequel on étoit venu, & on se logea aux environs du même Camp dont on étoit parti pour suivre l'ennemi dans la montagne. Beaucoup d'Officiers furent d'avis d'attaquer Fribourg, où l'ennemi avoit laissé cinq ou six cens hommes de garnison, & d'achever la Campagne par cette action. Les affaires étant dans une telle situation, que si on eût demeuré encore quelques

1644. jours auprès de Fribourg, le manque de fourages auroit obligé la Cavalerie à repasser le Rhin ; on crut que l'esprit où étoit l'ennemi, & son éloignement du bord du Rhin, devoient faire songer à des choses plus considèrables que de reprendre Fribourg : ainsi M. le Prince trouva à propos que M. de Turenne allât à Brisac, pour concerter avec M. d'Erlac, qui en étoit Gouverneur, des moyens de faire descendre sur le Rhin de l'artillerie, des munitions de guerre & des vivres pour attaquer Philisbourg, pendant que l'Armée iroit par le Marquisat de Bade, laissant le Rhin à gauche pour investir la Place, ce qui fut mis en exécution ; & les bateaux aiant été chargés avec deux ou trois cens mousquetaires pour escorter ce convoi, descendirent le Rhin, ceux de Strasbourg leur aiant donné passage sous leur pont. L'Armée laissa tous ses blessés qui étoient en très grand nombre à Brisac, commença à marcher vers Philisbourg ; & n'aiant aucune nouvelle de l'ennemi, qui étoit à plus de vingt heures de là dans des quartiers pour se raccommoder, on envoya des sauve-gardes dans beaucoup de petites Villes, & dans quelques-unes les bagages de quelques régimens de Cavalerie, avec les cavaliers à pied, & l'on alla investir Philisbourg avec l'In-

l'Infanterie, qui n'étoit pas composée en 1644.
tout de plus de cinq mille hommes de pied, & de la Cavalerie qui se trouva en bon état, le reste aiant été envoyé, comme j'ai déja dit, dans des quartiers.

Il y avoit dans la Place six ou sept cens hommes de pied, & environ quatre-vingts chevaux. On employa les prémiers jours à faire un chemin pour aller aux bateaux qui venoient de Brisac, les bords du Rhin étant fort remplis de bois & de petites Iles. Aussi-tôt qu'on eut fait débarquer le canon & les munitions de guerre & de bouche, on ouvrit deux tranchées; une de l'Armée de M. le Prince, & l'autre de M. de Turenne.

Les assiègés firent le second ou le troisième jour une sortie sur la tranchée de M. le Prince, dont ils étonnèrent au commencement la tête; mais on se remit peu de tems après: l'Infanterie étoit tellement rebutée de tous les combats donnés à Fribourg, qu'assurément on n'auroit pas réussi à prendre une Place qui auroit fait une grande résistance. Les deux tranchées se continuèrent jusques sur le fossé, avec assez peu de perte: M. de Tournon, qui étoit Maréchal de Camp dans l'Armée de M. le Prince, y fut tué: c'étoit une personne de grande qualité, & il n'y avoit pas de jeu-

1644. jeune homme qui eût plus d'ambition & de mérite.

Les ennemis ne firent point de résistance à leur contrescarpe, qui n'étoit pas palissadée, ni en état de se bien défendre: mais comme ils avoient une petite fausse-braie, un fossé plein d'eau, assez large & profond, & beaucoup de canon, ils crurent qu'ils empêcheroient longtems les assiègeans à passer le fossé: mais comme on avoit quantité de fascines, & que le canon avoit été logé des deux côtés sur la contrescarpe, pour tirer aux flancs, on avança la galerie, c'est à-dire, la digue de fascines, (qui n'étoit pas couverte comme en Hollande,) bien près de leur fausse-braie: ce que l'ennemi voyant, & que l'on seroit attaché le lendemain au corps de la Place qui n'étoit pas revêtu, ils battirent la chamade.

Durant le siège, dès qu'on eut fait un pont sur le Rhin, avec les bateaux qui étoient venus de Brisac, on fit passer douze ou quinze cens hommes au-delà du Rhin, qui prirent Germesheim, où il y avoit une petite garnison. On s'approcha ensuite de Spire, qui en est à deux ou trois lieues; la Ville qui est fort grande, se trouvant sans garnison, se rendit, n'y aiant de ce côté du Rhin aucun Corps des ennemis.

Le

Le Gouverneur de Philisbourg aiant capitulé sous les conditions ordinaires, que la garnison sortiroit armée, & seroit menée à Hailbron, Ville Impériale à douze heures de là, M. le Prince entra dans Philisbourg avec M. le Maréchal de Gramont. Le lendemain de la prise de la Place, M. de Turenne passa le Rhin avec toute la Cavalerie Allemande, & cinq cens mousquetaires commandés; & aiant appris que les Espagnols qui tenoient Frankendal, Place de l'Electeur Palatin à trois heures de Spire, attendoient quelque Cavalerie du côté de Luxembourg, il y envoya M. de Flextein avec trois régimens, qui rencontra le Colonel Savari avec cinq cens chevaux, qui vouloit entrer dans la Place: il le prit prisonnier, & défit une partie de ses gens. M. de Turenne continua sa marche vers Wormes, qui se rendit, n'y aiant personne dans la Place; & aiant passé outre, Oppenheim se rendit aussi. Craignant que l'ennemi ne fît entrer quelqu'un dans Mayence, qui est le poste de dessus le Rhin le plus considérable, à cause du voisinage de Francfort, & de la communication que cette Place donne avec les Hessiens; il marcha jour & nuit sans bagages, & arriva le matin assez proche de la Place, dans laquelle il savoit qu'il n'y avoit point de 1644.

gar-

1644. garnison de l'Empereur ni de Bavière, mais seulement quelques gens que le Chapitre entretenoit. Il envoya promtement un Trompette avec un Gentilhomme, pour parler à Messieurs du Chapitre.

Dans le même tems M. de Turenne apprit qu'il y avoit mille dragons de l'Armée de Bavière, sous le Colonel Wolfs, qui étoient de l'autre côté du Rhin, & demandoient à Messieurs de Mayence des bateaux pour y entrer: ce qui l'obligea à approcher plus près de la Ville avec ses troupes, & à envoyer d'autres personnes à Messieurs du Chapitre, pour les presser de députer quelqu'un pour venir traiter; ce qui fut fait. M. de Turenne leur dit que s'ils ne mandoient promtement à ces troupes de Bavière de se retirer, qu'il ne continueroit plus le Traité; & que s'il voyoit le moindre bateau passer en-deçà de l'eau, qu'il feroit attaquer la Place de tous les côtés. Ils résolurent de capituler, n'y aiant point de Chef pour leur faire prendre aucune résolution vigoureuse. Aussi-tôt les dragons de l'Armée de Bavière se retirèrent; & M. de Turenne manda à M. le Prince qui étoit demeuré à Philisbourg, l'état auquel étoient les choses, lequel s'y en vint en diligence, accompagné de beaucoup d'Officiers: il signa la capitu-

pitulation, qui étoit aussi avantageuse pour le Chapitre & les Bourgeois qu'ils se pouvoient souhaiter. L'Electeur qui étoit dans le parti de l'Empereur, s'étoit retiré à Francfort, sachant le siège de Philisbourg. Il y avoit une petite Place nommée Binghen, à quatre heures de Mayence, dans le bas du Rhin, qui se rendit en même tems; & à douze ou quinze lieues de là on reçut des sauvegardes, hors au Château de Creutznac, où il y avoit deux cens hommes. 1644.

M. le Prince demeura quatre ou cinq jours à Mayence, & y reçut un *Envoyé* de Madame la Landgrave de *Hesse*, & beaucoup de *Députés* des lieux qui sont aux *environs*; & y aiant laissé trois ou quatre cens hommes sous le Vicomte de Courval, qui se mirent dans la Citadelle qui ne valoit rien, & où on a beaucoup fait travailler depuis; il s'en retourna à l'Armée qui étoit à Philisbourg, où on ramena toutes les troupes que M. de Turenne avoit emmenées à Mayence. On laissa aussi peu de gens à Oppenheim dans le Château, & deux ou trois cens hommes dans Wormes.

On ne mit point de plus fortes garnisons dans ces Places, parce qu'il n'y avoit point d'ennemis de ce côté du Rhin, hors dans la Ville de Frankendal, où il y avoit sept ou huit cens hommes. M. de

1644. de Lorraine avoit seulement laissé deux ou trois cens hommes dans Landau, qui est une Ville Impériale à quatre heures de Philisbourg: M. le Prince trouva à propos d'envoyer M. d'Aumont Lieutenant-Général dans l'Armée de M. de Turenne, pour la prendre avec trois ou quatre mille hommes commandés, & quatre pièces de canon. Le lendemain de la tranchée ouverte, M. d'Aumont y reçut une grande blessure dont il mourut, après s'être fait porter à Spire. Il avoit servi cinq ou six ans en France de Maréchal de Camp, & n'avoit été fait Lieutenant-Général que cette Campagne-là en Allemagne. C'étoit une personne de grande qualité, nourri dans la Cour, & qui étoit assez capable & dans la guerre, & dans ce qui regardoit le progrès de sa fortune: il vivoit fort bien avec M. de Turenne, & mourut avec beaucoup de fermeté.

Comme on apprit sa mort à Philisbourg, M. le Prince trouva bon que M. de Turenne s'en allât au siège, où il y avoit eu peu de gens tués, & la Place se rendit deux ou trois jours après: M. le Prince y vint faire un tour durant le siège. On envoya la garnison dans des Châteaux que M. de Lorraine tenoit dans les montagnes; & y aiant laissé deux ou trois cens hommes, tout se re-

joi-

joignit au Corps à Philisbourg, dont M. 1644.
le Prince obtint à la Cour le Gouvernement pour M. d'Espenan. Le mois d'Octobre étant assez avancé, M. le Prince se retira en France avec son Armée, passant par Keyserslouter & Deux-Ponts, & marchant droit à Metz; & ne laissa que quelques régimens d'Infanterie nouveaux, dont les Officiers de l'Armée d'Allemagne retinrent avec beaucoup de peine les soldats, les Officiers François aiant eu leur congé. Toute la Cavalerie Françoise, qui n'étoit plus en état il y avoit déja quelque tems, s'en retourna, & cinq ou six des plus vieux régimens. M. de Turenne demeura à Philisbourg avec l'Armée, & fit prendre garde autant qu'il le put sur le pont, qu'il ne passât plus personne dès que M. le Prince eut fait passer ceux qu'il vouloit amener avec lui.

Quelques jours après, M. de Mercy qui commandoit l'Armée de Bavière, & qui s'étoit rafraichi, & l'avoit raccommodée dans le pays de Wirtemberg, sachant que M. le Prince avec une bonne partie de l'Armée s'en étoit retourné en France, rassembla ses troupes, marcha vers Heidelberg, & envoya prendre quelques dragons que M. de Turenne avoit mis dans Manheim, qui est une grande Place sur le Rhin presque toute

1644. démolie: ensuite il fit passer le Rhin à quelques troupes, & fit semblant d'y faire un pont de bateaux, dans le dessein d'attirer l'Armée du Roi pour couvrir toutes ces Places de nouvelle conquête, où il y avoit peu de garnison, comme Spire, Wormes & Mayence, & ainsi dégarnissant Philisbourg, de l'attaquer, en se logeant entre le Rhin & la Place; ce qui est aisé à faire, y aiant un espace de plus d'une portée de mousquet.

M. de Turenne voyant qu'il étoit nécessaire de repasser le Rhin pour couvrir ces Places, laissa deux mille hommes de pied dans un Camp sous Philisbourg, pour empêcher le siège; & aiant pris quelques mousquetaires commandés avec toute sa Cavalerie, il repassa le Rhin, marcha à Spire, & envoya promtement mille chevaux dans Wormes & Mayence pour renforcer ces garnisons.

La Place de Frankendal qui est entre Spire & Wormes, incommodoit beaucoup la communication de ces deux Places: M. de Turenne craignit que M. de Mercy en repassant le Rhin à Manheim, ne s'en servît comme d'un magazin, & n'en tirât du canon & des munitions pour reprendre Wormes & Mayence, ce qui assurément eût été fort aisé; mais M. de Mercy n'en fit rien, par des rai-

fions que l'on ne peut pas bien pénétrer; 1644.
dont je crois que la meilleure est que
l'Armée de Bavière a toujours craint de
passer le Rhin, & de se ruïner par le
manque de fourages & de vivres, qui
étoit si grand, que de Philisbourg à Mayence
en-deçà du Rhin, il n'y avoit
rien de semé, & rien à manger pour les
chevaux que dans les Villes. Il est certain
d'ailleurs que Wormes & Mayence
étoient si foibles de garnison qu'elles
n'eussent pas tenu deux jours; mais il
arrive souvent qu'on ne sait pas l'état
des choses: c'est ce qui empêcha aussi
M. de Mercy de faire passer le Rhin à
tout son Corps: il n'y eut que peu de
troupes qui vinrent en-deçà, & tout le
Corps demeura entre Heidelberg &
Manheim.

Les choses demeurèrent quelques jours
en cet état; & M. de Turenne voyant
qu'il n'y avoit plus à craindre que l'Armée
de Bavière passât le Rhin, & que
toute la Cavalerie se ruïnoit faute de
fourages, garda seulement trois ou quatre
régimens de Cavalerie sans bagage,
qu'il mit dans les Villes, à qui il faisoit
fournir quelque paillée, & fort rarement
de l'avoine, & envoya tout le reste de
sa Cavalerie dans les montagnes de Lorraine,
aiant écrit à la Cour pour leur
faire donner des quartiers d'hiver dans

1644. ce pays, & dans les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, gardant toute l'Infanterie avec lui en Allemagne, & laiſſant un Corps de deux mille hommes ſous Philisbourg, juſqu'à ce qu'il ſût que l'Armée de Bavière fût ſéparée; ce qui ne fut que dans le mois de Décembre.

Peu de tems après que M. de Turenne eut renvoyé cette Cavalerie, il apprit que M. de Lorraine paſſoit la Moſelle avec cinq ou ſix mille hommes, & avoit inveſti un eſcadron de Cavalerie dans Caſtelaun, & un autre dans Simeren, deux petites Places dans le Hundſruck, à quatre ou cinq heures de la Moſelle, où M. de Turenne avoit envoyé ces deux eſcadrons pour trouver du fourage. Celui de Caſtelaun demeura dans cette petite Place, qui ne fut point attaquée: celui de Simeren ſe retira à Mayence avec peu de perte. M. de Turenne qui ne pouvoit plus faire revenir ſa Cavalerie, & auſſi qui ne pouvoit pas prendre celle qu'il avoit poſtée dans les Villes du Rhin, M. de Mercy étant encore enſemble au-delà, s'en alla vers Mayence avec quatre ou cinq cens chevaux, & apprit en chemin que M. de Lorraine avoit attaqué Bacharach, qui eſt une petite Place ſur le Rhin où il y avoit cent hommes de garniſon: il n'étoit pas en état de la ſecourir; néanmoins

moins il étoit bien aise de faire croire à M. de Lorraine qu'il y marchoit avec beaucoup de gens. Etant arrivé près de Binghen, qui n'en est qu'à trois heures, il envoya des Partis & des sauvegardes en divers lieux pour préparer des vivres pour l'Armée, & fit même entrer quelques-uns de ses Gardes dans le Château, qui crièrent aux Lorrains que l'Armée venoit : M. de Lorraine leva le siège, & se retira au-delà de la Moselle. Il étoit demeuré deux cens hommes dans le Château de Creutznac, qui a au dessous une assez jolie Ville; & ce Château étant un poste très considèrable entre le Rhin & la *Moselle*, M. de Turenne crut qu'en logeant son Infanterie dans la Ville, & aiant le couvert & des vivres, il feroit le siège durant l'Hiver assez commodément. Il y demeura en effet avec mille hommes de pied & deux cens chevaux; & en quinze ou seize jours, le Château se rendit après une assez grande résistance. 1644.

Ce fut environ vers le milieu du mois de Décembre que les quartiers furent donnés en Lorraine, en Alsace & le long du Rhin, où le pays étoit si ruïné, qu'en vingt lieues on ne pouvoit pas trouver à nourrir un cheval, hors dans les grandes Villes qui étoient fort misérables par les quartiers d'hiver des Lor-

1644. tains, & en quelque petit Château, où il demeuroit quelque homme de qualité, qu'on ne vouloit pas entièrement achever de ruiner.

1645. M. de Turenne crut qu'il étoit bon qu'il n'allât pas à la Cour pendant l'Hiver, afin d'être en état de se mettre en campagne plutôt; & M. le Cardinal l'aiant trouvé bon, il demeura à Spire: de là il envoya prier M. de la Ferté Gouverneur de Lorraine, de hâter le payement des quartiers d'hiver aux troupes; M. de la Ferté le fit très ponctuellement dans tous les lieux de son Gouvernement, & leur fit donner trois mois de paye. De cette manière, la Cavalerie qui montoit à cinq mille chevaux, & l'Infanterie à cinq ou six mille hommes de pied, avec douze ou quinze pièces de canon, furent prêts vers la fin du mois de Mars, de repasser le Rhin sur un pont de bateaux que l'on fit faire à Spire.

M. de Turenne avoit pressé le tems de se mettre en campagne, à cause que l'Armée de Bavière avoit détaché un Corps de trois ou quatre mille hommes pour fortifier l'Armée de l'Empereur, sous le commandement de M. de Bausschemberg Général de l'artillerie, & de Jean de Wert, dans la bataille de Tabor, où M. Torstenson défit & prit prisonnier

nier le Général Hatzfelt, après avoir dans le commencement de la même année ruïné l'Armée de l'Empereur (1) dans divers combats, par une suite de conduite fondée sur une grande expérience, & accompagnée d'un grand courage & d'un grand jugement; ce qui est fort supérieur au gain d'une bataille. L'Armée du Roi aiant donc passé le Rhin, on fut trois ou quatre jours à se mettre ensemble vers Phortzheim, petite ville du pays de Wirtemberg, à trois ou quatre heures de la rivière de Nekre, derrière laquelle étoit M. de Mercy, avec un Corps, à ce que je crois, de six ou sept mille hommes, n'aiant point hâté ses recrues, & aiant laissé rafraichir ses troupes dans des lieux un peu éloignés, en attendant que la saison fût avancée, & que les herbes donnassent plus de commodité à son Armée de se rassembler. M. de Turenne aiant appris qu'il y avoit des gués à la rivière, partit de bon matin, & y étant arrivé, se campa de bonne heure non pas vis-à-vis du lieu où les ennemis étoient logés, mais à deux heures plus bas, & la passa sans nulle difficulté. 1645.

M. de Mercy qui ne crut pas que son Ar-

(1) Cette Armée étoit commandée par le Général Galas.

1645. Armée étoit en état, se retira vers la Suabe; & M. de Turenne aiant suivi sa marche, passa auprès d'Hailbron, où les ennemis avoient garnison, & arriva à Suabeschal avant M. de Mercy, qui avoit ses Maréchaux des logis à la porte de la Ville: mais comme M. de Turenne fit promtement avancer ses Dragons, les bourgeois ouvrirent les portes, comme ils le font toujours au plus fort, & à celui qui arrive le prémier. Comme il n'avoit avancé aux portes de la ville qu'avec la Cavalerie, & qu'il avoit laissé son Infanterie à trois heures de là, avec le bagage qui n'avoit pas pu suivre, à cause de la longue marche; il craignit que M. de Mercy aiant nouvelle de sa séparation, n'envoyât attaquer cette Infanterie, avec laquelle il n'étoit demeuré que deux régimens de Cavalerie: ainsi après avoir laissé ses Dragons pour garder la porte, il retourna promtement la nuit au lieu où il croyoit que l'Infanterie seroit demeurée. M. de Mercy ne doutant point que ce ne fût toute l'Armée qui étoit arrivée à Suabeschal, avoit continué à marcher plus avant vers Dinkespuhel & Feuchtwang. On ne laissa pas néanmoins quand l'Infanterie fut arrivée de continuer à suivre les ennemis, laissant le bagage dans la Ville: mais sans l'appréhension que l'on eut

pour

pour l'Infanterie, je suis persuadé que si la Cavalerie eût marché d'abord après M. de Mercy, qu'elle l'eût arrêté dans sa marche, qu'elle eût donné tems à l'Infanterie de venir, & que l'on eût combattu avec grand avantage : on se contenta de suivre l'ennemi cinq ou six lieues, sans aucune rencontre considèrable que de quelques petits Partis. M. de Turenne étant revenu à Suabeschal, y demeura deux ou trois jours; d'où il marcha vers la rivière du Tauber à Mariendal, autour duquel il y a plusieurs petites villes d'où l'on peut tirer beaucoup de subsistance: il s'y arrêta, afin d'avoir derrière lui la Hesse, dont il espèroit dans l'Eté tirer des troupes pour avancer dans l'Allemagne. Il paroissoit aussi que l'on s'éloignoit plus de l'ennemi qui étoit vers Feuchtwang, & l'on croyoit qu'il se sépareroit pour se rafraichir, aiant tout le derrière libre du Haut-Palatinat & de la Bavière. 1645.

Dès que l'Armée fut arrivée à Mariendal, comme c'étoit dans la fin du mois d'Avril & qu'il n'y avoit point encore d'herbes, on pressa fort M. de Turenne de permettre que la Cavalerie se séparât dans les petites Villes, où on laisseroit son bagage au prémier ordre, & qu'on viendroit promtement au rendez-vous. Pour dire vrai, le trop de

1645. facilité à ne point faire pâtir la Cavalerie, faute de fourage; la grande envie qu'ils se missent promtement en bon état, plusieurs Officiers assûrant que chacun dans son lieu acheteroit des chevaux pour les démontés; & aussi l'éloignement de l'ennemi qui étoit à près de dix heures de là, les Partis rapportant qu'ils étoient séparés, FIRENT RE'SOUDRE M. DE TURENNE MAL A' PROPOS (1) à les envoyer dans de petits lieux fermés. Il retint néanmoins l'Infanterie & le canon à une demi-lieue de Mariendal, & envoya M. Rosen avec quatre ou cinq régimens à Rotembourg sur le Tauber, qui est à plus de quatre heures de Mariendal; mais les autres régimens étoient à deux & trois heures plus loin.

Le lendemain que l'ordre fut donné pour se séparer, M. de Turenne voyant bien qu'il n'y avoit point assez de certitude de la séparation de l'ennemi, pour avoir donné lieu à la résolution prise, envoya ordre à M. Rosen de se rapprocher avec les régimens; & hors ce qui étoit à deux heures plus loin, il fit revenir les autres régimens, excepté nouveau

(1) Voilà le stile des grands hommes: ils avouent ingénument leurs fautes, & ne les dissimulent point quand la vérité le demande.

veau Rosen & Vousvors qui étoient extrèmement loin, l'un pour observer l'Armée de Bavière, & l'autre vers la Franconie à cause de la garnison de Schweinfurt. Le prémier ne fut pas assez diligent pour rejoindre, & l'autre n'eut presque pas de nouvelles du combat. 1645.

M. de Turenne étant presque dans la certitude que l'ennemi feroit la marche que l'on apprit qu'il fit, alla se promener le jour avant le combat avec la grande Garde à trois lieues sur le chemin par lequel l'ennemi pouvoit l'attaquer: étant revenu fort tard, & M. Rosen s'étant rapproché avec plus de la moitié de la Cavalerie, il apprit à deux heures après minuit par un Parti, que l'ennemi avec tout le Corps de l'Armée avoit quitté Feuchtwang & marchoit droit à lui; c'étoit le deuxième de Mai. En même tems il envoye ordre aux régimens de Cavalerie qui étoient à deux ou trois heures de là, de marcher, & il dit à M. Rosen de monter à cheval & de s'en aller à la grande Garde, & faire assembler promtement en-deçà du bois toutes les troupes qui en étoient proche: malgré cet ordre M. Rosen passe le bois qui pouvoit avoir cinq ou six cens pas, & mande à la Cavalerie de le venir joindre au-delà du bois; ce qu'il n'eût pas fait assurément

1645. rément s'il eût cru l'Armée de l'ennemi si proche ; car il est certain que si elle se fût mise ensemble en-deçà du bois, on se seroit retiré sans combattre.

M. de Turenne qui n'avoit pas demeuré plus d'un quart d'heure dans le quartier pour donner ses ordres à toutes les troupes, monte à cheval, & ne trouvant plus la grande Garde, la suit au travers du bois, & étant au-delà, il vit sept ou huit régimens de sa Cavalerie, qui composoient ce qu'il y avoit d'arrivé, que M. Rosen mettoit en bataille, & jettant la vue plus loin il vit l'avant-garde de l'ennemi qui sortoit d'un autre bois sur un assez grand front à un petit quart-d'heure de lui. Quoique la chose fût assez surprenante, & qu'elle ne présageât rien de bon dans la suite, il ne crut pas qu'il y eût rien à faire qu'à se mettre en bataille avec une partie de l'Armée, comme si elle y avoit été toute, n'aiant pas encore assez de gens ensemble pour marcher à l'ennemi, son Infanterie ne commençant qu'à arriver. L'ennemi étoit trop proche pour changer de posture & se mettre derrière le bois : ainsi il ne songea qu'à se servir de l'avantage du lieu, & y aiant un petit bois à main droite de la plaine où étoit la Cavalerie, il y mit son Infanterie qui n'é-

n'étoit pas composée de plus de trois mille hommes. M. de Smitberg & M. du Passage la commandoient, & comme ce lieu-là servoit comme d'aile droite, il se contenta de laisser deux escadrons derrière ce bois, & mit toute sa Cavalerie sur une ligne avec deux escadrons de seconde ligne à la main gauche du grand bois. M. Rosen se mit tout à fait à l'aile droite de cette ligne, & M. de Turenne à la gauche. 1645.

On attendit l'ennemi en cette posture, lequel en peu de tems descendit dans la plaine, & mettant son Infanterie au milieu des deux ailes de sa Cavalerie, M. de Mercy qui étoit Général de l'Armée, se met à la tête & marche droit *au bois*, aiant par ce moyen son aile gauche qui ne pouvoit pas bien agir qu'il ne fût maitre du bois : mais comme il ne pouvoit pas d'abord voir la situation du lieu, il mettoit son Armée en bataille comme on fait d'ordinaire. Comme il fut à cent pas du bois, & que l'Infanterie n'avoit point encore fait de décharge, M. de Turenne marcha avec sa Cavalerie au-devant de l'aile droite de l'ennemi dont tous les escadrons furent rompus, & la seconde ligne fut ébranlée. Dans ce même tems, l'Infanterie de l'ennemi avançant vers le petit bois, celle de l'Armée du Roi ne fit qu'une dé-

1645. décharge & se jette en confusion dans le bois : ainsi l'aile gauche de l'ennemi trouva le moyen d'avancer à la faveur du bois que son Infanterie avoit gagnée. La Cavalerie de l'Armée du Roi qui ne voyoit plus devant elle que trois escadrons de réserve de l'ennemi, la première & seconde ligne étant en confusion, apperçut tous ses fantassins qui avoient jetté les armes, & les escadrons de l'ennemi qui se formoient derrière elle. En même tems la confusion commença à s'y mettre, & bientôt après la déroute entière: M. Rosen y fut pris, aiant très bien fait son devoir & toute la Cavalerie aussi. M. de Turenne se retira dans le grand bois, aiant été fort pressé par deux cavaliers de demander quartier ; & aiant percé tout au travers avec deux ou trois personnes avec lui, il trouva au-delà du bois trois régimens de Cavalerie, Duras, Beauvau & Traci, arrivés ; & par malheur quantité de cavaliers aiant fait saigner leurs chevaux à cause de la saison, les régimens ne purent monter assez tôt à cheval pour venir au combat.

A ces régimens il s'y joignit bien douze ou quinze cens chevaux des régimens qui avoient été rompus, & M. de Turenne les aiant mis en bataille vouloit aller contre les ennemis, s'ils eussent prom-

promtement passé le bois: mais voyant 1645.
qu'ils se donnoient assez de tems pour se remettre en posture après le combat, & que toute son Infanterie étoit perdue, & qu'il ne restoit que trois régimens qui n'eussent pas combattu, il aima mieux sauver ce qui restoit, quoiqu'il le fît avec assez de peine. Ainsi il commanda à M. de Beauvau de marcher avec son régiment & toute la Cavalerie Allemande qui restoit du combat droit au Mein, & lui donna ordre de s'arrêter à l'entrée du pays de Hesse; ce qui pourroit être à quinze ou seize heures de là: il demeura lui-même avec ses deux régimens de Duras & Traci, pour la retraite & pour donner aux autres le tems de passer le Tauber, où il y avoit divers gués, ce qui se fit comme il l'avoit pensé. Aussi-tôt qu'il vit toute cette Cavalerie assez loin pour n'être plus en danger, il songea à se retirer aussi. Les ennemis aiant apperçu ces deux régimens qui se retiroient seuls, vinrent de tous côtés pour leur couper le chemin: mais M. de Turenne se retira avec assez d'ordre jusques sur le Tauber qui étoit dans la même campagne, & l'on repoussa deux ou trois fois les ennemis qui vouloient suivre par le même gué par lequel on avoit passé. A la fin en aiant trouvé divers autres, on fut obligé de prendre son

1645. son chemin avec de petites troupes après avoir perdu une partie des étendarts. Ces deux régimens, particulièrement celui de Duras qui avoit l'arrière-garde, fit dans cette occasion tout ce qui se peut de hardi & de vigoureux. M. de Turenne se retira d'abord avec quinze ou vingt Officiers ou cavaliers, & peu de tems après avec une troupe de cent ou cent cinquante chevaux, avec laquelle aiant marché toute la nuit & passé le Mein à gué, il alla le lendemain vers le soir rejoindre sa Cavalerie vers la Hesse. L'ennemi prit une grande partie de l'Infanterie, tout le bagage, dix pièces de canon & douze ou quinze cens cavaliers ou Officiers de Cavalerie. M. de Montausier, M. de Smitberg & M. du Passage furent pris, & l'ennemi demeura quelques jours sans bouger.

M. de Turenne croyant que quelque Corps de Cavalerie pourroit le suivre, demeura un jour ou deux dans le bois avec douze ou quinze cens chevaux: mais n'aiant rien vu paroitre, il avança jusques sur les frontières de la Hesse, où Madame la Landgrave lui envoya promtement M. Geis qui commandoit ses troupes, avec deux de ses Conseillers, pour tâcher à lui persuader de se retirer vers le Rhin, lui allèguant qu'il assureroit par-là les Places qu'il avoit laissées dé-

dégarnies, & qu'il joindroit plutôt les troupes que l'on devoit envoyer de France pour le renforcer. Mais ces Conseillers taisoient la principale raison qui poussoit la Landgrave à souhaiter que l'Armée marchât vers le Rhin : c'étoit qu'elle craignoit d'attirer la guerre dans son pays, & ne vouloit pas mettre si-tôt son Armée en campagne : mais M. de Turenne qui savoit que ce qu'il faisoit étoit le seul moyen de faire que toutes les troupes Hessiennes le joignissent, & de faire sortir M. Konigsmarc de ses quartiers, s'opiniâtra à ne pas changer de résolution, & lui manda que si l'ennemi marchoit à lui, qu'il se retireroit tout au travers de la Hesse, & qu'à quelque prix que ce fût, il n'iroit point vers le Rhin & entreroit plutôt vers le pays de Brunswic. Il fit aussi savoir la même chose à M. Konigsmarc, qui étoit dans ses quartiers à dix ou douze lieues derrière Cassel sur le Wéser. Ce Général avoit les mêmes intentions que les Hessiens, de ne point se mettre si-tôt en campagne, & ne souhaitoit point que la guerre fût attirée vers ces quartiers-là; mais la fermeté de M. de Turenne le fit résoudre à se remettre ensemble. 1645.

M. de Turenne aiant fait retirer ses troupes dans la Comté de Waldec, alla jusques à Cassel, où il reçut beaucoup de

1645. de civilités de Madame la Landgrave ; & connut que tout ce qu'il avoit oui dire d'elle étoit véritable, qu'elle avoit beaucoup de jugement, de courage & de conduite en toutes ses actions. Elle fit rassembler ses troupes qui montoient à six mille hommes, laissant ses Places remplies, & M. Konigsmarc qui avoit plus de quatre mille hommes s'avança aussi sans perdre de tems.

M. de Turenne aiant eu nouvelle que M. de Mercy s'étant approché avoit attaqué Kinchaim (1) petite Place à l'entrée de la Hesse, manda au Gouverneur que s'il pouvoit tenir cinq ou six jours, qu'il seroit secouru ; ce qui lui fit prendre la résolution de ne se pas rendre, quoiqu'il y eût une assez grande brèche faite. Les François aiant joint M. Konigsmarc & les Hessiens, marchèrent droit à l'ennemi, qui leva le siège environ le dix ou douzième jour après que la bataille de Mariendal avoit été donnée. M. de Turenne pouvoit avoir de reste trois ou quatre mille chevaux, & seulement douze ou quinze cens hommes de pied qu'il avoit ramassés. L'ennemi s'étant retiré vers la Franconie, les trois Armées demeurèrent quelques jours dans le

(1) On n'a pu lire dans l'Original le nom de la ville assiégée, mais Puffendorf l'appelle Kirchaim.

le pays de M. le Landgrave de Darmſtadt. Dans ce tems-là on eut nouvelles que M. le Duc d'Enguien avec ſept ou huit mille hommes marchoit vers le Rhin, ce qui obligea M. de Turenne joint avec M. Konigſmarc & les Heſſiens d'aller dans le pays de Darmſtadt, & de là dans le Bergſtras pour le joindre. 1645.

M. d'Enguien paſſa le Rhin vers Spire, & il fut réſolu que les Armées jointes marcheroient vers le Neckre & que l'on tâcheroit d'arriver à Hailbron avant l'ennemi. On marcha en grande diligence avec un Corps de Cavalerie d'avant-garde à une heure d'Hailbron, où l'on vit l'Armée ennemie qui arrivoit de l'autre côté du Neckre, & qui ſe mettoit en bataille ſur un côteau de vignes auprès de la ville: ce qui fit faire alte à l'avant-garde. On attendit l'Infanterie qui étoit aſſez éloignée, & l'on campa ce ſoir en ce lieu. Voyant qu'on ne pouvoit pas attaquer Hailbron ni paſſer le Neckre en cet endroit-là, toute l'Armée des ennemis y étant oppoſée; on marcha à Vimpfen, petite ville ſur le Neckre à deux heures au-deſſous d'Hailbron; on mit promtement le canon en batterie, & la ville ſe rendit. Il me ſemble qu'il n'y avoit pas plus de trois cens hommes dans la Place.

1645. L'ennemi voyant que l'on avoit par ce moyen un passage sur le Neckre, laissa une bonne garnison à Hailbron, se retira & alla camper à Feuchtwang, où il fit quelques retranchemens. L'Armée du Roi laissant peu de gens dans Vimpfen passa le Neckre : M. Konigsmarc voyant les ennemis éloignés & bien aises d'être à part en Franconie, feignit d'être mécontent de M. le Prince sans aucun sujet légitime, (1) s'en sépara sans prendre congé de lui, marcha deux jours vers le Mein sans s'arrêter, & on n'eut plus aucune nouvelle de lui. C'est un homme nourri dans la guerre, accoutumé aux grands commandemens, assez glorieux & intéressé, & qui veut que toutes choses dépendent si fort de lui, qu'il s'accommode difficilement avec ses supérieurs, & tend toujours à se séparer. Au reste c'est une personne qui a de grands talens pour la guerre, & qui a servi très dignement la Couronne de Suède. M. de Turenne ne peut que se louer de la façon dont il en usa avec lui, en recevant ses ordres avant que M. le Prince fût arrivé.

Après son départ les Hessiens demeurans avec nous, on marcha à Rottembourg

(1) Le Vicomte cache toujours les fautes des autres, en relevant les siennes.

bourg sur le Tauber, où l'on séjourna quelques jours. M. de Mercy se retira plus avant dans le pays vers Dinkespuhel, où il laissa trois ou quatre cens hommes & se campa à trois ou quatre lieues de là derrière des bois. Peu de jours après, l'Armée du Roi arriva auprès de Dinkespuhel & forma le dessein de l'attaquer; on fit avancer des mousquetaires dans des maisons ruïnées & l'on y ouvrit quelque tranchée: mais avant minuit un Officier prisonnier qui s'étoit sauvé de l'Armée de Bavière, vint avertir M. de Turenne que M. de Mercy croyant que l'Armée du Roi s'attacheroit au siège de Dinkespuhel, marchoit toute la nuit, & étoit à deux heures de là, derrière les bois. M. de Turenne alla promtement en avertir M. d'Enguien, qui résolut de laisser tout le bagage avec deux ou trois régimens de Cavalerie, & de partir incontinent avec toute l'Armée, pour suivre M. de Mercy. 1645.

On partit à une heure après minuit: M. de Turenne avoit l'avant-garde & on traversa un bois: M. d'Enguien y étoit, & avoit laissé M. le Maréchal de Gramont avec son Armée à l'arrière-garde. En sortant du bois, le jour étoit déja assez grand pour voir une petite troupe des Bavarois; & peu de tems a-

1645. près en la pouſſant, on découvrit quelques eſcadrons ennemis, leſquels aiant vu la tête de notre avant-garde, ſe retirèrent en diligence vers le Corps de leur Armée, dont ces troupes étoient l'avant-garde: deſorte que ſi l'on ne fût pas parti de trop bonne heure, on les eût trouvé dans la marche, & par conſéquent en fort mauvaiſe poſture. Ils s'arrêtèrent derrière pluſieurs étangs, ſe mirent auſſi-tôt en bataille, & aiant placé leur canon, commencèrent à faire des travaux à leur tête & à ſe retrancher.

L'Armée du Roi ſe mit auſſi en bataille au ſortir du bois; mais elle ne put aller à eux que par des défilés. On fit avancer le canon qui les incommoda aſſez; mais le leur qui étoit déja placé nous fit beaucoup plus de mal. La journée ſe paſſa toute entière à ſe canonner de part & d'autre avec aſſez de perte. Le lendemain deux heures devant le jour nous nous retirames par le même chemin par lequel nous étions venus: c'étoit par un défilé dans le bois. L'ennemi ne ſuivit qu'avec quelque Cavalerie, & il n'y eut qu'une eſcarmouche, quoiqu'il y eût un tems auquel il eût pu défaire une partie de notre arrière-garde. On repaſſa donc le bois & on alla joindre le bagage auprès de Dinkeſpuhel, où l'on campa: mais ne jugeant pas à propos

pos de s'arrêter à une si petite Place, on résolut de marcher à Nordlinghen & d'y arriver avant l'ennemi; ce qui étoit fort aisé. Le lendemain l'Armée partit de bonne heure, & aiant marché deux ou trois heures, arriva vers les neuf heures du matin dans la plaine assez proche de Nordlinghen: n'y voyant rien paroitre, on résolut de faire alte avec quelque intention d'y camper, mais pas encore avec ordre de décharger le bagage ni de tendre les tentes. Comme M. de Turenne s'avança dans la plaine avec une petite garde, & que M. le Prince alla aussi se promener fort près de là avec une autre, il tomba sur un Parti Allemand qui rôdoit & emmena deux ou trois prisonniers, qui dirent que l'Armée de l'ennemi passoit un ruisseau à une heure de là pour s'approcher de Nordlinghen. M. de Turenne joignit promtement M. le Prince, & aiant appris qu'il n'y avoit point de ruisseau entre le lieu où l'ennemi passoit & celui où l'on étoit, on envoya à l'Armée pour ordonner que personne ne s'écartât. M. le Prince & M. de Turenne s'avancèrent encore avec peu de gens, pour reconnoitre & apprendre plus certainement ce que faisoit l'ennemi, & s'il continuoit sa marche. La plaine est si rase & s'étend si loin, 1645.

1645. que l'on ne craignoit pas de s'avancer avec peu de gens.

M. de Mercy qui commandoit l'Armée de Bavière, à laquelle s'étoit joint un Corps de six ou sept mille hommes de l'Empereur, commandé par le Général Gleen, étant arrivé sur le bord d'un ruisseau à neuf heures du matin, & jugeant, comme il étoit vrai, que l'Armée du Roi étoit campée auprès de Nordlinghen que nous voulions assièger, crut qu'en passant ce ruisseau sans bagage il pourroit avec sûreté s'approcher de Nordlinghen, à cause des montagnes & des avantages qu'il pouvoit prendre avec son Armée: il se persuada aussi qu'on ne l'attaqueroit point ce jour-là, & qu'ainsi il auroit le tems de se retrancher, ce qu'il étoit accoutumé de faire en grande diligence, n'aiant ordinairement à la suite de son Armée d'autres chariots que ceux de munition de guerre & ceux dans lesquels étoient les outils. Il continua donc sa route & se posta à trois ou quatre cens pas du ruisseau sur une montagne (1), qui à l'endroit où il l'abordoit étoit assez haute, mais qui descendoit insensiblement vers un village (2). Pour se servir du lieu selon la force

(1) Montagne de Vineberg.
(2) Le village se nomme Allerheim.

ce de ſon Armée & la ſituation du terrein, il commença à ranger ſon aile droite compoſée d'un Corps de l'Empereur & de quelques-unes de ſes troupes, depuis l'endroit de la montagne qui approche le plus du ruiſſeau juſqu'au village, aiant deux régimens d'Infanterie & ſon canon au lieu où commençoit ſon aile droite. Dans l'endroit où l'aile droite finiſſoit, l'Infanterie s'étendoit en bataille derrière le village, & dans l'action combattit preſque toute pour le défendre; mais au commencement il ne fut occupé que par quelques mouſquetaires commandés dans l'Egliſe & au clocher. Enſuite de l'Infanterie qui étoit ſur deux lignes de même que la Cavalerie, l'aile gauche compoſée de la Cavalerie de Bavière, & commandée par M. Jean de Wert, finiſſoit vers un petit Château un peu élevé (1) autour duquel il y avoit de l'Infanterie qui fermoit la gauche de l'Armée, de même que ces deux régimens d'Infanterie fermoient la droite. L'eſpace entre le village & le Château étoit une plaine où ſe pouvoient bien tenir douze ou treize eſcadrons. C'eſt en cet ordre que ſe mit 1645.

M.

(1) Puffendorf & tous les autres diſent que le Château étoit ſur une hauteur ou colline nommée la colline d'Allerheim.

1645. M. de Mercy, tant pour combattre, que pour camper si on n'étoit pas venu à lui.

M. le Prince aiant vu que l'Armée de l'ennemi passoit le ruisseau, manda aux troupes de se tenir prêtes à marcher; & étant confirmé par les Partis & par sa vue même que l'ennemi ne s'éloigneroit pas trop de vouloir combattre, il passa l'endroit derrière lequel il avoit un grand avantage, & manda à toute l'Armée de marcher. Sur le midi, l'Armée s'avança dans cette grande plaine; & vers les quatre heures du soir on vint en présence: il falut assez de tems pour s'étendre & se mettre en état de combattre. Ce village qui étoit devant l'Armée ennemie donnoit avec raison différentes pensées, ou de l'attaquer, ou de marcher vers les deux ailes avec la Cavalerie seulement: mais comme la chose n'est pas assez sûre d'attaquer des ailes sans pousser en même tems l'Infanterie qui est au milieu, on ne jugea pas à propos, quelque difficulté qu'il y eût à attaquer le village, d'aller au combat avec la Cavalerie, sans que l'Infanterie marchât de même front: & comme le village étoit plus de quatre cens pas plus avancé que le lieu où étoit leur Armée, on crut qu'il faloit faire alte avec les deux ailes pendant que l'Infanterie combattroit pour em-

emporter les prémières maisons de ce village, & s'en rendre maitre, ou du moins d'une partie. Pour cet effet, on fit avancer le canon afin qu'on ne fût pas endommagé de celui de l'ennemi, sans l'incommoder avec le nôtre : mais comme celui qui est placé à beaucoup d'avantage sur ceux qui marchent, à cause qu'il faut toujours atteler les chevaux pour avancer, ce qui fait perdre beaucoup de tems, celui de l'ennemi incommodoit plus qu'il ne recevoit de dommage. 1645.

En cette disposition, l'Infanterie de l'Armée du Roi marcha droit au village ; l'aile droite étant opposée à l'aile gauche de l'ennemi dans la plaine, & l'aile gauche à la droite de l'ennemi qui étoit sur cette montagne, laquelle descendoit insensiblement au village. L'Infanterie trouva assez peu de résistance aux prémières maisons ; mais quand elle entra plus avant, trois ou quatre régimens de l'ennemi (dont une partie occupoit le cimètiere & l'Eglise, & l'autre avoit percé les maisons) firent un si grand feu, qu'elle s'arrêta tout court, & commença à plier : on la seconda d'autres régimens ; & M. de Mercy qui étoit derrière le village, fit soutenir la sienne par d'autres Corps : ainsi le combat devint fort opiniâtre, avec beaucoup de

1645. de perte de part & d'autre; mais moins de celle de l'ennemi, à cause qu'il étoit logé dans les maisons percées: & même pendant que sa prémière ligne combattoit dans le village, la seconde travailloit sur la hauteur. Ces expédiens ne réussirent point; mais ils montrent beaucoup d'habileté & de sang-froid dans le Général. M. le Prince vint souvent dans le village, y eut deux chevaux blessés sous lui, & plusieurs coups dans ses habits. Il laissa M. le Maréchal de Grammont à l'aile droite de sa Cavalerie. M. de Turenne faisoit aussi ce qu'il pouvoit pour faire avancer l'Infanterie qui étoit dans le village proche de son aile. M. de Bellenave, Maréchal de Camp de son Armée, y fut tué: M. de Castelaun Maréchal de bataille dans celle de M. le Prince, fut très dangéreusement blessé, aussi bien qu'un très grand nombre d'Officiers. Dans le fort, & sur la fin de ce combat, M. de Mercy, Général de l'Armée de Bavière, reçut un coup de mousquet, dont il mourut sur le champ; & je crois que quand l'aile gauche de l'ennemi que commandoit Jean de Wert avança contre la Cavalerie de M. le Prince, qu'on ne savoit pas sa mort: le combat aiant duré plus d'une heure dans le village, où quelques escadrons étoient employés pour séconder l'Infanterie, l'aile

le gauche de l'ennemi commença à marcher. 1645.

On a souvent dit qu'il y avoit eu quelques fautes en passant quelques fossés qu'il y avoit entre les ailes, mais je ne trouve pas cela considèrable; car toute l'aile droite de l'Armée du Roi étoit en bataille, & voyoit devant elle celle de l'ennemi, laquelle en venant au petit pas au combat, ne trouva pas grande résistance. Quoique M. le Maréchal de Grammont y fît tout ce qui se pouvoit, il fut fait prisonnier, n'aiant pu faire le devoir à la seconde ligne, non plus qu'à la prémière. (1)

M. le Prince qui étoit fort proche du village, passa à l'aile de M. de Turenne, lequel voyant que l'attaque du village ne réussissoit point, & que la Cavalerie de l'aile gauche de l'ennemi marchoit à la Cavalerie Françoise, s'avança avec son aile vers la montagne, & aiant parlé un instant avec M. le Prince, il lui dit, que s'il lui plaisoit de le soûtenir avec quelques escadrons de la seconde ligne & les Hessiens, qu'il marchoit pour aller à la charge: M. le Prince y aiant consenti, M. de Turenne continua de mon-

(1) L'Historien du Vicomte a ajouté ici quelques circonstances, qu'il a trouvées dans les Mémoires du Maréchal de Grammont.

1645. monter la montagne à la tête du régiment de Flextein. Etant à cent pas de l'ennemi, il vit en se tournant que toute la Cavalerie Françoise & l'Infanterie qui avoit été poussée du village, étoit entièrement mise en déroute dans la plaine.

Comme M. de Turenne continuoit à monter la montagne avec huit ou neuf escadrons de front, l'Infanterie que l'ennemi avoit aux deux extrémités de l'aile fit une décharge, & le canon eut loisir de faire trois ou quatre décharges, les prémières à balle, & la dernière avec des cartouches, dont le cheval de M. de Turenne fut blessé, & il en eut un coup dans sa cuirasse, & une partie des Officiers du régiment de Flextein, & le Colonel même, furent blessés avant que de venir à la charge contre un régiment de Cavalerie qui étoit devant lui. Cela n'empêcha pas que toute l'aile étant marchée d'un front, ne renversât toute la prémière ligne de l'ennemi avec plus ou moins de résistance de quelques escadrons; & la seconde ligne de l'ennemi soutenant la prémière qui étoit renversée, le combat fut fort opiniâtre: on n'avoit qu'un escadron ou deux dans la seconde ligne; & les Hessiens qui étoient à la réserve, étoient un peu loin: cela fut cause que l'on fut un peu poussé, mais sans

ſans déroute; car les eſcadrons étoient toujours en ordre, & même quelques-uns avoient de l'avantage ſur ceux de l'ennemi; mais leur grand nombre l'emportoit. 1645.

Les Heſſiens arrivèrent, & M. le Prince à leur tête agiſſoit avec autant de courage que de prudence. La Cavalerie Weymarienne voyant les Heſſiens approcher, ſe rallia, & on chargea tout d'un tems tout le Corps de la Cavalerie ennemie, qui s'étoit mis ſur une ſeule ligne; on la rompit; tout le canon qui étoit ſur cette montagne fut pris, & les régimens d'Infanterie qui étoient avec l'aile droite furent défaits, & le Général de l'Armée de l'Empereur, nommé Gleen, pris.

D'un autre côté, toute la Cavalerie de M. le Prince, prémière & ſeconde ligne, & même ſa réſerve commandée par le Chevalier de Chabot, & toute l'Infanterie qui s'en étoit fuie dans la plaine, étant chaſſée du village, fut entièrement défaite: Jean de Wert laiſſa ſuivre la victoire de ce côté-là par deux régimens, qui pouſſèrent nos troupes deux lieues juſqu'au bagage, & revint pour ſeconder ſon aile droite, ou pour arrêter la déroute. Si au-lieu de retourner par le même endroit, en laiſſant le village à main gauche, ils euſſent marché

1645. ché dans la plaine droit à la Cavalerie Weymarienne & Heffienne, l'on n'auroit pas été en état de faire aucune résistance, & le desordre se seroit mis très facilement dans notre aile gauche ainsi enveloppée.

Comme la Cavalerie de M. de Wert commença à revenir derrière le village, le soleil étoit déja couché, & la nuit venant incontinent après, les deux ailes qui avoient battu ce qui étoit devant eux, demeurèrent en bataille l'une devant l'autre; & comme la Cavalerie de l'Armée du Roi étoit un peu plus avancée que le village, quelques régimens de l'ennemi qui étoient dans le cimetière & dans l'Eglise se rendirent à M. de Turenne, & sortirent de là sans armes à l'entrée de la nuit, sans savoir que leurs troupes n'étoient pas à cinq cens pas de là.

La Cavalerie demeura une partie de la nuit fort proche l'une de l'autre dans la plaine, les gardes avancées de part & d'autre n'étant pas à cinquante pas l'une de l'autre. A une heure après minuit l'Armée des ennemis commença à se retirer, n'en aiant pas plus de raison que celle du Roi, si ce n'est qu'ils avoient perdu leur Général: on n'entendit pas beaucoup de bruit, car ils n'avoient pas de bagage: je crois qu'ils n'emmenèrent

que

que quatre petites pièces de canon; tout 1645.
le reste qui étoit douze ou quinze, demeura sur le champ de bataille. A la pointe du jour on ne vit plus personne, & on sut que les ennemis s'étoient retirés vers Donavert, petite ville où il y a un pont sur le Danube à quatre heures de là. M. de Turenne les poursuivit jusqu'à la vue de Donavert, avec deux ou trois mille chevaux.

L'Armée du Roi y eut toute son aile droite battue, & toute son Infanterie entièrement mise en confusion, hors trois bataillons Hessiens qui étoient à la réserve, & je crois qu'il y eut bien trois à quatre mille hommes de pied tués sur la place. De l'Armée de l'ennemi toute l'aile droite fut battue, trois ou quatre régimens d'Infanterie qui étoient mêlés avec elle, défaits, deux qui se rendirent dans l'Eglise; beaucoup de gens tués dans le village, & presque tout son canon pris. Pour parler de la perte des hommes, je crois que celle que fit l'Armée du Roi fut plus grande que celle de l'ennemi. M. le Maréchal de Grammont fut pris d'un côté, & le Général Gleen de l'autre, & un très grand nombre d'Officiers & beaucoup d'étendarts: notre Cavalerie Allemande des vieux Corps fit très bien, comme aussi les régimens de Duras & de Traci.

1645. On fut quelques jours ſans pouvoir mettre enſemble plus de douze ou quinze cens hommes de pied de toute l'Infanterie Françoiſe. Après avoir demeuré un jour ou deux auprès de Nordlinghen, M. le Prince ſachant que les Bourgeois y étoient plus forts, & que l'ennemi n'y avoit que quatre cens hommes, réſolut de l'attaquer: les habitans de la Ville demandèrent à capituler dès la prémière nuit, & on renvoya la garniſon à l'Armée de l'ennemi; mais je crois qu'on retint leurs armes. On demeura ſept ou huit jours à Nordlinghen, qui eſt une aſſez grande & bonne ville, où l'on ſe raccommoda beaucoup: on y trouva des armes, aſſez de chevaux pour les équipages, des harnois, & beaucoup de médicamens pour les bleſſés. Après y avoir laiſſé une fort petite garniſon, on alla attaquer Dinkeſpuhel, qui ne ſe défendit que trois jours. Quand on vouloit ſe rapprocher du Neckre & du Rhin à cauſe de l'état de l'Armée, & pour pouvoir toucher quelque argent, M. le Prince tomba malade auprès de Dinkeſpuhel, & ſuivit la marche de l'Armée juſqu'auprès de Hailbron, d'où on lui donna de la Cavalerie pour l'emmener à Philisbourg, où il fut fort malade: il s'en retourna de là en France, laiſſant M. le Maréchal de Grammont pour com-

commander son Armée, laquelle demeura jointe avec celle d'Allemagne que commandoit M. de Turenne. Ils se campèrent auprès d'Hailbron : comme l'ennemi y avoit mille hommes de garnison, & qu'il y avoit jetté encore quelque Infanterie, l'on ne se crut pas en état de l'assièger, & on demeura autour de la Place huit ou dix jours pour attendre quelques convois de Philisbourg & de l'argent. Quand ces convois furent arrivés, on avança avec l'Armée par la Comté de Hohenloe jusqu'à Suabeschal, à dessein d'y attendre l'Hiver, & de prendre des quartiers dans la Suabe, en poussant l'Armée de Bavière au-delà du Danube. L'Armée de l'ennemi se tenoit assez près du Danube au commencement; mais un peu après elle vint camper à cinq ou six heures de l'Armée du Roi, pour empêcher les fourages. On demeura douze ou quinze jours en cette disposition, jusques assez avant dans le mois d'Octobre. 1645.

Les Suédois avoient gagné au commencement de la Campagne la bataille de Tabor, & avoient ensuite assiègé Brin. Ils y trouvèrent une si grande résistance, qu'ils y ruinèrent leur Armée, & furent contraints de se séparer de Ragotski (1) Prince de Transilvanie, qui étoit

(1) Il se sépara des Suédois, fit la paix avec l'Empereur,

1645. étoit venu à leur secours, & avec l'assistance duquel ils n'avoient pu réussir à la prise de la Place. Le siège de Brin assez proche de Vienne, avoit obligé l'Armée de l'Empereur de couvrir ses pays héréditaires; mais quand le siège fut levé, l'Armée des Suédois se retira vers la Silésie pour se rafraichir. Ce fut en ce tems que M. de Bavière voyant que l'Armée du Roi avançoit vers le commencement de l'Hiver en Allemagne, & craignant qu'elle n'y prît ses quartiers, envoya demander du secours à l'Empereur, le menaçant de s'accorder avec le Roi, s'il ne lui envoyoit promtement un renfort considèrable. M. l'Archiduc partit avec six ou sept mille chevaux & quelques dragons, ne menant point d'Infanterie à cause de la longueur du chemin, & de la diligence qu'il vouloit faire; & se couvrant du Danube qu'il laissoit à sa main droite, il vint à grandes journées à Donavert.

L'Armée du Roi étoit toujours campée auprès de Suabeschal; & on apprit par un Officier qui sortoit de prison, qu'il venoit un Corps considèrable de l'Ar-

pereur, & se retira dans la Hongrie, selon Puffendorf, *de rebus Suecicis.*

l'Armée de l'Empereur joindre celle de Bavière; ce qui obligea M. de Turenne de convenir avec M. le Maréchal de Grammont qu'il faloit se retirer vers le Neckre, & de là vers le Rhin. Quelques heures après, le même bruit fut confirmé par quelque Cavalerie qui étoit à Dinkespuhel; ce qui hâta encore davantage la marche. On décampa quatre heures avant la nuit, cinq ou six heures après avoir fait partir le bagage; on marcha par la Comté de Hohenloe vers le Neckre, vis-à-vis de Vimpfen, où l'on avoit laissé garnison depuis sa prise; & quoique la rivière ne fût presque pas guéable, en une nuit & un jour on passa avec toute l'Armée à la nage, la Cavalerie portant l'Infanterie en croupe: le grand front rompant l'eau, la rendoit moins rapide, quoique profonde. On perdit quelque bagage, mais peu de soldats, & on se trouva auprès de Vimpfen. Comme on craignit que l'ennemi ne passât à Hailbron, & ne rencontrât l'Armée du Roi dans sa marche, on se hâta de gagner Philisbourg. 1645.

Jean de Wert qui avoit passé à Hailbron avec un Corps de Cavalerie, n'osant pas attaquer l'Armée, quoiqu'elle marchât avec une assez longue file, elle arriva sous Philisbourg, où elle séjourna deux jours: comme il n'y avoit point

1645. encore de bateaux pour faire un pont sur le Rhin, M. de Turenne croyant qu'il n'y avoit que le Corps de Cavalerie de M. de Wert qui eût passé le Neckre, & que le reste de l'Armée de l'Empereur & de Bavière ne s'avanceroit point quand ils sauroient l'Armée du Roi sous Philisbourg, dit à M. le Maréchal de Grammont que l'on pouvoit aller vers Graben, à deux heures de là, & qu'il espèroit prendre encore ses quartiers sans repasser le Rhin : M. le Maréchal de Grammont y consentit, ne voulant point faire aucune difficulté sur ce qui faciliteroit les moyens d'hiverner en Allemagne, & même voulant toujours laisser à M. de Turenne en s'en retournant, les troupes du Corps de M. le Prince qu'il lui demanderoit : ainsi on marcha sans repasser le Rhin vers Graben, à deux heures de Philisbourg ; & aiant séjourné un jour entier, on apprit vers le soir que toute l'Armée de l'ennemi marchoit vers Philisbourg. Comme il n'y avoit que ce passage-là pour aller repasser le Rhin, on partit à l'entrée de la nuit ; & comme à la pointe du jour l'arrière-garde de l'Armée du Roi approchoit de Philisbourg, on vit l'avant-garde de l'ennemi arriver dans la plaine, à une demi-heure de la Place. On resserra en même tems toute l'Armée entre la Place & le Rhin,

Rhin, & on commença à s'y retrancher. 1645.

M. l'Archiduc avec ce Corps de l'Empereur & toute l'Armée de Bavière, se campa à une demi-heure de la Place, où il demeura deux jours, pendant lesquels on vit venir des bateaux de Spire; mais n'en aiant pas la quantité qu'il faloit pour faire un pont, on ne fit passer que la Cavalerie & le bagage à la faveur du retranchement & du canon de la Place; ce que voyant l'Armée de l'ennemi, il marcha vers Vimpfen, où on avoit laissé M. de Rochepaire avec six cens hommes, & le gros canon de l'Armée. M. de Turenne qui étoit demeuré sous Philisbourg avec toute son Infanterie & un peu de Cavalerie, fit faire un pont, si-tôt que la quantité de bateaux nécessaire fut venue; manda promtement à sa Cavalerie de revenir à Philisbourg, & supplia M. le Maréchal de Grammont, qui étoit allé à Landau, de lui envoyer ce qu'il y avoit de François de Cavalerie; ce qu'il fit: mais il ne vint pas plus de cinq cens chevaux de la Cavalerie Allemande, une partie aiant refusé à leurs Officiers de marcher. Ainsi le dessein ne put pas réussir: sans cet accident on eût défait toute l'Infanterie de l'ennemi, qui prit Vimpfen en sept ou huit

1645. jours par composition, & se retira ensuite dans ses quartiers.

Les deux Armées de l'Empereur & de Bavière s'étant séparées, M. de Turenne repassa le Rhin: il ne crut pas à propos de châtier les régimens Allemands, tous les corps étant coupables; & aussi il est certain que quand il leur envoya l'ordre de revenir sur le Rhin, il ne les en croyoit pas si éloignés qu'étoit le lieu où ses ordres les trouvèrent. M. le Maréchal de Grammont s'en retourna en France avec toute l'Armée de M. le Prince; & M. de Turenne sachant que l'Armée de Flandre étoit fort occupée, & qu'il n'y avoit point de troupes dans le Luxembourg, résolut dans le mois de Novembre d'aller à Trèves, sachant qu'il y avoit fort peu de garnison: n'aïant pas pu mener plus de quinze cens hommes de pied & toute la Cavalerie, il écrivit à M. le Cardinal, pour le supplier de lui envoyer quelques régimens de l'Armée de M. le Prince, qui étoit auprès de Metz; ce qu'il fit: mais il ne se trouva pas plus de sept ou huit cens fantassins qui pouvoient marcher. On fit aussi transporter par le Hundsruck deux ou trois pièces de canon avec beaucoup de peine. M. de Turenne après avoir fait avertir M. l'Electeur de Trèves qui étoit à Coblentz de se rendre à

Trè-

Trèves, s'approcha de la Place, & l'aiant investie du côté de Luxembourg par un Corps de Cavalerie, elle se rendit la seconde nuit de l'ouverture de la tranchée. 1645.

M. de Turenne y remit M. l'Electeur, & y séjourna sept ou huit jours; il fit faire un réduit auprès du pont où il laissa cinq cens hommes; donna des quartiers le long de la Moselle, & retourna sur le Rhin au Château d'Obervesel, devant lequel il avoit laissé M. du Tot Maréchal de Camp: après un assez long blocus, ce Château se rendit; toute l'Armée aiant été distribuée le long du Rhin & de la Moselle, & quelque Cavalerie envoyée en Lorraine, M. de Turenne retourna au commencement de Février à la Cour. 1646.

M. le Cardinal Mazarin étoit alors maitre des affaires: le Roi étoit fort jeune, & la Reine-mère avoit une entière confiance en M. le Cardinal. Comme M. de Turenne étoit fort bien avec lui, il approuvoit presque tous ses projets de Campagne, & principalement dans une guerre éloignée de la Cour comme celle d'Allemagne. Ainsi il avoit trouvé bon que M. de Turenne concertât avec M. Torstenson Général des Suédois, que

1646. les Armées de France & de Suède se joignissent au commencement de la prochaine Campagne, pour remédier aux inconvéniens que l'expérience avoit appris être presque infaillibles pendant leur séparation. Les deux Armées agissant toujours séparément, l'une vers les pays héréditaires, & l'autre le long du Rhin, ou dans le Cercle de Suabe; l'Armée de l'Empereur & celle de Bavière étant au milieu, envoyoient des secours contre celle qui les pressoit le plus, & rendoient presque infructueux tous les avantages que l'on avoit par des combats. Comme le fruit principal que l'on peut tirer des victoires est de gagner un pays pour avoir des quartiers, & d'augmenter son Armée en diminuant celle de l'ennemi, qui avec un peu de patience se ruïne peu à peu; on ne pouvoit pas tirer ce fruit, parce que le renfort que les Armées ennemies se renvoyoient mutuellement, faisoit perdre tous ces avantages: au-lieu que l'Armée de France & de Suède se joignant, pouvoient se concerter de manière à ne se séparer plus, que suivant les mouvemens des Armées opposées, & dans une distance à pouvoir se rejoindre quand celles des ennemis se mettroient ensemble. Ainsi M. de Turenne concerta avec M. Torstenson, que vers le mois de Mai il viendroit

droit avec l'Armée Suédoise dans la Hesse, & que l'Armée du Roi passant le Rhin au-dessous de Mayence, se joindroit vers la Comté de Nassau. 1646.

L'incommodité de la goutte & une longue indisposition, obligèrent M. Torstenson à se retirer en Suède, après avoir acquis, depuis la mort de M. Banier, toute la réputation qu'un grand homme peut avoir, par le gain de diverses batailles, par la ruïne d'une grande Armée ennemie qu'il réduisit à rien, & par une estime générale de prudence, de cœur & d'habileté. Il laissa le commandement de l'Armée à M. Wrangel, qui aiant passé une partie de l'Hiver à prendre quelques petites Places vers la Westphalie, se trouva en Hesse au commencement du Printems.

M. de Turenne demeura six semaines à la Cour: M. de Bouillon son frère étoit à Rome, & ses affaires n'étant pas encore ajustées, M. le Cardinal offrit à M. de Turenne le Duché de Château-Thierri qui devoit entrer dans l'échange de Sedan, en l'assurant que son acceptation ne nuiroit pas aux affaires de Monsieur son frère, & que l'on donneroit une autre Terre à sa place; mais M. de Turenne, persuadé que cet avantage rallen-

1646. lentiroit, s'il n'empêchoit pas la conclusion de l'échange de Sedan, convint avec M. le Cardinal qu'il ne prendroit rien, jusqu'à ce que les affaires de Monsieur son frère fussent achevées. Il retourna donc au mois d'Avril sur le Rhin, fit assembler toute l'Armée dans le commencement de Mai, & fit descendre un pont de bateaux auprès de Bacharach, pour aller joindre les Suédois dans la Hesse. Après avoir tout concerté pour cette jonction, M. le Cardinal Mazarin lui envoya un Gentilhomme nommé Saint-Aignan, pour lui dire que M. de Bavière aiant donné assurance à Messieurs les Plénipotentiaires à Munster, que son Armée ne joindroit pas celle de l'Empereur, si celle du Roi ne passoit pas le Rhin; le Roi lui commandoit de ne pas traverser ce fleuve: le même Gentilhomme lui fit entendre que la pensée de la Cour étoit d'assièger Luxembourg. M. de Turenne croyant que ce seroit la perte entière des affaires d'Allemagne, se contenta de ne pas passer le Rhin, pour ne point contrevenir si promtement à un ordre exprès; & deux jours après que ce Gentilhomme fut retourné, le pont de bateaux rompit par une grande crue d'eaux.

Pendant qu'on le raccommodoit, M. de Turenne apprit que l'Armée de l'Empereur

1646.

pereur & de Bavière s'étant jointes en Franconie, marchoient droit aux Suédois dans la Hesse, & jugea que sa jonction avec eux étoit impossible en passant par le pont de Bacharach. Connoissant qu'il n'avoit point d'autre passage sur le Rhin que dans les villes que Messieurs les Etats de Hollande tenoient, il envoya quelques régimens d'Infanterie à Mayence où il laissa M. du Passage, partit deux jours après qu'il sut la marche de l'ennemi, manda à M. le Cardinal par un Sécrétaire la résolution qu'il prenoit, & alla passer la Moselle cinq ou six heures au-dessus de Coblentz à gué, & de là par le pays de Cologne & de Meurs à Rhimberg & ensuite à Wesel, aiant envoyé un Gentilhomme à M. le Prince d'Orange & à Messieurs les Etats pour leur demander le passage.

Il y avoit douze ou quatorze jours de marche d'où il étoit parti jusqu'à Wesel, où il trouva Madame de Longueville qui alloit à Munster; il marcha deux jours avec l'Armée sur la route de cette Princesse, & de là passant par Lipstadt que les Hessiens tenoient, il envoya avertir M. Wrangel (qui étoit aux frontières de la Hesse) du tems qu'il pourroit le joindre. L'Armée avoit marché plus d'un mois à fort grandes journées, durant lequel tems celle de l'Empereur

1646. pereur & de Bavière aiant approché des Suédois, n'osa pas les attaquer à cause des postes avantageux qu'ils prirent. Il y eut quelques petits combats, mais pas un de considèrable; & M. Wrangel se gouverna avec beaucoup de prudence & de résolution. Comme les Armées ennemies surent que l'Armée de France approchoit, ils se retirèrent à cinq ou six heures des Suédois & se campèrent auprès de Fridberg, petite ville, dans laquelle ils mirent deux ou trois cens hommes. L'Armée du Roi joignit celle des Suédois, qui se mirent en bataille à son arrivée. Il y avoit plus de dix mille chevaux & six ou sept mille hommes de pied, & bien soixante pièces de canon. M. de Turenne soupa chez M. Wrangel avec beaucoup de réjouissance, & aiant seulement séjourné un jour à cause du manque de fourage, l'Armée du Roi prit l'avant-garde le prémier jour, & M. de Turenne donna le mot; ensuite il le donnoit par écrit pour une semaine & M. Wrangel pour l'autre, se l'envoyant ainsi l'un chez l'autre par quelque Ajudant, sans qu'il y eût jamais aucune division. On marcha en deux jours près des ennemis qui étoient campés au lieu que j'ai dit. Ils faisoient alors trois salves, pour le jour, à ce que je crois, de la naissance de l'Empereur, & on voyoit

voyoit par-là que leur Corps étoit considérable. Ils avoient bien quatorze mille chevaux, dix mille hommes de pied & plus de cinquante pièces de canon. On s'approcha à un quart de lieue d'eux, & on ne jugea pas à propos de les attaquer dans un Camp où ils étoient peu retranchés, mais fort avantageusement postés. 1646.

Après quelque escarmouche, le jour que l'Armée arriva près d'eux, on vint camper fort proche des murailles de Fridberg, où ils avoient trois ou quatre cens hommes de garnison. Comme ceux de la ville tiroient à l'entrée de la nuit sur des soldats qui dans le tems du campement vont querir du bois, je ne doute pas que l'ennemi ne crût que l'on faisoit des approches avec intention d'assièger la Place, dont la prise n'eût été gueres difficile : mais à l'entrée de la nuit M. de Turenne & M. Wrangel aiant conféré ensemble sur ce qu'il seroit plus avantageux de faire ; ils se débattirent quelque tems si l'on n'iroit pas par le Bergstras en laissant Francfort à main gauche, pour tâcher d'arriver à Hailbron devant l'ennemi, & avoir ensuite une entrée dans le pays de Wirtemberg. On jugea enfin que l'ennemi aiant un chemin plus court à faire, y arriveroit avant nous ; & qu'aiant toujours le Danube



1646. nube & le bon pays derrière lui, il n'abandonneroit jamais que ce qu'il auroit ruïné. Au contraire l'Armée Françoise & Suédoise n'aiant derrière elle que les bords du Rhin qui est un pays entièrement épuisé, seroient au commencement de l'Hiver contraintes de reprendre chacune ses anciens quartiers, & de laisser à l'Armée de l'Empereur & de Bavière les leurs, qui étoient outre les pays héréditaires, les Cercles de Suabe, de Franconie & la Bavière, qui sont des pays sans comparaison meilleurs que les bords du Rhin, le pays de Turinge & de Brunswic, où les Armées Françoise & Suédoise avoient accoutumé de se retirer. Cette différence donne des avantages pour la prochaine Campagne, parce que les soldats viennent chercher les Armées qui sont dans les bons pays, & que l'on y rétablit facilement ceux que l'on a. Après avoir été quelque tems en suspens, il fut résolu que l'on envoieroit mille chevaux avec cinq cens dragons pour se saisir du poste de Bonnameis, qui est un petit bourg à deux heures de Francfort sur la petite rivière de Nid, laquelle étant passée sans que l'ennemi s'y opposât, on pourroit ensuite arriver aussi-tôt qu'eux à la rivière du Mein, ou les combattre en chemin s'ils prenoient cette marche.

Les

Les troupes étant arrivées à Bonnameis, & n'y trouvant que quelques dragons qui défendoient le passage, s'en saisirent & du bourg. Un Corps de Cavalerie de l'ennemi que commandoit M. de Wert étant arrivé un peu tard, & voyant le poste pris, fit alte assez proche de là. Les Armées jointes marchèrent le lendemain trois heures devant le jour : celle du Roi avoit l'avant-garde, & aiant côtoyé dans la nuit & dans le commencement du jour celle de l'ennemi, on ne leur vit prendre d'autre résolution que de se mettre sous les armes. On a un peu blâmé M. l'Archiduc d'avoir été trop long à prendre parti, ce qui lui coûta bien cher : car pendant qu'il faisoit alte dans son Camp, l'Armée marchoit toujours; & aiant trouvé le poste de Bonnameis occupé par ceux que l'on avoit envoyé devant, on fit promtement raccommoder le passage, & M. de Wert qui s'étoit avancé pour s'en saisir, commença à se retirer vers le gros de l'Armée ennemie. 1646.

Cependant on passa quoiqu'avec beaucoup de difficulté en divers endroits, & M. Konigsmarc aiant trouvé un passage à main gauche que l'Armée Françoise avoit laissé, pour pouvoir passer par un plus grand front, renversa plusieurs troupes de M. de Wert qui se retiroient.

1646. Comme il n'étoit que deux heures après midi, quoique l'on eût bien fait six heures de chemin avec une grande Armée & un très grand bagage, on marcha encore trois heures ce jour-là, toujours en intention de couper à l'ennemi le chemin du Mein ; ce qui réussit par la lenteur à se résoudre : de sorte que le soir on arriva entre Francfort & Hanau en un lieu qui ôtoit le moyen à l'ennemi de pouvoir se retirer vers le Mein sans combattre.

L'Armée étant partie deux heures devant le jour au mois d'Août, avoit fait neuf heures de chemin. Comme on avoit commandé au bagage de prendre tout à fait la main droite, & qu'il étoit couvert, on ne s'en mit pas beaucoup en peine & il arriva le lendemain. Ainsi les ennemis avec toutes les forces de l'Empire se virent en un jour hors d'état de pouvoir plus aller ni en Franconie, ni en Suabe, ni en Bavière, aiant toute l'Armée confédérée entre eux & ces pays-là. Mais comme on craignoit qu'à la faveur d'une petite rivière qui coule vers Hanau, ils ne pûssent encore marcher vers Aschaffembourg qui est sur le Mein ; on partit le lendemain avant le jour avec une partie de l'Armée, commandant au reste de suivre, quoique fort affoiblie par la marche du jour précédent,

dent, & l'on arriva à une petite ville sur ce ruisseau. Les ennemis y avoient mis quelques gens, & le lieu étant assez proche du derrière de leur Camp, il y avoit apparence qu'ils alloient marcher pour gagner Aschaffembourg: mais comme ils virent l'Armée ennemie passer de grand matin, ils firent alte dans leur Camp leur bagage attelé, retirèrent leurs troupes de cette petite ville, & défendirent le ruisseau sur lequel elle est située avec quelques gens commandés. 1646.

L'Armée Françoise & Suédoise arriva toute sur le midi auprès de ce ruisseau, & aiant fait venir du canon & fait retirer un escadron Impérial qui le souffrit avec une patience incroyable, l'ennemi demeura de nouveau dans son Camp. Les choses avoient ainsi entièrement changé de face dans une seule journée. Comme il y avoit un petit bois qui couvroit une partie du Camp des Impériaux, on ne voyoit pas bien leurs mouvemens: aussi-tôt qu'ils virent qu'on leur avoit pris le devant, ils firent marcher leur bagage vers Fridberg & suivirent à l'entrée de la nuit le même chemin tirant vers la Hesse, dans le dessein apparemment, s'ils avoient été poursuivis, d'aller vers la Westphalie ou vers Cologne. On balança quelque tems quel parti on prendroit, de les suivre, ou de pro-

1646. fiter de l'occasion de prendre des postes considèrables dans les Cercles de Franconie, de Suabe & de Bavière. Il est certain que suivant le prémier parti on les auroit ramené auprès de Cologne avec quelque perte dans leur retraite: mais comme l'Empereur & M. de Bavière avoient le tems d'envoyer des ordres dans les pays que je viens de dire, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, les affaires étant changées en un quart-d'heure, on résolut de marcher vers le Mein.

M. de Turenne fit joindre M. du Passage qu'il avoit laissé vers Mayence, quand il prit ce grand tour par Wesel, avec deux mille hommes, & marcha à Aschaffembourg, qui est un beau passage sur le Mein, dans lequel il y avoit deux cens hommes qui se rendirent incontinent. Après avoir passé le Mein, l'Armée Françoise prit la droite, & la Suédoise la gauche, marchant à huit ou dix lieues l'une de l'autre. La prémière assiègea Schorendorf qu'elle prit en trois jours, & alla à Lawinghen sur le Danube, que personne ne gardoit: l'autre prit Nordlinghen, marcha à Donavert où elle passa le Danube comme la Françoise à Lawinghen, y aiant des ponts dans ces deux lieux, & trouvant des vivres abondamment par-tout. Les Suédois

laissèrent garnison dans Nordlinghen ; & les François dans Schorendorf & dans Lawinghen, en passant & sans séjourner. Les Suédois traversèrent le Lech sur le pont de Rain qui n'est qu'à trois ou quatre lieues de Donavert & investirent la Place, dans laquelle M. de Bavière avoit mis douze ou quinze cens hommes de milice, qu'on appelle Chasseurs parce qu'ils ont une casaque verte. 1646.

M. de Turenne sachant qu'il n'y avoit personne dans Ausbourg, envoya M. de Beauvau avec cinq cens chevaux pour parler à ceux de la ville, aiant passé lui-même à Lawinghen avec l'Armée. Ceux d'Ausbourg firent entrer M. de Beauvau, laissant les Cavaliers à la porte, & commencèrent à parler de la composition pour se mettre entre les mains des François & des Suédois. Dans ce tems M. Wrangel, qui avoit commencé les approches de Rain & avoit trouvé de la résistance, comme il arrive ordinairement les prémiers jours quand on a affaire à des milices, envoya prier M. de Turenne d'y marcher promtement ; lequel croyant que ceux d'Ausbourg tireroient peut-être la négociation en longueur, tandis qu'une des deux Armées étoit engagée au siège de Rain, s'y en alla en diligence, & fit revenir M. de

 Beau-

1646. Beauvau. Comme la tranchée des Suédois étoit ouverte depuis trois ou quatre jours, il en ouvrit une le soir qu'il arriva : la seconde ou troisième nuit, se trouvant tout proche d'un bastion, ceux de dedans aiant battu la chamade de son côté qui étoit le plus avancé, la garnison sortit au nombre de près de deux mille hommes, qui avoient beaucoup tiré & s'étoient fort mal défendus.

M. Wrangel parla souvent dans le tems du siège de Rain avec M. de Turenne sur celui qui mettroit un Gouverneur dans Ausbourg : il étoit d'accord de partager la garnison ; mais il ajouta que le feu Roi de Suède aiant tenu cette Place, il restoit quelques droits aux Suédois pour y commander plus qu'au Roi. Je crois que la pensée que les François s'en rendant les maitres voudroient y mettre quelqu'un pour y commander, fut une des principales raisons qui obligea M. Wrangel à presser tant M. de Turenne de venir à Rain : néanmoins il n'y eut jamais de contestation aigre entre M. de Turenne & M. Wrangel ; & je pense que l'affaire eût été réglée de cette façon, que l'on eût tiré au sort à qui mettroit un Gouverneur dans la Place. Mais comme la ville de Rain fut rendue, où les Suédois mirent garnison, on apprit que Royer étant parti

ti de Memminghen étoit entré avec dou- 1646.
ze ou quinze cens hommes dans Ausbourg: on ne laissa pas d'y marcher pour voir si l'on ne pût l'investir dans les sept ou huit jours de tems qu'il faloit avant que les Armées Impériale & Bavaroise pussent entrer dans la Bavière, aiant pris le tour par la Turinge (1) & par le Haut-Palatinat. On repassa le Lech, on prit ses quartiers auprès d'Ausbourg, & l'on ouvrit deux tranchées du côté des François & une des Suédois: on trouva que le fossé étoit fort large & fort profond, & les difficultés à passer étoient d'autant plus grandes qu'on manquoit de toutes les choses nécessaires, comme il arrive dans une Armée de campagne. On n'avoit pas perdu plus de cinq ou six cens hommes, & l'on étoit déja sur le bord du fossé, quand on apprit que les Armées Impériale & Bavaroise étoient à deux heures de là: on avoit su tous les jours les journées qu'elles faisoient, & leur marche avoit été moins rapide qu'elle ne dût l'être: on résolut de ne quitter le siège qu'à la dernière extrémité. On voyoit bien que si l'Armée ennemie s'approchoit de la rivière, qu'on ne pourroit

(1) Puffendorf dit par la Franconie: la Turinge paroît un grand détour pour une Armée qui étoit pressée.

1646. roit pas garder les postes entre la rivière & la ville, & qu'ainsi la Place seroit secourue: mais comme on espère toujours qu'un ennemi ne fera pas tout ce qu'il peut, on vouloit attendre qu'il prît la résolution de marcher jusques-là, avant que de lever le siège. On fit brûler beaucoup de villages pour l'empêcher d'approcher, de peur de manquer de fourage. Le même jour que les Armées Impériale & Bavaroise arrivèrent, M. de Turenne & M. Wrangel passèrent l'eau de leur côté avec deux mille chevaux & de l'Infanterie derrière, pour escarmoucher les Impériaux dans la plaine & les empêcher d'approcher de la rivière: dans l'espèrance que cet expédient réussiroit, on fit retrancher le régiment de Turenne au-delà de l'eau, qui en dix heures fit un Fort sur lequel on mit du canon. Les ennemis aiant repoussé quelques-unes de nos troupes qui étoient dans le bois à la tête du Fort, n'osèrent l'attaquer: mais la nuit s'approchant, ils s'étendirent pour se camper tout le long de la rivière, où l'espace étoit si étroit que l'on n'y pouvoit demeurer de l'autre côté entre ladite rivière & la ville, que dans une tranchée; c'est ce que l'on avoit fait quand il n'y avoit point d'Armée ennemie: mais lorsqu'elle fut arrivée sur les bords du Lech, on ne pou-

voit

voit plus y rester à causer des deux feux de l'ennemi & de la Place, ni même défendre le passage de la rivière ni la tranchée. 1646.

Au commencement de la nuit, on retira ce qui étoit dans cette tranchée, & on mit toute l'Armée ensemble entre le quartier des Suédois & des François. On retira le canon des batteries, & aiant envoyé le bagage avec les blessés & le gros canon à la pointe du jour dans une plaine à une heure d'Ausbourg, on lui commanda d'y faire alte; on commença à marcher à deux heures de soleil; les ennemis entrant en même tems dans la ville par le côté de la rivière qui étoit guéable & que l'on avoit abandonné: il ne s'y passa rien de considérable. Quand on se fut retiré à une heure de la ville, on se mit en bataille & on tira deux coups de canon pour montrer que l'on étoit résolu à combattre, si l'ennemi vouloit s'avancer. Ce stratagème est plus utile pour encourager le commun des soldats, que pour les gens plus éclairés, qui savent bien que quand une Armée déloge avec beaucoup de canon & de bagage de devant une Place, & qu'elle passe de grandes campagnes, l'on peut la combattre avantageusement. Après avoir demeuré tout le jour en ce lieu-là, on alla camper à deux heures

1646. d'Ausbourg, & le lendemain après avoir fait marcher le bagage, on alla à une heure & demie de Lawinghen, où on résolut de camper pour faire fortifier la Place: en effet, les François & les Suédois entreprirent de faire chacun quatre Ravelins autour de la ville, qui est dans une très belle assiette, & qui n'a que des murailles sans rempart, mais un pont sur le Danube: on y envoya deux ou trois mille hommes y travailler tous les jours, qui mirent en douze ou quinze jours tous ces Ravelins en défense; & M. de Turenne mit dans la Place le sieur de Grotius avec huit cens hommes de son Armée.

Dans ce tems-là l'Armée de l'Empereur & de Bavière commandée par M. l'Archiduc étoit entre Ausbourg & Landsberg, où M. de Bavière envoya beaucoup de chevaux pour remonter les cavaliers; des armes, des souliers & des habits à l'Infanterie. Les deux Armées s'avancèrent au commencement de Novembre vers Memminghen avec intention de s'approcher d'Ulm, & d'en tirer des vivres à la faveur des Places d'Hailbron, de Tubinghen & d'Ausbourg qu'ils tenoient dans la Suabe & dans le pays de Wirtemberg; & aiant une Armée plus forte que celle des François & Suédois, ils espèroient de s'approcher de

nous

nous qui avions consommé tous nos fourages auprès de Lawinghen, & de nous faire retirer jusques dans la Franconie, leur laissant tous les quartiers de la Suabe, Lawinghen, Rain, Schorendorf & Nordlinghen tellement abandonnés, que dans l'Hiver ils s'en seroient rendus maitres sans faire de sièges: de cette manière toute la Campagne auroit été rendue inutile, au commencement de l'Hiver qui est le tems qui décide en Allemagne, parce qu'il rend maitre d'un pays à la faveur duquel l'on peut raccommoder & refaire une Armée. 1646.

M. de Turenne & M. Wrangel prévoyant bien que de la résolution qu'ils prendroient, dépendoit le bon ou mauvais succès des affaires d'Allemagne, résolurent, quoique l'Armée fût fort diminuée par les fatigues & la perte des chevaux, le manque d'armes & d'habits dans l'Infanterie; & malgré les neiges & les mauvais chemins, de marcher à l'ennemi auprès de Memminghen pour le combattre, ou pour voir en présence quel parti ils devoient prendre. Dans cette vue on délogea d'auprès de Lawinghen; & contre l'opinion de la plupart des Officiers & la croyance de toute l'Armée qui s'imaginoit qu'on retourneroit dans la Suabe & de là en Franconie, on fit une petite journée en avant, & le len-

1646. lendemain on s'approcha à une heure de l'ennemi qui demeura dans ſon poſte. Comme il avoit de grands défilés & des marais devant lui, on ne crut pas devoir l'attaquer & l'on marcha vers Landsberg & la Bavière. M. de Turenne & M. Wrangel laiſſèrent tout un jour deux mille chevaux devant l'ennemi pour couvrir leur marche & pour leur perſuader qu'on alloit l'attaquer, & par-là l'empêcher de troubler notre paſſage. On aſſûre que rien n'a jamais tant aigri ni tant excité M. de Bavière à faire la paix, que de voir l'Armée des Confédérés au commencement de l'Hiver envoyer des Partis aux portes de Munick, & de n'avoir point de nouvelles des Armées de l'Empereur & de la ſienne, pour qui il avoit fait de ſi grandes dépenſes, & qu'il croyoit, comme il étoit vrai, beaucoup ſupérieure à la nôtre.

On côtoya une partie du jour l'Armée de l'ennemi, & aiant envoyé le bagage vers le Lech, on marcha enſuite en grande diligence juſques auprès de Landsberg, où l'on trouva le pont des ennemis qui n'étoit pas rompu. On fit paſſer deſſus quelques troupes à la hâte, & aiant ſu qu'il n'y avoit que cent chevaux dans Landsberg, qui eſt une fort mauvaiſe Place, & que l'ennemi y avoit tous ſes vivres, on la fit ſommer & on l'obli-

l'obligea à se rendre : sans perdre de tems on fit passer pendant la nuit & le jour suivant toute l'Armée sur le pont que les ennemis avoient laissé, & on envoya trois mille chevaux aux portes de Munick, où étoit M. de Bavière qui n'avoit plus aucune communication avec son Armée. 1646.

Les ennemis s'étant apperçu assez tard que l'on marchoit vers le Lech, voulurent suivre; mais ils apprirent que l'on avoit passé la rivière & que Landsberg étoit pris. Ils furent bien embarassés à prendre une résolution: à la fin ils s'approchèrent d'Ausbourg, & ensuite faute de vivres & de fourages ils se retirèrent dans la Bavière, & les Armées Françoise & Suédoise séjournèrent auprès de Landsberg près de cinq semaines.

M. de Bavière ne voulut pas voir M. l'Archiduc, qui marcha vers Ratisbonne avec l'Armée de l'Empereur, & laissa l'Armée de Bavière dans son pays. L'Electeur irrité prit alors la résolution de faire la paix, & de laisser aux Confédérés tout l'Empire, pourvu qu'il conservât ses Etats. Cette résolution à laquelle la nécessité l'avoit réduit, eût eu un grand succès sans les mesures que les affaires de Flandre obligèrent M. le Cardinal Mazarin de prendre, à quoi se mêlèrent

1646. lèrent aussi beaucoup de cabales de Religieux du côté de Rome, sous prétexte que la ruïne de la Maison d'Autriche étoit celle de la Religion Catholique en Allemagne; ce qui n'étoit pourtant qu'une fausse couleur: car le Roi eût maintenu les Catholiques en Allemagne de même que la Maison d'Autriche, eût empêché les Suédois de faire aucun changement dans les Constitutions de l'Empire, & auroit accordé aux Protestans les mêmes libertés dont la Maison d'Autriche les laissoit jouir.

L'Armée quitta enfin Landsberg, & se rapprocha de Memminghen, avec intention de vivre de ce côté du Danube autant que l'on pourroit, afin qu'il restât assez de pays au-delà pour y demeurer jusqu'au Printems. Cependant M. de Turenne fit prendre par M. d'Hocquincourt le Château de Tubinghen; & aiant appris que les ennemis avoient quelque Corps près de Rain, M. Wrangel & lui y allèrent avec cinq ou six mille chevaux, & défirent sept ou huit cens de l'ennemi. M. Wrangel s'avança aussi près de Lindau, qu'il ne trouva pas à propos d'assièger.

Dans ce tems-là M. de Bavière aiant fait proposer à Munster le dessein qu'il avoit de s'accommoder avec les Couronnes confédérées, M. de Croissi vint

trou-

trouver M. de Turenne ; & le lieu d'Ulm aiant été choisi pour le Traité, M. de Bauschemberg Général de l'Artillerie y vint de la part de M. de Bavière, & M. de Traci & M. de Croissi de la part du Roi. Les Armées demeurèrent quelque tems assez proche du lieu des conférences ; à la fin il fut conclu que M. de Bavière mettroit (1) Hailbron entre les mains du Roi, & Memminghen entre les mains des Suédois, & promettroit de se séparer entièrement des intèrêts de l'Empereur, de ne le point assister de ses troupes, de donner passages & vivres à celles du Roi pour aller dans les pays héréditaires. 1646.

En ce tems-là, l'Empereur se trouvoit avec quatre ou cinq mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux : les Armées Françoise & Suédoise au contraire montoient à treize ou quatorze mille hommes de pied, & à vingt mille chevaux, après avoir été raccommodées. Le cœur de l'Hiver & la grande distance qu'il y a de la Suabe dans les pays héréditaires, empêchèrent qu'on ne pût se servir qu'au Printems de cet avantage.

Après que la paix fut faite avec M. de 1647.

(1) L'Historien du Vicomte a cru devoir suivre ici les articles du Traité d'Ulm, cités dans le Recueil des Traités & Négociations.

1647. de Bavière, l'Armée du Roi se mit en quartier, dans les pays qui lui tombèrent en partage des conquêtes qu'elle avoit faites la Campagne précédente avec les Suédois. Comme l'Armée de l'Empereur se trouva fort affoiblie par la séparation de celle de Bavière, elle se retira dans les pays héréditaires, non pas tant pour se rafraichir, que pour s'éloigner des Confédérés.

Cette foiblesse des ennemis engagea la Cour à retirer l'Armée d'Allemagne, aiant été sollicitée par les partisans de Bavière, qui suggèroient que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit entièrement à la ruïne de la Religion Catholique; que les Suédois seuls profiteroient de cette décadence de l'Empire; que le Roi retirant son Armée, on laisseroit les choses dans un équilibre que la France devoit souhaiter, de sorte que ni la Maison d'Autriche ni les Suédois ne seroient les maitres; & que M. de Bavière les voyant affoiblir tous deux, & conservant son Armée, feroit toujours pancher la balance du côté que la France souhaiteroit. Le besoin que le Roi avoit de troupes en Flandre, à cause du grand Corps qu'on avoit envoyé sous M. le Prince en Catalogne, obligeoit aussi à prendre ce parti. M. de Turenne avoit remontré au contraire

par

par divers Envoyés, que la perte de la Maison d'Autriche étoit presque sûre par la réunion des Armées de France & de Suède, & par la séparation de celle de Bavière, qui avoit laissé l'Armée de l'Empereur presque réduite à rien: qu'on remédieroit bien à la crainte que la France avoit de rendre les Suédois trop puissans, par le partage qu'on feroit des conquêtes; que la France tenant une partie de l'Allemagne, & conservant l'amitié de M. de Bavière, se rendroit arbitre des affaires en Allemagne; que si on en sortoit avec l'Armée, on laisseroit M. de Bavière maitre des affaires, & en état de se tourner contre les Suédois quand il voudroit. 1647.

Malgré toutes ces raisons, M. de Turenne eut ordre de marcher en Flandre. Il avoit bien prévu que la Cavalerie Allemande feroit difficulté de le suivre, à cause de cinq ou six montres (1) qui étoient dues: ce qu'il avoit représenté à la Cour, qui ne se trouvant point en état de donner aucune somme considèrable, promit seulement une montre, laquelle même à cause de la difficulté que firent les Marchands d'accepter les lettres de change, ne fut pas prête au tems que l'Armée devoit marcher. M. de Turenne

(1) Montre signifie un mois de paye.

1647. renne pour y remédier, envoya la Cavalerie dans de bons quartiers, leur distribua tout le pays, les traita le mieux qu'il lui fut possible, & s'en alla avec l'Infanterie Françoise prendre Hocst & Stenheim, & d'autres petites Places qui assuroient ses conquêtes le long du Rhin: après quoi il reçut un ordre exprès de ne point perdre de tems pour marcher en Flandre. M. de Turenne avoit cru que les principaux Officiers de la Cavalerie Allemande devoient être contens, aiant fait M. de Flextein Général-Major, donné le Gouvernement de Schorendorf à M. de Rousmaorns, & obtenu à la Cour pour M. Rosen, qui étoit sorti depuis peu de prison, la charge de Lieutenant-Général de la Cavalerie qu'avoit M. Doubatel. L'Armée eut rendez-vous à Philisbourg, où elle passa le Rhin sans faire aucune difficulté; & on marcha entre Strasbourg & Saverne, où M. Rosen qui n'avoit bougé de chez lui depuis sa sortie de prison, vint trouver M. de Turenne.

Le repos que la Cavalerie avoit eu dans ses quartiers, le voisinage de la maison de M. Rosen où les Officiers alloient de tems en tems, & l'éloignement de M. de Turenne qui ne pouvoit pas y avoir l'œil, firent faire à beaucoup d'Officiers force raisonnemens contre le

vo-

voyage de Flandre: M. Rosen y portoit 1647.
aussi les esprits, non pas peut-être qu'il souhaitât une entière mutinerie, mais afin que la grande difficulté que les Allemands feroient de marcher en Flandre, obligeât la Cour ou à leur payer les montres dues, ou à les laisser en Allemagne. Le lendemain que M. Rosen fut arrivé, on donna ordre à tous les régimens de passer la montagne de Saverne; & M. de Turenne aiant M. Rosen avec lui, apprit en approchant de Saverne que le vieux régiment de Rosen ne vouloit pas marcher: il y envoya M. Rosen, dont il n'avoit aucun soupçon, & ensuite il y alla lui-même; & n'aiant rien pu obtenir d'eux, il passa la montagne avec l'Infanterie, & envoya ordre à toute la Cavalerie de marcher, persuadé que s'il s'arrêtoit pour la mutinerie de ce régiment, ce retardement donneroit lieu aux autres d'en faire de même. Il ne passa de la Cavalerie Allemande que le régiment de Turenne: le vieux régiment de Rosen aiant envoyé aussi-tôt aux autres régimens Allemands, ils se joignirent tous à lui en deux heures. Le lendemain, les principaux Officiers de l'Armée vinrent trouver M. de Turenne, & demandèrent toutes les montres dues: il leur fit connoitre qu'il étoit impossible qu'ils pussent toucher de l'argent a-

1647. vant que d'entrer en Campagne ; mais s'ils marchoient, il leur promettoit de tirer toutes les assurances de la Cour pour leur entier payement. Ils s'en retournèrent avec cette réponse. Le lendemain, il envoya M. Rosen & M. de Traci pour leur représenter le préjudice que leur résistance apporteroit aux affaires du Roi, & même au payement de leurs montres, s'ils laissoient passer la Campagne sans rendre aucun service à la France.

Quand Messieurs Rosen & Traci furent arrivés auprès de la Cavalerie, les Officiers d'entre eux qui avoient été les plus liés avec M. Rosen, lui remontrèrent que l'affaire étoit à un point, qu'il n'y avoit plus d'accommodement à espèrer; & que s'il ne prenoit le parti de se mettre à leur tête, qu'ils en choisiroient quelque autre, & qu'ainsi il demeureroit parmi les François sans aucune considèration: M. Rosen prit le parti de demeurer avec eux, disant que les troupes le retenoient par force ; mais M. de Traci vint retrouver M. de Turenne, qui aiant vu partir la même nuit le bagage de M. Rosen pour aller joindre la Cavalerie révoltée, ne douta plus qu'il ne fût de concert avec les Allemands. Le lendemain sa manière d'agir en envoyant des ordres par tout le pays,

&

& en se faisant reconnoitre des troupes comme Général, fit voir bien clairement son dessein. Il envoya querir des bateaux à Strasbourg que les habitans lui accordèrent, à cause des menaces qu'il leur fit de bruler tous leurs villages s'ils les lui refusoient; il marcha ensuite pour repasser le Rhin. M. de Turenne aiant appris ses démarches, fit neuf lieues d'Allemagne en un jour, avec trois mille hommes de pied & les quatre régimens de Cavalerie Françoise, & le sien Allemand, & arriva tout auprès de cette Cavalerie qui commençoit à passer le Rhin. Fort étonnés de la promtitude de sa marche, & de le voir si près d'eux, ils envoyèrent des Officiers députés, qui dirent que si on laissoit la Cavalerie repasser le Rhin comme ils l'avoient promis, qu'ensuite ils feroient tout ce que M. de Turenne leur commanderoit: il fut quelque tems en doute s'il les chargeroit, ou leur permettroit de repasser le Rhin; ils étoient en telle confusion, qu'il n'y avoit rien à craindre à prendre le prémier parti: le procédé méme de M. Rosen, que M. de Turenne avoit toujours traité si favorablement, méritoit un juste ressentiment. Mais la promesse que la Cavalerie faisoit de retourner au service du Roi, & l'éloignement qu'avoit M. de Turenne de vou-

1647.

1647. vouloir prendre une vengeance particulière, lui firent consentir à permettre que les mutins repassassent le Rhin; après quoi ils se séparèrent en diverses cabales. M. Rosen n'étant plus leur maître, une partie des Officiers voulut revenir servir le Roi; mais les cavaliers ne voulant plus les suivre, & craignant le châtiment, élurent des cavaliers pour les commander, & ne reconnurent plus leurs Officiers.

Pendant ce tems-là, la Campagne s'avançant en Flandre, M. de Turenne y envoya les quatre régimens François de Cavalerie qui lui restoient, & s'en alla avec douze ou quinze personnes avec lui, au lieu où étoient les Allemands, jugeant bien que dans la confusion où ils étoient, personne n'auroit assez de crédit pour lui faire un déplaisir. Il passa le pont de Strasbourg, & s'en alla au quartier de M. Rosen, où étoient logés quatre régimens de Cavalerie. M. Rosen vint au devant de lui avec beaucoup d'Officiers, fort embarassés au commencement. M. de Turenne alla dîner avec lui dans une hôtellerie au bout du pont de Strasbourg, dans le dessein de le mener promtement en-deçà du pont, & ainsi se saisir de lui; mais le nombre d'Officiers qui étoient avec M. Rosen aiant empêché M. de Turenne d'exécuter

ter ce dessein, il résolut d'aller coucher au quartier de M. Rosen, & d'attendre un tems plus propre. Les régimens qui étoient au quartier de M. Rosen sachant la venue de M. de Turenne, montèrent à cheval, & se retirèrent avec une grande confusion; mais aiant été assurés que M. de Turenne venoit coucher dans leurs quartiers sans aucunes troupes avec lui, ils revinrent vers le soir. M. de Turenne soupa chez M. Rosen, avec quantité d'Officiers; & dans la bonne chere & le vin toutes choses furent oubliées en apparence. Quoique les cavaliers fussent dans les quartiers avec les Officiers, ils ne laissoient pas néanmoins d'avoir des Députés (c'est ainsi qu'ils les appelloient) choisis d'entre eux pour les commander; & les Officiers n'avoient plus de part aux résolutions qu'ils prenoient. On avertit M. de Turenne à minuit que les cavaliers vouloient marcher vers le Marquisat de Baden, pour s'éloigner davantage du pont de Strasbourg. Résolu de s'en aller avec eux, il marcha avec tous les Officiers à la tête des escadrons, & envoya les Quartiers-maitres au logement avec la garde, n'y aiant aucun Officier qui eût du crédit; ce qui eût paru aux personnes qui n'en savoient pas le fond, une chose contrefaite à plaisir, 1647.

1647. pour diſſimuler quelque intention contraire à ce qui paroiſſoit.

On marcha deux jours de cette façon; & le troiſième comme on penſoit ſéjourner, toute la Cavalerie ſe trouva à neuf heures du matin au quartier général. Ils envoyèrent des Députés à M. de Turenne, pour lui demander les montres dues: il monta à cheval, s'en alla les trouver, & leur dit à la tête des eſcadrons, que de demander un argent comptant, c'étoit demander l'impoſſible, & qu'en repaſſant le Rhin ils iroient au devant de leur payement. Ils demandèrent à M. de Turenne s'il leur en répondoit: lui ne voulant s'engager à rien qu'à ce qui pouvoit être exécuté, ne leur donna d'autre parole que de payer la montre qui étoit prête, & de faire ce qu'il pourroit afin qu'ils fuſſent payés du reſte. Après cette réponſe ils firent ſemblant de vouloir ſe ſaiſir de la perſonne de M. de Turenne, lequel voyant bien la choſe être hors d'apparence, demeura avec eux, & leur commanda de ſe retirer dans leurs quartiers d'où ils étoient partis le matin. M. Roſen qui étoit toujours avec M. de Turenne, perdoit tous les jours ſon crédit auprès de tous les Officiers principaux de ce Corps: comme on ne s'adreſſoit plus à lui pour aucun commandement, il en fut beau-

coup

coup choqué, & tâcha de persuader à M. de Turenne de se retirer à Stolhoffen, lui représentant le peu de sûreté qu'il y avoit pour lui, & qu'il envoieroit de là ses ordres avec la même autorité qu'étant présent. M. de Turenne ne voulut point s'éloigner des troupes, & logeoit toujours chez M. Rosen, n'aiant aucun équipage, mais seulement quatre personnes avec lui, afin d'ôter tout soupçon: mais aussi M. Rosen n'avoit pas un si grand crédit, qu'il ne fût aisé de voir que les troupes ne prendroient pas son parti quand il seroit arrêté. 1647.

On arriva à huit lieues de Philisbourg, dans une petite ville nommée Etlingen, où un régiment d'Infanterie des mutins faisoit la garde: M. de Turenne fit venir la nuit cent mousquetaires de Philisbourg, leur commanda de se trouver à la pointe du jour à l'ouverture de la porte, s'y en alla lui-même, personne n'étant levé dans le quartier, en laissa cinquante à la porte, ordonna à la garde de poser les armes, & envoya les cinquante autres chez M. Rosen; après l'avoir fait lever, il le fit marcher à l'instant à Philisbourg, le faisant embarquer sur le Rhin à deux lieues du quartier. Il envoya querir en même tems tous les Officiers qui commandoient les régimens

1647. de Cavalerie, à qui il dit qu'il avoit fait arrêter M. Rosen, & leur commanda de ne le plus reconnoitre. Il trouva une parfaite obéissance dans tous les Officiers, qui promirent qu'ils feroient ce que M. de Turenne leur commanderoit. La même mutinerie demeura cependant parmi les cavaliers; mais depuis la prise de M. Rosen, il ne leur resta personne pour les commander: tous les Officiers jusqu'aux Caporaux demeurèrent auprès de M. de Turenne; deux régimens même rentrèrent dans le devoir, & ne voulurent point suivre les autres, qui marchèrent vers la Franconie, aiant élu des Chefs parmi les mutinés.

M. de Turenne les suivit avec tous les Officiers, & avec quelques escadrons; & au bout de deux jours il les atteignit dans la vallée du Tauber. Comme c'étoit un pays serré, il ne craignit point de les approcher, quoiqu'ils fussent en beaucoup plus grand nombre. Eux qui croyoient qu'il n'osât les attaquer, commencèrent à défiler pour gagner une montagne. M. de Turenne les aiant vu, fit charger leur arrière-garde: les autres qui étoient engagés dans le passage voulurent rebrousser en diligence, mais on les mit en telle confusion qu'on les rompit entièrement: M. de Turenne pensa être pris à une première charge qu'il avoit

voit faite avec quinze ou vingt chevaux: 1647.
on tua deux ou trois cens hommes, & on en prit autant de prisonniers: ce qui étoit engagé par-delà le passage s'en alla en diligence à la rivière du Mein, & une partie de ce débris, hors quatre régimens, joignit quelque tems après les Suédois.

Comme la Campagne n'étoit pas achevée en Flandre, où M. de Turenne avoit envoyé la Cavalerie qui lui restoit après la mutinerie des Allemands, il raccommoda avec ce débris tous les régimens, hors deux; mit des Officiers dans toutes les compagnies, & leur donna des cavaliers qui avoient été pris, ou qui s'étoient venu rendre après le combat des mutinés. Il marcha ensuite dans le Luxembourg avec son Infanterie & ces régimens raccommodés; mais il reçut ordre de la Cour de ne pas passer outre, & d'y faire seulement une diversion, en prenant quelques méchans Châteaux; ce qu'il fit, & obligea M. Bec de se séparer de l'Armée de Flandre, avec un Corps de quatre ou cinq mille hommes.

L'Hiver approchant, & ôtant tout moyen aux uns & aux autres de rien faire dans ce canton, M. de Turenne apprit que les choses étoient bien changées en Allemagne, & que M. de Bavière

1647. vière voyant l'Empereur preſſé par les Suédois, avoit rompu le Traité fait avec les deux Couronnes, & avoit envoyé ſon Armée joindre celle de l'Empereur, pouſſé les Suédois juſques dans le pays de Brunſwick, regagné beaucoup de pays que l'on avoit conquis quand les Armées de France & de Suède ſe joignirent l'année d'auparavant. Cette nouvelle obligea la Cour de lui envoyer des ordres de retourner en Allemagne. Aiant appris ſur ſa route que la garniſon de Frankendal aſſiègeoit Wormes, il envoya un Corps de Cavalerie qui en fit lever le ſiège, & marcha vers Mayence, & prit dans ſa marche le Château de Falkſtein : il fit faire un pont ſur le Rhin auprès d'Oppenheim, & demeura dans le pays de Darmſtadt bien avant dans le mois de Janvier, en attendant que les Suédois fuſſent en état de marcher ; mais l'état de leur Armée ne le permettant pas, & aiant beſoin de quelque tems pour remettre & remonter leur Cavalerie, M. de Turenne fut obligé de ſe retirer vers Strasbourg.

1648. Aiant eu permiſſion d'aller à la Cour, & aiant diſtribué des quartiers en Lorraine pour l'Armée, il étoit prêt à partir pour la France, lorſque Madame la Landgrave de Heſſe lui envoya un Gentilhomme, qui avoit ordre de lui dire que

que l'Armée des Suédois étoit en état de 1648.
marcher, pourvu que celle du Roi repassât le Rhin pour la joindre. C'étoit un grand contre-tems d'être obligé de marcher huit jours par le pays dont il étoit venu, & qui étoit entièrement ruïné, avec une Armée bien délabrée, qui s'attendoit d'avoir des quartiers pour se remettre : néanmoins M. de Turenne crut l'affaire si importante, qu'il se contenta d'envoyer M. de Vautorte à la Cour, pour lui apprendre qu'il alloit repasser le Rhin, & la prier de l'assister. Il donna dix jours pour remettre l'artillerie, envoya en Suisse chercher des chevaux, retourna à Mayence dans le mois de Février, y repassa le Rhin & alla dans la Franconie joindre les Suédois, quoiqu'il fût huit jours pendant cette marche sans trouver presque de paille pour les chevaux. Pour l'Infanterie il commanda que l'on fît des manteaux, à cause que la saison étoit fort rude ; de sorte qu'il se trouva au-delà du Rhin avec quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux & vingt pièces de canon, avec douze ou quinze Places conquises en fort bon état.

Quelque tems avant que de passer le Rhin, M. de Turenne écrivit à M. le Duc de Bavière & lui manda que dès qu'il s'étoit déclaré contre les Suédois,

le

1648. le Roi avoit résolu de rompre de sa part le Traité qui s'étoit fait avec lui. M. de Turenne savoit bien que l'intention de la Cour étoit qu'il fît ce qu'il pourroit contre l'Empereur; mais il n'avoit point d'ordre exprès de déclarer la guerre à M. de Bavière. Comme le bruit se répandit dans toute l'Allemagne que l'on s'entendoit toujours en France avec M. de Bavière, il crut qu'une déclaration ouverte rassureroit les Suédois & tous les Princes Allemands alliés de la France, & l'on approuva cette démarche à la Cour.

L'Armée du Roi se trouvant au-delà du Rhin, marcha en laissant la rivière du Mein à la droite, & joignit les Suédois entre la Hesse & la Franconie. Après cette jonction, un Corps de Hessiens qui étoit venu avec les Suédois s'en retourna au pays de Hesse, & les deux Armées passèrent le Mein. Celles de l'Empereur & de Bavière qui s'étoient affoiblies par de petits sièges dans la Hesse, après avoir poussé les Suédois, s'en retirèrent en diligence vers le Danube, repassèrent ce fleuve & se mirent à couvert d'Ingolstadt, Place qui appartenoit à M. de Bavière. Les Armées de France & de Suède s'arrêtèrent sur le bord du Danube, où l'on séjourna quelques jours dans l'incertitude où l'on iroit. M. Wrangel

gel qui commandoit l'Armée de Suède avoit dessein d'aller dans le Haut-Palatinat : mais comme M. de Turenne craignoit qu'insensiblement le progrès de la guerre le mèneroit vers la Bohème, & que par-là on s'éloigneroit trop de la Suabe qui étoit le seul lieu dont il pouvoit tirer les choses nécessaires pour l'Armée, ne voulut point y aller. On fut quelques jours en négociation, sans qu'il parût néanmoins rien d'altèré dans les esprits : on se sépara ensuite, n'étant point d'accord. Les Suédois marchèrent à l'entrée du Haut-Palatinat, & M. de Turenne avec l'Armée du Roi s'en alla entre la Franconie & l'Evêché de Bamberg, sachant bien que les Suédois n'iroient pas seuls en Bohème, & se tenant assez près d'eux pour pouvoir les rejoindre quand ils auroient changé de pensée. Les cavaliers mutinés dont j'ai parlé que l'on avoit chargés sur le Tauber, qui étoient avec les Suédois, obligeoient aussi M. de Turenne à ne pas s'éloigner de la Suabe. Il y en avoit bien quatre cens qui s'étoient remis dans l'Armée du Roi, & les Suédois craignant de perdre le reste, vouloient attirer l'Armée Françoise dans une guerre éloignée du Rhin & du Danube, afin par-là de dégoûter le reste des Allemands qui n'espèroient plus l'argent qui leur pourroit venir de

1648.

Fran-

1648. France, & les quartiers que M. de Turenne leur avoit promis dans la Suabe. Les régimens même de mutinés qui étoient dans l'Armée des Suédois causoient tous les jours de petits desordres entre les Officiers des Armées; mais il n'y parut rien au procédé des Généraux, qui se voyoient tous les jours. Il s'y passa là-dedans force petites choses, qui seroient trop longues à écrire.

Les Suédois aiant vu que l'Armée du Roi demeuroit aux frontières de l'Evêché de Bamberg, & ne jugeant pas devoir s'éloigner davantage des François, se donnèrent rendez-vous vers Rottembourg sur le Tauber, & marchèrent ensemble pour se rafraichir aux frontières de Wirtemberg. Après y avoir séjourné environ trois semaines, sachant que les Armées de l'Empereur & de Bavière étoient vers Ulm, ils y marchèrent. Comme on arriva auprès du Danube, les Armées ennemies qui étoient au-delà passèrent un pont auprès d'Ulm, où il y eut quelque escarmouche; & le lendemain continuèrent leur route entre Lawinghen & Ausbourg, & se campèrent à trois lieues de Lawinghen, Place que le Roi tenoit sur le Danube.

Les Armées du Roi & de Suède marchèrent droit à Lawinghen où M. de Turenne, M. Wrangel & M. Konigsmarc

lais-

laissèrent l'Armée qui se campa à une lieue de Lawinghen, prirent trois mille chevaux avec eux, & passèrent le pont pour aller reconnoitre. Comme ils eurent traversé le marais qui est au-delà de Lawinghen, qui dure bien une lieue, & où il faut toujours défiler, ils firent alte & envoyèrent un Parti pour savoir ce que faisoient les ennemis : au bout de deux heures il rapporta que leur Armée étoit campée à une heure & demie de là, qu'ils n'avoient point d'allarme, que tous leurs chevaux étoient à la pâture & qu'il n'avoit rencontré aucun Parti qui eût découvert les trois mille chevaux, ni qui pût voir si les Armées confédérées étoient arrivées près de Lawinghen. On délibèra quelque tems, si avec ces trois mille chevaux on pousseroit la grande Garde, ou si on tomberoit sur leurs chevaux qui étoient à la pâture; mais on résolut de demeurer la nuit en un lieu couvert avec les trois mille chevaux, & d'envoyer des Ajudans avec l'ordre aux Armées de marcher toute la nuit, de laisser leur bagage dans le quartier & de se rendre au point du jour au lieu où on les attendoit. Cela réussit comme on l'avoit proposé, & à deux heures du jour les Armées étant arrivées, celle du Roi aiant l'avant-garde, on marcha droit au Camp des ennemis, en 1648.

1648. détachant mille chevaux commandés pour les engager au combat. Comme on arriva près de leur Camp, on vit qu'il brûloit & qu'il y avoit environ trente escadrons en alte, & quelques bagages qui filoient par un bois. Dans le tems qu'on avançoit en diligence, quelques-uns de ces escadrons s'approchoient du bois, & les mille chevaux commandés commencèrent à escarmoucher; mais comme il y avoit de l'Infanterie dans le bois & que les escadrons ennemis se revirèrent fort à propos, ils ne s'embarrassèrent guères de ces commandés, qui furent fort souvent repoussés. Le régiment de Cavalerie de M. de Turenne s'étant avancé pour soutenir les commandés, chargea l'Infanterie de l'ennemi dans le bord du bois, & en aiant tué quelques-uns, leur Cavalerie se mit en confusion. C'étoit l'arrière-garde de Montécuculli qui commandoit une aile de l'Armée de l'Empereur: on ne peut pas se mieux comporter qu'il faisoit en cette retraite; mais comme la Cavalerie de l'Armée du Roi & des Suédois arrivoient de tous côtés, il fut impossible que la confusion ne vînt à la fin à cette arrière-garde, laquelle fut poussée à travers ce bois. Dans une plaine au-delà, Mélander Général de l'Armée de l'Empereur emmena deux mille mousquetai-

res,

res, quelque Cavalerie & du canon pour 1648.
soutenir cette arrière-garde & arrêta quelque tems notre Cavalerie; à la fin Mélander fut tué, & sa Cavalerie repoussée dans un autre bois par-delà la plaine. Son Infanterie étoit au bord du bois; mais les Suédois aiant pris avec leur Cavalerie un chemin à gauche, la coupèrent au milieu du bois: la Cavalerie de l'Armée du Roi passa par la plaine par où elle vouloit se retirer; desorte que dans la plaine & dans le bois les ennemis perdirent cette Infanterie avec huit pièces de canon, beaucoup d'étendarts & une partie de leur bagage. On les suivit bien une heure & demie depuis la mort de Mélander, & après que leur Cavalerie se fut un peu remis ensemble; car leur Infanterie étoit à plus de quatre heures derrière: on vit au-delà d'un ruisseau fort creux six ou sept escadrons de l'ennemi qui faisoient alte; on n'y trouva point de passage que celui qu'ils gardoient, qui étoit fort étroit. Comme on eut fait alte, on vit venir trois bataillons d'Infanterie qui vinrent s'y fortifier; & sur les hauteurs loin de là on voyoit quelques troupes & du bagage tout en desordre. On attendit le canon, pour faire déloger la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui se retranchoit: mais on tira avec quinze ou vingt pièces

1648. ces contre cette Infanterie & cette Cavalerie, dont il y en eut plus de la moitié tués sur la place, sans que les ennemis quittassent le passage. Les escadrons ne faisoient que changer de place, & l'on voyoit un escadron de six vingts ou cent cinquante chevaux réduit à cinquante ou soixante, sans s'ébranler.

Le régiment d'Infanterie de Turenne voulut gagner le passage, mais il y perdit cent cinquante hommes & fut obligé de se retirer sans l'emporter. C'étoit M. le Duc Ulric de Wirtemberg qui commandoit cette Cavalerie comme Général-Major, & qui certainement sauva le reste des Armées de l'Empereur & de Bavière. On se lassa de tirer contre lui avec ce nombre de pièces, qui n'étoient éloignées que d'une petite portée de mousquet. Les troupes de l'ennemi qui avoient été un peu ébranlées d'abord se rassurèrent ensuite, & perdirent plus de la moitié de leurs gens à coups de canon, sans témoigner d'épouvante. On voyoit cependant l'Armée de l'ennemi qui tâchoit de se rassembler sur une hauteur à une demi-lieue du passage, & qui envoya des gens pour relever les troupes qui avoient été si ruïnées du canon : mais il n'y en vint qu'une partie, l'autre aiant été dissipée & aiant pris la fuite par les

coups

coups d'artillerie qu'on leur tiroit quand on les voyoit venir en Corps. Comme on avoit ſuivi l'ennemi plus de quatre heures & avec grande diligence, le Corps d'Infanterie ne put arriver qu'un peu devant la nuit, & ainſi on ne la put pas employer à forcer ce paſſage. L'ennemi, dès qu'il commença à faire obſcur, ſe retira avec le reſte de ſon Armée ſous Ausbourg, qui n'étoit qu'à deux heures de là, & y paſſa la rivière du Lech. 1648.

On ſéjourna le lendemain & on marcha le jour d'après au pont de Rain, qui eſt une Place que M. de Bavière tenoit ſur le Lech à cinq heures au-deſſous d'Ausbourg. Les ennemis mirent le feu au pont & demeurèrent avec leur Armée de l'autre côté de l'eau, au même lieu où Tilli avoit tâché de défendre le paſſage au Roi de Suède; & nous avançâmes le canon & mîmes des mouſquetaires au même lieu où Guſtave avoit logé les ſiens. Après une eſcarmouche qui dura depuis midi juſqu'à la nuit, les ennemis ſe retirèrent de leurs poſtes ſans bruit & marchèrent avec toute leur Armée vers Munich. Le lendemain matin on fit paſſer un gué à la Cavalerie Suédoiſe & à celle de l'Armée du Roi commandée par M. de Duras, au nombre de mille chevaux; mais avec grande dif-

 ficul-

1648. ficulté, parce que ce gué ne valoit rien : ce détachement suivit les ennemis pendant deux ou trois lieues, & fit quelques prisonniers à leur arrière-garde. Toute l'Armée passa au pont de Rain que l'on fit raccommoder & que les ennemis abandonnèrent, & on marcha vers Neubourg. On laissa pour garder le pont de Rain deux mille hommes commandés par M. de Laval, Général-Major dans l'Armée du Roi : on campa la nuit à Neubourg, & l'on marcha le lendemain vers Frisinghen qui est sur la rivière d'Iser. Les ennemis se trouvèrent encore de l'autre côté, aiant abandonné la ville de Frisinghen qui est endeçà : on s'y logea & l'on tenta divers passages sur l'Iser. Alors les ennemis se retirèrent derrière la rivière d'Inn, après avoir mis un bon nombre de leur Infanterie dans Munich, dans Wassembourg & dans Ingolstat.

M. de Bavière en ce tems-là quitta Munich où il étoit, se retira derrière la rivière d'Inn, & s'en alla avec fort peu de suite dans un âge fort avancé dans l'Archevêché de Saltzbourg, où il fut à peine reçu qu'il songea à passer dans le Tirol. Les Armées traversèrent l'Iser & marchèrent sur l'Inn, où l'on ne put attaquer Wassembourg, à cause du nombre d'Infanterie qui étoit dedans. Alors on

on marcha plus bas le long de la même rivière pour se loger à Muldorf., où on fit toutes choses possibles pour la passer: mais comme elle étoit beaucoup plus large & plus profonde que le Lech & l'Iser, & que l'on n'avoit point de bateaux, on ne put jamais planter des pilotis dans l'eau, quoiqu'il y eût une fort petite résistance de l'autre côté, de la part des ennemis, qui ne parurent qu'au nombre de quinze cens ou deux mille tout au plus. 1648.

Les Armées de France & de Suède n'avoient jamais pénétré si avant, & il étoit d'une extrème conséquence de passer la rivière d'Inn, à cause du pays d'Obernperg qui en est fort proche, & qui est des terres héréditaires de l'Empereur, que l'on eût certainement fait soulever: on séjourna quinze jours à Muldorf, durant lequel tems & celui qui s'étoit passé depuis la mort de Mélander, l'Empereur avoit fait de grandes levées & M. de Bavière avoit envoyé beaucoup de chevaux à Passaw pour remonter la Cavalerie, où M. de Picolomini qui fut envoyé pour commander les Armées, les mit ensemble; & après avoir amassé un Corps très considèrable qui pouvoit bien être de neuf ou dix mille hommes de pied & de quinze mille chevaux avec beaucoup de canon, il passa le Danube à

1648. qui causât la moindre aigreur. L'Infanterie demeuroit toujours au centre, & la Cavalerie de chaque Armée rouloit d'une aile à l'autre. Les Officiers Généraux des deux Armées commandoient à leur tour aux détachemens, & par-là il n'y avoit aucune difficulté. Comme cette Campagne avoit fort gêné l'Empereur & M. de Bavière, ils pressèrent fort la paix, qui se conclut bientôt à Munster. Alors M. de Turenne se retira avec l'Armée vers la Suabe, & les Suédois marchèrent dans le pays de Nuremberg.

Fin du prémier Livre.





MEMOIRES

DU VICOMTE

DE TURENNE.



LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FRANCE.



APRE'S la conclusion de la paix de Westphalie, l'Armée du Roi se retira dans ses quartiers de Suabe & de Wirtemberg, & M. de Turenne y demeura pendant l'Hiver. Dans cet intervalle les brouilleries de France s'échaufferent & parvinrent à un tel point, que la Reine fit sortir le Roi hors de Paris, & l'Armée Royale prit ses quartiers tout autour de la ville, avec dessein de l'affamer. M. le Prince de 1649.

1649. de Conti, M. de Longueville, M. d'Elbeuf, M. de Bouillon & quantité de personnes de qualité demeurèrent dans la Capitale, persuadées que dans une Minorité on ne pouvoit pas entreprendre une chose de si grande conséquence, sans la participation des Princes du Sang & des Grands du Royaume. Aussi-tôt on envoya quelqu'un de la Cour à M. de Turenne pour savoir ses sentimens, qui ne les déguisa point: il manda même à M. le Cardinal Mazarin de ne plus faire aucun fondement sur son amitié, s'il continuoit d'agir ainsi; que quand il passeroit le Rhin avec l'Armée pour retourner en France, ce ne seroit qu'avec le dessein de procurer la paix, & nullement pour aider à soutenir une action qu'il ne croyoit point que l'on dût entreprendre si légèrement.

Il se passa quinze jours ou trois semaines dans les voyages de la Cour à l'Armée, & de l'Armée à la Cour, M. de Turenne ne voulant rien donner à entendre à la Cour que ce qui étoit sa véritable intention, ni faire croire aux Ministres qu'il vouloit dépendre entièrement d'eux quand il seroit arrivé en France, pour autoriser une entreprise qu'il ne croyoit pas légitime en aucun tems, & principalement dans une Minorité; d'autant plus que personne encore

core n'avoit pris les armes contre le Roi, ni témoigné aucune desobéissance ouverte. Il y avoit, à la vérité, des Compagnies qui avoient marqué trop de chaleur; mais c'étoit plutôt par des intèrêts particuliers que par un dessein formé de se révolter contre la Cour. 1649.

M. de Turenne aiant fait connoitre ses sentimens à la Cour, parla aux Officiers; & hors deux ou trois régimens, tous promirent de marcher où il vouloit. Aussi-tôt que la Cour sut qu'il alloit passer le Rhin, elle se découvrit tout-à-fait; ce qu'elle n'avoit pas fait jusqu'alors, n'aiant envoyé d'autre ordre que celui de ramener l'Armée en France quand la paix seroit faite en Allemagne. La Cour envoya donc des ordres exprès à tous les Officiers de ne plus reconnoitre M. de Turenne, fit tenir trois cens mille écus sur le Rhin, & promit de payer les quatre ou cinq montres dues; ce qui avec la sollicitation de M. d'Erlac, ébranla six régimens Allemands qui allèrent pendant toute la nuit le joindre à Brisac: trois régimens d'Infanterie se mirent sous Philisbourg. Il ne resta avec M. de Turenne que la moitié de l'Armée & encore fort ébranlée, excepté cinq ou six régimens. Lui voyant qu'il ne pouvoit plus marcher pour exécuter les desseins qu'il s'étoit proposés, & ne vou-

1649. voulant pas aussi aller à la Cour pour les raisons dites ci-dessus, donna ordre à quelques Officiers Généraux demeurés auprès de lui, d'emmener le reste des troupes joindre M. d'Erlac. Il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, où il demeura un mois, jusqu'à ce qu'il eût appris que le Traité de Ruel étoit fait : alors il s'embarqua en Zélande, alla descendre à Dieppe, & de là vint en poste à Paris.

Quoique l'accommodement fût fait, les partis étoient demeurés dans de grandes défiances l'un de l'autre. La Cour songeoit à la Campagne qui commençoit en Flandre, & laissoit les affaires au-dedans du Royaume dans une situation fort mal assurée. M. de Turenne s'y en alla deux jours après être arrivé à Paris; & comme le dessein de M. le Cardinal étoit de tout dissimuler tant que la Campagne dureroit, & que le refroidissement qui commençoit entre M. le Prince & lui, faisoit agir la Cour avec moins de hauteur, M. de Turenne y fut assez bien reçu, y vêcut à son ordinaire, & commença d'entrer en quelque liaison avec M. le Prince, qui n'alla point commander l'Armée cette Campagne; mais qui fit un voyage en Bourgogne. M. de Turenne passa l'Eté quelquefois à Paris, & d'autres fois à Compiègne où étoit

étoit la Cour. Il recevoit beaucoup de civilités de M. le Cardinal, & s'étoit souvent éclairci avec lui sur tout le passé; mais sans entrer dans aucun engagement d'amitié avec lui. Le Ministre ne voulant point donner de soupçon à M. le Prince, n'avoit point parlé clairement à M. de Turenne; & M. de Turenne n'aiant point pris ses sûretés avec M. le Cardinal, & voyant qu'il avoit toujours quelque réserve avec lui, panchoit plus du côté de M. le Prince. 1649.

Au commencement de la Campagne, l'Armée d'Allemagne refusa d'obéir à M. d'Erlac; de sorte qu'il fut obligé de la quitter. Les Officiers envoyèrent des Députés à la Cour pour la supplier de deux choses; l'une, de leur payer ce qui étoit dû; & l'autre, de renvoyer M. de Turenne pour les commander: mais elle éluda la dernière demande. Après la levée du siège de Cambrai, il ne se passa rien de considérable pendant tout le reste de la Campagne. Le Roi revint à Paris, & la Cour étoit si pleine de factions que son autorité diminua beaucoup: M. le Prince revint de Bourgogne, & quelque tems après il se brouilla ouvertement avec M. le Cardinal. Toute la Cour prenant parti, M. de Turenne alla chez M. le Prince, &

par-

1649. par-là fit une déclaration ouverte d'être de ses amis, ce qui l'engagea dans la suite à prendre part avec lui dans sa bonne ou mauvaise fortune. Il y eut en ce tems-là divers raccommodemens de M. le Prince avec la Cour dont il prit le parti, pour pousser à bout M. le Coadjuteur. Durant un mois ou six semaines, il n'y eut presque pas de jour que les affaires ne prissent une différente face, tantôt à l'avantage, tantôt au desavantage de M. le Prince: mais comme je ne peux pas entrer dans le détail de ces matières, je me contenterai de dire que la Cour n'étant pas satisfaite du procédé de M. le Prince, se lia avec tous ceux qui lui vouloient du mal, qui étoient en très grand nombre.

1650. Ces raccommodemens avec la Cour aiant attiré toute la cabale, M. le Cardinal s'en servit adroitement pour la regagner, & concerta avec ceux qui en étoient les principaux Chefs, & qui avoient grand crédit sur l'esprit de M. le Duc d'Orléans, les moyens de faire arrêter M. le Prince. Il y trouvoit d'ailleurs un très grand obstacle par la liaison qui étoit entre M. le Prince & M. de la Rivière, qui avoit un grand pouvoir sur l'esprit de M. le Duc d'Orléans. M. le Cardinal surmonta enfin ces difficultés, & aiant gagné M. le Duc d'Orléans,

léans, on fit arrêter un jour de Conseil M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, qu'on fit mener par les Gendarmes du Roi au bois de Vincennes. 1650.

M. de Turenne avoit bien vu dans ces derniers tems que M. le Prince se brouilloit avec tout le monde, & qu'il donnoit grand sujet de mécontentement à la Cour, par le mariage de Madame de Richelieu, & en soutenant Jersei contre la Reine. M. le Cardinal faisoit faire de tems en tems de grands complimens à M. de Turenne, lui promettant qu'il iroit commander, s'il le vouloit, la Campagne prochaine l'Armée de Flandre; & sachant que depuis quelques jours il n'alloit plus guères chez M. le Prince, (qui en effet ne lui faisoit plus de part de sa conduite,) M. le Cardinal espèroit, comme il lui a dit depuis, qu'il ne se mettroit pas si promtement dans les intèrêts de M. le Prince. A l'instant même que le Prince fut arrêté, M. le Cardinal envoya M. de Ruvigni trouver M. de Turenne pour l'assûrer qu'il y avoit sûreté entière pour lui, & lui promit beaucoup de bons traitemens en tout ce qui le concerneroit. M. de Turenne, quoiqu'il fût persuadé qu'il y avoit sûreté pour lui à la Cour, & qu'il fût bien vrai que M. le Prince ne vivoit

1650. pas trop bien avec lui depuis quelque tems, ne voulant pas abandonner le Prince dans ſon malheur, partit la nuit qu'il fut arrêté avec quatre Gentilshommes, & n'aiant point d'argent, s'en alla chez M. de Varennes qui lui prêta ſix cens piſtoles & l'accompagna à Sténai. M. de Chamilli qui y commandoit pour M. le Prince, reçut M. de Turenne dans la ville avec beaucoup de joie: trois ou quatre jours après la Cour lui envoya Paris, pour le convier à retourner avec toutes les promeſſes que l'on peut faire: mais ne pouvant ſe contenter l'eſprit s'il entendoit à aucune négociation durant le malheur de M. le Prince, il renvoya Paris ſans vouloir rien écouter, & réſolut de prendre toutes les voies pour obliger la Cour à relâcher M. le Prince, & de n'oublier rien pour faire appréhender les malheurs que pouvoit cauſer ſon long empriſonnement.

Il envoya ſuivant cette réſolution à toutes les troupes qui étoient à M. le Prince & à tous les Gouverneurs qu'il croyoit mécontens de la Cour, ou qui étoient de ſes amis. De tous il ne put attirer que vingt ou trente Officiers; & des perſonnes de qualité il y eut M. de Duras & M. de Boutteville qui étoient dans les intèrêts de M. le Prince. M. de

de Turenne envoya aussi aux troupes qui avoient servi sous lui en Allemagne & qui étoient dispersées en divers endroits; mais il ne put gagner que trois régimens d'Infanterie, celui de la Couronne, celui de Turenne & celui du Passage, qui quittèrent la Lorraine, marchèrent en Corps avec leur bagage & le vinrent joindre à Sténai. Le régiment de Beauvau Cavalerie vouloit venir joindre son Colonel qui vint trouver M. de Turenne, dans les intérêts de qui il a toujours été; mais on enferma ce régiment dans une ville, & ce qui s'en put sauver, le vint trouver. On logea ces troupes auprès de Sténai dans des quartiers; M. de Turenne n'aiant pas voulu presser les Commandans de Sténai, de Clermont & de Damvillers d'en recevoir, de peur qu'il ne semblât vouloir mettre de ses gens dans les Places de M. le Prince, & aussi parce que les Commandans n'eussent pas voulu les recevoir à cause de la disposition de leurs garnisons. Celle de Damvillers commença à se déclarer contre M. le Prince, & les soldats prirent M. le Chevalier de la Rochefoucault leur Commandant, en criant, Vive le Roi. Quelques jours après M. de la Ferté s'étant approché de Clermont, les soldats de la garnison firent prisonniers leurs Officiers & se rendirent maî-

1650.

1650. tres de la Place qu'ils livrèrent à M. de la Ferté. Ceux de Sténai voulant en faire de même, M. de Turenne remontra à M. de la Mouſſaye l'importance qu'il y avoit de s'aſſurer de la Citadelle. On y laiſſa entrer huit compagnies du régiment de Turenne, qui l'ont toujours gardée, & en ont été les maitres juſqu'à la ſortie de priſon de M. le Prince, entre les mains de qui ils la remirent.

Il ne reſta que cette Place pour ſoutien de tout le Parti; M. de Turenne en donna le commandement à M. de Varennes, en qui il s'eſt toujours fié ſans aucune réſerve. On fut obligé d'avoir recours aux Eſpagnols, après avoir reçu une diſgrace. Le régiment du Paſſage fut défait en voulant entrer à Sténai; mais la compagnie des Gardes de M. de Turenne que le Lieutenant nommé La Berge commandoit, paſſa en plein jour, força cinq cens chevaux, & perdant la moitié de ſes gens, entra dans Sténai après avoir fait l'action la plus vigoureuſe qui ſe ſoit vue. M. de Turenne demanda à entretenir le Gouverneur de Montmédi, ce qui ſe fit le lendemain. Aiant parlé franchement de la façon dont il s'étoit engagé dans cette affaire & du chemin qu'il y vouloit tenir, il a toujours trouvé dans ce Gouverneur & en

M.

M. le Comte de Fuenſaldagne (qui gouvernoit toutes choſes en Flandres quoique l'Archiduc y fût) une parfaite ſincérité, en cachant néanmoins leur impuiſſance à avoir de l'argent. Cette conférence avec le Gouverneur de Montmédi fut ſuivie prémièrement d'un ſecours de quinze cens chevaux & de quelque Infanterie que l'on jetta dans Dun, & enſuite du Traité que Madame de Longueville & M. de Turenne firent avec M. l'Archiduc, ratifié par le Roi d'Eſpagne. Cette Princeſſe, après la priſon de M. le Prince, s'étant retirée en Normandie, & de là aiant paſſé en Hollande, s'en vint par le pays de Liège à Sténai, & ſe logea à la Citadelle, qui fut toujours gardée par quelques ſoldats de la vieille garniſon & par les huit compagnies du régiment de Turenne, ſans néanmoins que cela l'ait jamais choquée. M. de Turenne demeura toujours dans une parfaite intelligence avec elle, depuis le commencement juſqu'à la ſortie de priſon de M. le Prince. 1650.

Pour commencer la négociation, M. de Turenne & M. le Comte de Fuenſaldagne ſe virent dans la ville de Marche, & la perte de Clermont & de Damvillers l'aiant un peu refroidi, l'obligea à preſſer fort pour avoir la Citadelle de Sténai, qui étoit le ſeul lieu qui

1650. restoit au Parti. Quoique M. de Turenne n'eût d'autre ressource que dans les Espagnols, il risqua plutôt de rompre la négociation que de livrer un lieu dans lequel il pût être hors de leur pouvoir quand il le vouloit: & comme son dessein avoit toujours été de ne demeurer avec eux, qu'autant que la parole qu'il avoit donnée de travailler à la liberté de M. le Prince l'y obligeoit, il étoit bien aise de demeurer en lieu où il pût disposer de lui. Ainsi après une contestation de six semaines il ne conclut rien à Marche, durant les trois jours qu'il y demeura avec M. de Fuensaldagne: mais la négociation continua par le moyen de Dom Gabriel de Tolède, envoyé à Sténai pour traiter avec Madame de Longueville & M. de Turenne. Le Traité fut conclu, dans lequel M. de Fuensaldagne promettoit au nom du Roi Catholique, & Madame de Longueville & M. de Turenne promettoient en leur nom, de ne se point accommoder que M. le Prince ne fût hors de prison, & que l'on n'eût offert une paix juste, égale & raisonnable à l'Espagne.

Les choses étant achevées de cette façon, on se prépara pour la Campagne. Les Espagnols essayèrent d'obliger M. de Turenne à demeurer avec une Armée dans la Champagne, pendant qu'ils agi-

agiroient en Picardie: mais lui, ſachant 1650.
bien que leur penſée étoit de profiter des diviſions de France pour reprendre les Places que le Roi tenoit ſur eux, & que s'il demeuroit avec un Corps ſéparé, l'Armée du Roi tomberoit toute entière ſur lui, il aima mieux prendre le parti de ſe joindre au Corps de l'Armée d'Eſpagne, afin de les obliger d'attaquer les villes de France, ou d'entrer dans le Royaume pour faire diverſion à la guerre de Bourdeaux, ou pour animer les amis de M. le Prince qui étoient dans le Royaume. Après qu'il eut joint l'Armée d'Eſpagne, on alla aſſièger le Câtelet qui ne dura que trois jours: enſuite aiant appris qu'une partie de la Cavalerie qui étoit dans Guiſe en étoit ſortie, on l'alla aſſièger ſept ou huit jours après en préſence de l'Armée du Roi, qui s'étant aſſemblée s'approcha de l'Armée d'Eſpagne.

Les deux Armées étoient preſque de même nombre, à ſavoir de dix ou douze mille hommes & de ſix ou ſept mille chevaux. Les pluyes qui ſurvinrent gâtèrent tous les chemins, & le peu de chariots de vivres qu'avoient les Eſpagnols, mit l'Armée en une telle néceſſité de pain, que l'on ne put travailler que fort lentement au ſiège: dès le commencement les ſoldats n'avoient qu'une

1650. ſeule ration de pain en trois jours; mais ſur la fin la néceſſité devint ſi grande, qu'elle les obligea de lever le ſiège, & de ſe retirer à deux lieues de là, où les ſoldats de l'Infanterie eurent beaucoup de peine à ſe trainer, à cauſe de la foibleſſe, où le manque de pain les avoit réduits.

Après que l'on eut eu des vivres, & que l'on eut ſéjourné ſept ou huit jours dans ce camp, on alla attaquer La Capelle, que l'on prit en dix jours; & enſuite le tems de la moiſſon étant venu, l'Armée marcha vers Vervins; & M. de Turenne s'étant avancé avec deux mille chevaux pour voir la contenance de l'Armée du Roi, qui étoit à Marle, il apprit qu'elle en étoit délogée, & qu'elle marchoit derrière les marais de Lieſſe: il fit connoitre à M. l'Archiduc qui arriva au camp, que ſi on avançoit encore à deux lieues de Vervins, qu'aſſurément l'Armée de France ſe mettroit en quelque mauvaiſe poſture, & qu'elle donneroit lieu d'entreprendre quelque choſe ſur elle. M. l'Archiduc marcha deux lieues par-delà Vervins, où l'on apprit que l'Armée du Roi continuoit à ſe retirer. M. de Turenne prit trois mille chevaux, & marcha à Château-Porcien & Rhétel, qui ſe rendirent; d'où il manda à l'Armée d'Eſpagne que l'on trouveroit

à vivre sur la rivière d'Aisne, où elle s'avança, & mit une garnison dans Rhétel de huit cens hommes, & Delliponti qui étoit fort estimé en Flandre, pour y commander. Comme le séjour de l'Armée autour de la Ville ruïnoit entièrement tous les bleds, & ôtoit le moyen à la garnison de subsister, M. de Turenne fut d'avis de s'en éloigner, & de remonter le long de la rivière d'Aisne, en s'approchant de Paris & de l'Armée du Roi qui s'étoit retirée vers Reims: son intention étoit toujours que l'Armée d'Espagne entrât le plus avant qu'il se pourroit dans le Royaume, croyant que M. le Prince qui étoit dans le bois de Vincennes, seroit mené à Paris, & qu'ainsi il ne seroit plus à la disposition de la Cour; & espèrant aussi que si on le laissoit au bois de Vincennes, peut-être après quelque bon succès, il pourroit obliger l'Armée d'Espagne de marcher jusques-là. M. de Turenne ne donnoit conseil aux Espagnols pour les mouvemens de leur Armée, que suivant les marches que faisoit l'Armée du Roi, & selon que la guerre le permettoit; car les Armées étant égales, conseiller en partant de La Capelle de marcher jusqu'à Paris, aiant tout contraire en France, & personne ne se déclarant pour M. le Prince, auroit paru si emporté, 1650.

1650. té, qu'il eût perdu tout crédit auprès d'eux.

Après avoir donc marché jusqu'à Neufchâtel sur la rivière d'Aisne, les Espagnols firent avec raison difficulté de la passer avec toute leur Armée; parce que celle du Roi étant entre Reims & Soissons, derrière la rivière de Vesle, ils ne voyoient aucune apparence de rien exécuter; & que leur Infanterie pâtissoit beaucoup, n'aiant plus le moyen de faire venir des convois. M. de Turenne laissant à Neufchâtel le Corps de l'Armée, prit trois mille chevaux & cinq cens mousquetaires, pour voir en quelle posture seroit l'Armée du Roi: il apprit après avoir marché quelque tems, qu'elle étoit à Reims, & que M. d'Hocquincourt étoit à Fismes, derrière la rivière de Vesle, avec dix régimens de Cavalerie, & qu'il y avoit cent mousquetaires dans la Ville: il s'y en alla en diligence; & après une grande résistance à un pont où il trouva à droite & à gauche des gués pour la Cavalerie, il rompit entièrement tous les régimens qui s'opposoient à son passage, fit quatre ou cinq cens prisonniers, & obligea M. d'Hocquincourt, après avoir très bien fait, de se retirer à Soissons avec beaucoup de peine. L'Infanterie qui étoit dans Fismes se rendit, & M. de Tu-

renne

renne manda à M. l'Archiduc ce qui s'étoit passé ; & que s'il lui plaisoit de s'avancer à Fismes avec l'Armée, qu'assurément elle y subsisteroit très bien, y aiant beaucoup de moulins sur la rivière, & une très grande quantité de grains & de bestiaux. 1650.

L'Armée d'Espagne y marcha, & on fit avancer M. de Boutteville jusqu'à La Ferté-Milon, qui mit des sauvegardes dans ce village. Voyant l'Armée de France renfermée dans Reims, un Corps derrière la Marne, & le chemin de Paris libre, M. l'Archiduc & M. de Fuensaldagne se fussent assurément résolus d'y marcher, si M. le Prince fût demeuré à Vincennes ; mais on apprit qu'après de grandes contestations entre M. Le Tellier & M. le Duc d'Orléans, qui vouloit faire mener M. le Prince à la Bastille, que M. Le Tellier l'avoit emporté, & que M. le Prince avoit été conduit avec une très petite escorte à Marcoussi, à huit lieues de Paris sur le chemin d'Orléans. Alors il n'y avoit plus de raison de marcher à Paris avec le Corps de l'Armée, & il auroit été inutile & dangèreux d'y aller avec des gens détachés, à cause de l'Armée du Roi, qui eût pu en détacher un plus grand nombre, & laisser tout son bagage dans les

Vil-

1650. Villes; ce que l'Armée d'Eſpagne ne pouvoit pas faire.

On envoya de Fiſmes faire des propoſitions de paix; Dom Gabriel de Tolède fut à Paris, & M. de Verderonne vint à Fiſmes de la part de M. le Duc d'Orléans; mais tout cela ne produiſit aucun effet. Pendant ce tems on eut avis que le Traité étoit conclu à Bourdeaux, où le Roi étoit allé lui-même avec M. le Cardinal Mazarin: M. de Bouillon qui y avoit la principale autorité, y gouverna les affaires du Parti avec l'approbation d'un chacun, & s'y conduiſit avec toute la vigueur, prudence & fermeté qui ſe peut dans une conjoncture ſi difficile.

L'Armée d'Eſpagne ſéjourna un mois à Fiſmes, afin de voir ſi ces propoſitions de paix ne produiroient aucun effet à Paris. Après ce tems-là, on tint Conſeil, pour ſavoir quelle Ville de la frontière on devoit aſſiéger en ſe retirant: les Eſpagnols avoient deſſein d'aller à Rocroi; mais M. de Turenne fut d'avis d'aller plutôt à Mouſon, Ville ſur la Meuſe à deux lieues de Sténai, qui ſervoit beaucoup à ſa conſervation, & qui étendoit un peu plus les quartiers d'Hiver ſur cette frontière. Ainſi on détacha le Marquis de Maſingen, Meſtre de Camp Général de l'Armée d'Eſpagne,

gne,

gne, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, pour aller assiéger Mouson. Le reste de l'Armée demeura sur la rivière d'Aisne pour couvrir le siège, & observer l'Armée du Roi, qui s'étoit assemblée vers Châlons. Comme le siège tira fort en longueur à cause des grandes pluyes & du peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, M. le Maréchal du Plessis qui commandoit l'Armée du Roi, marcha diligemment par Verdun dans le dessein de secourir Mouson; ce qui obligea l'Armée d'Espagne d'aller au siège: M. de Turenne demeura avec trois mille chevaux pour le couvrir, n'y aiant point de circonvallation, & étant nécessaire de tenir l'ennemi loin, de peur qu'il n'entreprît quelque secours. A la fin, après sept semaines de siège, durant une très mauvaise saison, la Ville de Mouson se rendit. 1650.

Après la prise de Mouson, l'Armée d'Espagne demeura fort affoiblie par la longueur du siège, qui ne finit que fort avant dans le mois de Novembre. M. de Turenne voyoit bien que dans le dessein que les Généraux Espagnols avoient de se retirer dans leurs quartiers d'Hiver, il perdroit Rhétel & Château-Porcien pendant l'Hiver; & que les troupes Allemandes, que les Espagnols a-

voient

1650. voient levées depuis peu ; périroient par les mauvais quartiers que l'on a accoutumé de donner en Flandre : il conseilla à M. le Comte de Fuensaldagne de laisser toute l'Armée entre la rivière de Meuse & celle d'Aisne ; mais n'aiant pu l'y déterminer, il demeura lui-même sur la frontière, avec cinq régimens Allemands de Cavalerie nouvellement levés, qui faisoient environ deux mille chevaux, & avec deux brigades des Lorrains, dont l'une étoit commandée par M. de Fauge, & l'autre par le Comte de Ligneville, qui avoit été défait par M. le Maréchal de la Ferté. Ces deux brigades faisoient deux mille cinq cens chevaux, & mille chevaux du Corps que M. de Turenne avoit levé en Allemagne. Pour l'Infanterie, elle étoit composée de deux mille cinq cens hommes, une partie Walons, & l'autre Lorrains ; n'y aiant point d'Infanterie Françoise que le régiment de Turenne commandé par Betbesé, celui de la Couronne par Rochepare, & celui de Sténai commandé par le Comte de Quintin : avec ces troupes & six pièces de campagne, M. de Turenne demeura entre la Meuse & l'Aisne. Outre celles-là, M. l'Archiduc laissa douze cens hommes de pied dans Rhétel, & deux cens chevaux, sous le commandement de Delliponti,

qui

qui étoit Sergent-Major-Général de bataille, & homme de grande réputation en Flandre. 1650.

L'Armée du Roi durant le siège de Mouson, & quelque tems après, demeura dans la Champagne à se rafraichir, & y attendit toutes les troupes qui avoient été à Bourdeaux: quand on les eut rassemblées, elle se trouva forte de six à sept mille chevaux & de huit mille hommes de pied, & l'on résolut de venir attaquer Rhétel. C'étoit assez avant dans le mois de Décembre. L'Armée arriva devant la Place le vendredi, & le samedi on commença à faire les approches. On prit d'abord un fauxbourg: on s'approcha le long des maisons près de la muraille, & l'on battit une tour de la porte avec une pièce de douze: ensuite aiant trouvé les poutres du pont, auxquelles il ne manquoit pour s'en pouvoir servir qu'à mettre des planches dessus, les assiègeans le firent, & s'attachèrent à la porte: ils en furent repoussés la première fois; mais y étant retournés, les assiègés battirent la chamade, & demandèrent à parlementer le mardi au matin. Tout le Corps de l'Armée étoit de l'autre côté de la rivière, & avoit laissé deux régimens pour faire une fausse attaque, qui réussit.

M. de Turenne sachant que l'Armée

du

1650. du Roi marchoit au siège de Rhétel, voulut y arriver deux ou trois jours après, afin de trouver l'Armée séparée dans ses quartiers autour de la Ville, les tranchées ouvertes & le canon en batterie; ce qui affoiblit toujours beaucoup. Après avoir marché quatre journées, le mardi il fit sept grandes lieues pour arriver à la vue de Rhétel, aiant ouï le canon le matin, & n'y aiant nulle apparence que la Ville fût en état d'être forcée si-tôt: il arriva à une heure de nuit à une lieue de la Ville; après avoir poussé quelque Cavalerie, il fit quelques prisonniers, qui lui dirent que la Ville étoit rendue: il demeura toute la nuit en bataille, & fit tirer deux coups de canon, pour voir si les assiègés ne répondroient point. Comme on fut sept ou huit heures sans entendre de bruit, & que les prisonniers s'accordoient tous à dire que la Ville étoit rendue, on n'en douta plus, & l'Armée reprit le chemin par lequel elle étoit venue, & alla loger à quatre lieues de là dans une vallée, n'aiant pas le moyen de demeurer dans la Champagne, faute d'eau & de couvert.

Le mardi que la Ville se rendit & le lendemain, l'Armée du Roi se mit ensemble, & marcha une partie de la nuit du mercredi au jeudi: le matin elle arriva

và à la vue des Cravates que M. de Turenne avoit laissés une demi-lieue derrière lui. Sur cette nouvelle il fit incontinent remonter ses troupes sur les hauts de Champagne ; & comme l'Armée du Roi marchoit dans la plaine, il la côtoya près d'une heure à une demi-portée de canon, les Lorrains n'étant pas encore arrivés, qui avoient été un peu longs à sortir du quartier. Quoique ses forces ne fussent pas égales, on ne pouvoit prendre d'autre parti que celui de combattre : les régimens Allemands avoient l'aile droite, & la Cavalerie de M. de Turenne avoit l'aile gauche, les Lorrains n'étant pas encore arrivés. Les Armées marchèrent bien une heure de cette façon, M. de Turenne ne craignant rien, parce que l'Infanterie du Roi n'étoit pas encore assez près pour faire prendre la résolution au Général de marcher à lui. Bientôt les Lorrains arrivèrent, & M. de Turenne voulant éviter que l'Armée du Roi n'eût le tems de mettre son Infanterie dans l'intervalle de ses deux ailes, fit promtement mettre la Cavalerie Lorraine à sa main gauche sur deux lignes, dont il y avoit douze escadrons à la prémière, & huit à la seconde : il marcha droit à l'aile droite de l'Armée du Roi. M. de Beauvau, M. de Duras, M. de Boutteville & M. de Mon- 1650.

1650. tausier commandoient les escadrons de la prémière ligne du Corps de M. de Turenne. Les Lorrains qui étoient commandés par leurs Officiers, vinrent doubler si promtement à la gauche, qu'ils ne donnèrent pas le tems à la Cavalerie de l'Armée du Roi de leur opposer que trois escadrons, parce qu'ils avoient toujours règlé le prémier escadron de leur aile droite au Corps de M. de Turenne seul; cela étoit cause aussi qu'ils avoient beaucoup d'escadrons auprès de leur Infanterie, & par-là le même avantage contre la Cavalerie de M. de Turenne, que les Lorrains avoient contre eux.

En cette disposition on marcha à la charge, & toute la prémière ligne approcha la tête des chevaux les uns contre les autres, sans tirer : il y eut quantité d'Officiers tués de cette prémière charge, & presque tous les escadrons de l'Armée du Roi de la prémière ligne furent rompus; mais avec une si grande résistance, que ceux des Lorrains étoient presque aussi rompus qu'eux. Les escadrons de l'Armée du Roi qui étoient près de l'Infanterie, demeurèrent entiers, n'aiant pas combattu; mais toute la prémière ligne des Lorrains composée de sept escadrons, se mit en desordre contre les trois François qui lui étoient oppo-

opposés : il y eut aussi quelque escadron qui passa dans l'intervalle l'un de l'autre. 1650.

M. de Turenne n'avoit de ses troupes que deux escadrons de la seconde ligne, dont la prémière fut rompue par un escadron passé dans l'intervalle, son Colonel aiant été tué : l'autre commandé par le Major passa en avant, & en rompit deux de l'ennemi : toute la seconde ligne des Lorrains se mêla avec la prémière ; de sorte que quand la seconde ligne de l'Armée du Roi, qui étoit composée de tous les régimens de la vieille Armée d'Allemagne, vint en bon ordre, elle les trouva en grande confusion. M. de Turenne qui avoit voulu mener les escadrons de la prémière ligne à la charge, & puis retourner à la seconde ligne, fut obligé par la grande résistance à se mêler ; de sorte que son cheval fut blessé de deux coups, & ainsi il n'étoit plus en état de se porter en aucun lieu qu'au petit pas. Messieurs de Beauvau, de Boutteville, de Duras, de Montausier, aiant rompu les escadrons qui leur étoient opposés, marchèrent jusques auprès du canon, & rompirent quelques escadrons de la seconde ligne. Cependant à l'aile droite de M. de Turenne commandée par La Fauge, cinq régimens Allemands eurent quelque avanta-

 ge

1650. ge à la prémière charge : mais ensuite toutes les troupes se mirent en confusion, & commencèrent à prendre la fuite ; ce qui donna moyen à quelques escadrons de l'aile gauche de l'Armée du Roi de revenir à l'aile droite ; & la seconde ligne aiant marché aux Lorrains qui étoient déja en grande confusion, ils prirent la fuite. M. de Fauge après avoir très bien fait son devoir, fut fait prisonnier ; le Comte de Ligneville blessé de deux coups au travers du corps ; le Prince Palatin tué, & deux autres Colonels. M. de Turenne qui avoit marché entre les Lorrains & ses troupes, se trouva dans ce desordre au commencement seul, tous les Gentilshommes qui étoient avec lui s'étant mêlés à cause de la grande résistance ; il fut reconnu souvent, & son cheval blessé encore de deux autres coups, des cavaliers lui demandant s'il vouloit avoir quartier. La Berge, son Lieutenant des Gardes, le joignit ; ils furent suivis de sept ou huit cavaliers, dont trois prirent M. de Turenne & quelques autres son Lieutenant ; mais ils s'en démêlèrent heureusement, & aiant mis hors de combat quelques-uns de ceux qui les attaquoient, ils commencèrent à se retirer un peu de la presse. Il n'y avoit plus de troupes de M. de Turenne en ce lieu-là, & il étoit

toit au milieu des escadrons de l'Armée 1650.
du Roi. La Berge, pour l'empêcher d'être pris, avoit été obligé quelquefois de dire qu'ils étoient eux deux de l'Armée du Roi, & que c'étoient des Allemands qui ne les connoissoient pas qui les avoient voulu tuer. Enfin par un bonheur extraordinaire on les laissa aller. Le cheval de M. de Turenne étoit blessé de cinq coups. Bientôt après il trouva Lavau Major du régiment de Beauvau, qui lui prêta un cheval, & il se sauva au milieu des plaines de Champagne, sans que personne le suivît. Les deux ailes de son Armée avoient été rompues, & toute l'Infanterie avoit jetté les armes, excepté le régiment de M. de Turenne, qui sans vouloir avoir de quartier se mêla avec l'Infanterie de l'Armée du Roi, & tous les Officiers & Soldats sans aucune Cavalerie pour la soutenir. Dom Estevan de Gamare Général d'Artillerie d'Espagne, se trouva auprès de l'Infanterie, où il fut pris, aussi-bien que M. de Boutteville, & M. de Quintin qui commandoit le Régiment de Bourgogne.

Les choses étant entièrement desespérées, M. de Turenne ne put pas se retirer par le plus court chemin vers la rivière d'Aisne, à cause des troupes du Roi, qui en suivant les fuyards de l'aile

 le

1650. le droite, lui avoient coupé le chemin; il fut obligé de s'en aller par les plaines de Champagne, & arriva à Barleduc avec cinq cens chevaux qu'il avoit rencontrés sur sa route. Après avoir demeuré six heures à Bar, & donné ordre à la Cavalerie qui étoit venue avec lui, & à M. de Duras qui y arriva un peu après avec cent chevaux, de se rétirer dans le Luxembourg; il s'en alla avec douze ou quinze des mieux montés droit à Montmédi, où il trouva une partie de la Cavalerie sauvée de la bataille, leur donna quelques quartiers aux environs, & envoya rendre compte de toutes choses à Bruxelles. Il manda en même téms à Madame de Longueville à Sténai, qu'il étoit à Montmédi, & l'assura que si l'Armée du Roi, après le gain de la bataille, marchoit vers Sténai, qu'il s'y en iroit aussi-tôt avec les troupes qu'il retenoit autour de Montmédi, qui n'est qu'à deux lieues de Sténai. M. de Turenne ne voulut pas aller si-tôt à Sténai, de peur que les Espagnols ne crussent qu'il ne se fioit pas entièrement à eux après la perte du combat, ou bien qu'il avoit si mauvaise opinion des affaires, qu'il étoit bien aise de chercher à se mettre promtement en un lieu, d'où on pourroit plus aisément songer à un accommodement: la connoissance aussi

des

des affaires de Flandre lui faifoit voir qu'il valoit bien mieux demeurer dans un lieu où les Efpagnols étoient les maitres, que d'aller à Sténai; parce que, quoique M. de Fuenfaldagne de qui tout dépendoit en Flandre, appuyât tout le Parti, néanmoins tous les gens du pays qui vouloient toujours que l'on employât les forces d'Efpagne à reprendre les Places que le Roi tenoit en Flandre, & non point à favorifer le Parti, fe fervoient de ce mauvais évènement pour appuyer leur opinion, & décourageoient M. de Fuenfaldagne. Si M. de Turenne, après ce malheur, y eût encore ajouté la méfiance en s'en allant à Sténai, il eft fans doute, que M. de Fuenfaldagne eût changé de mefures, & qu'il eût falu fonger à un accommodement honteux. Mais la chofe prit toute une autre face; & fachant que M. de Turenne étoit à Montmédi, & tous les Officiers de l'Armée témoignant être fort contens de lui, on lui envoya de la part de M. l'Archiduc un pouvoir pour difpofer de toutes les Charges de ceux qui avoient été tués à la bataille, & les quartiers tels qu'il les demanda pour fes troupes. 1650.

Peu de tems après, M. de Turenne s'en alla voir Madame de Longueville à Sténai, où ils réfolurent enfemble de 1651.

1651. demeurer dans la même pensée jusqu'à la liberté de M. le Prince. M. de Lorraine & M. de Fuensaldagne vinrent ensuite à Namur, pour conférer avec M. de Turenne : ils y demeurèrent quatre jours ensemble pour donner ordre aux quartiers des troupes ; & s'en étant retournés à Bruxelles, M. de Turenne voulut traiter avec M. l'Electeur de Cologne pour des quartiers dans le pays de Liège ; mais n'aiant pu s'accommoder, il y mena ses troupes.

Durant ce tems-là, les desordres recommencèrent à Paris, & il y eut grande apparence de la liberté de M. le Prince. Comme il y a beaucoup de gens qui ont écrit particulièrement toutes les cabales qui se formèrent alors, je n'en dirai rien ; mais seulement que M. de Turenne étant bien averti qu'il y auroit bientôt un changement, demeura auprès de ses troupes, ou dans les lieux un peu loin de Bruxelles. Comme il étoit dû par les Espagnols plus de trois cens mille écus pour accomplir le Traité fait avec eux, M. de Fuensaldagne en offrit cent mille à M. de Turenne ; mais il ne jugea pas à propos de les recevoir, dans un tems où les affaires l'obligeroient peut-être à chercher les moyens de se dégager d'avec les Espagnols. Peu après il apprit par le sieur de la Berge, que

Ma-

Madame de Longueville lui envoya, que M. le Prince étoit sorti du Havre, & étoit allé à Paris : il sût aussi en même tems que M. le Cardinal Mazarin étant parti de la Cour étoit allé au Havre, croyant engager M. le Prince dans ses intèrêts, & voulant persuader qu'il lui donnoit sa liberté, quoiqu'il y fût obligé par les remontrances du Parlement, & la liaison de M. d'Orléans & du Cardinal de Retz. M. le Cardinal n'aiant pu réussir dans ce projet, espèra que la Reine sortiroit avec le Roi hors de Paris pour l'aller trouver vers la Champagne ; mais elle en fut empêchée par les gardes que M. d'Orléans & le peuple firent faire devant le Palais Royal : ce qui obligea M. le Cardinal d'aller à Sedan, ensuite au pays de Liège, & de là à Cologne, dont il revint, comme il sera dit ci-après. 1651.

M. de Turenne qui étoit à la Roche en Ardenne, s'en alla incontinent à Sténai, pour chercher les moyens de satisfaire à l'autre clause du Traité d'Espagne, qui étoit, après la liberté de M. le Prince, de travailler à une paix juste, égale & raisonnable. Il envoya avertir M. le Comte de Fuensaldagne, qu'encore que M. le Prince fût en liberté, qui étoit le prémier article du Traité, & que l'on pût, sur ce qu'on y avoit manqué en

1651. tous les tems à l'égard des sommes promises, prendre un prétexte bien raisonnable de se dégager du second ; que néanmoins la manière obligeante dont il en avoit toujours usé, & la connoissance certaine que ce n'étoit que la nécessité, & non la mauvaise volonté qui l'avoit obligé à manquer, feroient qu'il ne partiroit point de Sténai qu'après avoir donné tout le tems raisonnable pour travailler à ce second article. Etant arrivé à Sténai, il trouva des lettres que M. le Prince écrivoit à Madame de Longueville, par lesquelles il témoignoit souhaiter fort de la voir, & faisoit de grands complimens à M. de Turenne sur tout ce qui s'étoit passé.

Peu de jours après, Madame de Longueville partit pour s'en aller à Paris, aiant envoyé à Bruxelles pour faire savoir aux Espagnols qu'elle travailleroit de bon cœur à la paix, & les remercioit de l'assistance qu'ils avoient donnée pour la liberté de M. le Prince. M. de Turenne demeura à Sténai, & ne fut point embarassé de ce que Madame de Longueville en partoit : ce n'est pas qu'ils ne fussent en bonne intelligence ; mais n'étant point fort pressé pour ses intèrêts particuliers, il ne vouloit sortir de l'affaire qu'avec honneur. Il écrivit à M. le Prince qu'il trouvoit fort à pro-

pos

pos que l'on envoyât promtement quelque personne de considèration, avec ordre de travailler à la paix, & qu'il ne jugeoit point qu'on pût se retirer de bonne grace d'avec les Espagnols, avant que d'avoir fait voir par des effets réels, que l'on y songeoit tout de bon, & que l'on faisoit des ouvertures raisonnables. On envoya de la Cour M. de Croissi à Sténai, & par les instances que M. de Turenne fit à Bruxelles, M. l'Archiduc envoya M. Friquet. On pressa fort cette négociation, & l'on proposa du côté de la France, que M. le Duc d'Orléans iroit avec un plein pouvoir sur la frontière avec des personnes nommées, si M. l'Archiduc y vouloit venir avec le même pouvoir de la part du Roi d'Espagne, que les Espagnols avoient toujours dit qu'il avoit. D'ailleurs M. de Turenne fit savoir à M. le Comte de Fuensaldagne que l'on satisferoit l'Espagne par rapport au Portugal & à la Catalogne, pourvu que les autres conditions de la paix fussent raisonnables: mais on connut bien qu'il n'y avoit point de *plein pouvoir* en Flandre, & qu'apparemment les grandes espèrances que l'on avoit conçues en Espagne des guerres civiles en France, avoient ôté toute pensée de songer promtement à la paix. 1651.

Après deux mois de négociation, M. de

1651. de Turenne manda à M. de Fuenſaldagne, qu'aiant fait de ſon côté tout ce à quoi il s'étoit obligé pour la paix, qu'il s'en alloit à Paris: il le remercia en même tems de l'aſſiſtance qu'il avoit reçue du Roi d'Eſpagne & de la civilité avec laquelle il en avoit uſé envers lui en toutes rencontres; & lui fit dire auſſi qu'il donneroit ordre à trois ou quatre cens chevaux qui lui étoient reſtés de la bataille de Rhétel & qu'il avoit fait lever en Allemagne, de le venir trouver en France.

Pendant le ſéjour de M. de Turenne à Sténai, après le départ de Madame de Longueville, il ſentit par les différentes lettres de M. le Prince, & par les avis qu'il avoit de Paris, qu'il changeoit ſouvent de penſée depuis ſa ſortie de priſon, ſouhaitant quelquefois que M. de Turenne vînt bientôt à Paris, & d'autres fois deſirant qu'il demeurât à Sténai, ſuivant l'envie qu'il avoit ou de ravoir promtement la Place, que M. de Turenne par ſon retour lui eût remis entre les mains, ou de continuer en liaiſon avec les Eſpagnols. Quand Madame de Longueville partit de Sténai, elle voulut engager M. de Turenne à lui donner ſa parole, de demeurer toujours dans les intérêts de M. le Prince: mais lui qui croyoit, après avoir montré durant la pri-

prison de M. le Prince un si grand desintèressement, pouvoir agir suivant qu'il le trouveroit plus à propos, dit à Madame de Longueville qu'il ne pouvoit pas en donner; mais qu'après avoir fait sortir ses gens de Sténai, remis la Place entre les mains de M. le Prince, & satisfait aux Espagnols touchant l'article de la paix, qu'il s'en iroit à Paris où il verroit le Prince & prendroit là ses mesures. En effet M. de Turenne, depuis que Madame de Longueville fut partie, jusqu'à ce qu'il s'en allât à Paris, n'a point voulu avoir d'autre conduite que de donner tout le tems nécessaire pour bien sortir d'avec les Espagnols touchant l'article de la paix; n'aiant eu nulle impatience d'aller à Paris, où néanmoins il savoit bien que tous ceux du Parti de M. le Prince prenoient des mesures pour leurs intèrêts particuliers: mais il ne croyoit pas que de songer aux siens, en se hâtant d'y aller, pût bien s'accorder avec le tems qu'il vouloit donner pour convaincre les Espagnols, que l'empêchement à la paix venoit de ce que M. l'Archiduc n'avoit pas un plein pouvoir de traiter. M. de Turenne en aiant été pleinement instruit & convaincu qu'il étoit inutile de demeurer davantage à Sténai, en partit & retourna à Paris. Sachant que M. le Prince & beaucoup de 1651.

1651. de personnes de qualité vouloient venir au-devant de lui, sans affecter qu'il ne le desiroit pas, il arriva à Paris un jour plutôt qu'il ne l'avoit dit, n'aimant point ces sortes d'honneurs qui assurément sont de mauvaise grace, quand on vient d'avec les Espagnols, & que l'on entre en un lieu où le Roi & la Reine demeurent.

En ce tems-là, la Reine ne se gouvernoit en secret que par les conseils de M. le Cardinal, quoiqu'au dehors tout paroissoit s'opposer à son retour en France. Le Parlement même faisoit souvent des remontrances là-dessus; & quoique le Roi & la Reine y répondoient qu'on pouvoit s'assûrer que le Cardinal ne seroit plus rappellé à la Cour, tous ceux cependant qui vouloient obtenir des graces de la Reine s'adressoient à M. le Cardinal à Cologne. M. le Prince tenoit souvent des Conseils à l'Hôtel de Longueville, étoit assez bien avec M. le Duc d'Orléans, & alloit fort rarement au Palais Royal. M. le Cardinal, quand il le fit sortir du Havre, crut qu'il s'ajusteroit avec lui. Depuis qu'il fut arrivé à Paris, il témoigna vouloir achever le mariage de M. le Prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse, qui étoit une des conditions sur laquelle M. le Coadjuteur avoit travaillé à sa liberté.

Quand

Quand M. de Turenne arriva à Paris, le mariage étoit rompu, M. le Coadjuteur étoit fort mal avec M. le Prince, qui desirant le Gouvernement de Guyenne pour lui, & de Provence pour M. le Prince de Conti, se rapprochoit un peu de la Cour, sans avoir pourtant, à ce qu'il disoit, aucune communication avec M. le Cardinal : mais il est bien vrai que Madame de Longueville & M. le Prince de Conti négocioient avec le Ministre par le moyen de Madame la Princesse Palatine, & promettoient que M. le Prince se radouciroit pour le retour de M. le Cardinal, s'il avoit ce qu'il demandoit. 1651.

M. le Prince vint voir M. de Turenne dès qu'il le fut arrivé, le mena au Louvre & de là dîner avec lui, & après on s'assembla à l'ordinaire à l'Hôtel de Longueville: mais M. de Turenne après ce jour-là ne voulut plus y retourner ; aiant aisément reconnu, & par les avis qu'il avoit eus à Sténai, & par ce qu'il vit à Paris, qu'il ne s'agissoit que des intérêts particuliers & de belles apparences au dehors, qui pourroient tromper ceux qui ne voyoient pas clair. M. le Prince assûroit M. de Turenne qu'il seroit toujours prêt à lui rendre le même service qu'il venoit de recevoir de lui, & le vouloit fort engager à avoir des pré-

1651. prétentions à la Cour, qu'il promettoit de solliciter avec soin. Cependant les troupes du Roi aiant reçu de bons quartiers d'Hiver & étant rétablies, celles de M. de Turenne qui seules avoient travaillé pour la liberté de M. le Prince, demeuroient sans nul établissement, ni quartiers: M. le Prince s'offrit bien d'en parler, mais il ne s'y intèressa pas comme une chose qui le touchoit de près.

Il faudroit parler fort au long, si l'on vouloit dire tous les changemens d'intèrêts, qui se firent dans les principaux personnages de la Cour. Elle étoit en un état bien bas, se méfiant de presque tous les gens de qualité qui y alloient, & n'osant faire aucune action de vigueur en arrêtant ni même en témoignant aucune mauvaise volonté à personne. M. de Turenne aiant agi en toute rencontre contre les intèrêts de M. le Cardinal de Mazarin, n'avoit nulle pensée de se raccommoder avec lui & ne faisoit aucune diligence à se mettre bien avec la Reine; mais il voyoit si peu de règle dans les pensées de M. le Prince, qu'il ne vouloit prendre aucun nouvel engagement avec lui. Longtems même après son retour à Paris, Madame de Longueville aiant voulu savoir de lui s'il demeureroit dans les intèrêts de M. le Prince, il lui dit

dit que ce qu'il avoit fait par le paſſé lui donnoit lieu, le voyant en liberté, de bien méditer avant que s'engager de nouveau. Il demeura toujours dans cette diſpoſition, voyant aſſez ſouvent M. le Prince, qui vivoit fort bien avec lui; mais qui étoit ſi combattu de diverſes penſées, que M. de Turenne ne crut point, quoiqu'il s'accommodât ou qu'il rompît avec la Cour, pouvoir prendre de liaiſon ſûre avec lui. Ce n'eſt pas que M. le Prince ne lui témoignât beaucoup de reconnoiſſance, & qu'en effet il n'ait toujours eu beaucoup d'eſtime pour lui & autant d'amitié que pour perſonne: mais M. de Turenne ſongeoit qu'il n'étoit pas raiſonnable de s'engager contre la Cour à une ſuite d'affaires, dont il ſavoit que le but n'étoit que de procurer les intèrêts d'un petit nombre de perſonnes, ſans aucune vue du bien public. 1651.

Ces conſidèrations l'ont toujours fait demeurer ferme à ne ſe point mettre dans le Parti de M. le Prince, depuis ſa ſortie de priſon: elles ne l'ont pas obligé non plus à faire des recherches baſſes du côté de la Cour. Il ſouhaitoit que les affaires vinſſent en état que M. de Bouillon & lui puſſent s'y raccommoder; mais il ne faiſoit pour cela aucun pas contre la bienſéance. Pendant l'abſence de

1651. de M. le Cardinal, ceux qui avoient le plus de pouvoir, ne souhaitoient pas que M. de Bouillon & M. de Turenne s'attachassent fort à la Cour; & quoique M. le Prince fit de grandes avances aux deux frères, M. de Turenne avoit dans l'esprit que toutes choses lui étoient meilleures que d'entrer dans son Parti, après les choses passées; & vouloit vivre à l'avenir éloigné de toute cabale.

Quelque tems avant que M. le Prince eût le Gouvernement de Guyenne, & sur la difficulté que l'on fit à la Cour de donner celui de Provence à M. le Prince de Conti, les soupçons commencèrent à augmenter de part & d'autre, & la cabale qui soutenoit M. le Prince dans ses prétentions, commença à s'affoiblir. M. le Prince voyant qu'elle ne pouvoit pas lui procurer ce qu'il desiroit, se tourna contre elle & se lia plus qu'auparavant avec M. le Duc d'Orléans, avec les mécontens & avec Madame de Longueville, qui n'étoit pas satisfaite de ce que l'on différoit de donner le Gouvernement de Provence à M. le Prince de Conti, & qui n'avoit pas beaucoup d'envie de retourner en Normandie. Toutes ces choses aiant obligé M. le Prince à n'aller plus chez la Reine, il eut avis que dans ce dernier refroidissement il y avoit eu quelques murmures sourds

fourds qu'on vouloit l'arrêter : ces bruits, 1651.
joints à une allarme qu'il eut une nuit, que l'on avoit vu quelques soldats marcher vers l'Hôtel de Condé, l'obligèrent de s'en aller de grand matin à S. Maur, à deux lieues de Paris.

Cette journée-là, tous ceux qui étoient entièrement attachés à ses intérêts s'en allèrent le trouver, & M. de Turenne alla chez la Reine. Comme durant le peu de jours qu'il demeura à S. Maur, on parla de négociations, & que beaucoup de gens l'alloient voir qui ne lui avoient donné aucune parole, M. de Turenne s'y en alla aussi : il eut un entretien de deux heures avec lui dans le parc où ils se promenèrent tous deux, & il n'y eut point de complimens que M. le Prince ne lui fît, en témoignant le grand desir qu'il avoit qu'il voulût entrer avec lui dans le Parti, dont il lui montroit la grandeur par la quantité de Provinces qui se déclareroient pour lui, & par l'état où étoit la Cour. M. de Turenne demeura dans sa prémière pensée, de ne prendre aucun engagement, & ne voulut pas s'éclaircir avec lui sur les raisons qui l'empêchoient d'entrer en cette affaire ; lesquelles en effet étoient de telle nature, qu'on les garde en soi pour y conformer sa conduite, & non point pour les divulguer, sachant bien

 qu'el-

1651. qu'elles ne feroient aucun effet, & aiant une entière connoiſſance du naturel des perſonnes qui devoient entrer dans la cabale.

Quelque tems après, M. le Prince revint à Paris, toujours fort mal avec la Cour; enſuite les négociations n'aiant rien produit, il s'en alla à Montrond avec M. le Prince de Conti & Madame de Longueville; enfin en Guyenne, où il commença à ſe déclarer ouvertement contre la Cour. Les principaux Miniſtres qui s'étoient oppoſés aux établiſſemens de M. le Prince, l'avoient pouſſé autant qu'ils avoient pu à ſortir de Paris; & quand il faiſoit quelques ouvertures d'accommodement, ils les tournoient du mauvais côté: toute cette cabale ſouhaitant ſon éloignement, & que les choſes ſe portaſſent à l'extrémité contre lui. Ces Meſſieurs ne trouvoient pas auſſi leur compte que M. de Bouillon & M. de Turenne demeuraſſent à la Cour. Dans ce tems-là elle alla à Bourges & de là à Poitiers, en ſe cachant aux deux frères; perſuadée que ce traitement les mettroit dans le Parti de M. le Prince, ou dans celui de M. d'Orléans qui ſe formoit à Paris. M. de Turenne fut toujours d'avis de demeurer plutôt quelque tems inutile, que d'entrer dans toutes ces intrigues.

Ce-

Cependant M. le Duc d'Orléans & le Parlement de Paris étoient allarmés du retour de M. le Cardinal Mazarin, qui aiant demeuré en Allemagne depuis la sortie de prison de M. le Prince, s'en revint joindre la Cour à Poitiers avec quatre ou cinq mille hommes qu'il avoit levés, & quelques troupes qu'il avoit prises sur la frontière. M. de Bouillon étoit au plus fort de ses affaires, qu'il sollicitoit au Parlement; ce qui retint M. de Turenne à Paris un mois plus qu'il n'eût desiré, car il vouloit arriver à la Cour en même tems que M. le Cardinal Mazarin. Aussi-tôt que les affaires de M. de Bouillon furent conclues, M. de Turenne s'en allant à Poitiers, savoit que la Cour seroit si changée par le retour du Cardinal, que M. de Bouillon & lui y seroient bien reçus; M. le Cardinal aiant toujours écrit des choses fort avantageuses pour eux, dès qu'il sut qu'ils n'étoient point embarqués avec M. le Prince; au-lieu que ceux qui environnoient le Roi dans l'absence du Cardinal, n'avoient cherché qu'à nuire aux deux frères. 1652.

M. de Turenne trouva la Cour entièrement gouvernée par M. le Cardinal; mais les affaires étoient dans un grand trouble, tant par la guerre que M. le Prince faisoit en Guyenne, que

1652. par les troupes de M. le Duc d'Orléans qu'il avoit fait rassembler sur la rivière de Loire. D'ailleurs le Parlement de Paris avoit mis à prix la tête de M. le Cardinal Mazarin, & s'étoit entièrement lié aux intérêts de M. le Duc d'Orléans. La Cour quitta Poitiers pour aller à Saumur, escortée des troupes que M. le Cardinal avoit emmenées. M. le Maréchal d'Hocquincourt les mena ensuite devant Angers, qui se rendit après quelques jours de siège; & on prit aussi le Pont de Cé. La Cour s'en alla de là à Tours, & ensuite à Blois. Dans le tems même M. de Nemours emmena six mille hommes de Flandre, composés des troupes de M. le Prince, & de régimens Allemands que les Espagnols lui avoient donnés. Ils ne trouvèrent aucune difficulté à traverser la France, n'y aiant point de troupes à leur opposer, & vinrent joindre les troupes de Gaston près d'Orléans; laquelle ville, par l'arrivée de Mademoiselle, demeura dans le parti des Princes.

Dans ces circonstances, la Cour assembla des troupes qui étoient vers Montrond & en fit venir de Champagne; & M. de Turenne en accepta le commandement. On crut à la Cour qu'il feroit difficulté que M. le Maréchal d'Hocquincourt le pût joindre avec le

le Corps qui avoit remené M. le Cardinal Mazarin : mais voyant qu'il faloit aller au bien des affaires, dans un tems où elles étoient en mauvais état, il n'en fit point de scrupule, & deux jours après, craignant que l'ennemi ne se saisît du pont de Gergeau, il s'y en alla. M. de Palluau y étoit arrivé un jour auparavant par son ordre, & avoit fait rompre une partie du pont. Comme M. de Turenne y arriva avec fort peu de gens, l'Armée du Roi étant à six ou sept lieues de là, il fit raccommoder le pont pour donner jalousie aux ennemis, & faire croire qu'il vouloit les attaquer, ne croyant pas que de leur côté ils songeassent à forcer ce pont. Cela ne l'empêcha pas d'y marcher ; il ne s'y trouva au commencement que deux cens mousquetaires du régiment d'Uxelles, sans munitions. On se hâta d'y faire marcher trois ou quatre régimens d'Infanterie qui étoient à deux heures de là : mais durant le tems qu'ils furent à y arriver, les ennemis firent leur plus grand effort & emportèrent plus de la moitié du pont. M. de Turenne, M. le Maréchal d'Hocquincourt & beaucoup d'Officiers firent une barricade dans ce qui leur resta du pont, n'aiant plus de soldats qui pussent tirer, faute de munitions ; & le canon des ennemis les incommo- 1652.

1652. dant beaucoup. M. de Longpré y fut blessé d'un éclat, & beaucoup d'Officiers. Enfin après avoir soutenu ce poste longtems contre toutes les troupes de l'ennemi, les régimens arrivèrent; ce qui obligea les ennemis à demeurer de l'autre côté de l'eau. La Cour passoit assez proche de là pour aller à Sulli, & on fut plus de trois heures avant que cette Infanterie arrivât. Si l'ennemi eût fait un effort à cette barricade, il auroit certainement emporté le pont & eût fait courir grand hazard au Roi & à la Reine, qui eussent été obligés de se sauver avec peine, l'Armée n'étant pas ensemble. On rompit le pont de Gergeau; & comme celui de Gien étoit de grande conséquence, on y marcha avec toute l'Armée, qui y passa deux jours après la rivière de Loire, & la Cour vint s'y établir.

On eut nouvelle en même tems que M. le Prince étoit venu de Guyenne joindre son Armée avec six ou sept personnes avec lui; & après que les rebelles eurent fait grandes réjouissances de sa venue, il marcha à Montargis qui se rendit aussi-tôt, n'y aiant personne dedans. Son Armée étoit forte de six à sept mille hommes de pied & cinq mille chevaux, composée de troupes de M. d'Orléans, des siennes & de ce renfort

de

de Flandre. Celle du Roi avoit quatre à cinq mille hommes de pied & quatre mille chevaux. C'étoit au mois d'Avril, & il n'y avoit pas moyen de ſubſiſter enſemble à cauſe du fourage ; de ſorte que l'Armée du Roi, après avoir paſſé la rivière de Loire à Gien, marcha derrière le canal de Briare pour pouvoir un peu s'élargir. M. le Maréchal d'Hocquincourt ſe logea à Bléneau avec toutes ſes troupes, & M. de Turenne avec les ſiennes à Briare : le lendemain il s'en alla dîner à Bléneau avec M. le Maréchal d'Hocquincourt qui lui dit, qu'aiant envoyé des Partis vers Château-renard, on lui avoit rapporté que M. le Prince marchoit vers la Bourgogne. Comme M. de Turenne l'eut quitté & fut revenu à ſon quartier, il fut à ſept heures du ſoir par un homme que M. le Maréchal d'Hocquincourt lui envoya, que M. le Prince marchoit droit à Bléneau ; & en effet M. le Prince aiant appris que les quartiers du Maréchal étoient un peu ſéparés, marcha droit à Châtillon, & de là au canal ſur lequel M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit logé ſes Dragons : le Prince les aiant emporté ſans nulle réſiſtance, paſſa le canal avec toute ſon Armée à l'entrée de la nuit. M. le Maréchal d'Hocquincourt ne croyant pas que ſa marche pût être ſi diligente, & 1652.

 ſe



1652. ſe fiant ſur ce que ſes Dragons tiendroient plus de tems au paſſage du canal, avoit un peu attendu avant que de raſſembler ſes troupes; mais étant averti que les Dragons étoient attaqués ſur le canal, il manda promtement ſa Cavalerie qui étoit fort proche de lui, & marcha où étoit l'allarme. Il trouva M. le Prince paſſé; & voulant s'oppoſer à lui derrière un village qui étoit déja aſſez loin du paſſage, il chargea deux ou trois fois avec ſa Cavalerie, qui fut rompue; ſon Infanterie n'aiant pas eu le tems de venir au rendez-vous, ſe retira dans Bléneau. Le peu qui ſe trouva en campagne fut diſſipé; mais comme c'étoit la nuit, la Cavalerie ne perdit pas beaucoup de gens: ſon bagage fut tout pillé; & les ennemis n'oſant les ſuivre que lentement, M. le Maréchal d'Hocquincourt, après avoir fait tout ce qui ſe peut dans l'action, ſe retirant avec une bonne partie auprès de Bléneau, marchoit ſur le chemin de S. Fargeau.

M. de Turenne, dès qu'il fut averti que l'ennemi marchoit, envoya promtement à ſa Cavalerie qui étoit dans trois ou quatre villages à une lieue de lui, & leur manda de ſe rendre entre Bléneau & Ozouer où étoit M. de Navailles avec quatre régimens. Pour lui il s'y en alla en diligence, avec l'Infanterie qu'il a-

voit

voit dans son quartier. Comme il arriva sur les hauteurs auprès d'Ozouer, il apprit par des gens qu'il envoya à M. le Maréchal d'Hocquincourt pour lui dire qu'il marchoit, que l'ennemi étoit en pleine marche entre Ozouer & Bléneau. Il vit deux ou trois des quartiers de M. le Maréchal d'Hocquincourt en feu ; & comme c'étoit la nuit, on entendoit en s'éloignant un peu des troupes, les timbales & les tambours de l'ennemi. Quelques gens s'étoient voulu flatter que ce n'étoit qu'un fort Parti ; mais on connut bien en ce tems-là que toute l'Armée de M. le Prince y étoit. M. de Turenne n'avoit auprès de lui que deux régimens de Cavalerie & deux mille hommes de pied ; toute la Cavalerie n'étant pas encore au rendez-vous qui étoit, comme j'ai dit, entre Ozouer & Bléneau : néanmoins M. de Turenne voyant que s'il n'alloit au-devant de sa Cavalerie, elle seroit coupée par l'ennemi, & par-là son Armée mise en déroute & toutes les affaires perdues, jugea qu'à la faveur de la nuit il pouvoit hazarder cette marche quoique fort proche de l'ennemi, & s'en alla vers Bléneau, espèrant trouver sa Cavalerie en chemin. On n'avoit point de guides, & on écoutoit de tems en tems pour savoir si on ne s'approchoit pas trop de l'Armée en-

1652.

1652. ennemie. A la pointe du jour, il se trouva dans une grande campagne & résolut d'y attendre sa Cavalerie, qu'il vit paroitre comme le soleil se leva. Dès qu'il l'eut joint, il aima bien mieux marcher droit à M. le Prince, quoiqu'inférieur à lui de deux tiers en troupes, que de l'attendre & lui donner le tems de défaire entièrement M. le Maréchal d'Hocquincourt. Comme il eut marché un quart de lieue dans la plaine, il trouva un petit bois & commanda à sa Cavalerie & à son Infanterie de faire alte en-deçà, & avec six escadrons il passa au-delà & vit toute l'Armée de M. le Prince qui s'avançoit, aiant cessé de poursuivre M. le Maréchal d'Hocquincourt, sur l'avis qu'il eut que M. de Turenne marchoit à lui. Il commença à faire repasser ces six escadrons, sachant bien que s'il vouloit opiniâtrer à ce petit bois M. le Prince, il n'avoit pas de l'Infanterie capable de soutenir contre la sienne; & que M. le Prince après avoir chassé par le feu son Infanterie hors du bois, la Cavalerie seule feroit peu de résistance, & sûr-tout après avoit été endommagée par le feu qu'il eût falu essuyer en soutenant l'Infanterie.

Avant que M. le Prince arrivât dans le bois, M. de Turenne fit retirer toute son Infanterie, & se mit en bataille dans

une

une telle diſtance que l'Infanterie de M. 1652.
le Prince qui étoit dans le bois ne pouvoit pas l'endommager, & de manière auſſi qu'il ne pouvoit pas ſe mettre en bataille, ne lui aiant pas laiſſé aſſez de terrein. On demeura quelque tems en préſence; M. le Prince aiant étendu ſes deux ailes, & faiſant contenance de vouloir paſſer en bataille ce petit bois, où il n'y avoit pour venir à M. de Turenne qu'une petite chauſſée qu'on relève pour diſcerner les héritages.

Comme on eut demeuré quelque tems en cette poſture, & que l'Armée de M. le Prince ne paroiſſoit plus dans le bois, M. de Turenne croyant qu'elle marchoit à couvert, & qu'elle vouloit gagner un lieu plus éloigné de lui, où elle pourroit ſe mettre en bataille, marcha dans la plaine vers le lieu où les ennemis filoient; mais M. le Prince croyant qu'il ſe retiroit, commença à faire paſſer ſon Armée: ce que M. de Turenne aiant vû, fait en diligence tourner tête, & revient en bataille au même lieu qu'il avoit quitté; mais il empêcha de charger les ennemis. M. le Prince repaſſa en même tems la chauſſée: & M. de Turenne aiant fait avancer ſon canon, fit un grand effet ſur les troupes des ennemis, dont il y eut quantité d'Officiers & de Soldats tués.

1652. En ce tems-là, M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant bien douté que M. de Turenne ne se seroit pas retiré, arriva avec sa Cavalerie, au-lieu de repasser la rivière de Loire, comme beaucoup de personnes lui conseilloient. M. de Bouillon vint aussi avec beaucoup de personnes de qualité de la Cour qui étoit à Gien, où quelques gens s'étoient sauvés, assurant que l'Armée étoit entièrement défaite. On attendit en présence les uns des autres jusqu'à la nuit, & on se retira de part & d'autre, l'Armée du Roi à Briare, & celle de M. le Prince à Châtillon, qui n'aiant point attaqué l'Infanterie demeurée dans Bléneau, vint la nuit d'après rejoindre l'Armée. M. le Prince partit quelques jours après de Châtillon; son Armée gagna Montargis, & il s'en alla à Paris, où il crut sa présence nécessaire. L'Armée du Roi aiant marché à Saint Fargeau, M. de Turenne crut qu'en faisant une grande diligence, celle du Prince ne prendroit pas en son absence si promtement une résolution de marcher, & qu'on pourroit gagner le devant, se mettre entre Paris & les ennemis, pour assurer au Roi Corbeil & Melun, empêcher les recrues qu'on faisoit à Paris de venir à l'Armée des Princes, leur ôter la communica-

tion

tion de cette Capitale, & par-là causer la perte totale du Parti. 1652.

La Cour alloit par Auxerre & par Sens pour gagner Melun, pendant que l'Armée laissant Montargis à gauche, approchoit assez près pour donner jalousie à l'Armée des Princes; & marchant jour & nuit, arriva à Moret, où l'on apprit que les ennemis partant de Montargis vouloient gagner par La Ferté, un ruisseau qui passe à Villeroi: mais aiant délogé trop tard, comme M. de Turenne l'avoit prévu, faute de Chefs & de ne pouvoir se résoudre assez tôt, l'Armée du Roi passa la rivière à Moret; & de là marchant par Fontainebleau, arriva à La Ferté une heure avant celle des Princes, qui n'osant plus continuer son chemin vers Villeroi, tourna à gauche vers Estampes, où elle se mit à couvert, après avoir laissé exécuter son dessein à l'Armée du Roi, qui se logea à Châtres, où l'on prit quantité de prisonniers qui alloient de Paris à l'Armée des rebelles.

La Cour vint à Melun, & M. de Turenne étoit fort d'avis qu'elle s'en allât droit à Paris, où Monsieur & M. le Prince étoient sans troupes, & ne pouvoient plus faire aucun fondement sur leur Armée: d'ailleurs il y avoit dans la Ville de si grandes cabales contre eux, que

1652. que le peuple n'eût pas pris les armes contre le Roi appuyé de son Armée. Il y eut des raisons qui l'en empêchèrent, qui n'étoient pas sans apparence : ainsi le Roi s'en alla à S. Germain, où avec des compagnies des Gardes & des gens commandés de l'Armée, on prit presque tous les passages auprès de Paris, après avoir défait quelques Partis qui en étoient sortis, & les avoir repoussés jusqu'aux portes des fauxbourgs.

L'Armée des Princes demeura quelque tems à Estampes, & celle du Roi à Châtres. Comme Mademoiselle à son retour d'Orléans resta à Estampes deux jours, & que l'on eut avis que l'Armée des Princes n'avoit pas été au fourage, voulant faire revue devant elle ; & que le même jour qu'elle viendroit à Châtres pour passer à Paris avec un passeport, l'Armée iroit au fourage ; M. de Turenne proposa à M. le Maréchal d'Hocquincourt qui le trouva fort à propos, de laisser tout le bagage à Châtres, de marcher toute la nuit, & de se trouver à deux ou trois heures de jour auprès d'Estampes, pour voir ce qu'il y auroit à entreprendre. M. de Turenne espèra toujours que M. le Prince n'étant point à l'Armée, les Officiers Généraux ne prendroient pas une fort bonne posture devant un ennemi ; ce qui arriva : l'Ar-

l'Armée des Princes n'alla point au fourage, & Mademoiselle ne la vit en revue que le matin que les troupes du Roi approchèrent d'Estampes. L'Armée des Princes étoit assurément beaucoup plus forte que celle du Roi: on marcha en diligence, espèrant la trouver en campagne, & M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit l'avant-garde. En arrivant sur le haut d'Estampes, on vit que les ennemis se retiroient dans la Ville: on continua à marcher jusques sur la hauteur du fauxbourg, où l'on vit beaucoup d'Infanterie & quelques escadrons: on apperçut en même tems sur une hauteur derrière le fauxbourg, beaucoup de Cavalerie en bataille; mais comme il y a deux ou trois fauxbourgs, une Ville assez grande, un pays coupé de deux ruisseaux, & beaucoup de hauteurs, on pouvoit mal-aisément discerner la posture de l'ennemi. On résolut d'attaquer ce fauxbourg, où étoit ce Corps d'Infanterie qui avoit fait un retranchement tout autour, & il y avoit un ruisseau devant. Le combat fut fort opiniâtre: M. le Comte Broglio, M. de Navailles & M. de Vaubecourt y firent très bien, & l'Infanterie combattit longtems à coups de main; quoique celle du Roi y fît parfaitement son devoir, ce ne fut que le régiment de Turenne qui emporta à

1652.

1652. la gauche l'Infanterie des ennemis. Beaucoup d'Officiers & de Soldats des autres régimens s'étant joints à leurs drapeaux, quatre ou cinq régimens de Cavalerie entrèrent dans le fauxbourg, & rompirent la Cavalerie de l'ennemi qui soutenoit son Infanterie : on fit prendre au régiment d'Uxelles le poste du fauxbourg qui regardoit la Ville, où le régiment de Son Altesse & de Languedoc étant enfermés, faisoient de grands efforts pour reprendre le poste, afin de pouvoir ensuite seconder leurs gens dans le fauxbourg : une fois même le régiment d'Uxelles avoit été si ébranlé qu'il commençoit à quitter son poste. M. de Turenne aiant rencontré le régiment de Cavalerie du Mestre de Camp, marcha en diligence avec lui pour soutenir ce régiment, & lui fit reprendre son poste qu'il garda toujours depuis. M. le Maréchal d'Hocquincourt fit très bien dans le fauxbourg ; & après trois heures de combat, on défit entièrement neuf régimens d'Infanterie & quatre ou cinq escadrons de Cavalerie, on prit deux mille prisonniers, & quantité d'Officiers.

Dès que l'action du fauxbourg fut passée, la Cavalerie de l'ennemi qui étoit sur une hauteur, rentra dans la Ville. L'Armée du Roi s'en alla à une lieue de

là,

là, & le lendemain à Châtres : deux jours après on se logea à Palaiseau, afin d'ôter mieux la communication de Paris au Corps d'Armée qui étoit à Estampes ; & on commanda quelque Cavalerie de l'Armée pour aller trouver la Cour qui étoit à S. Germain, avec lequel Corps & quelques compagnies des Gardes, M. de Turenne reprit l'Ile-Adam, ensuite S. Denis, où on laissa garnison, & l'on poussa tout ce qui étoit sorti de Paris jusques dans les portes, après avoir fait beaucoup de prisonniers. M. le Duc d'Orléans & M. le Prince étant à Paris ne pouvoient avoir aucun secours de leur Armée, & n'avoient auprès d'eux que quelques recrues. 1652.

Comme il n'y avoit plus que les troupes demeurées à Estampes qui donnoient viguëur à Paris, & à toutes les Villes du Parti en-deçà de la Loire, M. de Turenne crut qu'il faloit s'y attacher principalement, & les obliger ou à sortir d'Estampes, afin qu'il pût leur livrer bataille, ou les y ruiner par la famine : il demanda les choses nécessaires à la Cour ; mais elle ne put fournir à beaucoup près ce qu'il faloit pour avoir les outils & les munitions de guerre. Malgré ce manquement, M. de Turenne crut qu'il ne devoit pas rompre son entreprise, & qu'il n'y avoit point de tems

1652. mieux employé qu'à tâcher de diſſiper ce Corps d'Armée, qui étoit le fondement de la guerre civile. Il marcha donc avec l'Armée du Roi, & alla ſe loger ſur une montagne tout près d'Eſtampes : en y arrivant de bonne heure, il prit avant qu'il fût nuit toutes les maiſons qui ſont hors la Ville, après beaucoup d'eſcarmouches.

Il y avoit dans la Ville trois à quatre mille hommes de pied & trois mille chevaux: M. de Turenne avoit ſix mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Il logea les troupes que M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit commandées, & qui s'en étoit allé à ſon Gouvernement, à main droite, ſous les ordres de M. de Navailles, & ſe poſta lui-même à main gauche, tenant toutes les hauteurs du côté d'Eſtampes: il ne voulut pas s'éloigner d'un ruiſſeau de l'autre côté, que l'on n'y fût bien retranché. On commença à faire une ligne contre la Ville, qui n'en étoit éloignée que d'une bonne portée de mouſquet : on n'avoit pas beſoin d'en faire par le dehors, n'y aiant point d'ennemi en campagne à craindre. Ceux de la Ville faiſoient ſouvent des ſorties ; & comme le travail alloit fort lentement, à cauſe du défaut des outils, à peine la pouvoit-on mettre en état d'empêcher les chevaux

de

de la sauter presque par-tout. En un jour que les Soldats étoient au travail avec sept ou huit escadrons pour les soutenir, les assiègés sortirent de la Ville, en tuèrent quatre-vingts ou cent, poussèrent la garde de ces sept ou huit escadrons, & vinrent fort avant. Presque toute la Cavalerie étoit au fourage; mais tous les Officiers y coururent, & on les repoussa assez vigoureusement: il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre. 1652.

Les lignes aiant été achevées, on s'appliqua à empêcher la Cavalerie de l'ennemi de sortir de l'autre côté de la Ville pour aller au fourage; on prit les postes pour les resserrer en cet endroit, & il s'y passa tous les jours quelques actions. Les bleds de la Beausse qu'on avoit ramassés dans Estampes, faisoient subsister les assiègés quelque tems; mais à la fin ils commençoient à être fort incommodés pour les fourages, lorsque M. de Turenne apprit que M. de Lorraine, qui avoit rassemblé ses troupes en Alsace & en Flandre, étoit engagé dans le parti des Princes, & qu'il marchoit vers Paris. Comme il avoit assuré d'abord qu'il venoit pour servir la Cour, on lui donna des vivres par toute la France pour son passage. Cette nouvelle fit changer à M. de Turenne toutes ses mesures; & estimant qu'il ne pût mieux em-

1652. employer la Campagne qu'à dissiper l'Armée des Princes, qui s'étoit trouvée un mois auparavant plus forte que celle du Roi, & composée de vieux régimens, il songea à faire quelque effort contre Estampes, pour voir s'il pourroit l'emporter avant le tems que M. de Lorraine approcheroit, sachant bien que dès qu'il seroit à sept ou huit lieues, il faloit se retirer. N'aiant point d'équipage d'artillerie, on lui envoya les chevaux du Roi, de la Reine & des personnes de qualité, & on commença à faire une batterie: les ennemis avoient devant la muraille qu'on vouloit battre une grande demi-lune, qu'on emporta la nuit après un très grand combat; on en demeura maitres jusqu'au jour, & à soleil levé, les ennemis ressortirent de la Ville, & ceux qui gardoient la demi-lune aiant pris l'épouvante, l'ennemi la regagna. Il n'y avoit point de tranchée pour y aller, ni rien de couvert qu'un vallon, qui en étoit à deux cens pas. Toute l'Infanterie étoit rebutée, & par le combat de la nuit, & par la perte de la demi-lune. M. de Turenne voyant à la pointe du jour que l'ennemi laissoit le logement de la demi-lune en repos, s'en alla chez lui; mais aiant entendu l'allarme, il revint en grande diligence: il commanda à son régiment d'Infanterie d'al-

d'aller reprendre la demi-lune, lequel mettant ses drapeaux à la tête, sans aucunes troupes qui le secondassent, marcha par la campagne ; & souffrant tout le feu de la courtine, entra dans le fossé de la demi-lune éboulée par le travail de la nuit, monta en haut, planta ses drapeaux sur le parapet, y entra, en chassa les ennemis, & y établit un logement. Cette action se fit à la vue de toute l'Armée, & fut estimée une des plus belles qui se soit faite depuis la guerre. Les assiègés laissèrent les choses en cet état jusqu'à deux heures après midi : alors ils sortirent de nouveau avec quatre bataillons & vingt escadrons de Cavalerie, dans le dessein d'aller à la batterie, & de reprendre la demi-lune ; mais après un combat qui dura fort longtems, & où il y eut beaucoup d'Officiers & de Soldats tués ou blessés de part & d'autre, ils se retirèrent dans la Ville sans avoir eu aucun avantage : on demeura ainsi maitres de la demi-lune, dont on continua d'abattre les défenses. 1652.

Vers le fauxbourg où le régiment des Gardes faisoit son attaque, on pratiquoit un logement pour attacher le mineur aux murailles de la Ville, quand on apprit que M. de Lorraine (aiant conclu son Traité avec les Princes qui le pres-

 soient

1652. soient de hâter le secours d'Estampes) marchoit en diligence à Paris; il vint se loger avec son Armée sur la rivière de Seine un peu plus haut que Charenton: on lui fit promtement emmener un pont de bateaux de Paris. M. de Turenne ne pouvant plus demeurer devant Estampes, aiant un ennemi derrière soi, sans lignes de circonvallation, ni moyen d'aller au fourage, manda à la Cour qu'il étoit obligé de lever le siège: comme il n'avoit point d'équipage d'artillerie, on lui renvoya de la Cour des chevaux. En deux ou trois voyages il retira son canon des batteries, & fit emmener toutes les munitions à deux lieues d'Estampes, dans un petit bourg fermé, & après il s'y retira avec l'Armée.

Comme M. de Lorraine sut que l'on avoit levé le siège d'Estampes, il demeura dans son poste; & faisant valoir aux Princes qu'il avoit fait lever le siège, il recommença à négocier avec la Cour: mais comme il a continué cette manière d'agir depuis qu'il est sorti de son pays, on ne faisoit aucun fondement là-dessus. M. de Turenne aiant avis qu'il n'étoit point retranché, & qu'il étoit logé dans une plaine, après avoir séjourné quatre jours depuis la levée du siège d'Estampes, commanda à son bagage de le suivre jusqu'à Corbeil, où il

le

le laissa. Aiant eu avis que M. de Lorraine avoit marché à Villeneuve Saint George, qui étoit un bien meilleur poste, il continua sa marche, traversa un bois, & sut que toute l'Armée de M. de Lorraine aiant pris l'allarme étoit logée sur une hauteur, & avoit un ruisseau devant elle qui n'étoit point guéable. M. de Turenne, malgré cet avantage, marcha à lui au-plutôt. En arrivant sur une hauteur, vis-à-vis du Camp de M. de Lorraine, le ruisseau entre deux, il envoya des Partis le long de l'eau, pour voir s'il n'y avoit point de pont ou de gué: aiant appris qu'à une demi-lieue du Camp des ennemis, il y avoit un pont que l'on pouvoit raccommoder, il y marcha en diligence, y fit remettre quelques planches; & s'étant emparé d'une maison au-delà, commença à faire défiler ses soldats un à un sur ce pont. 1652.

M. de Lorraine ne vouloit pas bouger de son Camp, aiant fait faire en diligence six Redoutes du côté de la plaine, & étant couvert par les flancs, de la rivière, d'un bois & du ruisseau. Les troupes du Roi étoient déja passées à l'entrée de la nuit; & M. de Turenne voyant que s'il ne gagnoit le pont sur la Seine que M. de Lorraine avoit fait monter avec lui, l'Armée d'Estampes

1652. viendroit joindre ce Prince, avoit hâté sa marche pendant toute la nuit par des défilés, & se trouva au point du jour avec toute l'Armée dans la plaine, où il n'y avoit plus rien qui pût l'empêcher d'aller au Camp des ennemis. Si l'Armée des Princes eût joint celle des Lorrains, il ne faloit pas que l'Armée du Roi se retirât, mais que la Cour s'en servît pour l'escorter à Lyon. Les choses étoient dans une situation si critique, que deux ou trois heures auroient pû changer la face des affaires. Quand le point du jour fut venu, on se remit un peu de l'embarras causé par une marche pendant la nuit, & l'on s'avança en ordre droit au Camp de M. de Lorraine. Ce Prince aiant négocié à son ordinaire tous les jours précédens, envoya son Capitaine des Gardes trouver M. de Turenne, dès qu'il sut qu'il marchoit à lui: cependant il faisoit travailler à faire les lignes entre ses Redoutes du côté de la plaine. M. de Beaufort étoit dans son Camp avec mille ou douze cens hommes des troupes des Princes. M. de Turenne sentit d'abord que ce Capitaine des Gardes ne venoit que pour retarder sa marche; & comme il n'y avoit rien si fort à craindre qu'une négociation sans s'approcher du Camp des Lorrains, il ne perdit pas un moment, & s'avança

vers

vers le Camp, voulant s'assurer avant 1652.
toutes choses si les troupes d'Estampes ne passoient pas sur le pont, & à quelque prix que ce fût, attaquer M. de Lorraine avant qu'elles l'eussent joint, toutes les affaires de France dépendant de-là.

On étoit bien à une lieue & demie du Camp, quand le Capitaine des Gardes arriva à l'Armée du Roi; & l'on demeura près de trois heures avant que l'Armée, qui marchoit en bataille, fût tout proche du Camp de M. de Lorraine. Alors le Capitaine des Gardes s'en retourna, & revint souvent après trouver M. de Turenne, qui ne vouloit entendre à aucune négociation, à moins que M. de Lorraine ne sortît de France avec son Armée. Le Roi d'Angleterre qui étoit arrivé le soir dans le Camp de M. de Lorraine, envoya aussi de ses gens trouver M. le Duc d'Yorck, qui étoit avec M. de Turenne, lequel auroit mieux aimé combattre que de souffrir que l'Armée d'Estampes joignît M. de Lorraine; mais il desiroit bien plus encore le faire sortir de France avec son Armée, & le séparer entièrement de celle des Princes, que de hazarder un combat douteux. Par le côté de la plaine qui étoit le seul lieu accessible pour venir au Camp, il y avoit un bois à la

main

1652. main droite, la rivière à gauche, & au front six Redoutes achevées, lequel front étoit si étroit que M. de Lorraine outre trois lignes de Cavalerie avoit encore mille chevaux de réserve: son Infanterie étoit dans les Redoutes, & cinq cens mousquetaires dans le bois. Il étoit de quinze escadrons plus fort que l'Armée du Roi, qui avoit aussi quinze cens hommes de pied plus que lui. C'étoit une situation, comme il parut peu de tems après, où une petite Armée pouvoit en combattre une bien forte avec avantage: néanmoins M. de Lorraine voyant l'Armée du Roi à une demi-portée de canon de lui, & tous les gens détachés pour l'attaque du bois & des Redoutes, & d'autres qui marchoient droit à son pont, qu'il avoit sous lui à Villeneuve S. George, manda à M. de Turenne qu'il signeroit tout présentement de sortir de France. Aussi-tôt M. de Turenne envoya de l'Infanterie se saisir du pont sur la Seine, aiant fait dire par M. de Varennes qu'avant toutes choses il vouloit en être assuré. Ensuite on fit faire alte à l'Armée; & les deux Généraux signèrent le Traité, par lequel il fut dit, que M. de Lorraine marcheroit tout présentement avec son Armée, & sortiroit de France en douze jours, suivant la route dont on étoit convenu. M. de

de Lorraine laissa M. le Comte de Ligneville & son Capitaine des Gardes en otage pour la sûreté de sa parole; & ce qu'il y avoit de plus sûr, son Armée prit une marche dans laquelle elle laissoit celle du Roi en état d'empêcher sa jonction avec l'Armée des Princes, quand il eût voulu rompre son Traité. Une heure après le Traité signé, l'Armée de M. de Lorraine commença à défiler hors de ses retranchemens, & à marcher devant l'Armée du Roi, qui demeuroit en bataille: elle suivit sa route suivant le Traité. On permit à M. de Beaufort de s'en aller à Paris avec ce qu'il avoit de troupes des Princes, dont la plupart se mirent dans l'Armée du Roi pendant que le Traité se signoit. L'Armée d'Estampes commençoit à paroitre de l'autre côté de l'eau ; & voyant l'Armée du Roi entrer dans le Camp de M. de Lorraine, qui prit la route de Brie, elle marcha vers Paris pour se mettre en sûreté, & se logea vers S. Cloud. 1652.

Après que l'Armée du Roi eut séjourné deux jours à Villeneuve, elle marcha vers Lagni, où elle passa la rivière, & se logea près de Dammartin, afin d'empêcher le passage d'un Corps de troupes, qu'on disoit devoir arriver de Flandre en coulant le long de la rivière d'Oise: M. le Prince même s'étoit saisi de

Poissi,

1652. Poissi, afin de lui donner moyen de le joindre.

La Cour après avoir demeuré quelque tems à Melun, s'en vint à Lagni, où M. le Maréchal de la Ferté vint joindre avec trois mille hommes. On s'en alla à S. Denis, où la Cour demeura, & on fit promtement venir des bateaux de Pontoise pour faire un pont à Epinai, afin de pouvoir marcher à l'Armée de M. le Prince, qui étoit campée auprès de S. Cloud. On trouva une Ile dans laquelle on fit passer des mousquetaires sur un pont de bateaux, & ensuite on passa l'autre bras. M. le Prince vint avec quelques escadrons & deux ou trois cens mousquetaires pour empêcher le passage; mais voyant qu'il y avoit beaucoup de canon déja logé, & des mousquetaires que M. le Maréchal de la Ferté avoit fait retrancher en diligence de l'autre côté de l'eau, il se retira en son Camp, & à l'entrée de la nuit fit passer son Armée sur deux ponts qu'il avoit à S. Cloud, & marcha dans l'intention d'aller à Charenton, croyant que le pont étant achevé, l'Armée du Roi y passeroit toute la nuit, & qu'ainsi la rivière seroit toujours entre les Armées: mais le plus grand Corps de l'Armée étoit encore en-deçà de l'eau.

La Cour eut un faux avis de Paris, que

que l'Armée des Princes marchoit déja par derrière Montmartre & côtoyoit les fauxbourgs de S. Martin: M. le Cardinal en fit promtement avertir M. de Turenne, qui s'en vint en diligence à S. Denis toute la nuit, & commanda que l'Armée le suivît: il manda aussi à ce qui étoit dans l'Ile de repasser en diligence. M. le Maréchal de la Ferté, à cause que toutes ses troupes avoient passé l'eau, ne put suivre que cinq ou six heures après. Ainsi, à la pointe du jour, toute l'Armée du Roi, hors le Corps de M. le Maréchal de la Ferté, se mit en bataille dans la plaine entre S. Denis & Paris. M. de Turenne s'étant avancé avec dix ou douze chevaux passa au travers de la Chapelle, & vit l'Infanterie de l'arrière-garde du Prince & quelques escadrons qui marchoient près du fauxbourg. On croyoit le Corps de l'Armée ennemie beaucoup plus avancé vers S. Antoine & Charenton; mais la nuit l'aiant arrêté au Cours de la Reine-mère, elle ne put commencer sa marche qu'à la pointe du jour. Comme donc M. de Turenne eut vu l'arrière-garde, il fit promtement avancer quelques escadrons de Cavalerie, & commanda au reste de l'Armée de suivre. On les joignit vers le fauxbourg S. Martin; & comme leur Infanterie filoit toujours, 1652.

1652. on chargea quatre ou cinq escadrons de l'arrière-garde que l'on rompit, & on prit beaucoup d'Officiers & de cavaliers prisonniers: on continua à les suivre tout le long des fauxbourgs, jusqu'auprès celui de S. Antoine. Il y avoit une partie de leur avant-garde qui étoit déja vers Charenton; mais aiant eu l'allarme, elle vint se mettre en bataille auprès du fauxbourg S. Antoine, où l'arrière-garde la joignit. M. le Prince fit aussi tourner son canon; & comme la Cavalerie de l'Armée du Roi avançoit, il en fit tirer quelques volées contre elle qui attendoit que l'Infanterie arrivât, laquelle à cause des grands défilés qu'il y a autour de Paris, demeura un peu longtems à venir, & donna le loisir à M. le Prince de faire retirer toutes ses troupes dans le fauxbourg, où il trouva toutes les rues qui avoient des barricades faites; ce qui lui fut d'un grand avantage. Ces barrières s'étoient faites à dessein par les Parisiens, pour se garantir des coureurs de l'Armée de M. de Lorraine, pendant qu'il étoit à Ville-neuve S. George. M. le Prince fit mettre son Infanterie derrière les murailles les plus avancées, & les fit percer afin que les mousquetaires pussent tirer, & il se mit en très bonne posture.

Comme l'Infanterie de l'Armée du Roi

Roi arriva, on avoit cru qu'il seroit meilleur d'attendre le canon; mais la quantité de personnes de la Cour qui pressoient, comme s'il n'y avoit qu'à avancer pour défaire entièrement les ennemis, obligea M. de Turenne de commander un bon nombre d'Infanterie des Gardes & d'autres régimens avec les Gendarmes & Chevaux-légers du Roi, & d'autres régimens de Cavalerie, pour donner par deux rues différentes. On emporta les prémiers retranchemens; mais comme il faloit passer un à un, & que l'on se mettoit en confusion pour suivre l'ennemi, on trouva dans les rues plus larges un Corps de Cavalerie où M. le Prince se trouva, & beaucoup de personnes de qualité, qui chargeant cette Cavalerie & Infanterie qui entra en desordre, les repoussa sans résistance jusqu'à l'entrée du fauxbourg. M. de S. Maigrin, Lieutenant des Chevaux-légers de la Garde, y fut tué. On attaquoit aussi en même tems cette Infanterie de M. le Prince, passée derrière les murailles & dans les maisons: le combat fut fort opiniâtre & on les emporta en beaucoup de lieux, mais ce fut après que le canon fut arrivé: on y prit même deux cens hommes dans une maison; mais les Corps des régimens de l'ennemi demeurèrent toujours derrière les grandes traverses du 1652.

1652. fauxbourg, d'où ils avoient rechaſſé les nôtres. On leur prit à la main gauche une barricade que l'on garda, où il y eut beaucoup de leurs ſoldats tués; mais on ne put pas paſſer outre en aucun endroit, toute l'Infanterie aiant été fort rebutée dans ces attaques. En effet, M. le Prince étant preſſé, trouva par hazard un fauxbourg bien barricadé, ſon deſſein aiant été d'aller paſſer au pont de Charenton.

Comme on étoit l'un devant l'autre, le Corps de M. le Maréchal de la Ferté arriva: on réſolut de faire encore une attaque générale, étant renforcé de ces troupes-là. Mais en ce tems la ville de Paris aiant par la ſollicitation de Mademoiſelle, ouvert les portes à l'Armée de M. le Prince, elle marcha par le milieu de la ville & s'en alla vers le fauxbourg S. Jaques. Le Roi étoit venu de S. Denis, & demeura ſur une hauteur juſqu'à la nuit; & comme on eut marché pour cette ſeconde attaque, on ne trouva plus de troupes dans ce fauxbourg: ce qui obligea l'Armée à ſe retirer avec le Roi à S. Denis.

Pendant que l'Armée des Princes logeoit autour du fauxbourg S. Jaques, il arriva un grand deſordre dans la Maiſon de ville de Paris. Le mauvais état des affaires des Princes leur fit preſſer l'Armée

mée

mée d'Espagne de partir de Flandre pour venir à leur secours: elle partit d'auprès de Cambrai, & passant entre S. Quentin & Ham, s'en vint à Chauni, où M. d'Elbeuf s'étant enfermé avec huit cens chevaux, ils le prirent prisonnier de guerre, & en gardant des otages laissèrent venir les cavaliers à pied, & prirent tous leurs équipages & chevaux. M. de Lorraine, qui étoit demeuré sur la frontière de France depuis ce qui s'étoit passé à Ville-neuve S. George, marcha aussi-tôt par la Champagne pour joindre l'Armée d'Espagne, laquelle après la prise de Chauni s'en vint à Fismes joindre M. de Lorraine. 1652.

La Cour étoit à S. Denis quand on apprit la marche de l'Armée d'Espagne, & on envoya en Normandie pour savoir si le Roi seroit reçu à Rouen: mais le mauvais état de ses affaires causé par la marche de l'Armée d'Espagne, fit croire qu'il n'y auroit point de sûreté pour le Roi à Rouen. On avoit peu de jours auparavant parlé de traiter avec M. le Prince. M. de Turenne étoit d'avis que l'on se relâchât dans beaucoup de choses, & que pourvu que l'autorité du Roi demeurât entière après l'accommodement, que l'on ne pourroit pas lui donner trop de choses pour sortir de cette affaire: mais quoiqu'on se relâchât, la

 mar-

1652. marche des Espagnols lui avoit ôté toute pente à s'accommoder. La Cour se trouvoit dans une extrème peine: l'Armée du Roi ne montoit pas à plus de huit mille hommes; celle des Princes étoit de cinq mille à Paris, & celle des Espagnols jointe aux Lorrains étoit de vingt mille. La Normandie ne vouloit point recevoir le Roi. Le soir qu'on eut cette nouvelle M. de Turenne étoit au Camp, & étant venu le lendemain à S. Denis, il apprit que la résolution avoit été prise de s'en aller avec la Cour vers la Bourgogne & vers Lyon, menant seulement deux mille hommes pour l'escorter. Il sut cette nouvelle par M. de Ruvigni, & lui dit aussi-tôt, que tout étoit perdu si on prenoit cette résolution: il avoit assez de connoissance des affaires de Flandre, pour savoir très bien que le Roi en se retirant par-delà Paris, donneroit occasion aux Espagnols de s'avancer vers Soissons & Compiègne, qui n'eussent pas résisté après le départ de la Cour pour Lyon. Il croyoit au contraire que si le Roi se résolvoit à demeurer sur la rivière d'Oise, & que son Armée marchât vers Compiègne, toute l'Armée d'Espagne n'oseroit marcher à Paris, de peur de laisser toute la Flandre dégarnie, & l'Armée du Roi entre elle & eux; que s'ils envoyoient un secours con-

considèrable à M. le Prince, leur Armée en même tems se retireroit en Flandre, & ne demeureroit pas au milieu de la France qu'avec un Corps beaucoup plus fort que l'Armée du Roi. M. de Turenne croyoit donc qu'il n'y avoit point d'autre salut pour l'État, que de demeurer avec le Roi entre Paris & l'Armée d'Espagne. Il avoit encore la pensée qu'à toute extrémité, le Roi avec un Corps d'Armée étoit bien mieux dans une de ses Places de la rivière de Somme, qu'en s'en allant vers Lyon, pour laisser une conquête sûre aux Espagnols depuis la Flandre jusqu'à Paris. On savoit aussi la mauvaise volonté de la Normandie, & que l'étonnement étoit si grand par-tout, qu'il y avoit peu de villes où on n'eût ouvert les portes aux ennemis: ce qui obligea M. de Turenne d'aller trouver M. le Cardinal, qui donna tout aussi-tôt dans son sens; & allant voir la Reine qui n'a jamais trouvé de conseils trop hazardeux, on résolut que la Cour iroit à Pontoise & que l'Armée marcheroit en diligence à Compiègne. Aussi-tôt qu'elle y arriva, on apprit par les Partis que l'ennemi aiant pris Chauni, marchoit à Fismes, étant joint à M. de Lorraine. M. le Maréchal de la Ferté prit quelque Cavalerie, & s'en alla vers Chauni que les ennemis abandonnèrent, 1652.

1652. n'étant pas un lieu à garder. Il s'en revint par Soissons, que l'on assûra par des troupes que l'on y mit. Les Espagnols étant à Fismes, & la communication n'étant pas libre entre Paris & eux, ils virent que s'ils vouloient y aller, comme M. le Prince les en pressoit fort, ils ne le pourroient faire qu'avec toute l'Armée, à quoi ils ne pouvoient pas consentir: d'ailleurs ils ne pouvoient en envoyer un détachement considèrable vers Paris, sans être rencontré par l'Armée du Roi. Toutes ces considèrations unies leur firent résoudre à retourner en Flandre, & à laisser un Corps de troupes à M. de Lorraine qui demeura sur la frontière.

En ce tems-là M. de Turenne aiant eu avis comme M. de Bouillon, qui étoit à Pontoise avec la Cour, étoit fort malade, s'y en alla en diligence: il y arriva le huitième jour de sa maladie, laquelle alla toujours en empirant: un transport au cerveau l'empêcha de parler pendant les derniers jours; mais il conserva toujours beaucoup de connoissance. Il fut fort aise de voir M. de Turenne, qui, outre l'étroite amitié qui étoit entre eux, faisoit une double perte, vu la posture en laquelle M. de Bouillon étoit à la Cour. En ces derniers tems il s'étoit fait encore plus particulièrement

con-

connoitre pour être très capable des grandes affaires; & si on peut le dire, avoit pris une manière d'agir bien au-dessus de tous les autres; M. le Cardinal Mazarin aiant une particulière confiance en lui; & comme le Ministre avoit un grand crédit sur l'esprit du Roi & de la Reine, ce n'étoit que par son moyen que l'on pouvoit se rendre considérable à la Cour. M. de Bouillon vêcut jusqu'au quatorzième de sa maladie, & mourut laissant un extrème déplaisir à tous ceux qui aimoient le bien de l'Etat. M. de Turenne en fut touché très sensiblement, l'aiant toujours aimé, & aiant été aimé de lui très parfaitement. 1652.

Dans le tems que M. de Turenne étoit à Pontoise, on apprit que l'Armée d'Espagne s'étoit retirée, & que M. de Lorraine étoit demeuré avec le renfort que les Espagnols lui avoient laissé. Comme il y avoit toujours quelque négociation de la Cour avec les Princes & avec le Parlement, on fit connoitre que si M. le Cardinal Mazarin s'éloignoit, que toutes choses se raccommoderoient. En faisant proposer cela de la part des Princes, on laissoit entendre qu'il pourroit revenir un jour, & que ce n'étoit seulement que pour montrer au public que l'on n'avoit jamais voulu s'accommoder sans que le Ministre sortît de

1652. France; puiſque ſon retour à la Cour étoit le prétexte de la guerre. M. de Turenne, à qui il en parla fort confidemment, ne le diſſuada point de la penſée qu'il avoit d'aller à Sedan; mais il lui conſeilla toujours de dire que c'étoit pour en revenir. M. de Turenne ne vouloit point être dans un intérêt, que l'on auroit affoibli en le deſavouant. Il ſavoit bien d'ailleurs que beaucoup de gens ſe ſerviroient de la diſſimulation, dont la Cour & M. le Cardinal voudroient qu'on uſât en diſant qu'il ne reviendroit point, pour travailler plus ouvertement à empêcher tout de bon qu'il ne revînt: & hors le Roi & la Reine qui deſiroient ſon retour, il y en avoit fort peu dans la Cour qui ne travaillaſſent de bon cœur à l'empêcher.

M. le Cardinal partit de Pontoiſe, les choſes étant diſpoſées de la façon que j'ai dit. M. de Turenne & M. Le Tellier s'en allèrent avec lui juſqu'où étoit l'Armée, où il prit quelque eſcorte pour s'en aller vers Sedan. M. Le Tellier retourna à la Cour, & M. de Turenne demeura à l'Armée qui s'avança enſuite vers Dammartin, pour ſe mettre entre Paris & l'Armée de M. de Lorraine; lequel en l'abſence de M. le Cardinal, commença à négocier à la Cour. Quoiqu'elle ne s'y fiât pas entièrement, elle

ne

ne laissa pas d'écouter ses propositions; 1652.
& comme il faloit que l'Armée ne s'éloignât pas trop de Pontoise, où étoit la Cour, à cause de l'Armée des Princes qui étoit à Paris, elle ne marcha pas vers la Champagne, pour pousser M. de Lorraine hors du Royaume, à la faveur des villes que l'on avoit pour soi: mais M. le Prince aiant envoyé de la Cavalerie pour faire lever le siège de Monrond, on fit partir huit escadrons de l'Armée du Roi pour aller trouver M. de Palluau qui étoit devant Monrond.

Cependant M. de Lorraine, qui avoit promis aux Espagnols de se joindre à l'Armée des Princes qui étoit à Paris, faisoit traiter avec la Cour, afin qu'on ne fît point attention aux mouvemens de son Armée. Quoique celle du Roi l'observât, néanmoins les assurances qu'il donnoit d'un accommodement promt, faisoient qu'on n'agissoit pas avec tant de méfiance; de sorte qu'il partit des environs de Châlons, & marcha en diligence par la Brie, pour gagner la rivière de Seine entre Corbeil & Paris. L'Armée du Roi passa la Marne à Lagni; & quoique beaucoup inférieure à celle de M. de Lorraine, on vouloit s'opposer à son passage vers Paris. M. de Turenne voulut marcher le lendemain du passage de la Marne, dans la pensée que M. de

1652. taqueroient le Camp, comme on l'avoit cru le jour de leur jonction. L'Armée du Roi n'avoit que vingt-huit escadrons & cinq mille hommes de pied: les ennemis avoient quatre-vingts escadrons & huit mille fantassins. Au-lieu d'attaquer, ils vinrent se retrancher à une portée de canon du côté de la plaine, & songèrent à affamer l'Armée du Roi & à empêcher les fourages, aiant laissé dans Ablon cent cinquante mousquetaires pour empêcher la communication de la rivière. Ils croyoient qu'en venant se loger si près avec l'Armée, on n'entreprendroit pas de sortir du Camp ni de les attaquer. Comme on ne pouvoit pas demeurer dans le Camp sans avoir la rivière libre, on résolut d'aller prendre ces cent cinquante mousquetaires. L'on partit la nuit, & à la pointe du jour le Château se trouva pris avant que l'Armée des Princes pût être en bataille. Si elle étoit demeurée à son prémier poste entre Ville-neuve & Corbeil, il est certain qu'au bout de quatre jours il auroit falu que l'Armée du Roi se retirât en grande confusion vers Lagni, ne pouvant avoir de pain de munition que par la commodité de la rivière.

Après que le pont de bateaux fut fait, on travailla encore à un autre, étant impossible que les fourageurs se servissent

ſent d'un ſeul pont : & comme ce lieu 1652.
avoit été fort ruïné par l'Armée de M. de Lorraine quelque tems auparavant, les trois ou quatre prémiers jours que les Armées étoient en préſence, tous les chevaux de celle du Roi ne mangeoient que des feuilles de vigne ; de ſorte que M. le Prince crut qu'en la ſerrant de près avec le nombre de Cavalerie qu'il avoit, il ſeroit impoſſible que l'on pût ſubſiſter que fort peu de jours dans ce poſte. Il fit auſſi deux ponts entre Villeneuve & Charenton, pour empêcher les fourageurs qui alloient dans le Longboyau : mais après avoir bien fait paliſſader tous nos retranchemens, on envoyoit une bonne partie de la Cavalerie au fourage qui alloit des deux côtés de la rivière, & ainſi les ennemis ne pouvoient leur dreſſer d'embuſcade ſûre. On envoya M. de Vaubecourt à Corbeil avec quelques troupes, leſquelles avec d'autres qui vinrent de Monrond faiſoient environ deux mille en tout. Corbeil ſervit ainſi d'un entrepôt pour les fourageurs, leſquels après avoir chargé demeuroient à ce village, & on leur faiſoit ſavoir du Camp de quel côté de la rivière il faloit qu'ils revinſſent. Comme les Armées étoient ſi proches que l'on voyoit ce qui ſortoit du Camp de l'ennemi, les fourageurs de l'Armée du

Roi

1652. Roi partoient la nuit & demeuroient deux jours dehors. Les troupes logées à Corbeil leur donnoient toute cette facilité, sans quoi certainement on n'eût pas pu demeurer dans le Camp. On fit aussi en ce tems-là descendre quelques bateaux de foin, ce qui fit demeurer cinq semaines dans le Camp. Il y avoit souvent des escarmouches entre les Armées, mais elles n'étoient pas considèrables; & jamais aucun convoi des fourageurs ne fut rencontré par les ennemis, qui étoient tous les jours dehors avec une partie de leur Cavalerie.

A la fin, les chemins devinrent si mauvais par les pluies continuelles, que les chevaux ne pouvoient plus aller au fourage si loin; de sorte que l'on fut obligé de songer à déloger. On avoit fait faire beaucoup de ponts sur la rivière qui étoit au bas du Camp, sur le chemin de Corbeil où on vouloit se retirer. Au commencement de la nuit, on fit marcher tout le bagage vers Corbeil, & trois heures après toute l'Armée décampa, sans que l'ennemi en eût connoissance que le lendemain qu'on arriva à Corbeil, où on avoit fait faire quelques Redoutes par M. de Vaubecourt sur une hauteur, pour y recevoir l'Armée quand elle arriveroit. On ne séjourna point à Cor-

Corbeil qu'un jour, & le lendemain on marcha vers la Brie, pour ensuite gagner la rivière de Marne au-dessus de Paris, & tâcher d'aller vers l'Oise; la Cour étant à Mantes en ce tems-là. 1652.

M. le Prince étoit parti de son Camp quelques jours auparavant la marche de l'Armée du Roi, à cause d'un peu d'indisposition, & on a fort dit que sans cela il l'auroit attaquée dans sa retraite; mais il est certain que de la manière qu'elle se fit, on ne pouvoit pas combattre entre le Camp & Corbeil. L'Armée du Roi marcha ensuite vers Meaux, & passant la rivière de Marne, alla se poster auprès de Senlis. Celle des Princes en partant de Ville-neuve S. George, se logea entre Paris & Dammartin; & certainement les diverses négociations, & même les passe-tems de Paris, empêchèrent M. le Prince de prendre beaucoup d'avantage, qu'il n'auroit pas négligé en une autre occasion. Après quelques jours d'indisposition, il résolut de partir avec son Armée & celle de M. de Lorraine des environs de Paris, & s'en alla sur la frontière de Champagne: M. le Comte de Fuensaldagne l'attendoit avec l'Armée d'Espagne auprès de Laon. On s'est assez étonné de ce qu'il quittoit Paris si aisément, étant certain que c'est un fort grand avantage de s'y maintenir,

1652. nir, quand on eſt aſſez malheureux pour faire la guerre à ſon Roi; mais les diverſes cabales qui n'alloient pas à ſon but, & un peu de manque de vue pour les choſes qui devoient ſuivre ſon départ, auſſi-bien que les eſpèrances qu'il concevoit de ſa jonction avec les Eſpagnols, l'obligèrent à quitter Paris. Une autre choſe y convioit fort M. le Prince: touché de la façon dont M. de Lorraine vivoit avec ſon Armée, & las des affaires du Parlement, il deſiroit ſe mettre dans une manière de vivre ſemblable à celle de M. de Lorraine. Ainſi ils marchèrent enſemble, & joignirent M. de Fuenſaldagne auprès de Laon. Comme on avoit mis cinq cens hommes de l'Armée du Roi dans La Ferté-Milon, ils paſſèrent tout auprès ſans l'attaquer.

L'Armée du Roi qui étoit en ce tems-là auprès de Senlis, & d'où l'on avoit envoyé de l'Infanterie ſous M. le Comte d'Eſtrées pour ſe mettre dans Laon, ne bougea point de ſon poſte, attendant la réſolution des ennemis après leur jonction. Comme Paris reſta un peu ébranlé par l'éloignement de M. le Prince, quoique M. d'Orléans y demeuroit, la Cour recevoit divers avis pour ſa conduite, ſelon les diverſes vues que ceux qui étoient à Paris avoient, ou pour

pour l'y faire aller, ou pour l'en empêcher : les Courtisans étoient même partagés sur ce sujet, chacun aiant diverses pensées ; ce qui seroit trop long à déduire. M. de Turenne aiant su l'état des choses, fit agréer à M. le Maréchal de la Ferté de demeurer à l'Armée ; & il s'en alla à la Cour, où la Reine lui aiant demandé à son arrivée son sentiment, si le Roi devoit aller à Paris ; n'y aiant qu'elle & le Roi présens, il lui conseilla de n'en point perdre le tems : & comme il avoit la connoissance de l'état de l'Armée, & du peu de moyens qu'il y avoit d'avoir de l'argent pour la remettre sans être à Paris, il pressa fort cette raison qu'il joignit à beaucoup d'autres, qui étoient, que l'autorité du Roi étoit si diminuée, que l'on ne vouloit plus le recevoir en aucune grande Ville ; que si l'Hiver se passoit sans aller à Paris, toute la France se soulèveroit ; que le Roi n'aiant plus d'Armée, ni d'argent, ni de quartiers pour en remettre une sur pied, ce qu'il avoit ensemble se réduiroit peu à peu à rien, les Officiers quittant tous les jours, faute de subsistance. Ces raisons persuadèrent la Reine ; de sorte que la Cour quitta Mante, & s'en alla coucher à S. Germain, où l'on séjourna trois ou quatre jours, durant lequel tems il y vint des 1652.

1652. Députés de la Bourgeoisie de Paris, pour supplier le Roi d'y venir. M. de Châteauneuf y vint aussi, mais avec une différente intention ; car il vouloit bien que le Roi allât à Paris, mais il souhaitoit qu'on y laissât Monsieur, qui soutenoit la cabale opposée au retour de M. le Cardinal, & qui ne vouloit se raccommoder avec la Cour, qu'à condition que le Ministre n'y revînt plus : M. de Châteauneuf prétendoit que le Roi ne verroit point Gaston les prémiers jours ; mais qu'après, tous les intèressés à empêcher le retour de M. le Cardinal unis en cela seul, & séparés d'ailleurs en tout, s'accorderoient ensemble à supplier le Roi de ne point faire revenir M. le Cardinal, & ne demanderoient autre grace que celle-là. Le Roi & la Reine envoyèrent en ce tems-là M. d'Aligre à Paris ; mais il s'en revint à S. Germain, sans avoir rien reçu de positif sur la négociation.

M. de Turenne & M. Le Tellier étoient alors ceux à qui la Reine avoit le plus de confiance : ils furent d'avis de continuer la résolution d'aller à Paris, sans savoir celle que Monsieur prendroit. On lui envoya une personne de confiance, pour lui dire que le Roi étoit en chemin, & qu'il arriveroit le soir à Paris : cet Envoyé revint, & trouva le

Roi

Roi & la Reine entre S. Cloud & le bois de Boulogne, & rapporta que Monsieur ne prenoit aucune résolution que celle de demeurer à Paris. Sur cela on fit arrêter le carosse de la Reine, laquelle étant avec le Roi, fit sortir les femmes qui étoient dans son carosse, & commanda à trois ou quatre personnes qui étoient là de s'approcher pour dire leur avis. Ceux qui s'y rencontrèrent furent le Prince Thomas, M. le Maréchal de Villeroi, M. le Maréchal du Plessis & M. de Turenne, lequel fut d'avis de continuer son chemin, & que le Roi & la Reine allassent ensemble jusqu'à la Croix du tiroir; que de là la Reine s'en iroit au Louvre, & le Roi droit au Luxembourg, où étoit Monsieur, pour le convier de venir, ou l'emmener même avec lui au Louvre; étant certain que Monsieur n'attendroit point cela, & qu'il s'en iroit, qui est ce qu'on demandoit. Il eût été fort dangèreux de laisser Monsieur au Luxembourg; car au bout de deux jours, les réjouissances qui arrivent aux entrées du Roi étant passées, les choses eussent changé de face, & il eût été hors du pouvoir du Roi de faire sortir Monsieur de Paris, & principalement aiant pour lui le prétexte spécieux de n'avoir rien à demander, si ce n'étoit que M. le Cardinal ne re-

1652.

1652. revînt plus à la Cour. C'est ce qui obligeoit M. de Turenne à conseiller qu'il faloit se servir de l'entrée du Roi à Paris pour en faire sortir Monsieur.

On partit d'auprès du bois de Boulogne en cette résolution : le Roi monta à cheval pour faire son entrée à Paris, & manda à Monsieur par M. Damville ce qui avoit été résolu ; lequel apprenant que le Roi dans une demi-heure alloit y entrer, l'envoya supplier de trouver bon qu'il y demeurât encore cette nuit-là, & que le lendemain il partiroit de bon matin. M. Damville vint retrouver le Roi comme il marchoit, & étoit prêt d'entrer au fauxbourg ; de sorte que dans cette assurance du départ de Monsieur le lendemain, il s'en alla au Louvre, où M. le Cardinal de Retz & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Paris l'attendoient, pendant qu'une foule incroyable de peuple marchoit au-devant de lui.

Dans le tems que M. de Turenne demeura à Paris, qui ne fut que cinq ou six jours, il vit M. le Cardinal de Retz, qui lui témoigna souhaiter de se raccommoder avec M. le Cardinal, & lui parla du mariage de Mademoiselle de Retz avec son neveu, le priant même de le faire savoir à M. le Cardinal, & l'assurant qu'il le prendroit pour témoin

dans

dans toutes les circonſtances de cette liaiſon. M. de Turenne qui ſavoit bien que de s'entremettre d'une affaire comme celle-là, lui étoit aſſez inutile, & qu'il lui en pouvoit bien plus aiſément arriver de l'embarras que quelque fruit conſidèrable, dit à M. le Cardinal de Retz qu'il feroit avertir M. le Cardinal qui étoit à Sedan, bien exactement de tout ce qu'il lui avoit dit, & que s'il y avoit une réponſe poſitive, qu'il la lui feroit bientôt ſavoir ; mais que s'il n'avoit point promtement de ſes nouvelles, qu'il ne fît aucun fondement ſur cette négociation, & qu'il prît ſes meſures comme n'attendant aucune réponſe par lui. 1652.

M. de Turenne étoit perſuadé que M. le Cardinal de Retz vouloit s'accommoder tout de bon en ce tems-là, & ne doutoit point que ſi une perſonne de grande créance en eût voulu faire ſon affaire, qu'il n'eût pu y réuſſir : mais M. de Turenne partit peu de jours après de Paris ; & M. le Cardinal de Retz n'aiant perſonne de la Cour à qui il ſe fiât, ni qui ſe fiât à lui, on ſe donna tant de ſoupçon de part & d'autre, que les meſures au bout de deux ou trois mois furent priſes de l'arrêter ; ce qu'on fit un jour qu'il vint au Louvre, où il n'entroit qu'avec grande méfiance depuis

1652. quelque tems. M. de Turenne aiant envoyé M. de Varennes trouver M. le Cardinal, lui fit dire tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. le Cardinal de Retz, dont il n'eut aucune réponse ; de sorte qu'il ne se mêla plus du tout de cette négociation. Il partit de Paris, & alla rejoindre l'Armée auprès de Senlis, après avoir dit au Roi qu'il espèroit empêcher que les ennemis ne prissent leurs quartiers d'Hiver en France.

Les ennemis étoient auprès de Laon, d'où ils partirent en grande diligence, & allèrent investir Rhétel, dans lequel y aiant peu de gens, la Ville fut prise en peu de jours. Toutes les Armées des ennemis jointes ensemble montoient bien à vingt-cinq mille hommes : celle du Roi ne passoit pas dix mille. Elle marcha le long de la Marne ; & approchant de Châlons, on apprit que les ennemis après la prise de Rhétel avoient assiègé Sainte Ménehould, dans lequel aussi il se trouva peu de gens ; mais ils firent une bonne résistance. Quand on en sut la prise, l'Armée du Roi étoit auprès de Vitri, & n'osoit pas s'approcher trop près de celle des ennemis, qui de Sainte Ménehould marchèrent à Barleduc, où M. de Turenne avoit jetté six cens hommes de pied, & selon qu'il connoissoit la situation de la Ville & du

du Château, il faloit qu'une Armée se séparât pour l'attaquer; de sorte qu'il résolut de marcher au secours, quoiqu'il crût que toute l'Armée d'Espagne y étoit avec M. le Prince : elle étoit néanmoins partie de Sainte Ménehould, avoit passé la Meuse, & s'étoit retirée dans le Luxembourg. M. de Turenne qui étoit auprès de Vitri quand l'Armée du Prince alla devant Bar, marcha toute la nuit droit à S. Disier, d'où il vouloit partir après avoir un peu fait reposer les troupes, pour aller secourir Bar, qui n'en est qu'à trois lieues; mais il apprit que la basse Ville aiant été surprise, le Château s'étoit rendu en vingt-quatre heures. Il est certain que M. le Prince entreprit ce siège-là, n'y aiant pas beaucoup songé; & on n'a point vu d'action où il ait commis l'Armée avec si peu d'égard comme en celle-là, étant très constant que si le siège eût duré, comme il le devoit selon toutes les apparences, il ne pouvoit pas sauver son canon, & il est fort vraisemblable que son Armée ne se fût pas retirée bien aisément. 1652.

M. de Turenne aiant appris la prise de Bar, & que l'Armée d'Espagne n'étoit plus avec M. le Prince, résolut de s'approcher de lui, & de le combattre au prémier lieu où il en trouveroit l'oc-

1652. casion. Ainsi il marcha à Vaucouleurs, afin de se trouver du même côté de la rivière de Meuse que M. le Prince, qui après avoir pris le Château de Void s'approcha de Toul. Il y avoit quelques jours que M d'Elbeuf avoit joint l'Armée du Roi avec deux mille hommes des troupes de Picardie, ou de nouvelles levées: avec ce renfort l'Armée marcha à Vaucouleurs, où elle passa la rivière de Meuse, afin d'être du même côté qu'étoit M. le Prince; & le lendemain matin on marcha vers Void, d'où aiant délogé dès la nuit, le Prince se retira à Commerci, qui étoit un lieu dont il s'étoit saisi, & où il y a deux bons Châteaux. Mais aiant su que l'Armée du Roi continuoit sa marche après lui, il y laissa garnison, & se retira le long de la Meuse à Saint Mihel, grande Ville dont les murailles étoient à demi démolies. Il tâcha de trouver quelque lieu propre à se poster; mais comme il n'avoit pas beaucoup d'Infanterie, & qu'on ne lui donna pas le tems de se retrancher, il fut obligé de se retirer jusqu'à Damviller, qui est une Place qu'il tenoit à la frontière de Luxembourg, aiant laissé de son Infanterie dans Barleduc, dans Ligni, dans Void & dans Commerci, qui tiennent tout un canton de pays. A la faveur de ces Places, il pensoit y faire

re

re hiverner son Armée ; ou si l'on en attaquoit une, que se mettant à couvert d'une autre, il incommoderoit fort les assiègeans, à cause de l'Hiver dans lequel on étoit entré. Mais M. de Turenne, qui voyoit bien par les petites Places qu'il prenoit, & où il mettoit des gens, quelle étoit son intention, marcha toujours droit à lui, laissant les Places sans les attaquer ; & ainsi en cinq ou six jours de tems il l'obligea de se retirer dans le pays de Luxembourg. 1652.

(1) M. le Maréchal de la Ferté arriva en ce tems-là de Nanci à Saint Mihel : cette marche rompant à M. le Prince toutes ses mesures, lui fit perdre l'espèrance d'hiverner ni en Champagne, ni sur les frontières de Lorraine. Aiant séparé sa Cavalerie & son Infanterie de tous les Corps qu'il avoit laissés dans les Places, il ne les put rejoindre, & une partie de cette Infanterie fut prise pendant l'Hiver à discrétion.

De Saint Mihel on marcha devant Ligni & devant Bar, où arriva M. le Cardinal Mazarin, qui avoit toujours demeuré à Sedan depuis son départ de Pontoise. On laissa quelque Infanterie pour attaquer Ligni ; & aiant emporté la basse Ville

(1) Voyez les Mémoires de M. le Duc d'Yorck, 3. Partie des Preuves.

1652. Ville de Bar par assaut, le siège dura dix ou douze jours à la haute Ville & au Château. M. le Prince vint avec quelque Cavalerie jusqu'à Vaubecourt; mais comme il sut qu'on marchoit à lui, il se retira à Damviller. Après sept ou huit jours de siège & d'une fort bonne défense, Bar & Ligni se rendirent à discrétion, avec sept ou huit régimens qu'il y avoit dans ces deux lieux. De là l'Armée marcha vers Sainte Ménehould; mais la rigueur de la saison & le nombre d'hommes qu'il y avoit dans la Place, empêchèrent qu'on ne l'assiègeât: la gelée étoit si forte, qu'il y mourut beaucoup de soldats de froid en marchant. La même raison obligea à ne point assièger Rhétel, étant impossible de travailler à la terre: d'ailleurs l'Armée de M. le Prince, qui s'étoit jointe au Corps que les Espagnols avoient ramené quand il alla assièger Bar, empêcha aussi que l'on ne fît ce siège; parce que les ennemis qui tenoient Château-Portien auroient pu facilement secourir la Place. Pour ne pas faire un si grand siège, on alla faire celui de Château-Portien qui dura six ou sept jours, que les assiègés demandèrent pour avertir M. le Prince s'il les vouloit secourir: le Prince qui étoit logé avec toute son Armée & celle d'Espagne à

Au-

Aubenton & Rumigni, qui n'en est é- 1652.
loigné que de six ou sept lieues, tint
Conseil là-dessus, & résolut enfin de ne
pas marcher; de sorte que Château-Portien se rendit. On demeura presque toutes les nuits du siège à la campagne avec toute l'Armée, par les plus grands froids qu'il est possible d'endurer.

L'Armée des ennemis sachant la prise de Château-Portien, marcha à Vervins qu'ils prirent, n'y aiant que trente hommes de garnison. L'Armée du Roi marcha droit à Marle, & de là à Vervins, où les ennemis n'aiant laissé qu'un régiment d'Infanterie & un de Cavalerie, la Place se rendit en douze heures; les ennemis se retirèrent dans leur pays, & on donna des quartiers à l'Armée du Roi dans toutes les Provinces.

M. le Cardinal Mazarin qui étoit ve- 1653.
nu à l'Armée au commencement du siège de Bar, ne quitta point l'Armée que le siège de Vervins ne fût fini vers la fin de Février; après quoi il s'en retourna à Paris, où l'autorité du Roi étoit affermie depuis son retour. La prise de M. le Cardinal de Retz qui fut arrêté durant l'Hiver, & en l'absence de M. le Cardinal Mazarin, avec sa participation, & conformément à ses ordres, n'avoit causé nulle émotion: il étoit en prison dans le Château de Vincen-

1653. cennes. Il ne se fit nul changement considèrable à la Cour pendant l'Hiver: on envoya une partie de l'Armée dans les Provinces, & il demeura peu de troupes sur les frontières; & comme on étoit rentré fort tard dans les quartiers d'Hiver, tant du côté des Espagnols que de celui du Roi, on ne se mit en campagne qu'assez avant dans le mois de Juin. M. le Prince tenoit Sainte Ménehould & Rhétel sur la rivière d'Aisne, qui sont des postes fort considèrables pour entrer en France, & principalement Rhétel, y aiant de là une communication aisée par La Capelle que les Espagnols tenoient, aux autres Places du Pays-Bas; & M. le Prince tenoit aussi Sténai sur la Meuse, qui lui donnoit la communication du Luxembourg. M. de Turenne qui savoit bien la conséquence de ce poste-là, par la connoissance qu'il en avoit eu durant la guerre qu'il faisoit après la prison de M. le Prince, fit trouver bon à M. le Cardinal qu'en assemblant l'Armée du Roi, il allât assièger Rhétel, pour ôter par-là aux ennemis le moyen de joindre l'Armée qui étoit dans le Luxembourg, & celle qui étoit sur la Sambre derrière La Capelle. L'Armée du Roi se logea en passant la rivière d'Aisne à trois lieues plus avant que Rhétel, qui étoit justement

ment l'endroit où l'Armée de Flandre & celle de Luxembourg devoient se joindre. 1659

M. de Turenne qui avoit été longtems à *Sténai*, voyoit fort bien que les ennemis pouvoient penser se joindre en ce *lieu-là*, & connoissoit que cette jonction étant empêchée par l'Armée du Roi, il faudroit deux ou trois jours au moins aux ennemis pour se résoudre, si l'Armée qui étoit sur la Sambre iroit en Luxembourg, ou si celle de Luxembourg passeroit la Meuse pour joindre celle de la Sambre; & que selon l'un ou l'autre parti, il faloit quatre ou cinq jours au moins pour la marche du Corps, qui iroit joindre l'autre; ce qui donnoit huit ou neuf jours de sûreté pour entreprendre le siège de Rhétel, sans avoir l'Armée des ennemis sur les bras. On entreprit donc ce siège avec la moitié de l'Armée du Roi: M. le Maréchal de la Ferté y étoit aussi avec une partie de son Armée.

Il n'y avoit que huit ou neuf cens hommes dans Rhétel: on prit les dehors en arrivant, & le siège ne dura que trois jours. Il n'y a rien eu dans toutes ces dernières Campagnes de guères plus considèrable que d'avoir assemblé l'Armée du Roi dans le pays au-delà de Rhétel, & d'avoir empêché M. le Prince

ce

1653. ce de commencer la Campagne sur la rivière d'Aisne. Il avoit cette année-là une Armée beaucoup plus forte que celle du Roi; la guerre de Bordeaux continuoit encore; & s'il avoit marché sous Rhétel & l'avoit conservé, aiant à sa main gauche la Meuse, où il tenoit Mouson & Sténai, & à la main droite la frontière des Pays-Bas, d'où il pouvoit tirer des vivres, il auroit été impossible de couvrir tous les pays qui lui étoient exposés, comme Verdun, S. Dizier, & Vitri d'un côté, & de l'autre Guise, Laon & Soissons, & en tête Reims & Châlons. L'Armée du Roi n'avoit pas cette Campagne-là plus de six à sept mille hommes de pied, avec lesquels il faloit tenir la campagne, & garnir les Places. M. de Turenne, plus d'un mois avant que de partir de Paris, considéroit l'entrée de M. le Prince par Rhétel comme le plus grand mal qui pût arriver; c'est pourquoi dès qu'en assemblant l'Armée du Roi auprès de Châlons, il sut que M. le Prince faisoit le rendez-vous de la sienne, il envoya à M. le Maréchal de la Ferté, qui étoit auprès de Sainte Ménehould, pour le prier de marcher; ce qu'il fit; & lui par un autre côté s'en alla passer à Château-Portien, & se logea vers le Château de Chaumont, où il y avoit deux cens hom-

hommes des ennemis qui se rendirent à discrétion, d'où l'on alla assièger Rhétel le lendemain. 1653.

M. le Prince à qui les mesures furent rompues, n'aiant pas assez vu la conséquence de Rhétel, entra en France par la frontière de Picardie avec une Armée de trente mille hommes, où il trouva de grands obstacles, & où certainement il n'y avoit pas la même facilité à faire quelque chose de considèrable que du côté de la Champagne, quand on a Rhétel & les autres Places de la Meuse, comme Mouson & Sténai. On étoit bien avant dans le mois de Juin quand on prit Rhétel, ce qui ôta l'excuse d'être prévenu à se mettre en Campagne; mais souvent les personnes les plus habiles font des fautes, qu'il est plus aisé de remarquer que de prévenir.

Après la prise de Rhétel, comme l'Armée des ennemis s'étoit mise ensemble vers La Capelle, l'Armée du Roi tourna de ce côté-là, & alla loger auprès de Vervins. En ce tems-là, le Roi avec M. le Cardinal vint à l'Armée, qui se logea à Ribemont, comme on sut que celle des ennemis marchoit à Fonsomme. Pendant le séjour du Roi dans son Armée à Ribemont, celle des ennemis fut toujours à Fonsomme; & les gardes des deux Armées n'étoient qu'à un

quart

1653. quart de lieue l'une de l'autre: on demeura cinq ou six jours de cette manière; après quoi le Roi s'en alla à Paris.

Les ennemis qui avoient séjourné à Fonsomme, aiant donné les ordres nécessaires pour la provision de leurs vivres & pour le Corps qu'ils laissoient dans le pays, marchèrent & entrèrent en France avec un bon nombre de prisonniers; & laissant la rivière de Somme à leur main droite, & la rivière d'Oise à leur gauche, passèrent à une lieue de Ribemont, & allèrent loger entre S. Quentin & Ham. L'Armée du Roi marcha le même jour, & alla loger à Acheri, qui est à une lieue de La Fère, laissant ce jour-là la rivière d'Oise entre elle & les ennemis. Le lendemain leur Armée marcha de grand matin, & laissant Ham à main droite, s'avançoit vers Chauni. Elle étoit fort considèrable, aiant seize mille hommes de pied, onze mille chevaux, & trente à quarante pièces de canon, sans compter un troisième Corps qui étoit aux environs de Cambrai. Cette marche menaçoit beaucoup de lieux; car ils pouvoient aller ou à Compiègne, ou prendre les postes qui sont entre Compiègne & Pontoise sur la rivière d'Oise, comme Creil & Pont S. Maxence, & de là s'avancer jusqu'aux portes

tes

tes de Paris pour y mettre toutes choses en confusion; les esprits y étant fort chancelans, & le Roi n'étant pas en sûreté si l'Armée de l'ennemi en eût été proche. Ils pouvoient aussi aller à Beauvais où il n'y avoit point de garnison, & le peu d'Infanterie qu'il y avoit dans l'Armée du Roi avoit obligé à ne mettre personne dans S. Quentin, ni à Ham, ni à Péronne, ni dans les autres Places de la Somme, sur l'une desquelles ils se fussent facilement jettés si l'Armée du Roi se fût éloignée d'eux. 1653.

M. de Turenne fut d'un sentiment contraire à celui de toute l'Armée, & M. le Maréchal de la Ferté y entra; c'étoit de ne point continuer à suivre la rivière d'Oise pour couvrir Compiègne, Creil & Pont S. Maxence, parce qu'on exposoit par-là aux ennemis celle des villes sur la Somme qu'ils auroient voulu assièger: mais de passer la rivière d'Oise du même côté qu'étoient les ennemis, & de se loger à deux heures d'eux dans un Camp fort sûr. Il faut considèrer que n'y aiant que sept mille hommes de pied dans l'Armée du Roi & point d'Infanterie dans les Places, qu'on ne les pouvoit sauver qu'en se tenant toujours près de l'ennemi, & lui donnant à juger que l'on arriveroit toujours douze ou quinze heures après lui devant la Place qu'il

1653. voudroit assièger. Si on avoit mis de l'Infanterie dans les Places, l'Armée n'auroit osé se tenir en campagne près de l'ennemi, & ainsi elle lui auroit donné le moyen d'entreprendre tout ce qu'il auroit jugé à propos. M. le Prince commandant l'Armée ennemie, on pouvoit s'attendre à toutes les vigoureuses résolutions qu'il y a à prendre, quand un ennemi se sépare & qu'il laisse tant de lieux exposés. Il valoit donc mieux se résoudre à côtoyer toujours l'ennemi, (quoique cela fût un peu dangèreux,) que de prendre un des deux autres partis qu'on proposoit: c'étoit de marcher avec l'Armée vers Compiègne sans passer l'Oise, ou de jetter de l'Infanterie dans les Places & de s'éloigner de l'ennemi avec la Cavalerie. Par le prémier, il est certain que les ennemis auroient pu assièger la Place la plus considèrable sur la Somme, aiant un Corps près de Cambrai avec des pionniers du pays toujours prêts, & l'Armée du Roi n'auroit pu y arriver que quatre ou cinq jours après eux. Par l'autre, l'ennemi auroit eu moyen de marcher à Paris, ne voyant point d'Armée en Corps; ou bien auroit assiègé une Place où il n'auroit eu qu'une plus forte garnison à craindre, mais point d'Armée à appréhender. J'insiste un peu là-dessus, parce qu'assuré-

ment

ment la résolution de passer la rivière, 1653.
de ne mettre personne dans les Places,
& de s'aller loger proche de l'ennemi,
a rendu cette entrée en France de nul
effet; & souvent pour appréhender trop
de choses, on prend des partis différens
de celui-ci, qui réussissent fort mal. Ce
n'est pas que celui-là soit bien sûr, car
un ennemi peut marcher à vous & combattre: mais quand on a une bonne Armée, quoique plus foible, & que l'on
prend bien garde comme on campe &
aux mouvemens de l'ennemi, c'est le
parti le plus assuré.

L'Armée de l'ennemi marcha de Chauni à Roye, & celle du Roi auprès de Noyon, ne se retrancha point; mais regardant bien à ce que les ennemis faisoient, se logea toujours en des lieux assez avantageux. On sut qu'ils attaquoient Roye, où il n'y avoit point de soldats; le siège dura deux jours, & l'on ne songea pas à secourir la Place, n'étant qu'une petite ville qu'on ne pouvoit pas garder. Quand ils eurent pris Roye, ils commencèrent à être fort embarrassés de la résolution qu'ils prendroient: ils n'osoient s'avancer dans le pays où ils n'avoient point de Places, pendant qu'une Armée ennemie logeoit à trois heures d'eux. Ils ne pouvoient aussi attaquer une Place sur la Somme, où il faut se

1653. séparer à cause des marais, & où l'Armée du Roi fût arrivée le même jour. Comme Corbie ne vaut rien, M. de Turenne y envoya cinq cens chevaux sous M. de Schomberg.

En ce tems-là on prit une lettre que l'on envoya à la Cour pour déchiffrer, par laquelle on sut certainement que les ennemis, avant que de rien entreprendre, (leurs prémières mesures aiant manqué,) vouloient faire venir un Corps de Cambrai avec une grande quantité de vivres: & comme on s'enquit diligemment par Bapaumes de ce qui se faisoit à Cambrai, on sut que le Corps étoit prêt de partir. L'Armée du Roi laissant son bagage pour la suivre, passa la Somme à Ham; & marchant vers Péronne, M. de Turenne s'avança avec cinq mille chevaux jusques auprès de Bapaumes, pour attendre ce Corps, qui aiant eu nouvelle de cette marche, se retira à Cambrai. L'Armée de l'ennemi sachant que l'on étoit entre eux & leur convoi, & aiant perdu le tems d'avancer dans le pays ou d'attaquer une Place, manquant de vivres, quitta Roye & marcha pour repasser la Somme à Cerisi, qui est entre Péronne & Corbie, aiant jetté beaucoup de fascines sur le marais. En moins de vingt-quatre heures toute l'Armée avec le bagage fut passée

sée du côté de leur pays, & aiant appris que l'Armée du Roi étoit logée à une heure de Péronne proche du mont S. Quentin sans être retranchée, ils partirent la nuit & marchèrent tout droit avec résolution de combattre. On fut quelque tems en doute s'ils quittoient tout-à-fait les ponts qu'ils avoient faits pour passer la Somme: mais on vit par leur marche qu'ils les abandonnoient entièrement. 1653.

L'Armée du Roi avoit le front à un ruisseau; mais les ennemis marchoient pour le prendre à la source qui n'étoit qu'à une demi-heure du Camp & ainsi venoient par le flanc de l'Armée. C'étoit celle de M. le Maréchal de la Ferté qui étoit du côté que les ennemis venoient, & il étoit impossible de se mettre en bonne posture devant eux; la situation du lieu ne le permettoit pas, & donnoit un grand avantage aux ennemis qui avoient le moyen de s'étendre. M. de Turenne avança, aiant M. le Chevalier de Créqui avec lui & deux ou trois de ses gens, pour reconnoitre les ennemis. Aiant vu qu'ils prenoient leur marche, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il fit considèrer à M. le Maréchal de la Ferté la mauvaise posture où il étoit; & étant retourné à son Armée qui étoit à l'aile droite & un peu

1653. plus loin de celle des ennemis, il envoya Varennes qui faisoit la charge de Maréchal des logis de l'Armée, pour voir comment étoit fait le pays par-delà un petit bois : il reconnut que c'étoit une assez grande plaine où une partie de l'Armée pourroit être en bataille, & que les ennemis ne l'avoient pas encore occupée, mais commençoient à y faire avancer quelques escadrons, & que le bois pour y aller étoit fort clair. M. de Turenne envoya aussi-tôt avertir M. le Maréchal de la Ferté qu'il marchoit à cette plaine, & lui demander s'il lui plaisoit y venir prendre la gauche ; ce qu'il jugea fort à propos : & ainsi M. de Turenne commença à marcher d'auprès du mont S. Quentin, & avec un grand front, passant au travers du bois, arriva dans un vallon à côté : il se mit en bataille dans ce vallon, où faisant promtement travailler l'Infanterie à cinq ou six redans à la tête de l'Armée, en deux heures on fut bien retranché.

L'Armée de l'ennemi voyant celle du Roi en cet état, & aiant été obligée de faire un peu d'alte pour attendre son Infanterie, demeura sans avancer, & après quelques escarmouches commença à se loger sur une hauteur à un quart de lieue de l'Armée du Roi. La nuit suivante on avança les travaux. On a dit que

que ce jour M. le Prince vouloit combattre, mais que les Espagnols l'en empêchoient : je crois que la difficulté vint par leur longue marche, & que l'Armée du Roi aiant changé de poste, cela les obligea à faire un grand tour qui leur fit perdre du tems & en donna à celle du Roi de se bien retrancher : ce qui étant, il n'y avoit plus d'apparence que ni M. le Prince ni les Espagnols eussent voulu combattre. Il est vrai qu'avant que d'avoir changé de poste l'Armée du Roi couroit grand danger, les ennemis aiant toutes les hauteurs sur elle; & assurément l'on auroit combattu ce jour-là avec mauvais succès. On demeura deux ou trois jours en présence, s'y faisant beaucoup d'escarmouches; & au bout de ce tems les ennemis marchèrent droit à Fonsomme, & envoyèrent trois mille chevaux sous M. de Duras pour investir Guise. 1653.

L'Armée du Roi aiant vu le matin que l'ennemi marchoit, passa la rivière de Somme à Péronne, & on fit sept lieues ce jour-là. M. de Turenne fit marcher en diligence M. de Beaujeu pour entrer dans Guise avec deux mille chevaux. Les ennemis avoient le chemin plus court de la moitié que l'Armée du Roi pour arriver à Guise ; mais leur Armée s'arrêta à trois heures de là, sur la difficulté

1653. que firent les Lorrains de faire ce siège; du moins on a dit que ce fut-là le sujet qui suspendit leur marche: il est certain que s'ils l'eussent continuée, ils y seroient arrivés un jour avant l'Armée du Roi, & on ne sait pas si M. de Beaujeu y auroit pu entrer. Ce dessein aiant manqué, ils s'en vinrent loger à Caulaincourt qui est entre Le Câtelet & Ham, & l'Armée du Roi auprès de Ham, la rivière de Somme entre deux: où aiant séjourné plus de quinze jours & tenu beaucoup de Conseils avec M. l'Archiduc qui les vint joindre, ils partirent en diligence; & laissant Guise à leur main gauche, ils allèrent assièger Rocroi, où la situation est si avantageuse pour celui qui y arrive le prémier, à cause des grands bois qui sont autour de la Place, que l'on ne voulut pas y marcher avec l'Armée pour la secourir, & on aima mieux assièger Mouson, où on arriva en très grande diligence: les tranchées s'étant ouvertes en même tems aux deux Places, Mouson fut pris quatre ou cinq jours avant Rocroi. Les ennemis y avoient seize cens hommes, & des meilleurs régimens de l'Armée. On ne fit point de circonvallation, & on ouvrit la tranchée le soir que l'on y arriva. Le siège dura dix-sept jours; & comme on marchoit vers Rocroi, on eut nouvelle

qu'il

qu'il capituloit. Les ennemis après la prise se retirèrent plus avant dans leur pays, & dans la pensée que l'on eut qu'ils pourroient assièger La Bassée ou Béthune, n'aiant plus que cela à faire, on y mit un si grand nombre d'Infanterie, qu'ils ne purent assièger ni l'une ni l'autre. 1653.

Les affaires de Bourdeaux étant finies cet Eté-là, il en vint quelques troupes au Roi, avec lesquelles & ses Gardes Françoises & Suisses, Sa Majesté fit faire le siège de Sainte Ménehould par MM. d'Uxelles, Castelnau & de Navailles. M. de Turenne marcha pour couvrir la Picardie & les Places de Flandre, & M. le Maréchal de la Ferté alla vers la Meuse pour s'oppofer à M. de Lorraine, qui venoit avec quelques troupes pour secourir Sainte Ménehould, dont le siège continua jusqu'au commencement de Décembre. Les troupes y furent assez rebutées par les sorties & par le mauvais tems, & on croit que le feu qui se mit aux poudres des assiègés ne nuisit pas à la prise de la Place. Ainsi l'Hiver vint & les Armées se retirèrent de part & d'autre : l'Armée du Roi aiant pris durant la Campagne, Rhétel, Mouson & Sainte Ménehould, & les ennemis Rocroi seulement ; quoiqu'il n'y eût entre elles au-

1653. cune proportion de forces ; celles des ennemis étant beaucoup plus considérables.

Fin du second Livre.



ME-

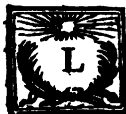


MEMOIRES
DU VICOMTE
DE TURENNE.



LIVRE TROISIEME.

DES GUERRES EN FLANDRE.



L'HIVER se passa sans qu'il y eût rien de considérable à la Cour, & l'autorité resta toute entière entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. Au Printems le Roi alla se faire sacrer à Reims, où on résolut de prendre le régiment des Gardes Françoises & Suisses & quatre ou cinq autres régimens d'Infanterie avec douze ou quinze cens chevaux, & d'en donner le commandement à M. Fabert, pour faire le siège de Sténai: 1654.

1654. nai : il fut résolu aussi que le Roi iroit à Sedan, afin d'en être proche ; que l'Armée se tiendroit sur la frontière de Champagne, pour pouvoir se rendre aussi-tôt à Sténai si celle des ennemis passoit dans le Luxembourg ; & qu'en cas qu'ils entreprissent quelque chose vers les frontières de Flandre, on pût aussi marcher de ce côté. Il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis fissent un siège aussi considèrable que celui d'Arras. On croyoit que s'ils ne marchoient pas vers Sténai, ils ne pouvoient entreprendre que le siège de Béthune ou de La Bassée ; & alors on auroit assiègé quelque Place sur la frontière, comme La Capelle ou Landrecies.

Dans le tems que l'Armée du Roi étoit auprès de La Fère, on apprit par M. Mondejeu Gouverneur d'Arras, qu'il étoit investi, sans qu'il en eût eu auparavant le moindre avis. Dans les guerres de Flandre cela se peut aisément, parce que le pays étant fort serré, les Places sont si près les unes des autres, que les ennemis peuvent en menacer beaucoup à la fois, & les Gouverneurs ne savent pas à laquelle on veut s'attacher. A la réserve de cent chevaux que M. de Mondejeu avoit dans la Place, toute sa Cavalerie composée de cinq cens chevaux, étoit dans un Camp volant

lant que commandoit M. de Barre, qui étoit sur la rivière d'Authie auprès de Dourlens, & avoit ordre de couvrir les Places d'Arras, de Béthune & de La Bassée. Il avoit mis son Infanterie dans les deux dernières Places, comme étant les plus éloignées & les plus difficiles à secourir en cas que l'ennemi les eût assiègées; & il croyoit aussi-bien que le Gouverneur d'Arras, qu'il auroit toujours assez de tems pour entrer dans la Place avant que d'être investie, parce que c'est un pays de plaine, & qu'il n'en étoit pas trop éloigné. Il ne put pas y réussir les deux ou trois prémiers jours; mais ensuite aiant envoyé M. d'Equancourt avec quatre cens chevaux, & M. de S. Lieu avec un pareil nombre, par différens endroits & à un jour distant l'un de l'autre, tous deux essayèrent de se jetter dans la Place avec beaucoup de hardiesse: mais aiant trouvé la Cavalerie de l'ennemi qui les attendoit sur deux lignes, la moitié de leurs gens fut prise ou contrainte de retourner, & l'autre moitié entra dans la Place avec eux. M. de Turenne fit aussi détacher de son Armée le Chevalier de Créqui avec cinq cens chevaux, composés de son régiment, de celui de Bouillon, & de gens commandés, qui après avoir fait un grand tour, aiant trouvé une barrière du Camp 1654.

1654. Camp des ennemis qui n'étoit pas fermée, y entra ; & quoiqu'il fût chargé par leur Cavalerie, il se jetta dans la Place avec deux cens cinquante chevaux: une grande partie des autres fut faite prisonnière, & sa dernière troupe commandée par un Colonel fut perdue la nuit & ne le put pas suivre.

Quand on sut que cette Cavalerie étoit entrée dans Arras, on fut quelque tems en doute si les ennemis continueroient le siège; mais on apprit qu'ils faisoient travailler à leurs lignes, & que ce secours n'avoit empêché que quelques jours l'ouverture de la tranchée. L'Armée du Roi s'avança auprès de Péronne ; & comme on craignoit de ne pouvoir pas en tirer tous les vivres nécessaires, M. de Turenne ne fut pas d'avis que l'on s'approchât du Camp des ennemis qu'après que l'on auroit donné tel ordre aux vivres, que l'on ne fût pas obligé de combattre l'ennemi dans ses lignes sans raison, ni de se retirer faute de subsistance. Pour le prémier, il n'y avoit pas d'apparence de combattre une Armée beaucoup plus forte, qui n'avoit point ouvert de tranchée, & par conséquent point affoiblie ni par la désertion, ni par la nécessité, ni par un grand nombre de gens que l'on perd dans un siège: & pour l'autre, il étoit clair que

de

de s'approcher de l'ennemi pour être après obligé de s'en retirer, feroit un très mauvais effet, & dans l'Armée & dans la ville assiègée. Sans ces inconvéniens il est sans doute qu'il eût été prudent de se rendre bientôt auprès des ennemis après qu'ils furent devant la Place, parce qu'on leur eût empêché de faire un grand magazin de vivres dans leur Camp: mais on crut ce dernier inconvénient moindre que les autres. 1654.

M. le Cardinal qui étoit avec le Roi à Sedan durant le siège de Sténai, pensa s'en venir à Péronne; mais il y envoya M. Le Tellier. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté virent ce Ministre le matin qu'ils marchèrent vers le Camp de l'ennemi, & s'assurèrent tout-à-fait que lui étant sur la frontière toutes choses seroient bien règlées pour la subsistance de l'Armée, qui s'éloigna de neuf lieues, alla loger à la portée du canon du Camp des ennemis, & se mit entre eux & Douai d'où ils tiroient tous leurs vivres. L'Armée du Roi n'avoit pas plus de quatorze ou quinze mille hommes, & celle des ennemis passoit vingt-cinq mille. M. de Turenne, à cause de la foiblesse de l'Armée & du peu d'équipage d'artillerie & de vivres, ne fut jamais d'avis d'entreprendre autre chose d'abord, que le secours d'Arras, dont il a tou-

1654. toujours cru que le siège seroit difficile; & que si l'Armée du Roi assurée des vivres s'approchoit du Camp des Espagnols, elle pourroit peut-être ensuite trouver le moyen de forcer leurs lignes. Il ne fut point de l'opinion commune qu'il faut faire agir les François d'abord, persuadé qu'ils ont la même patience que les autres Nations, quand on les conduit bien.

En deux jours on arriva à la vue du Camp des ennemis, près d'une hauteur qui s'appelle *Mouchi le Preux*. Comme les Espagnols y avoient quelque Cavalerie, on craignit d'abord qu'ils ne se missent derrière en bataille pour empêcher celle du Roi de passer un ruisseau; mais comme ce ruisseau étoit loin de la Place, ils ne le firent point, parce qu'il auroit falu lever le siège, ce qui ne pouvoit se faire si promtement que l'Armée du Roi n'eût eu le tems de se mettre en bonne posture & faire appréhender avec raison l'issue d'un combat. On a néanmoins dit que M. le Prince avoit voulu le faire; mais que les Espagnols n'y voulurent pas consentir. Aussi-tôt que leurs troupes nous virent faire divers ponts sur le ruisseau, ils se retirèrent dans leur Camp après quelques escarmouches, & l'Armée du Roi s'étant avancée sur la hauteur, commença à s'y fortifier; ce qui fut

fut fait dans la fin de ce jour-là & dans la nuit suivante. 1654.

Le Camp avoit son aile droite sur la Scarpe, où on fit aussi promtement des ponts pour communiquer à La Bassée, & empêcher les vivres de Douai. Tout le front du Camp tenoit l'entre-deux de la Scarpe & d'un petit ruisseau qui descend à Arleux, & par le moyen de la Cavalerie on gardoit autant que l'on pouvoit le chemin de Cambrai & de Douai, qui n'étant que de plaines on empêchoit bien qu'il ne vînt des chariots, mais non pas que des Cavaliers ne portassent en croupe des munitions de guerre. On manda aussi au Comte de Broglio, Gouverneur de La Bassée, de se venir loger à Lens, avec quinze cens ou deux mille hommes de garnison; & par ce moyen-là, on empêchoit les vivres par le côté de Douai & de Lille. Il y avoit le côté de S. Paul qui demeuroit fort libre, par où les ennemis pouvoient avoir la communication avec Aire & S. Omer. Dès le soir que l'on arriva avec l'Armée à Mouchi-le Preux, on écrivit au Gouverneur de Hédin de mettre des gens dans S. Paul; & si cela eût été fait, le siège d'Arras auroit assurément été levé, sans qu'on eût été obligé d'attaquer les Lignes; mais ou les intèrêts particuliers, ou la foiblesse de la garnison de Hédin,

1654. empêchèrent le Gouverneur de le faire. On y eût cependant remédié sans la mort de M. de Beaujeu, qui aiant été promtement envoyé avec douze cens chevaux & quelque Infanterie du Comte de Broglio, pour garder le côté de S. Paul, rencontra les ennemis qui alloient faire un convoi à Aire, & sept ou huit cens chevaux l'aiant attaqué à la pointe du jour, comme ses gens repaissoient, il fut mis en désordre & tué sur la place; mais ses gens s'étant ralliés, les ennemis furent battus, & beaucoup des leurs tués ou pris prisonniers. Comme les nôtres n'eurent plus de Chef, ils s'en revinrent à Béthune, & ne marchèrent point où ils avoient été commandés. Dans cet intervalle, les ennemis envoyèrent promtement de l'Infanterie dans S. Paul, ce qui mit ce lieu en état de n'être pas pris sans que l'Armée y allât; & l'on ne pouvoit quitter le côté de Douai, parce que les deux lieux sont justement à l'opposite.

Comme cette Cavalerie fut retournée à Béthune, M. de Turenne envoya pour la commander M. de Lillebonne, qui la mena à Pernes, pour empêcher la communication du Camp des ennemis avec Aire; le côté de S. Paul demeuroit toujours libre, d'où ils tiroient beaucoup de commodités. M. le Comte de Bro-

Broglio essaya de prendre cette Place; mais il fut repoussé avec perte. Les choses restèrent quelque tems dans cette assiette, les ennemis trouvant de grandes difficultés au siège, à cause de la résistance des assiégés, & de l'Armée du Roi qui étoit toujours campée près d'eux. Comme on savoit tous les jours le progrès du siège, on ne s'appliqua qu'à empêcher les convois, sans essayer de forcer les Lignes, jusqu'à ce que les assiégés fussent fort pressés: on savoit que l'Armée des Espagnols diminuoit beaucoup; mais leur circonvallation ne pouvoit guères être en meilleur état. Il ne s'y passa donc rien de fort considèrable pendant l'espace d'un mois, hors quelques poudres qui se brulèrent, comme les ennemis les portoient en croupe, & quelques petits convois qui furent rencontrés: tout ce qui venoit de Cambrai à leur Camp y arrivoit par des cavaliers qui passoient la nuit; & quoique notre Cavalerie fût sur les avenues pour les attendre, on ne les rencontroit jamais, parce que les environs sont de grandes plaines. Cependant les assiégés défendoient bien leurs dehors, & repoussèrent trois ou quatre fois les ennemis à une prémière palissade fort loin de la Place, & gardoient si bien leur terrein qu'au bout de sept semaines de tranchée 1654.

1654. ouverte, les ennemis n'en étoient que sur la contrescarpe d'une demi-lune qui est devant le fossé, & n'avoient pris qu'un ouvrage à corne dont il faloit s'emparer avant que d'aller à cette demi-lune: les assiègés faisoient tout ce qui se peut faire pour se bien défendre: M. le Chevalier de Créqui, M. d'Equancourt & M. de S. Lieu furent blessés dans les dehors, où ils servoient très bien; M. de Mondejeu se conduisoit aussi bien qu'un Gouverneur peut faire.

Le siège de Sténai continuoit toujours, & tiroit un peu en longueur par la bonne défense des assiègés. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté voyant que les ennemis ne laissoient pas d'avancer celui d'Arras, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, résolurent de donner aux Lignes, y étant aussi poussés par les nouvelles qu'ils avoient reçues de Mondejeu, qui faisoit semblant d'être un peu plus pressé qu'il ne l'étoit en effet: il n'est pas étrange que les Gouverneurs en usent ainsi; parce que n'étant pas assurés que les ennemis n'attaqueront pas avec plus de vigueur, & si leurs gens ne se relâcheront pas dans la défense, ils veulent toujours mettre les choses au pis, & faire entendre qu'ils se défendront moins de tems qu'ils ne le peuvent en effet. On avoit déja commandé de tenir prêt

tou-

toutes les fascines & les claies pour attaquer les Lignes le jour d'après, lorsqu'on apprit le soir que Sténai capituloit; & M. le Cardinal manda que le Roi marcheroit en diligence à Péronne, & envoieroit toutes les troupes qui avoient servi au siège de Sténai pour renforcer l'Armée. M. de Turenne fut d'avis d'attendre ce renfort, parce que l'on savoit très certainement que la Ville pourroit encore se défendre; & on étoit si proche des ennemis, qu'il ne pouvoit rien arriver dont on ne fût averti tous les jours. M. le Cardinal voulut aussi pressentir si M. de Turenne ne seroit pas choqué, si M. le Maréchal d'Hocquincourt alloit commander les troupes qui venoient du siège de Sténai; mais dans une situation aussi importante, M. de Turenne croyoit qu'il ne pouvoit pas y avoir trop de troupes ni trop de Chefs: M. le Maréchal de la Ferté fut aussi du même avis. Ces troupes donc marchèrent en grande diligence après la reddition de Sténai, passèrent la Somme, & faisant d'assez grandes journées vinrent auprès de Bapaume. 1654.

Deux jours avant leur arrivée, M. le Duc d'Yorck & M. de Joyeuse, qui étoit Colonel-Général de la Cavalerie légère, étant allés promener avec M. de Turenne auprès du Camp des ennemis,

1654. assez proche du quartier de M. le Prince, virent deux troupes un peu éloignées de leur grande Garde: M. de Castelnau s'y trouva aussi avec quelques Volontaires; & voulant pousser ces troupes, on fit avancer un escadron de notre Garde pour soutenir les Volontaires, lesquels s'étant engagés, ces deux troupes retournèrent; & aiant rencontré une ravine, mirent ces Messieurs en quelque confusion avec leurs carabines, & commencèrent à les suivre. L'escadron qui les soutenoit prit l'épouvante; de sorte qu'ils se retirèrent deux ou trois cens pas, assez pressés des ennemis. Il y eut sept ou huit Volontaires blessés ou prisonniers; M. de Joyeuse fut aussi blessé d'un coup de carabine au bras: on croyoit au commencement sa blessure légère; mais aiant été porté à Paris, il en mourut au bout de six semaines. Aussitôt qu'on sut que les troupes de Sténai étoient à trois lieues du Camp des ennemis, M. de Turenne alla joindre M. le Maréchal d'Hocquincourt avec deux mille chevaux: comme ils eurent avis que les ennemis attendoient un grand convoi de S. Paul, ils logèrent la nuit à Aubigni, qui est à trois heures d'Arras, & le lendemain ils allèrent vers S. Paul, que l'on prit en arrivant. On y apprit que les ennemis attendoient trois mille

mille hommes pour mener le convoi, & que même le siège alloit lentement, faute de munitions de guerre: cela les obligea à faire des efforts pour couper ce convoi, parce que si on l'avoit fait, les ennemis eussent levé le siège. 1654

Après que S. Paul fut pris, M. de Turenne & M. le Maréchal d'Hocquincourt battirent tout un jour l'Abbaye de S. Eloi, où les ennemis avoient cinq cens hommes qui se rendirent à discrétion: comme elle n'étoit distante que d'une petite heure du Camp des ennemis, & que M. le Maréchal de la Ferté étoit demeuré à Mouchi-le-Preux avec l'Armée, on a assuré que M. le Prince avoit voulu tomber sur le corps qui attaquoit l'Abbaye du Mont S Eloi, & que les Espagnols ne l'avoient pas trouvé à propos; mais on rencontre souvent des obstacles dans une grande circonvallation, & après un long siège, qui empêchent d'exécuter les meilleurs projets.

Comme le Mont S. Eloi fut rendu, M. le Maréchal d'Hocquincourt commença à se retrancher au Camp de César, & M. de Turenne s'en retourna joindre l'Armée à Mouchi-le-Preux, en marchant tout le long des Lignes de l'ennemi plus de deux heures. Il n'en sortit que des escarmoucheurs que M. de

1654. Castelnau alla reconnoitre de fort près; & la Cavalerie marcha tout ce tems-là à la portée du canon des pièces de trois. On vit tout ce côté de Lignes assez dégarni, qui étoit le quartier de Dom Fernando Solis; & assurément cette marche donna beaucoup de connoissance pour l'attaque, & pour le chemin qu'il faloit prende pour y donner. M. de Turenne étant arrivé au Camp, envoya dire à M. le Maréchal de la Ferté que la Cavalerie de l'ennemi qui avoit voulu mener le convoi, prenoit le chemin de Douai, & qu'apparemment ils essayeroient d'entrer la nuit dans les Lignes. Il donna tous les ordres nécessaires pour l'empêcher, aiant fait monter toute la Cavalerie à cheval; mais par la faute d'un Officier qui étoit posté sur la route avec un petit Corps de Cavalerie, & qui n'en donna point d'avis, M. de Boutteville qui commandoit cette Cavalerie chargée de poudres & de grenades, entra dans les Lignes; ce qui aiant été su, il fut résolu de faire l'attaque le lendemain. Après avoir considèré toutes choses, on trouva qu'il étoit à propos de donner avec les Armées toutes de front, & la nuit: M. de Turenne aiant toujours été d'avis de ne point tenter par divers côtés, parce que chacun s'attend à donner, & ainsi on laisse souvent passer

ser le tems, & le jour vient; d'ailleurs quand on ne se voit point, on entre aisément en soupçon que les autres sont repoussés. Le jour, les ennemis mettent toutes leurs troupes ensemble; mais la nuit, ils n'osent point entièrement dégarnir leurs quartiers. La plus grande difficulté qui s'y rencontre, c'est que les marches de nuit sont difficiles, & il est aisé de se perdre; c'est pourquoi il faut que les Camps soient proche des Lignes de l'ennemi, afin de ne pas tomber dans cet inconvénient. 1654.

On marcha donc à l'entrée de la nuit: M. de Turenne avoit l'avant-garde; & aiant passé la Scarpe sous le quartier de M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit commandé que l'on y fît quantité de ponts, on prit le même chemin que l'on avoit fait en revenant du Mont S. Eloi. On étoit bien averti de l'état des Lignes de l'ennemi: ils avoient par-tout un fossé perdu, creux de cinq ou six pieds, & large de huit ou neuf; & entre ce fossé & celui de la Ligne, il y avoit un espace de quatre ou cinq pas remplis de trous ou puits ronds, & profonds de trois ou quatre pieds, & environ d'un pied de diamètre: quand on les avoit passé, on rencontroit la Ligne, qui étoit à l'ordinaire, avec un fossé de sept ou huit pieds, & un parapet de la hauteur ordi-

1654. naire: on avoit mis entre les trous comme de petites palissades, hautes seulement d'un pied & demi, pour embarasser davantage les chevaux.

On résolut de donner avec l'Infanterie sur deux lignes; & on avoit donné à chaque bataillon de la prémière ligne quatre ou cinq escadrons pour porter les fascines & les claies que l'on vouloit mettre sur les trous: la Cavalerie portoit aussi des outils. Aiant marché à une petite demi-lieue de la Ligne, il n'y avoit plus que deux petites heures devant le jour. L'Armée de M. de Turenne se rangea; celle de M. le Maréchal de la Ferté se mit à la main gauche; M. le Maréchal d'Hocquincourt venoit aussi d'auprès du Mont S. Eloi pour donner sur le même front. On s'approcha à deux cens pas de la Ligne sans donner l'allarme; & deux cens hommes qui étoient à la tête de chaque bataillon de la prémière ligne, abordèrent le prémier fossé: on leur fit une fort légère décharge; & néanmoins si les bataillons n'eussent marché au même instant pour seconder ces gens commandés, ils se fussent renversés: on ne trouva presque point de résistance; mais toutes les troupes avoient conçu cette action comme une chose si difficile, qu'il n'y avoit que les Officiers & quelques soldats qui s'opi-

piniâtroient à s'attacher au parapet, & le reste des régimens demeuroit à la campagne sans en oser approcher. De l'Armée de M. le Maréchal de la Ferté il n'y eut que quelques régimens qui allèrent jusqu'au dernier fossé, mais pas un n'entra par son attaque : quand on eut forcé la Ligne à leur main droite, ils vinrent entrer par-là. On demeura bien une demi heure à combler les fossés, la Cavalerie qui étoit derrière les bataillons mettant pied à terre, & portant les claies & les fascines ; durant lequel tems il y avoit beaucoup de bruit de timbales & de trompettes derrière la Ligne, mais un fort petit feu. 1654

M. le Comte de Broglio, M. de Castelnau & M. du Passage commandoient l'Infanterie de la prémière ligne de M. de Turenne; M. de Roncherolles deux bataillons de la seconde; & M. le Duc d'Yorck, M. de Lillebonne & M. d'Eclainvilliers étoient avec la Cavalerie, laquelle, aussi-tôt que l'Infanterie se fut rendue maitresse de la Ligne, commença à entrer par une barrière, menant les chevaux en main; & un peu après les régimens qui étoient sur la prémière ligne, qui étoient les Gardes Suisses, Picardie, La Feuillade, Plessis-Praslin & Turenne, aiant fait chacun leur passage, la Cavalerie qui étoit destinée pour sui-

1654. vre chaque régiment d'Infanterie, entra par le passage que ces régimens lui avoient fait.

Il étoit fort peu devant le jour quand les ouvertures de la Ligne furent faites, & les ordres étoient donnés que la Cavalerie après être entrée formeroit ses escadrons près de la Ligne, à la faveur de l'Infanterie qui demeureroit en bataille; mais la grande joie que les troupes eurent de se voir dans la Ligne, & que l'ennemi prenoit l'épouvante, comme aussi l'espèrance du butin, obligeoient tous les soldats de courir en confusion dans le Camp, l'Infanterie à piller, & la Cavalerie à suivre quelques escadrons ennemis, qui se retiroient du côté du quartier des Lorrains.

L'Armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant un peu égarée à cause de l'obscurité de la nuit, donna aux Lignes un peu après la prémière attaque, & l'emporta avec fort peu de difficulté. M. le Maréchal de la Ferté dès qu'il vit un passage ouvert, entra avec sa Cavalerie, & s'avança avec quelques escadrons, coulans dedans la Ligne à la main gauche: il y avoit aussi quelques Officiers & soldats de notre Infanterie qui le suivoient fort en desordre.

M. le Prince aiant passé par le quartier des Espagnols, menoit de la Cavalerie

lerie au secours de la Ligne: il y avoit 1654.
aussi de son Infanterie qui le suivoit; mais aiant vu la Ligne emportée en si peu de tems, & tout son Camp déja en si grand desordre, on dit que M. l'Archiduc lui aiant demandé ce qu'il lui conseilloit de faire, il lui répondit, *qu'il croyoit qu'il devoit se retirer.* Pour lui, il marcha droit où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui fut obligé de faire retirer ses escadrons. M. de Turenne avoit rassemblé quelques troupes, voyant bien que si les ennemis revenoient, il y arriveroit une grande confusion: tout ce qu'il put faire fut de les rassurer, quand la Cavalerie qui s'étoit avancée s'en revint, après avoir fait passer la Ligne à deux pièces de vingt-quatre. Il est certain que si M. le Prince eût pu mener quelques régimens d'Infanterie avec sa Cavalerie, qu'il eût obligé toute l'Armée du Roi à se jetter dans Arras, tant la confusion étoit grande dès que l'on fut entré dans les Lignes; mais comme l'épouvante étoit très grande dans son Armée, tout ce qu'il put faire, ce fut de pousser cette Cavalerie de M. de la Ferté, & de prendre beaucoup de prisonniers de l'Infanterie que j'ai dit qui l'avoit suivi, & donner par ce moyen le loisir à beaucoup d'Infanterie Espagnole de se retirer, les uns à Cambrai, les autres

tres

1654. tres à Douai: pour la Cavalerie, ils en perdirent fort peu; mais ils laissèrent près de soixante pièces de canon ou dans leurs tranchées ou sur leurs Lignes: je crois qu'il y eut bien deux ou trois mille soldats de leur Infanterie tués ou prisonniers, & tout leur bagage perdu. De l'Armée du Roi il y eut quelques Officiers tués ou blessés, & trois ou quatre cens soldats: de prisonniers il y en eut quelques-uns, & des Officiers des Gardes. Quand M. le Prince se retira, toute l'Armée du Roi se mit à piller le Camp des ennemis; de sorte qu'on ne les suivit pas plus loin que leur circonvallation.

La Cour qui étoit à Péronne, vint à Arras cinq ou six jours après la levée du siège; & comme on ne pouvoit pas faire de grands sièges, n'aiant nuls préparatifs pour cela, & toute l'Armée de l'ennemi s'étant retirée dans leurs Places, le Roi reprit le chemin de Paris. M. le Maréchal de la Ferté & M. le Maréchal d'Hocquincourt le suivirent. M. de Turenne passa l'Escaut entre Cambrai & Bouchain; & aiant marché jusques auprès de Condé, il sut que le Quesnoi, dont les ennemis avoient fait raser les dehors, étoit fort dégarni de gens; il marcha trois lieues en arrière, & le prit le second jour. Ensuite il s'a-

vança à Binches, méchante Ville qui se rendit; il y demeura douze ou quinze jours, aiant laissé une garnison au Quesnoi dont il ne s'éloigna pas jusqu'au mois de Novembre, y aiant fait faire divers convois, à cause qu'elle est fort avancée dans le pays. 1654.

M. le Prince aiant engagé les Espagnols à mettre leur Armée ensemble douze ou quinze jours après leur défaite à Arras, & aiant les Places & les rivières pour lui, il se tint toujours à deux ou trois heures de l'Armée du Roi; de sorte que pour conserver le Quesnoi, le fortifier & le garnir de munitions de guerre & de bouche, il y eut de très grandes difficultés, & l'Armée pâtit beaucoup. Il est certain que sans la défaite d'Arras, qui rend toujours pour quelque tems les Armées moins entreprenantes, on n'eût pu conserver le Quesnoi: aussi sans M. le Prince, les Espagnols ne se seroient pas remis en Corps d'Armée, & il auroit pu arriver beaucoup de desordre dans leur pays: mais leur Armée étant rassemblée, on ne pouvoit pas marcher vers Bruxelles & le Brabant. La Campagne finit ainsi, en conservant le Quesnoi, & les Armées se retirèrent de part & d'autre.

Encore que l'on fût sorti depuis peu des guerres civiles, les Hivers se pas-soient

1654. soient fort tranquillement, y aiant néanmoins beaucoup de personnes ennuyées ou mécontentes du Ministère de M. le Cardinal Mazarin ; mais les maux & les incommodités qu'un chacun avoit ressentis dans ces desordres du dedans du Royaume, rendoient tous les particuliers si clairvoyans, que les discours des gens turbulens ne pouvoient plus les émouvoir. Comme quand il arrive de grandes révolutions, il semble que tous croyent qu'ils sont au pire état qu'ils puissent être : ainsi au sortir des guerres civiles, de nouveaux troubles recommencent rarement, à cause des malheurs qu'on vient d'éprouver.

1655. Dans l'Hiver qui suivit cette Campagne, il y eut une mesintelligence qui dura assez longtems entre la Cour & le Parlement sur le sujet des *Lys*, qui est une monnoie que le Roi vouloit faire faire, & à quoi le Parlement s'opposoit ; & comme les choses sembloient se porter tout à fait à l'aigreur, M. le Cardinal en présence du Roi, pria M. de Turenne d'aller trouver M. le Prémier Président, à cause de l'Assemblée qui devoit se faire le lendemain. (1) M. de Turenne trouva des expédiens pour tout ac-

(1) Le Vicomte passe toujours rapidement & sous silence les services qu'il rend à l'Etat.

accommoder, souhaitant fort que les choses ne passassent pas à l'extrémité. Outre que cela eût empêché les desseins de la Campagne, il est certain que M. le Prince en Flandre, & M. le Cardinal de Retz à Rome, avoient beaucoup de partisans à Paris : tous ensemble eussent rendu les choses mal-aisées à raccommoder, si elles fussent allées à une rupture ouverte. La Cour partit de Paris pour aller à Compiègne, & de là à La Fere. Paris étoit plutôt las des troubles, que guéri de ses préjugés. M. le Cardinal de son naturel aimoit à tenir toutes choses en balance, à se raccommoder avec ceux qui avoient quelque sujet de mécontentement, & à ménager les esprits qu'il ne pouvoit gagner. 1655.

Pendant que le Roi étoit à La Fère, son Armée se rassembla, & en même tems celle des ennemis. M. de Turenne prit quelques troupes, & mena deux convois au Quesnoi : il vit bien que si on n'assiègeoit Landrecies, qu'il seroit impossible de maintenir le Quesnoi, & que c'étoit-là la conquête la plus proportionnée aux forces que l'on avoit. M. le Cardinal fut dans le même sentiment ; & on y fit venir M. le Maréchal de la Ferté, de qui l'Armée s'assembla vers Laon. M. le Prince & M. l'Archiduc étoient, il y avoit plus de quinze

1655. jours, hors de Bruxelles, & toute leur Armée au rendez-vous; celle de M. le Prince ſur la Sambre à cinq ou ſix heures de Landrecies, & celle de M. l'Archiduc auprès de Mons, n'étant ſéparées que de quatre ou cinq heures l'une de l'autre, & les deux enſemble à peu près d'égale force à celle du Roi; enſorte qu'il étoit fort dangèreux de commencer un ſiège preſque en lèur préſence. Mais la ſituation de Landrecies contribuant à y pouvoir réuſſir plus aiſément qu'à une autre Place, à cauſe que le Queſnoi, qui eſt plus avancé, éloignoit un peu les ennemis, & les empêchoit de marcher ſi aiſément pour s'oppoſer au ſiège; on ſe réſolut à l'entreprendre. M. de Turenne aiant donné rendez-vous à l'Armée qu'il commandoit auprès de Guiſe, & M. le Maréchal de la Ferté au même lieu, on ſe trouva à trois heures après midi avec toute l'Armée à une portée de canon de Landrecies.

M. de Turenne n'avoit point voulu mettre l'Armée enſemble avant ce rendez-vous à Guiſe, parce qu'il eſt certain que ſa ſéparation en divers quartiers, faiſoit que l'ennemi avoit l'œil de plus d'un côté. Si l'Armée du Roi eût été enſemble, celle de l'ennemi s'en ſeroit approchée, & ainſi n'étant pas inégales en forces, il eût été impoſſible d'en-

d'entreprendre aucun siège. La prémière nouvelle qu'en eurent les ennemis fut que l'Armée du Roi étoit devant Landrecies, où ils avoient jetté depuis peu deux régimens d'Infanterie ; de sorte qu'il y avoit quinze cens hommes de pied & plus de cent chevaux dans la Place : néanmoins leur prémière pensée fut d'y envoyer quelque secours encore, & se mettre promtement ensemble. M. le Prince & M. l'Archiduc s'étant vus pour en conférer, la tentative du secours ne réussit pourtant pas, à cause qu'il y eut quelque difficulté à rassembler les troupes. 1655.

L'Armée du Roi étant arrivée devant la Place, travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée en trois jours. M. le Maréchal de la Ferté étant tombé malade auprès de Guise, y demeura deux jours, & le troisième il vint rejoindre son Armée au Camp. Dans les cinq prémiers jours on fit une telle diligence que la circonvallation fut en état, & qu'il y eut des vivres dans le Camp pour un mois. M. le Prince, qui avoit la principale part dans les résolutions de l'Armée en Flandre, crut qu'en marchant en diligence, & se mettant entre Guise & Landrecies, qu'il seroit impossible que l'Armée du Roi fît plus de convois, & que dans si peu

1655. de tems l'on ne pouvoit pas être suffisamment fourni de vivres, d'artillerie & de munitions de guerre : mais la diligence que l'on fit pour les convois lui fit prendre de fausses mesures. Il n'arriva que le septième jour après que l'Armée du Roi eut investi la Place, en un Camp nommé Vadencourt, & empêcha bien que l'on ne fît plus de convois ; mais il y avoit suffisamment de toutes choses pour achever le siège. On voulut donner l'allarme au Roi & à la Reine, qui étoient à La Fère, à cause de cette approche des ennemis ; mais le Cardinal les aiant rassûré, ils partirent pour aller à Laon avec moins de précipitation qu'ils n'auroient fait dans le prémier mouvement. Il agit ainsi à cause que beaucoup de gens disoient que la personne du Roi n'étoit pas en sûreté à La Fère.

La tranchée s'ouvrit à Landrecies le huitième jour, & y aiant deux attaques, une de M. de Turenne & l'autre de M. le Maréchal de la Ferté, le troisième jour on arriva sur la contrescarpe d'un ouvrage à corne que les ennemis défendirent fort mal : on y fit deux logemens, on descendit le fossé de la corne ; & après y avoir attaché des mineurs & fait sauter les deux faces, on emporta toute la tête de l'ouvrage. Les ennemis a-

voient

voient un retranchement au milieu : on coula dans l'épaiſſeur du parapet ; l'on conduiſit des tranchées pour aller aux demi-lunes qui étoient aux deux côtés de l'ouvrage à corne. Tous ces ouvrages furent avancés avec tant de diligence & avec ſi peu de perte, que le dix-ſeptième jour après la tranchée ouverte, les mines jouèrent aux deux baſtions de la Place ; & après avoir fait de petits logemens au bas des brèches, les aſſiègés ſe rendirent & ſortirent au bout de deux jours avec bonne compoſition, au nombre d'environ douze cens hommes, qui ne s'étoient pas trop bien défendus. 1655.

L'Armée de l'ennemi ne fit durant ce tems-là rien de conſidèrable : ils envoyèrent ſouvent contre les fourageurs, où ils ne réuſſirent pas trop bien. M. de Bouteville fut battu par le Marquis de Renel & le Comte de Grand-pré (1), qui commandoient l'eſcorte des fourageurs de l'Armée du Roi. Celle des ennemis qui étoit à Vadencourt aiant appris que Landrecies capituloit, ſe retira en diligence vers Cambrai : on entendit toute la nuit qu'ils apprirent cette nouvelle, grand bruit dans leur Camp, & aſſûrément parmi le commun des ſoldats il y avoit un peu d'étonnement.

Après

(1) Depuis Maréchal de Joyeuſe.

1655. Après la prise de Landrecies, le Roi s'en vint à Guise, & on fit investir La Capelle; néanmoins après que l'on eut fait considèrer à M. le Cardinal le peu d'importance de la Place, & comme après sa prise on pourroit difficilement entrer dans le pays, parce que la saison s'avançoit, & que l'Armée de l'ennemi ruïneroit les lieux par où il faloit que celle du Roi passât, il trouva bon que le Roi marchât avec son Armée pour entrer dans le pays ennemi, & on jugea qu'il n'y avoit point de lieu plus commode pour les vivres que le long de la rivière de Sambre. Le Roi s'avança jusqu'à Thuyn: M. de Castelnau alla se saisir d'un poste auprès de Dinan, lequel on croyoit pouvoir garder; mais aiant trouvé qu'il ne se pouvoit fortifier, on l'abandonna. De là le Roi s'en vint auprès de Bavay, où on tint un Conseil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire. Quelques-uns de la Cour eussent bien desiré que l'on eût assiègé Avennes; mais n'y aiant point de préparatifs, M. de Turenne ni M. le Maréchal de la Ferté n'en furent point d'avis: de sorte que l'on regarda aux moyens de passer l'Escaut pour s'approcher de l'ennemi, & voir s'il donneroit ouverture à faire quelque chose, ou en se séparant dans les Places, ou en s'opposant au passage de la rivière.

Les

Les Espagnols avoient tellement inondé le pays depuis Valenciennes jusqu'à Condé, & de Condé jusqu'à S. Guislain, qu'il n'y avoit pas d'apparence de tenter le passage en ces endroits, & leur Armée étoit derrière pour l'empêcher; de sorte que l'on résolut de marcher en diligence entre Bouchain & Valenciennes (1). M. le Maréchal de la Ferté avoit l'avant-garde, & étant parti la nuit d'auprès de Bavay, il arriva vers le midi à un lieu nommé Neuville, où aiant jetté deux ponts, & ne trouvant point de résistance, il commença à y faire passer son Armée, dont quelques escadrons étoient déja au-delà de l'eau, quand M. de Turenne arriva dans la fin du jour; & la nuit les Armées passèrent l'eau avec leur bagage. Une partie de la Cavalerie de l'ennemi s'avança à une demi-lieue de là; mais voyant que l'Armée passoit, elle se retira auprès de Valenciennes où le Corps de leur Armée étoit arrivé ce jour-là. Ils jettèrent la nuit quelque Infanterie dans Bouchain & commencèrent à se retrancher; mais ils le firent sans être bien résolus à garder ce poste, si l'Armée du Roi venoit à eux: en-

1655.

(1) Ici le Vicomte passe sous silence les excellens avis qu'il donna dans le Conseil de guerre, & qu'on a trouvés dans les Mémoires du Duc d'Yorck.

1655. enſorte que le lendemain comme ils virent qu'on marchoit droit à leur Camp, ils commencèrent à faire filer leur avant-garde droit à Condé ; & comme on n'a d'ordinaire pas envie de ſe retirer que l'on ne ſache aſſûrément ſi c'eſt toute l'Armée qui marche, & que l'on ſe flatte ſouvent que c'eſt ſeulement un Corps de Cavalerie, M. le Prince reſta un peu longtems avec ſon arrière-garde. Comme on ne voyoit pas leurs mouvemens, on croyoit qu'ils vouloient demeurer dans le retranchement, & M. de Turenne attendoit le canon & l'Infanterie pour les attaquer. Cependant il faiſoit avancer M. de Caſtelnau avec ſon Corps pour ſe ſaiſir d'un bois proche de leur Camp, & vouloit qu'il avançât dans leur flanc, qui paroiſſoit un peu découvert, n'y aiant que la tête de leur Camp retranché, & ce flanc ne l'étant pas. Comme M. de Caſtelnau avançoit, il vit que l'Armée de l'ennemi ſe retiroit, & qu'il n'y avoit plus que quelques eſcadrons dans le Camp; il le manda à M. de Turenne, qui lui envoya ordre de ſuivre avec ſon Corps. En quittant le Camp des ennemis pour aller vers Condé, pays fort étroit (1), M. le Prin-

(1) Il appelle le pays fort étroit, lorſqu'il s'y trouve beaucoup de défilés, rivières, canaux, bois ou hauteurs.

Prince aiant laissé filer toutes les troupes, étoit demeuré avec sept ou huit escadrons à l'arrière-garde. L'Armée de l'ennemi n'avoit pas mené de bagage au Camp de Valenciennes, ce qui leur donnoit grande facilité à se retirer. (1) M. de Castelnau s'avança avec quelques escadrons des siens, dont un ou deux aiant passé un défilé, M. le Prince retourna lui-même avec peu de gens & fit repasser en confusion ce qui avoit déja passé le défilé. On escarmoucha un peu à cette arrière-garde, & il ne s'y fit rien autre chose; car l'ennemi aiant passé la rivière d'Escaut auprès de Condé, laissa deux mille hommes dans la Place, & se retira deux heures devant le jour vers Tournai. 1655.

L'avant-garde de l'Armée du Roi arriva fort tard à la vue de leur Camp, l'Escaut étant entre ces deux Armées. Ce fut cette nuit-là que M. de Turenne écrivit à M. le Cardinal qui étoit avec le Roi au Quesnoi, & lui fit une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre tombant entre les mains de M. le Prince, il trouva fort mauvais deux choses: l'une, qu'elle marquoit qu'il ne vouloit pas quitter le poste de Valencien-

(1) Ici le Vicomte cache la faute de Castelnau, comme il tait les bonnes actions qu'il fait lui-même.

1655. ciennes; & l'autre, qu'un des escadrons de l'arrière-garde des ennemis avoit passé l'Escaut à la nage. Ce qui obligea M. de Turenne à mander la prémière circonstance, ce fut que beaucoup de gens de condition aiant parlé aux gens de M. le Prince à l'arrière-garde, ils dirent le soir à M. de Turenne, que si M. le Prince eût été cru, il n'eût pas quitté le poste de Valenciennes; & pour ce qu'il mandoit de l'escadron qui avoit passé à nage, M. de S. Lieu Colonel le lui avoit dit quand il l'aborda. En effet, quand l'ennemi rompit son pont sur l'Escaut, il y avoit quelques gens qui passèrent à nage. Pour le reste de la relation, M. de Turenne ne se nommoit en rien, ni n'appuyoit pas sur la retraite précipitée des ennemis, ni sur le mauvais parti qu'ils prirent de venir à un poste au-devant de l'Armée du Roi, pour le quitter en sa présence & ensuite entrer dans une telle confusion, qu'ils abandonnèrent toutes les rivières & les pays du monde les plus avantageux; aiant une Armée, laquelle, s'ils ne l'eussent pas affoiblie en prenant jalousie de leurs Places sans sujet, n'étoit pas inférieure à celle du Roi.

M. le Prince se sentit fort piqué de cette relation, & envoya un Trompette à M. de Turenne, avec une lettre fort

fort piquante par laquelle il lui mandoit, 1655.
que s'il avoit été à l'avant-garde de son Armée pendant que lui étoit à l'arrière-garde de la sienne, il eût mieux vu les choses & n'en eût jamais dit de si éloignées de la vérité. M. le Prince écrivit aussi à beaucoup d'Officiers de l'Armée du Roi, comme voulant faire un Manifeste, & manda à M. le Maréchal de la Ferté que M. de Turenne ne parloit pas de lui en bons termes dans sa relation. M. de Turenne reçut la lettre de M. le Prince devant beaucoup d'Officiers, & la leur montra aussi-tôt, sans rien dire sur l'heure au Trompette. En effet la lettre ne le fâcha pas, sentant qu'il n'avoit rien fait contre l'estime qu'il a pour M. de Condé, ni contre le respect que l'on doit à un Prince du Sang; mais il vit bien que les choses ne lui aiant pas réussi, il s'échauffoit sur une matière bien légère. Aussi comme M. le Prince passoit un peu les bornes de ce qui se pratique, M. de Turenne dit à son Trompette qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de semblables lettres à l'avenir. Il ne récrivit point à M. le Prince qui dans la fin de cette Campagne & dans la suivante témoigna beaucoup d'aigreur contre lui, & ils ne s'écrivirent plus comme ils avoient fait les années précédentes.

On

1655. On paſſa l'Eſcaut auprès de Condé, & comme il étoit inutile de ſuivre l'ennemi qui ſe mettoit ſous Tournai, on attaqua Condé qui fut pris le troiſième jour de la tranchée ouverte. Les fortifications n'en étoient pas bonnes, & il n'y avoit que de petits travaux qui ne valoient guères mieux qu'un retranchement de Camp: mais comme il y avoit deux mille hommes dans la Place, ils firent grand feu quand on travailloit, & tuèrent beaucoup de ſoldats & deux Capitaines aux Gardes avec d'autres Officiers. Durant ce ſiège M. de Buſſi étant allé pour eſcorter les fourageurs avec trois régimens de Cavalerie, en ſe retirant fut chargé par quelque Cavalerie de l'Armée de l'ennemi qui étoit venue à Valenciennes, & fut battu avec fort peu de réſiſtance.

On étoit ſi fort avancé dans le pays de l'ennemi, qu'il avoit jalouſie pour toutes les Places: en les garniſſant de troupes, il n'oſoit s'approcher en Corps d'Armée; & il lui arrivoit ce qui arrive ordinairement, qui eſt, que l'on craint beaucoup plus d'un ennemi qu'il ne peut exécuter; & quoique l'on ait une grande expérience, on ne laiſſe pas d'appréhender des choſes que l'on ſait bien que l'on ne feroit pas ſi on étoit à ſa place: mais comme il arriveroit de grands

maux

maux si un ennemi faisoit plus qu'on ne 1655.
pense, on aime mieux remédier à ce que même on croit qu'il ne peut pas faire. L'ennemi envoya un Corps pour couvrir Bruxelles. Comme l'Armée du Roi avoit beaucoup de peine à avoir des vivres sans s'avancer plus loin que Condé, elle alla assièger S. Guilain, qui n'en est qu'à trois lieues & où les vivres pouvoient venir avec facilité.

Le Roi, qui avoit demeuré au Quesnoi durant cette marche de l'Armée, vint au siège de S. Guilain, qui fut pris en peu de jours: on donna la même capitulation qu'à Condé, qui fut d'en laisser sortir la garnison & la conduire à la plus prochaine Place. Le Roi, après avoir demeuré huit ou dix jours à l'Armée, retourna à Guise, & son Armée demeura plus de six semaines à faire travailler à la fortification de ces deux Places, & à faire venir des convois pour les munir. Il faloit que tous les vivres vinssent de Guise; car encore que Landrecies & le Quesnoi donnassent de la facilité pour les convois, c'étoient des conquêtes si nouvelles & si dépourvues de vivres, qu'il faloit leur en apporter de France, & pour l'Armée aussi: de sorte qu'il y avoit quatre Places auxquelles il faloit fournir le courant & ravitailler pour tout l'Hiver, & outre cela

1655. la donner le pain tous les jours; ce qui fit qu'on acheva la Campagne avec peine.

Les ennemis crurent longtems que l'on vouloit avancer vers Bruxelles, ce qui leur ôta la penſée d'empêcher nos convois; d'ailleurs ils furent quelque tems à ſe remettre du mauvais ſuccès de la Campagne: à la fin néanmoins ils ſe raſſemblèrent & vinrent ſur la rivière de Sambre. M. de Turenne aiant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les Places conquiſes, demeura juſqu'au ſept ou huitième Novembre en campagne. M. de Caſtelnau reſta à Condé avec un Corps d'Infanterie d'environ deux mille cinq cens hommes. L'Armée ſe retira vers Ribemont; le mauvais tems empêchant qu'il n'y pût venir de convois, à cauſe que les chemins étoient trop rompus. Comme il ſe retiroit, il vint un Sécrétaire nommé Ronſeret que M. le Cardinal lui envoyoit, pour lui dire que M. d'Hocquincourt étoit allé à Péronne, & que l'on avoit avis qu'il traitoit avec les Eſpagnols pour cette Place & pour Ham. Ronſeret faiſoit auſſi entendre à M. de Turenne que l'on ſouhaiteroit qu'il s'approchât de Péronne avec l'Armée; mais il ne lui porta nul ordre exprès. M. de Turenne lui dit qu'il croyoit que s'il s'approchoit avec l'Armée,

cela

cela obligeroit M. d'Hocquincourt à prendre quelque résolution extrème; & que la chose pouvant se raccommoder, il ne faloit rien faire qui précipitât la résolution de M. d'Hocquincourt. L'Armée de l'ennemi n'étoit pas ruïnée, aiant toujours demeuré dans son pays; mais celle du Roi étoit fort affoiblie par les longues fatigues, par le manque des vivres, & par la distance des lieux d'où il faloit faire venir les convois; de sorte que c'étoit un étrange contre-tems d'appréhender en ce tems-là avec raison, que M. le Prince & l'Armée Espagnole eussent à leur disposition Péronne & Ham, deux Places sur la Somme, & des entrées très considèrables, pour porter la guerre jusqu'auprès de Paris, & dans la Normandie. 1655.

La présence de M. le Prince durant cette conjoncture rendoit la guerre en partie civile. M. de Turenne qui alla trouver la Cour à Compiègne, conseilla à M. le Cardinal de ne point faire approcher l'Armée de Péronne, & de ne point donner sujet à M. le Maréchal d'Hocquincourt à entrer en liaison avec les ennemis. M. le Cardinal avoit souvent sur le cœur de voir que le Roi traitât avec un de ses Sujets qui demandoit deux cens mille écus, & que le Gouvernement d'une de ces deux Places demeu-

1655. meurât à son fils. Mais quand on regardoit Péronne & Ham entre les mains de M. le Prince, toute l'Armée d'Espagne prête à le soutenir, & l'assiette des esprits de presque toutes les personnes de qualité de France qui ne demandoient qu'un desordre, ou pour se mettre contre la Cour, ou pour se faire acheter très cher; M. de Turenne crut devoir porter l'esprit de M. le Cardinal à un accommodement. M. le Prince & une partie de l'Armée d'Espagne vinrent à Cambrai, & il y eut durant quinze jours auprès de M. le Maréchal d'Hocquincourt des Envoyés du Roi & des Espagnols à qui il donnoit des audiences séparées, ne se cachant point aux uns ni aux autres ce que chaque parti lui offroit, comme s'il eût été libre de choisir. Madame de Châtillon qui avoit ménagé M. le Maréchal d'Hocquincourt pour les intèrêts de M. le Prince, aiant été arrêtée, le Maréchal, qui en étoit amoureux, se hâta de faire son accommodement avec le Roi, de peur qu'on ne traitât mal cette Duchesse. C'est une longue histoire, dont je n'entre point dans le détail: il suffit de dire que le Traité fut enfin conclu, & qu'il fut arrêté que l'on donneroit à M. d'Hocquincourt deux cens mille écus, & qu'il remettroit Péronne & Ham entre les

mains

mains du Roi. On accorda le Gouvernement de la prémière à son fils, en qui M. le Cardinal avoit beaucoup de confiance. 1655.

M. le Prince qui s'étoit avancé à deux ou trois heures de Péronne, & qui le reste du tems demeuroit avec un Corps d'Armée auprès de Cambrai, se retira vers la Sambre aiant appris le Traité. On fut en doute s'il attaqueroit la ville de Condé ou Saint-Guislain en se retirant, & pour cela l'Armée du Roi s'étoit avancée jusqu'auprès de Saint-Quentin ; mais aiant appris qu'il se retiroit plus avant dans le pays, le Roi, après avoir été à Ham & à Péronne avec M. le Cardinal, retourna à Paris, & M. de Turenne le suivit deux jours après, les quartiers d'Hiver aiant été distribués à l'Armée.

Ce fut cet Hiver-là que l'on commença à mettre la Cavalerie dans les villages, lui faisant payer sur les Tailles à raison de vingt sols par cavalier, & un nombre certain de Places pour les Officiers ; ce qui empêchoit la dépense des remises de l'argent, & faisoit qu'il n'y eut point de non-valeurs. Les troupes se faisoient payer sur les lieux, & les cavaliers étant dispersés par les villages leur servoient de sauve-garde, & y dépensoient une bonne partie de l'argent

1655. qu'ils en tiroient; ce qui a fait que beaucoup de villages du plat-pays ont labouré avec plus d'assurance; & contre l'opinion commune, une partie des villages de Champagne se sont remis par cette nouvelle façon de distribuer les troupes.

Cet Hiver se passa dans une entière confiance du Roi & de la Reine pour M. le Cardinal, qui avoit toujours une grande considèration pour M. de Turenne, lequel savoit autant que personne les intèrêts de la Cour les plus cachés, & assurément dans une affaire difficile il eût eu la principale confiance. M. le Cardinal n'étant nullement contraint par le Roi ni par la Reine, & aiant une parfaite connoissance de tous les esprits de la Cour, vivoit selon les sentimens dans lesquels il savoit qu'un chacun étoit, aiant une manière toute particulière de mener les esprits à son point.

1656. Les convois que l'on avoit mis dans Condé & dans Saint-Guislain, & le soin que M. de Castelnau prit pendant tout l'Hiver d'en faire entrer beaucoup de petits par la commodité du Quesnoi, mirent ces Places en état de n'avoir point de nécessité jusqu'au mois de Mai, auquel tems M. de Turenne étant sorti de Paris s'en alla à la frontière, & vint à Condé y menant un grand convoi. En

dix

dix ou douze jours on mit une quantité de vivres dans les Places avancées, suffisamment pour y entretenir l'Armée & les garnisons. Les ennemis n'étant point en campagne, il n'y eut aucune difficulté pour ces convois. 1656.

Le Roi vint à La Fère, & M. le Cardinal aiant souvent parlé à M. de Turenne des desseins de la Campagne, on avoit remis jusqu'à ce qu'on fût sur la frontière pour voir ce qu'on pourroit entreprendre. M. le Maréchal de la Ferté envoya son Corps de Lorraine; mais s'étant trouvé incommodé lui-même, il ne put venir à l'Armée que quelque tems après. La venue de Dom Juan d'Autriche étant comme un nouvel établissement, avoit empêché les ennemis de se mettre de bonne heure en campagne: cela fit songer à des entreprises un peu vastes. M. de Turenne proposa à M. le Cardinal d'aller à Tournai, & de l'attaquer s'il étoit dégarni, ou si on le trouvoit trop bien pourvu, de revenir investir Valenciennes: le Ministre ne s'y opposa point, quoiqu'il eût assez de raisons pour craindre un mauvais succès; mais il vouloit bien hazarder quelque chose, persuadé qu'à la guerre il faut toujours tâcher de faire de nouvelles conquêtes, & que dès que l'on se relâche, on court risque de tout perdre. Il

1656. y avoit beaucoup de troupes & de recrues qui n'avoient pas encore joint l'Armée; mais comme les ennemis n'étoient pas ensemble, il n'étoit pas dangèreux d'avancer dans leur pays; de sorte que M. de Turenne aiant assemblé ce qui étoit sur la frontière, marcha en grande diligence à Condé, & de là jusqu'à deux lieues de Tournai avec toute la Cavalerie, faisant suivre l'Infanterie, le canon & tout l'équipage des vivres que M. le Marquis d'Uxelles commandoit. Quand on fut allé par-delà Mortagne, aiant envoyé M. de Castelnau, qui passa par S. Guislain avec une partie de la Cavalerie, pour investir Tournai, M. de Turenne sut qu'il y avoit quelques régimens de l'ennemi campés auprès de Tournai; & comme la pensée de l'attaquer n'étoit que sur ce qu'il seroit sans garnison, (n'y aiant point d'apparence de faire un siège qui durât quelque tems, si avant dans le pays ennemi, & par conséquent si éloigné de ses vivres & de ses munitions de guerre,) il retourna à Condé; & aiant laissé son pont à Mortagne, qui est situé à l'endroit où la Scarpe & l'Escaut se joignent, avec un Corps de troupes, pour attendre quatre mille hommes qui venoient du côté d'Arras, il marcha le lendemain matin devant Valenciennes, aiant donné ordre à ce Corps laissé à

Mor-

Mortagne, & aux troupes qu'il attendoit, de l'y venir joindre. 1656.

Il n'y avoit pas dans Valenciennes plus de mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais comme c'est une grande Ville, la bourgeoisie pouvoit servir de troupes. M. de Turenne fit passer M. le Marquis d'Uxelles qui commandoit le Corps de M. le Maréchal de la Ferté dans l'Ile de S. Amand, & lui ordonna de s'avancer jusqu'à l'Escaut au-dessus de la Ville sur le chemin de Bouchain. Il marcha lui-même par les campagnes qui regardent le Quesnoi & Cambrai, & investit la Place par ce côté. Il y avoit en ce tems-là fort peu de difficulté à se communiquer par le haut de la rivière; & le même soir que M. de Turenne arriva devant la Place, il passa sur un pont qui fut fait au quartier de M. le Marquis d'Uxelles, & laissa M. de Castelnau au-dessous de la Ville: on fit quitter aux ennemis deux Redoutes qu'ils tenoient au-dessous de la Ville; de façon que dès la prémière nuit la Place étoit assez bien fermée. On commença dès le lendemain matin à travailler à la circonvallation: le troisième jour il y avoit assez de terre remuée par-tout pour empêcher un petit secours d'entrer dans la Ville: quoique l'on parlât de quelque retenue d'eau qui se pouvoit faire à Bou-

1656. chain, on n'avoit jamais cru qu'elle fût si grande qu'on la vit depuis. Les ennemis tentèrent un petit ſecours de ſept ou huit cens hommes la troiſième nuit par le quartier des Lorrains; mais il n'y entra perſonne: quelques-uns furent pris, & le reſte ſe retira à Bouchain.

Le cinquième ou ſixième jour la circonvallation fut en très bon état; prémièrement avec un ſeul foſſé, & après avec un double foſſé & des paliſſades; mais comme il n'y avoit pas beaucoup d'Infanterie pour une ſi grande enceinte, tout ne pouvoit pas ſe trouver en également bon état: on travailloit ſeulement aux principales avenues, & ce qui n'étoit pas ſi facile à attaquer ſe raccommodoit après. On commença les deux ou trois prémiers jours à voir croitre la rivière entre Bouchain & Valenciennes, & ſe déborder dans la prairie; mais aiant fait porter quantité de faſcines, on tenoit le paſſage libre; ſi on eût vu au commencement l'eau haute, comme elle le devint depuis, on n'auroit pas ſongé à faire une communication, ni à s'engager au ſiège: comme elle croiſſoit peu à peu, on y remédioit par un ſoin continuel; & preſque toute la Cavalerie de l'Armée portoit deux ou trois fois par jour des faſcines, outre des régimens entiers qui y furent occupés. A la fin, il

y

y eut plus de mille pas de distance, où il y avoit par-tout plus de dix pieds d'eau, & en certains endroits beaucoup davantage. Dans tout cet espace, on fit un pont de fascines flottant dans quelques endroits, & en d'autres attaché avec des piquets, sur lequel l'Infanterie a toujours passé, & la Cavalerie dès qu'il étoit un peu raccommodé: il y venoit quelquefois de telles crues que l'on étoit dans l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue; mais par le travail de l'Armée, cela se raccommodoit le même jour: c'étoit au-dessus de la Ville, & cependant au-dessous on fit des ponts de communication, ensorte que le neuvième jour on étoit en état d'ouvrir la tranchée. Les vivres que l'on avoit mené dans les Places avancées faisoient qu'il y en avoit d'abondance dans le Camp, & de munitions de guerre. Les ennemis ne purent jetter aucun secours dans la Place, quoiqu'elle soit au milieu de toutes leurs Villes fortifiées. Comme M. de Turenne eut avis qu'ils s'étoient assemblés auprès de Douai, & qu'ils alloient marcher vers le Camp, on retarda de trois jours l'ouverture de la tranchée, afin d'avoir plus de tems de travailler à la digue & à la circonvallation. L'ennemi attendoit aussi que la tranchée fût ouverte pour s'approcher le lendemain: ils vinrent 1656.

1656. d'abord se loger à une lieue de l'Armée; & continuant à marcher, ils se postèrent au-dessus du Camp des Lorrains, à une demi-portée de canon des lignes: leur Armée étoit un peu plus foible que celle du Roi; ils avoient au moins vingt mille hommes. La grande étendue de la circonvallation, & la difficulté de rassembler les quartiers, ôtèrent le moyen de songer seulement que l'on pût les attaquer: ils se retranchèrent dès le même jour; & on m'a dit que Dom Juan d'Autriche avoit voulu attaquer les lignes en arrivant: elles se rendirent bien meilleures par leur présence, & il arriva à M. de Navailles encore quatre cens hommes de pied; ce qui obligea à faire une avance à la ligne, afin de gagner une petite hauteur qui étoit entre les ennemis & le Camp des Lorrains. On demeura sept ou huit jours de cette façon: la tranchée ouverte dans un grand front faisoit qu'on étoit fort incommodé du canon de la Ville; néanmoins on avança fort les prémiers jours, & on perdoit fort peu de gens; mais comme on approchoit des travaux de l'ennemi, on commença à perdre beaucoup de travailleurs: il y avoit deux attaques, & les ennemis ne firent point de sortie considèrable. Quand on approcha de la contrescarpe des dehors, ils la défendirent

rent fort bien, & on fut repoussé trois ou quatre fois en s'y voulant loger. Les ennemis de dehors n'étant campés qu'à une demi-portée de canon de l'Armée du Roi, obligeoient M. de Turenne à ne pas demeurer à la tranchée dès que la nuit venoit, ce qu'il eût fait sans cela; & il a toujours tenu pour certain que les ennemis donneroient aux lignes; de sorte que comme il ne manquoit rien pour continuer le siège, il ne le pressoit pas comme la principale affaire : on jugea à peu près du tems que les ennemis donneroient aux lignes, & que ce seroit l'avancement du siège qui leur feroit prendre leur parti. 1656.

M. le Maréchal de la Ferté vint à l'Armée huit ou dix jours après la tranchée ouverte, étant encore un peu indisposé : il fit fort travailler aux lignes de son quartier, (1) & à la digue dont j'ai parlé; & au bout de trois semaines de tranchée ouverte à l'attaque de M. de Turenne, il y avoit une branche sur le bord du fossé de la Place, & une autre branche dans le fossé de la demi-lune; &

(1) On ne peut assez répéter ni admirer le silence du Vicomte sur toutes les fautes de ses rivaux : celle du Maréchal de la Ferté causa le secours de Valenciennes; c'est le Marquis de Puységur qui le raconte dans ses Mémoires.

1656. & à l'attaque de M. le Maréchal de la Ferté, on avoit pris une tenaille. Ceux de la Ville avoient fait leurs grands efforts, & on voyoit bien que depuis trois ou quatre jours ils commençoient à se relâcher. Enfin les ennemis prirent le matin les armes, & on vit marcher leurs bagages vers Bouchain: on ne douta point qu'ils ne donnassent la nuit aux lignes: leur Camp étoit sur une éminence au-dessus du quartier des Lorrains: ils avoient à leur main gauche l'Escaut, sur lequel ils avoient fait cinq ou six ponts, la rivière étant fort étroite; & à leur main droite ils avoient un petit ruisseau, qui vient de devers le Quesnoi, & qui séparoit les Lorrains des autres quartiers de M. de Turenne: les ennemis avoient fait aussi divers ponts sur ce ruisseau.

On attendit toute la prémière nuit, aiant été averti par un homme qui se vint rendre, qu'ils vouloient marcher vers le quartier de M. le Maréchal de la Ferté. Ce que M. de Turenne pouvoit faire, c'étoit de tenir de l'Infanterie prête à marcher sur la digue, avec ordre de passer, si on attaquoit le quartier de delà, ou de marcher en deçà, au lieu où ils verroient que seroit l'attaque. Dans une circonvallation très grande, il n'y avoit pas plus de douze mille hommes

mes de pied, & il faloit de l'Infanterie aux deux attaques; de façon qu'il étoit impossible d'avoir aucun endroit bien garni: mais on comptoit sur un grand Corps de Cavalerie derrière la ligne, & sur l'Infanterie qui marcheroit promtement de renfort; & aussi sur ce que ceux qui s'attaquent s'embarassent souvent eux-mêmes, pour petite que soit la résistance. 1656.

La prémière nuit se passa sans allarme: tout le jour du lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage; & la nuit vint, que l'on étoit dans la même disposition où l'on avoit été le jour précédent. M. de Turenne étoit au quartier qui regardoit celui des ennemis; & M. le Maréchal de la Ferté aiant poussé leur garde, & pris quelques prisonniers, ils lui rapportèrent qu'on devoit attaquer son quartier; mais aiant les ennemis en présence, sans qu'il y eût rien qui les empêchât d'être en une demi-heure devant les retranchemens, il ne pouvoit rien changer à la disposition prémière. On étoit aussi averti qu'il y avoit un Corps de trois ou quatre mille hommes sous M. de Marsin à S. Amand, qui devoient faire une attaque à part. M. de Turenne a toujours cru que les ennemis tenteroient une grande attaque au front des Lorrains, où ils pouvoient ve-

1656. venir en bataille en sortant de leur quartier ; & que cependant M. de Marsin avec ce Corps de Saint Amand, marcheroit dans l'Ile au-dessous de la Ville ; ce qui étoit deux grandes lieues de distance l'un de l'autre, & ainsi sans moyen de se pouvoir assister. Dom Juan d'Autriche & M. le Prince aiant pris le dessein d'attaquer l'Armée de M. le Maréchal de la Ferté, commencèrent à passer la rivière à l'entrée de la nuit, laissant à leur ordinaire les gardes à la tête de leur quartier: celui des Lorrains étoit si proche de celui des ennemis, que l'on avoit fermé toutes les grandes barrières, & il n'y avoit en tout le front du Camp des Lorrains que deux sorties, où il ne passoit qu'un cheval de front ; ce qui étoit cause que l'on ne tenoit la nuit que dix ou douze chevaux hors des lignes. L'ennemi n'étant pas découvert, passa la rivière d'Escaut; & M. le Maréchal de la Ferté n'aiant fait tenir personne hors des lignes, dans la croyance qu'il avoit que cela étoit inutile, l'ennemi passa l'eau, se mit en bataille, les Espagnols à main droite, & M. le Prince à gauche.

La prémière allarme que l'on entendit, fut quand ils arrivèrent au prémier fossé du retranchement: ils y donnèrent dans un grand front, & emportèrent la li-

ligne avec peu de résistance de l'Infanterie, qui fut fort mal secondée de la Cavalerie. Au prémier coup de mousquet, deux régimens de M. de Turenne passèrent la digue, & quatre autres suivoient; mais le régiment de Vervins, qui arriva le prémier, trouva toutes les troupes de l'ennemi entrées dans la ligne, dans l'obscurité de la nuit; quoique M. le Maréchal de la Ferté y vînt avec quelques escadrons, il y trouva la confusion si grande, qu'il n'y put faire aucun effet. Toutes les troupes de l'ennemi trouvant si peu de résistance, comblèrent les deux fossés, rompirent les palissades, & le jour arrivant, ils marchèrent à la Ville de Valenciennes, & firent poursuivre toutes les troupes qui s'enfuyoient, par leur Cavalerie. Une grande partie de l'Armée du Maréchal de la Ferté fut faite prisonnière, & le reste se sauva à Condé, quoique le Maréchal eût fait tout ce qui se pouvoit: ce qui causa la grande perte, fut qu'il n'y avoit qu'un pont, où les bagages s'embarassèrent. Les deux régimens que M. de Turenne avoit fait passer sur la digue, aiant été défaits par l'ennemi déja entré dans la ligne, les autres s'arrêtèrent sur la digue, où M. de Turenne arriva un peu après le commencement du combat, lequel ne dura pas un quart 1656.

d'heu-

1656. d'heure, depuis le tems que les ennemis vinrent au bord du fossé, jusqu'à celui qu'ils furent en bataille dans les retranchemens.

Dans ce moment le jour vint; M. de Turenne ne sachant pas assurément ce qui s'étoit passé, y aiant envoyé en diligence ses Gardes, qui furent tous pris ou tués, personne ne vint assez à tems pour défendre la ligne. Comme on vit par des cris de joie qui se faisoient à Valenciennes, que la Ville étoit secourue; & parce qu'il n'y avoit plus de feu à la ligne, qu'elle étoit forcée, il envoya en diligence aux tranchées, afin que l'on se retirât: mais comme il y avoit plus d'une lieue de là, on y arriva un peu tard, & quelques troupes de l'ennemi avoient déja passé dans la Ville; de sorte qu'il perdit la moitié des troupes qui y étoient. Le jour devenant plus grand, on vit toute l'Armée de l'ennemi en bataille, qui marchoit droit à la Ville. M. de Turenne retira l'Infanterie qui étoit sur la digue, & commanda que l'on prît tout le canon qui étoit sur les lignes, se servant des chevaux qui étoient de garde, pour mener les pièces d'un lieu à un autre, en cas d'attaque: il commanda aussi que l'on fît abattre les lignes; & marchant avec les Lorrains vers le quartier de M. de Castelnau, il fit

fit sortir M. de Navailles ; & ainsi on se rejoignit au bord des retranchemens. 1656.

Les ennemis firent passer un Corps de Cavalerie dans la Ville, & M. le Prince passa lui-même en diligence ; pendant que M. de Turenne faisant rompre la ligne en quantité d'endroits, & aiant fait ferme avec quelques escadrons, sortit des retranchemens, y laissant quelques tentes & bagages. Comme on se rassembloit de tant de côtés, il étoit impossible qu'il n'y eût un peu de confusion d'abord ; néanmoins à une demi-heure de la Ville, on se mit en bon ordre ; ce que les troupes de l'ennemi voyant, s'arrêtèrent, & ne suivirent pas avec grande ardeur, trouvant en beaucoup d'endroits quelque chose à prendre.

On marcha au Quesnoi avec cinq ou six pièces de canon : les ponts du dessous de la rivière, vers l'Ile dont j'ai parlé, s'étant rompus, les troupes de M. le Maréchal de la Ferté ne pouvoient se retirer vers le quartier de M. de Turenne, où M. de Marsin, qui avoit fait une attaque avec ces troupes de S. Amand, fut repoussé. Le desordre étant commencé dans l'Armée du Roi de l'autre côté, fut aussi cause de la grande perte de l'Armée ; parce qu'il ai-

1656. doit à leur couper le chemin du pont ; & après avoir pris M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit très bien fait, & presque tous les Officiers Généraux, & quantité d'autres de son Armée, les ennemis s'arrêtèrent à Valenciennes, n'aiant guères poursuivi avec leur Cavalerie. Toute l'Armée du Roi croyoit qu'on passeroit au-delà du Quesnoi, qu'on s'en iroit vers Landrecies, & sur les frontières de France : le bagage commençoit déja à filer par-delà le Quesnoi ; mais M. de Turenne envoya quelques troupes pour le faire arrêter, & aiant choisi un Camp proche de la Ville, s'y logea cette nuit. Le lendemain de grand matin, il fit mettre l'Armée en bataille, pour règler les ailes de la Cavalerie & les bataillons de l'Infanterie, afin que l'on se mît ensemble, & que l'on se rassurât ; car quoiqu'il n'y eût de perte notable que dans l'Armée de M. le Maréchal de la Ferté, il ne laissoit pas d'y avoir un grand étonnement. Quoique le bruit fût que les ennemis alloient assièger Condé, M. de Turenne croyoit bien qu'ils pourroient venir à lui, & l'opinion de l'Armée n'étoit pas que l'on attendît. Ils reçurent le lendemain de la levée du siège un renfort de deux mille hommes de pied Allemands. Après avoir donné un jour entier pour

se

se remettre en ordre & se débarrasser de leurs prisonniers, ils marchèrent droit à l'Armée du Roi. Il est certain que si M. de Turenne n'eût craint que la perte du Quesnoi, il se seroit retiré sur les frontières ; mais il voyoit une si grande suite à cette retraite, par le mécontentement général qu'elle causeroit en France, & dans la Cour même, & par la présence de M. le Prince, qu'il aima mieux attendre les ennemis, que de commencer une retraite qui eût attiré tant d'accidens, 1656.

Il faloit passer deux petits ruisseaux pour venir du chemin par où venoient les ennemis, au Camp où étoit l'Armée du Roi ; & comme on sait bien que les Armées ne s'approchent l'une de l'autre qu'avec beaucoup de précautions, & que cela donne du tems, M. de Turenne commanda que l'on ne prît point les armes, mais que l'on se tint prêt ; craignant que par la marche de quelque bagage, il ne se fît quelque méchante contenance ; & aussi il vouloit faire voir à son Armée qu'il n'y avoit aucun sujet de craindre, encore que l'ennemi approchât. M. de Turenne en discourut avec les Officiers Généraux ; mais on ne tint point de Conseil de guerre, pour savoir si on demeureroit dans ce poste, ou si on se retireroit. L'ennemi s'approcha à

1656. une portée de canon de l'Armée du Roi: M. de Turenne s'avança avec quelques régimens de la grande Garde; & l'ennemi voyant toutes les tentes tendues, & la grande Garde à la tête, vit bien que l'Armée n'étoit pas délogée: en quoi ils furent trompés, aiant commandé trois mille chevaux pour la suivre, & n'aiant jamais douté qu'après la défaite de Valenciennes (sachant bien que ce qui étoit resté de l'Armée de M. le Maréchal de la Ferté étoit à Condé) que l'Armée du Roi ne se retirât devant eux. Il est vrai qu'il étoit venu quinze cens hommes joindre l'Armée du Roi le jour qu'elle partit de Valenciennes, lesquels étoient destinés pour mener un convoi au siège.

L'Armée de l'ennemi arrivant un peu tard, ne songea ce jour-là qu'à se loger; & M. de Turenne n'aiant point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, qui n'eussent témoigné que de la crainte, & n'eussent donné que peu de sûreté, ne fit pas travailler. Les ennemis demeurèrent deux jours en présence, sans avoir rien tenté: tout ce tems-là on avoit nouvelle qu'ils vouloient attaquer l'Armée, & aussi qu'ils pensoient à marcher entre le Quesnoi & Landrecies, pour empêcher les vivres & les fourages de

l'Ar-

l'Armée du Roi ; auquel cas M. de Turenne étoit d'avis de s'oppofer à cette marche des ennemis, & de combattre, quoique cela parût un peu téméraire en l'état qu'étoit l'Armée. Mais en prenant le parti de demeurer au Quefnoi, il faloit ne fe relâcher en rien. 1656.

Deux ou trois mille hommes qui s'étoient fauvés de l'Armée de M. le Maréchal de la Ferté à Condé, aiant paffé à S. Guiflain, vinrent à Landrecies, & de là au Quefnoi, le fecond jour que les Armées furent en préfence ; de forte que les ennemis ne jugeant pas à propos de rien entreprendre, marchèrent vers Condé. M. de Turenne voyant qu'ils délogeoient, envoya mille chevaux chargés de farine à S. Guiflain & à Condé : dans la dernière Place, il y avoit beaucoup de vivres au commencement du fiège de Valenciennes ; mais M. de Turenne en avoit fait venir une grande quantité, pour avoir toutes fes provifions dans fon Camp.

M. du Paffage, qui commandoit dans Condé, n'avoit retenu que deux mille cinq cens hommes : les ennemis trouvèrent beaucoup de facilité à affiéger cette Place, qui ne fervoit qu'à aider à avancer les conquêtes ; mais le fiège de Valenciennes étant levé, elle demeuroit fi enclavée dans leur pays, qu'il étoit

1656. fort aisé à l'ennemi, sans séparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la secourût; ainsi ils prirent leurs quartiers les uns après les autres, n'étant pas en peine qu'on y pût jetter des vivres, à cause de la situation. M. de Turenne en mit dans S. Guislain, voyant l'impossibilité de secourir Condé, & aiant eu nouvelle du Gouverneur qu'il n'y avoit des vivres que pour dix ou douze jours, ne crut pas qu'en l'état où étoit l'Armée, qu'il fût raisonnable de rien entreprendre: il en dit son sentiment à M. le Cardinal, qui le trouva à propos, l'aiant vu à Guise là-dessus. Mais comme le Gouverneur avoit plus de vivres qu'il ne faloit, & que le siège tira en longueur, M. le Cardinal fut d'avis que M. de Turenne marchât vers l'Escaut, & laissa à son choix, ou de donner jalousie au Catelet, ou de marcher vers la Lys.

Cette marche se fit dans le tems que Condé étoit prêt à capituler, & à dessein de sauver les troupes qui y étoient. M. de Turenne aiant passé l'Escaut, marcha à Arras, & de là sur la rivière de Lys; & il eût attaqué S. Venant, s'il n'eût eu nouvelle que Condé étoit rendu. La Capitulation de la garnison fut, qu'elle seroit ramenée en France par le pays de Luxembourg. Les ennemis,

mis, après avoir donné trois ou quatre jours de tems à abattre les fortifications, marchèrent assez proche de Cambrai pour donner jalousie qu'ils vouloient entrer en France, ou, en cas que l'Armée du Roi allât couvrir la frontière, attaquer Béthune ou La Bassée. M. le Cardinal avoit fait tous les efforts possibles pour remonter la Cavalerie depuis l'action de Valenciennes. Il fit mettre de cette Cavalerie qu'il avoit remontée dans les Places de la frontière, & M. de Turenne ne bougea point de Lens, qui est à quatre lieues d'Arras & trois de La Bassée. 1656.

Les ennemis s'étant rafraichis quelques jours dans les plaines entre Cambrai & Bapaume, marchèrent, laissant Arras à leur gauche, pour s'en venir vers Lens, où M. de Turenne avoit demeuré dix ou douze jours avec dessein d'y attendre les ennemis: mais comme il vit qu'ils pouvoient venir par des hauteurs, à la faveur desquelles ils étoient maitres d'un passage où l'on pouvoit les combattre, & qu'il faloit, faute de fourage, déloger de Lens devant eux, il aima mieux en partir avant qu'ils fussent en présence; & comme il sut leur arrivée à trois lieues de lui, il marcha vers Béthune. Il voyoit fort bien que cela faisoit un mauvais effet dans

1656. l'esprit de l'Armée, encore un peu étonnée, de se retirer sur la venue de l'ennemi; mais aiant considéré la nécessité qu'il y avoit de décamper, il ne s'arrêta point à ce scrupule. Il avoit vu sur la Carte un lieu nommé Houdain qui étoit dans la situation qu'il desiroit, pour avoir Arras assez proche de soi, & donner la main à Béthune & à La Bassée: mais y étant arrivé, il y trouva une grande difficulté pour abreuver les chevaux, & un campement fort incommode; de sorte qu'il se retrancha un peu la nuit, & le lendemain alla chercher un lieu plus propre à se loger, qui étoit La Bussière, distant d'une lieue de Houdain. Comme il sut par des prisonniers que les Espagnols étoient arrivés à Lens avec intention de le suivre, bien glorieux de sa retraite, & croyant qu'ils le feroient toujours marcher devant eux, M. de Turenne crut que le lieu de Houdain étoit meilleur pour attendre l'ennemi, non pas qu'il fût trop avantageux pour combattre: mais sa principale raison étoit que l'on y avoit Arras derrière soi pour en avoir des vivres. En demeurant à La Bussière, & l'ennemi se logeant à Houdain, il en ôtoit toute la communication. De façon que partant à minuit, afin qu'au point du jour il pût être en bataille, (croyant que l'ennemi y mar-

marcheroit de bonne heure;) il s'avança 1656.
avec l'Armée vers Houdain, & mettant l'aile droite sur une hauteur, l'Infanterie & l'aile gauche descendoient dans la plaine, prenant la distance qu'il faut quand on se met en bataille. Il y avoit un ruisseau derrière; mais M. de Turenne ne le voulut pas passer, craignant que l'ennemi ne se mît devant La Bassée, dont la situation est telle, qu'y arrivant dix heures devant un ennemi, il est malaisé de la secourir, & M. de Turenne vouloit être en état d'y arriver bientôt après l'ennemi; ce que le défilé du ruisseau eût empêché.

A huit ou neuf heures du matin les ennemis commencèrent à paroitre environ à une lieue & demie de l'Armée du Roi: aussi-tôt qu'ils la virent en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & tinrent Conseil, après lequel ils marchèrent droit à nous. On croyoit combattre ce jour-là; mais la nuit venant, ils se mirent en bataille à un petit quart de lieue de nous, étendant leurs ailes de Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que celle qui leur étoit opposée. Dans la nuit, M. de Turenne voulut se saisir d'un village & y mettre son Infanterie, afin de changer la forme de l'aile gauche qu'il ne trouvoit pas bien placée. Après avoir perdu trois ou qua-

1656. tre heures dans cet embarras; il crut que le meilleur étoit de laisser l'Armée comme elle étoit, & fit faire en deux heures quelques petits redans à la tête de l'aile gauche. On dit que l'ennemi s'étoit approché croyant que nous nous retirions. Comme le jour vint, les ennemis vinrent reconnoitre, & il y eut quelques escarmouches, en quoi se passa toute cette journée. Le lendemain au matin ils marchèrent vers Lens, avec beaucoup d'ordre : comme ce sont de grandes plaines, cela empêche la confusion dans la marche. Il y eut assez d'escarmouches dans leur retraite, ce qui commença un peu à faire changer la situation des esprits dans les deux Armées. M. de Turenne au Camp de Lens avoit fait souvent faire l'exercice à l'Infanterie; ce qui y avoit remis un peu de vigueur. Les ennemis allèrent se loger auprès de Douai, d'où quelques jours après ils détachèrent un Corps d'Infanterie pour aller assièger S. Guislain, pendant qu'ils couvriroient le siège avec leur Armée: la situation du pays leur donnoit cette facilité, & rendoit le secours de la Place impossible. Comme ils attaquoient aussi avec peu de gens, le reste de leur Armée suffisoit pour empêcher qu'on n'entreprît rien en Flandre. M. de Turenne, dès que l'ennemi fut délogé de

de-

devant lui, envoya S. Martin, Lieutenant de l'Artillerie, trouver M. le Cardinal qui étoit à La Fère, afin de donner ordre à tenir de l'Artillerie prête & des outils emmanchés, dans la pensée que M. de Turenne eut qu'il pourroit assièger La Capelle qui étoit si éloignée du lieu où il étoit, qu'il croyoit que les ennemis n'en auroient aucun soupçon. M. le Cardinal aiant laissé au choix de M. de Turenne les mesures qu'il faloit prendre, il partit d'auprès de Béthune, passa par Arras, fit semblant de marcher vers la rivière de Somme, pour dérober sa marche à la garnison de Cambrai ; & coulant tout du long de la rivière, laissa son Infanterie derrière & alla investir La Capelle. 1656.

M. le Prince avoit détaché un Corps sous le Comte de la Suze, qui devoit se jetter dans la Place ; mais étant logé à deux heures de La Capelle, & n'aiant point de nouvelles de l'Armée du Roi, il n'entra point, & ne l'essaya qu'après avoir appris que la ville étoit investie. M. de Turenne avoit pris en passant quinze cens hommes de pied qui venoient de Condé, avec lesquels & la Cavalerie on commença à se retrancher. Quelques troupes du Corps de M. de la Suze tâchèrent inutilement d'y entrer la prémière nuit; mais la seconde, le fils

1656. de M. de Chamilli Gouverneur s'y jetta avec environ quatre-vingts chevaux, après avoir passé tout au travers des escadrons qui étoient autour de la Place. L'Infanterie arriva le second jour après la Cavalerie; & comme il n'y avoit pas plus de deux cens hommes dans la Place, on emporta en une nuit la contrescarpe, on prit trois demi-lunes, & passant le fossé on attacha des soldats au bastion, qui étant très bien revêtu, ils ne s'y purent pas tenir. Tous ces dehors que l'on prit étoient très bien fraisés & palissadés. Cependant les ennemis s'étant rassemblés à S. Guislain, résolurent de faire lever le siège de La Capelle, & y marchèrent en diligence dans l'espèrance qu'ils pourroient retomber sur S. Guislain; la situation du pays donnant sujet de se fier sur ces mesures.

M. de Turenne sut que toute l'Armée des ennemis aiant levé le siège de S. Guislain arrivoit à Avesnes, une heure après que tous les dehors de La Capelle furent emportés; cela obligea à presser le siège. Quoique la Place de La Capelle fût fort petite, la circonvallation avoit plus de trois lieues de tour: mais comme il y avoit des bois autour de la Place qui empêchoient qu'une Armée ennemie ne pût donner jalousie par

tous

tous les endroits, on fit travailler en di- 1656.
ligence à la tête par où l'ennemi pouvoit venir, qui avoit un grand front; & la nuit, comme on ne craignoit pas la Place, on en tenoit l'Armée fort près, afin d'aller promtement au quartier d'où les ennemis s'approcheroient. Ils s'avancèrent sans perdre de tems à une heure de la circonvallation; mais étant fort fatigués d'une pluye continuelle pendant deux jours de marche qu'ils avoient faite en grande diligence, ils ne trouvèrent pas à propos de combattre, & demeurèrent deux jours à cette distance du Camp de l'Armée du Roi. Les soldats qui s'étoient avancés la prémière nuit jusqu'à la muraille du bastion, n'aiant pu y demeurer, on y fit des trous à coups de canon, dans lesquels les mineurs se logèrent, & la Place se rendit le quatrième jour, en présence de l'Armée ennemie.

Après la reddition de La Capelle, M. le Prince envoya de ses troupes dans Rocroi, & les Espagnols se sentirent hors d'état de retourner si-tôt devant S. Guislain. Ils allèrent se loger à Maubeuge, & le Roi avec M. le Cardinal arrivant à Guise, ils trouvèrent à propos de faire jetter un grand convoi dans S. Guislain. Il y avoit grande apparence que les ennemis se remettroient dans

leur

1656. leur vieux Camp, devant cette Place, qui étoit fort avantageux, pour empêcher que l'on n'y allât avec le convoi, & même avec l'Armée: néanmoins M. le Cardinal ne laissa pas de croire que le Roi devoit hazarder ce voyage. Il partit donc de Guise avec l'Armée, & venant se loger auprès du Quesnoi, le lendemain M. de Turenne s'étant avancé à une heure de la Place, y envoya M. de Castelnau avec quatre ou cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois, & beaucoup de munitions de guerre. L'ennemi ne s'étant pas trouvé en état de l'empêcher, marcha auprès de Mons qui n'est qu'à une heure de S. Guislain, & se montra devant la Place deux heures après que les troupes qui avoient mené le convoi furent retirées. Il y avoit un méchant Château, que l'on prit dans cette marche. De là le Roi s'en alla à Guise, & comme la saison étoit fort avancée, il retourna à Paris bientôt après.

Les ennemis ne furent plus en état d'assièger S. Guislain, & l'Armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de Novembre: alors elle repassa la Somme pour se mettre dans ses quartiers en France, & celle de l'ennemi se retira entre Mons & Namur, où après avoir demeuré quelque tems dans les

les villages, on la sépara dans les pays où elle a accoutumé d'être. L'Armée du Roi fut distribuée dans les villages, & on commença cette année-là à y mettre de l'Infanterie, à qui on donnoit des Places comme à la Cavalerie, tant aux Officiers qu'aux Soldats. 1656.

Pendant l'Hiver les ennemis aiant pratiqué des intelligences avec quelques Officiers Irlandois qui étoient dans S. Guislain, & qui leur avoient promis de faire révolter les soldats quand ils en approcheroient, vinrent se mettre autour de la Place avec quelques troupes tirées des garnisons, & attaquèrent les dehors qu'ils emportèrent. Quoique l'intelligence ne réussît point, ils continuèrent le siège & prirent la Place en six ou sept jours de tranchée ouverte. M. de Schomberg y commandoit avec une garnison de six cens hommes, & s'en revint avec capitulation au Quesnoi. Il n'y eut rien de fort considèrable à la Cour cet Hiver, où le plein pouvoir demeuroit entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. 1657.

Le Traité aiant été fait avec le Protecteur d'Angleterre, il promit de fournir six mille hommes que le Roi payeroit, pour entreprendre le siège de Dunkerque ou de Gravelines; & l'on convint que la prémière que l'on prendroit,

lui

1657. lui feroit remise entre les mains; & que si c'étoit Gravelines, que ce lui feroit un otage jusqu'à ce que Dunkerque fût pris, qu'on lui mettroit entre les mains, & Gravelines seroit rendu au Roi.

L'Armée se mit en campagne au commencement de Mai, avec intention de faire ce qui se pourroit du côté de la mer. M. de Turenne fut quelque tems à Amiens avant la Cour, afin d'assembler l'Armée. La lenteur des Officiers à faire leurs recrues, & celle des Anglois qui ne débarquèrent auprès de Calais que bien avant dans le mois de Mai, donnèrent du tems aux ennemis d'être ensemble en Flandre. Comme le Roi ne tenoit aucun passage pour y entrer, on n'espèroit le succès des entreprises du côté de la mer, que parce qu'elles se feroient de si bonne heure, que l'Armée des ennemis ne pourroit pas être rassemblée. Ces mesures furent rompues du côté de la Flandre, qui est un pays si serré, qu'il n'y a point de projet apparent à y faire, quand on n'y tient point de passage, & qu'il y a une Armée ennemie pour s'y opposer. M. le Maréchal de la Ferté étoit avec un Corps d'Armée vers le Luxembourg, afin d'attaquer Arlon, s'il le trouvoit dégarni; ou tout au moins avec intention d'y arrêter le Corps d'Armée de M. le Prince,

ce, qui hivernoit depuis quelques années 1657.
en ce pays-là & en ceux de Gueldres, Juliers & Brabant.

M. le Cardinal vint à Amiens, où M. de Turenne résolut avec lui que l'Armée marcheroit vers la Lys; que le Roi s'en iroit à Montreuil, afin de donner jalousie à l'ennemi du côté de la mer; & que l'on retourneroit tout d'un coup sur Cambrai, qui étoit entièrement dégarni. Pour donner plus d'apparence à ce dessein, & faire que les ennemis ne pourvussent pas à Cambrai, il faloit que les Anglois ne débarquassent qu'au même tems que l'Armée du Roi arriveroit devant Cambrai; parce qu'autrement le séjour de l'Armée dans le Boulenois auroit donné du soupçon à l'ennemi que l'on marchandoit à entrer en Flandre, & incontinent le feroit songer à mettre des gens dans Cambrai, où l'on pouvoit aller en deux jours de marche. De l'autre côté, on ne jugeoit pas à propos que M. le Maréchal de la Ferté repassât la Meuse & quittât le Luxembourg, de peur que M. le Prince avec son Corps d'Armée, voyant qu'il avoit la tête tournée pour venir en Flandre, ne marchât aussi vers Cambrai. Ces considèrations faisoient que M. de Turenne, sans les Anglois & sans l'Armée de M. le Maréchal de la Ferté, vouloit se mettre devant

1657. vant Cambrai, aimant mieux hazarder à y laisser entrer quelque secours, & en ce cas-là ne continuer pas le siège, que de découvrir son dessein en y allant avec plus de précaution, & en faisant approcher les Anglois & M. de la Ferté; ce qui auroit engagé les ennemis à mettre la Place dans un état que l'on n'auroit pu songer à l'attaquer. Etant parti d'auprès de Béthune, il marcha avec toute sa Cavalerie, & en un jour & une nuit il arriva devant la Place, aiant passé l'Escaut au-dessus de la ville, & fait le tour de la Citadelle. Il rencontra M. de Castelnau qu'il avoit envoyé avec une bonne partie de la Cavalerie entre Cambrai & Bouchain, & l'Infanterie étant arrivée avec un pont de bateaux le soir du même matin que M. de Turenne y étoit avec la Cavalerie, on fit en une heure le pont pour se communiquer; & aiant distribué les outils le même jour, on commença à sept heures du soir à travailler aux lignes. On n'avoit aucune langue de l'ennemi, & M. de Turenne savoit bien qu'avec toute la diligence qu'une Cavalerie peut faire, celle des Espagnols en Flandre ne pouvoit y être que le lendemain, auquel tems il croyoit pouvoir être fermé ou par des lignes, ou par les bagages de l'Armée & par les charettes de vivres, de manière que nulle

nulle Cavalerie ennemie ne pourroit passer. Comme il venoit du côté de la Flandre pour investir Cambrai, il ne savoit rien de M. le Prince, qu'il croyoit vers la Meuse. M. de Condé pressé par les Espagnols de marcher en Flandre, qu'ils aimoient mieux sauver & laisser courir hazard aux Places de Luxembourg, arriva le même matin avec toute sa Cavalerie à Valenciennes, que M. de Turenne arrivoit devant Cambrai; & en aiant été averti par divers couriers du Gouverneur qu'il envoya à Bouchain, comme il commença à voir paroître l'Armée du Roi, & aussi par les coups de canon de la Citadelle & de la Ville, il s'en vint à Bouchain avec sa Cavalerie, qui n'est qu'à deux heures de Valenciennes, & il y en a autant de là à Cambrai. Il arriva vers les dix heures du matin à Bouchain, vit tout ce jour-là l'Armée du Roi défiler vers Cambrai; & quoique beaucoup de gens lui conseillassent d'attendre les troupes d'Espagne pour secourir la Place, il jugea bien que la difficulté s'augmenteroit, s'il donnoit le tems de travailler aux lignes: dès la même nuit que l'on avoit investi Cambrai, sur les onze heures du soir, il marcha par les plaines, qui est le seul pays qu'il y ait autour de Cambrai, droit à la 1657.

1657. Citadelle, avec près de trois mille chevaux sans Infanterie.

M. de Turenne, averti à l'entrée de la nuit qu'il étoit arrivé neuf escadrons de Cavalerie à Bouchain, crut que c'étoient des troupes d'Espagne qui vouloient entrer dans la Place, & pensant qu'ils éviteroient le lieu où étoit le Camp, pour prendre le tour & entrer sans rencontrer personne, il s'alla poster dans l'endroit où ils devoient passer avec sept ou huit régimens de Cavalerie, laissant toutes les troupes étendues le long de la plaine. On ne sait pas bien si M. le Prince fut égaré par le guide qui vouloit, à ce qu'on dit, le mener par un autre endroit, pour éviter le Camp; mais il s'en vint par le grand chemin de Bouchain à la Citadelle. Il avoit vingt-cinq ou vingt-six escadrons, trois escadrons de front, & les autres derrière sur trois colonnes. Ils ne trouvèrent à leur chemin que quatre ou cinq escadrons de Cavalerie de l'Armée du Roi, qui aiant fait quelques décharges, & une partie ne s'opposant pas au front, les laissèrent passer avec peu de perte. Un escadron de Clérembaut avec lequel étoit M. de Varenne, chargea celui où étoit M. le Prince, le suivit jusques sur la contrescarpe de la Citadelle & fit beaucoup de prisonniers: il y en eut aussi quelques-

uns

uns qui se trouvèrent embarrassés dans l'obscurité de la nuit; mais M. le Prince se trouva une heure devant le jour sur les fossés de la Citadelle avec toutes ses troupes, à la réserve de vingt-cinq ou trente Officiers & trois ou quatre cens cavaliers qu'il perdit. M. de Turenne étoit fort éloigné de là, & on lui avoit amené le Lieutenant-Colonel du régiment d'Enguien, qui fut pris comme M. le Prince entroit dans le Camp. Aiant marché vers ce côté, il ne put pas apprendre avant qu'il fût jour, s'il étoit entré ou non un Corps dans Cambrai. 1657.

Le jour commençant à paroitre, M. de Turenne vit toutes les troupes de l'ennemi en bataille sur la contrescarpe de la Citadelle, & ordonna aussi-tôt à M. de Castelnau, qui étoit de l'autre côté de l'Escaut, de repasser en-deçà, & ne délibèra pas à lever le siège; ne l'aiant entrepris que sur l'assurance qu'il trouveroit peu de gens dans la Place, & persuadé que s'il battoit le secours des Espagnols, qui ne pouvoit pas être fort considèrable la prémière ni la seconde nuit, qu'il pourroit continuer aisément le siège: mais l'arrivée de M. le Prince à Bouchain, le jour qu'il investit Cambrai, & la résolution que le Prince prit d'entrer lui-même dans la Place, (ce qui

1657. fut une chose fort hardie,) rompit tout-à-fait les mesures de M. de Turenne, & l'obligea d'assembler toutes les troupes. Aiant levé tous les ponts de l'Escaut, & remis dans les chariots tout ce qui put être déchargé dans un blocus d'une nuit, il commença à marcher entre Cambrai & le Catelet.

Comme M. de Castelnau avoit achevé de passer l'Escaut, & qu'il rechargeoit son pont, il y parut quelque Cavalerie de l'Armée d'Espagne, que M. le Prince, étant arrivé à Bouchain, avoit fait hâter. Il n'y eut aucune escarmouche considèrable à l'arrière-garde, & l'Armée du Roi, après avoir séjourné deux jours auprès de Cambrai, se rapprocha de S. Quentin, où le Roi qui étoit en Picardie arriva quelques jours après. Cette tentative de Cambrai aiant donné le tems aux ennemis de se mettre ensemble, les entreprises depuis la mer jusqu'à l'Escaut devinrent comme impossibles; de sorte que l'on fit avancer les Anglois vers S. Quentin, qui avoient débarqué au nombre de près de six mille hommes, & le Roi y vint avec M. le Cardinal: M. de Turenne y étant allé, il fut résolu que l'on envoieroit proposer à M. le Maréchal de la Ferté d'attaquer Arlon ou Montmédi, croyant que l'attaque d'une petite Place en Luxembourg

bourg pourroit faire prendre un mauvais parti à l'ennemi ; ce que l'on aimoit mieux faire que de se mettre devant une grande Place, après avoir donné le tems aux Espagnols de se rassembler ; ce qui lui auroit donné moyen ou d'entrer en France, ou d'attaquer quelque Place que l'on ne pouvoit pas bien garnir, quand une Armée est occupée à un grand siège, & qu'elle a beaucoup de Places à garder. C'est ce qui fit prendre la résolution d'attaquer Montmédi, à quoi M. le Maréchal de la Ferté donna les mains : & quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cause du roc, néanmoins on se flatta que l'on y trouveroit peu de gens, comme en effet il n'y avoit pas plus de quatre cens hommes. 1657.

M. de Turenne envoya quatre mille hommes de pied à M. le Maréchal de la Ferté, & fit approcher de lui le Corps des Anglois, afin de s'opposer à l'Armée des ennemis ; & mettant quelque Infanterie dans Landrecies & dans le Quesnoi, il se tint à la tête de la frontière afin d'empêcher que les ennemis n'entreprissent de secourir Montmédi, ni de rien faire de considèrable. Le siège donc commença, & M. de Turenne y marcha une fois avec sa Cavalerie, sur un avis que l'ennemi marchoit entre la Sambre & la Meuse pour y aller. Il y retourna une

1657. une seconde fois, toute l'Armée de l'ennemi aiant été jusqu'à Charlemont qui est sur la Meuse, d'où ils retournèrent en diligence par la Flandre jusqu'à Calais, pour une entreprise qu'ils avoient sur cette Place, laquelle manqua: & M. le Cardinal qui étoit à La Fère avec le Roi, envoya promtement des Mousquetaires de Sa Majesté à Ardres, lesquels avec de la Cavalerie que M. de Castelnau y envoya aussi, empêchèrent que l'ennemi après avoir manqué son entreprise sur Calais, ne s'arrêtât à Ardres: mais s'étant rafraichis près de quinze jours, ils se rapprochèrent encore de la frontière & vinrent jusqu'à Ribemont.

Le siège de Montmédi dura beaucoup plus que l'on ne l'avoit cru, à cause des rochers qui se trouvoient près de la contrescarpe; ensorte que les ennemis étonnés de la longueur du siège, après toutes ces tentatives pour la secourir, & d'avoir marché à Calais, se résolvoient encore de faire semblant d'entrer en France, après avoir envoyé M. de Marcin avec un Corps en Luxembourg, pour tâcher de secourir Montmédi: mais ils ne demeurèrent qu'un jour à Ribemont, & se retirèrent de là dans leur pays. M. de Turenne envoya encore un renfort de troupes à Montmédi; de sorte qu'après plus de deux mois de tranchée ouverte

la

la Place se rendit, les ennemis n'aiant rien entrepris, & leur Armée s'étant fort ruinée en diverses marches qui avoient fort mal succédé. On avoit resté quelque tems dans une fort mauvaise opinion du siège de Montmédi; ce qui obligea le Roi de s'en approcher, & ensuite la Reine qui étoit demeurée à La Fère, s'y en alla trouver le Roi, lequel fut toujours à Sténai, allant de tems en tems se promener pour voir le siège. 1657.

Quand la Place se rendit, toute l'Armée des ennemis étoit entre la Sambre & la Meuse, & M. le Cardinal proposa à M. de Turenne le siège de Rocroi; ce que les ennemis jugeant faisable, s'en approchèrent avec toute leur Armée. M. de Turenne étoit à quatorze ou quinze lieues de l'endroit où étoit la Cour, & savoit bien que l'on n'avoit rien de règlé pour les entreprises; la Cour croyant toutes choses bonnes, pourvu qu'elles pussent réussir: mais lui, voyant que l'ennemi s'étoit avancé vers Rocroi, résolut de marcher de grand matin, de les prévenir, & d'arriver en Flandre avant eux. Il avertit, en commençant à marcher, M. le Cardinal de son dessein; & toutes les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, tant celles qui étoient de son Corps, que celles qu'on lui avoit envoyées, demeurèrent auprès de Montmédi,

1657. M. de Turenne envoya cinq cens chevaux au-devant & manda à M. de Ciron qui le conduisoit de prendre le tour par Lilers, où il campa le soir à une heure & demie de S. Venant; & le lendemain M. de Ciron, en étant parti assez tard, s'en vint le matin trouver M. de Turenne, avec une partie des troupes qu'il avoit mises à l'avant-garde, n'aiant pas nouvelles des ennemis, dont un Corps de mille ou douze cens chevaux renforcé des garnisons d'Aire & S. Omer, sous la conduite de M. de Boutteville, eurent nouvelle par Aire, que ces bagages étoient campés auprès de Lilers; & étant partis de la Motte-au-bois, s'en vinrent par Aire droit à Lilers: ils trouvèrent le bagage dans la marche, une partie étant déja assez près du Camp. Comme ce sont tous défilés où la tête ne peut pas secourir la queue, trois régimens de Cavalerie & le régiment d'Infanterie d'Alsace, qui étoit à l'arrière-garde, furent chargés par cette Cavalerie, rompus, & une partie du bagage pris; on sauva beaucoup de chevaux, mais il y eut beaucoup de régimens qui firent une perte fort considèrable. On n'en eut que bien tard l'allarme au Camp, & beaucoup de Cavalerie y courut en desordre; ils prirent quelques prisonniers de l'ennemi qui s'étoient trop arrêtés, & qui

qui n'eurent pas le loisir de piller le reste du bagage. 1657.

Il y eut tout ce jour-là beaucoup d'abattement à cause de cette perte; il y arriva néanmoins des outils avec lesquels on commença à travailler en diligence; & comme le pays est fort couvert & serré, les ennemis ne pouvoient ni voir l'état auquel étoit l'Armée du Roi, ni s'élargir pour venir en bataille l'attaquer, quoiqu'ils fussent fort proches & qu'on ne fût pas retranché. On ne rassembla aucun quartier; mais on se fioit, en leur opposant peu de troupes, à la difficulté qu'ils avoient à venir.

La tranchée n'étoit pas ouverte, & l'ennemi croyant que c'étoit sa présence qui l'empêchoit, vint se loger à une portée de canon d'un village par lequel on entroit au Camp, & qui étoit le lieu le plus aisé à l'attaquer. Il trouva, en venant s'y loger, qu'il y arrivoit quelques caissons qui portoient du pain de Béthune. Trois escadrons qui les conduisoient se mirent à l'arrière-garde, & faisant entrer le convoi en sûreté, furent chargés par beaucoup d'escadrons de l'ennemi qui faisoient l'avant-garde de leur Armée, & furent renversés jusques dans la barrière qui étoit au village, dont quelques charettes de vivandiers qui marchoient après le convoi, empêchoient l'en-

1657. l'entrée. C'étoit à quatre heures après midi, & cela vint si promtement, qu'il n'y eut que quelques mousquetaires qui étoient à la barrière qui tirèrent quelques coups. Toute l'Infanterie étant au travail, se trouva fort loin de ce lieu-là. M. de Turenne étoit dans le Camp, qui courut au bruit & n'avoit que douze ou quinze personnes avec lui, entre lesquelles étoit M. d'Humières, qui s'avançant, arriva à la barrière où les ennemis étoient déja. M. de Turenne y arriva en même tems; de manière que les ennemis, qui n'avoient point de dessein formé sur le Camp, se retirèrent vers le leur qui n'étoit pas à plus de mille pas de là. S'ils avoient eu des Dragons ou de l'Infanterie à leur avant-garde, il est certain qu'ils pouvoient en ce tems-là mettre une grande confusion dans l'Armée qui étoit fort séparée. M. de Turenne voyant que l'ennemi n'avoit autre dessein que de l'empêcher d'ouvrir la tranchée, & sauver par ce moyen la Place, par l'appréhension que l'on avoit du voisinage de leur Armée, dans un tems que celle du Roi n'étoit ni plus d'à moitié retranchée, ni pourvue de choses nécessaires pour un siège; connut fort bien que le retardement ne feroit que rendre les choses plus difficiles, & ôter les raisons d'entreprendre, au-

lieu

lieu d'en fournir: de ſorte qu'il ouvrit la tranchée dès le ſoir même. 1657.

La Place, quoique de conſéquence aux ennemis, à cauſe du paſſage de la Lys, n'étant pas de celles qui puiſſent faire appréhender les évènemens des grands ſièges, l'ennemi ne prit pas de réſolution cette nuit; il demeura tout le jour dans ſon Camp. Après quelques eſcarmouches, & après que M. le Duc d'Yorck & M. le Duc de Gloceſtre euſſent parlé avec beaucoup d'Officiers François de leur connoiſſance, la nuit ſuivante les Eſpagnols marchèrent en diligence devant Ardres, aiant envoyé le jour auparavant les troupes qui étoient vers Aire, pour inveſtir la Place.

Toute la nuit que les ennemis délogèrent, on ne put pas ſavoir leur deſſein, & même la nuit d'après; n'aiant point d'autre nouvelle que celle qu'ils marchoient vers Aire: on crut qu'ils faiſoient le tour du Camp pour l'attaquer par un autre côté; de ſorte que les tranchées ne s'avançoient qu'à l'ordinaire. Mais auſſi-tôt que M. de Turenne ſut qu'ils arrivoient devant Ardres, il fit emporter la contreſcarpe par ſon régiment d'Infanterie qui étoit de garde. (1) Il y avoit un grand foſſé plein d'eau pour

(1) Le Vicomte tait ici la belle action qu'il fit, en fai-

1657. pour y aller ; de manière qu'il s'y noya quelques soldats, & on fit le logement, sans le combler qu'après qu'il fut fait : on y perdit bien cent soldats, & près de vingt-cinq Officiers tués ou blessés. Les assiégés qui en faisoient leur capitale défense s'y opiniâtrèrent fort, & ce fut une des plus difficiles actions qui se soit vue dans les sièges. Cela pressa si fort les ennemis, que la garde qui suivit aiant encore emporté un ouvrage, ils demandèrent à capituler, voyant toute la Cavalerie de l'Armée qui portoit des fascines pour remplir le fossé de la Place. M. de Turenne aiant parlé aux otages à la tête du travail, pressa si fort la reddition, que dans une heure on fut maître d'une porte. Il commanda à l'instant à quatre ou cinq mille chevaux de marcher à Ardres en passant près des portes d'Aire, afin que la Place tirât le canon : l'Armée qui étoit devant Ardres vit que S. Venant étoit pris, & ainsi cessa de continuer le siège. C'est ce qui en effet sauva la Place ; car les ennemis sachant qu'il n'y avoit que des dehors en état de défense, ne firent qu'une faute, qui étoit de ne pas les emporter la première nuit qu'ils arrivèrent : mais les aiant atta-

ta-

faisant couper sa vaisselle pour la distribuer aux soldats.

taqué la seconde, & ne trouvant personne pour les défendre, ils descendirent la même nuit dans le fossé par trois endroits, la descente n'étant pas difficile; & attachèrent des mineurs à une courtine & à un bastion: ce fut cette même nuit-là qu'ils entendirent le canon à Aire, & firent sommer diverses fois la Place, & eurent nouvelle le matin que toute l'Armée du Roi marchoit à Ardres; ils crurent ainsi que l'avant-garde étoit l'Armée même, prirent l'allarme, & se retirèrent dans la Flandre sur les onze heures du matin le même jour: ils laissèrent quelques mineurs attachés au bastion, & quelques postes d'Infantèrie qu'ils ne purent retirer le jour. Il est certain qu'Ardres auroit été pris, n'y aiant pas deux cens hommes dans la Place, si on l'avoit assiègé selon les règles. 1657.

M. de Turenne aiant marché ce jour-là sept lieues avec l'Armée, apprit le soir que celle des ennemis s'étoit retirée en Flandre: après s'être rafraîchi trois jours, il retourna par S. Venant passer la Lys, & fit prendre la Motte-au-bois, Château qui incommodoit fort S. Venant, & commanda qu'on le fît raser. Sachant que l'Armée de l'ennemi étoit près de la Colme, mais incertain si elle l'avoit passée, & esperant en trouver u-

1657. ne partie en-deçà, il laissa son bagage dans le Camp, avec ordre de marcher jusqu'à Cassel, & d'y demeurer; & lui avec l'Armée alla en un jour depuis Merville jusqu'à La Berge: le tems fut si mauvais, qu'il n'y eut qu'une partie de l'avant-garde qui y pût arriver avec peu d'ordre. On apprit par des prisonniers, que toute l'Armée des ennemis étoit au-delà de la rivière, & on les fut reconnoitre le lendemain: on vit qu'ils achevoient de s'y retrancher; & le tems étant perdu d'entreprendre quelque chose, l'Armée alla à Wate, où M. de Turenne aiant appris que les ennemis quittoient le poste de Bourbourg, & avoient gardé le Fort de Rupt, il empêcha par sa diligence qu'ils ne coupassent les digues, résolut de passer la Colme, & d'assièger Mardyck. Il envoya le sieur Talon à Londres, pour en faire la proposition à M. le Protecteur, aiant toujours eu ordre de la Cour de s'approcher de la mer quand il le pourroit, & sachant bien que c'étoit l'intention d'exécuter le Traité fait au commencement de la Campagne. Comme on ne peut agir que selon le tems que l'ennemi donne, M. de Turenne crut ne devoir pas négliger celui-ci, quoique la saison fût fort avancée, pour commencer des conquêtes en Flandre.

Le mois de Septembre fut presque fini, quand M. Talon alla en Angleterre. On prit néanmoins le Fort d'Hennuin, qui étoit un passage, & l'on prépara toutes les choses nécessaires, tant vivres qu'artillerie, pour entreprendre un siège. L'Armée séjourna neuf ou dix jours à Wate, pendant lesquels il ne se passa rien de considèrable: ce séjour fit croire aux ennemis que l'on ne songeoit pas à aller plus avant; de sorte qu'ils avoient résolu d'abord de faire sauter le Fort de Mardyck, & avoient commencé à creuser des mines sous les bastions; mais se flattant ensuite que l'incommodité de la saison & la difficulté des chemins empêcheroient le siège de la Place, ils firent cesser le travail, & y mirent garnison. M. de Turenne qui ne pouvoit assièger ni Gravelines, ni Dunkerque, dans une saison avancée; la prémière, à cause de la bonté de la Place, & la dernière, à cause que l'ennemi étoit campé sous ses murs; résolut d'aller à Mardyck, sans avoir de nouvelles positives de ce que pensoit M. le Protecteur. Il savoit bien que la Flotte d'Angleterre étoit à la rade, & aimoit mieux commencer une chose, quoique très difficile, que d'achever la Campagne sans rien faire davantage: ainsi aiant envoyé son bagage sous Calais, avec cinq ou six 1657.

1657. régimens de Cavalerie, il marcha à Mardyck. Il faloit que toute l'Armée passât sur une digue, & s'avançât dans un pays où il n'y avoit de retraite que par le même chemin par lequel on alloit: on commanda à toute la Cavalerie de porter des palissades, & à l'Infanterie des fascines, n'y aiant point de bois auprès de Mardyck, lequel est si proche de Dunkerque, où étoit l'Armée des ennemis, qu'il faloit planter des palissades en y arrivant.

Les ennemis avoient dans la Place six ou sept cens hommes, composés de trois régimens Italiens, & le reste d'Espagnols & de Walons: on fut deux jours que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans la fosse, à cause du vent, & que l'on voyoit passer des bateaux qui alloient de Dunkerque à Mardyck, ce qui rendoit le siège fort difficile; & aussi le manque de fourage faisoit voir que l'Armée ne pourroit pas y demeurer longtems. M. de Turenne balança un jour entier, s'il commenceroit le siège; & M. de Castelnau l'y aiant déterminé, l'on résolut d'ouvrir la tranchée, & d'emmener du canon pour battre le Fort du Bois. Voyant que les ennemis vouloient l'abandonner, quelque Cavalerie courut sur le bord de la mer, entre les deux Forts: aiant ôté par ce moyen la

com-

communication de la mer, on poursuivit, avec plus de plaisir, la résolution qui étoit prise d'ouvrir la tranchée; ce qui se fit cette nuit, où les Gardes entrèrent, & on s'approcha fort près de la contrescarpe. Le lendemain on y fit une attaque générale; & on l'emporta de tous les côtés; & s'y étant logé, on commença sans perdre de tems, à la percer, pour descendre dans le fossé de la Place: le matin, comme on y jettoit des fascines pour le combler, les ennemis demandèrent à capituler, & n'étant point reçus à se rendre que prisonniers de guerre, après avoir rompu deux ou trois fois en cinq ou six heures la trève, ils acceptèrent la capitulation, & sortirent le lendemain au matin tous prisonniers de guerre, excepté le Gouverneur & un Capitaine Espagnol, venu en otage, que M. de Turenne renvoya: on laissa seulement aller à Dunkerque quelques Officiers, pour solliciter la liberté des autres, qui furent renvoyés en France, & dispersés dans les Villes. 1657.

Après la prise de Mardyck, la conservation en étoit bien plus difficile que n'en avoit été la conquête; parce que M. de Turenne avoit mieux aimé passer par-dessus beaucoup de considérations, pour entreprendre quelque cho-

1657. se, que d'achever la Campagne sans rien faire. Comme il avoit marché au siège de Mardyck sans avoir de réponse positive de M. le Protecteur, s'il vouloit faire les choses nécessaires pour sa conservation, la Place étant prise, il se rencontra beaucoup de difficultés à prendre un parti. L'Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit à la Cour, arriva dans cet intervalle, & apporta les ordres à M. de Turenne, de faire toutes choses possibles pour le siège de Dunkerque ou de Gravelines. Quoique l'un & l'autre fût impossible, néanmoins M. le Cardinal étoit bien aise de contenter M. le Protecteur, en faisant la proposition : l'Armée ennemie campée sous Dunkerque, empêchoit de songer à ce siège. M. de Turenne résolut une fois de demeurer quelques jours dans le Camp, pour fortifier Mardyck; mais le manque de fourages, & le tems qu'il faut pour mettre en état une Place dénuée de toutes choses, lui faisoit songer aussi à raser la Place; mais ce parti, quoique le plus sûr, avoit de si mauvaises conséquences, à cause de l'alliance avec les Anglois, qu'il ne put s'y résoudre: il se trouva dans cette situation, où lorsqu'il n'y a rien de bon à faire, on se contente de choisir le moins mauvais. J'ai oublié de dire que M. de Scomberg avoit

été

été laissé à Bourbourg avec près de deux 1657.
mille hommes, pour garder le passage, & conserver cette Place, qui étoit entierement rasée ; mais elle donnoit autant de difficulté à être mise en état que Mardyck. M. de Turenne crut qu'en s'approchant de Gravelines, il pourroit peut-être trouver moyen de l'investir, & d'y passer tout l'Hiver, & par ce moyen conserver Mardyck & Bourbourg ; mais sa pensée n'étoit pas bien fondée, & dans tout ceci il n'y avoit aucuns principes bien sûrs, sur lesquels on pût former une résolution. Il arriva aussi qu'il plut beaucoup la nuit & le jour que l'Armée décampa ; de sorte qu'il fut impossible de s'arrêter près de Gravelines, & l'Armée repassa au-delà de Bourbourg, où les chemins devinrent si mauvais, que l'on fut obligé de laisser le canon. Toute l'Armée, & principalement l'Infanterie, se débanda entièrement pour aller chercher des lieux où il y avoit du bois pour se chauffer, après avoir été trois jours sur des digues, avec des incommodités qui ne se peuvent exprimer. Personne dans ce tems-là ne vouloit demeurer à Bourbourg ; & sans M. de Schomberg qui y resta, il est certain qu'il eût falu abandonner la Place. M. de Varenne avoit été blessé à Mardyck.

1657. M. de Turenne voyant qu'il faloit céder au mauvais tems, laissa près de deux mille hommes à Bourbourg, sept ou huit cens Anglois à Mardyck, & marcha à Ruminghen, lieu le plus proche où il pût trouver de la terre ferme pour camper, & résolut de faire des chemins pour porter les provisions de là à Bourbourg, espèrant que le séjour de l'Armée dans ce poste pourroit empêcher le siège de Mardyck : il doutoit néanmoins lui-même de la réussite, & personne ne croyoit la chose faisable. En effet, l'entreprise étoit difficile : c'étoit dans le mois d'Octobre : Bourbourg étoit une Place rasée, qui manquoit de tout; il faloit accommoder les canaux, pour aller depuis Calais à la rivière d'Aa, & y dresser des Forts & des ponts; enfin il faloit envoyer les soldats du Camp de Ruminghen à trois grandes heures de Bourbourg, pour travailler à tous les ouvrages, sans qu'il y eût en aucun lieu ni bois, ni couvert. Le long séjour de l'Armée dans ce Camp, qui dura près de six semaines, donna de la facilité à tous ces travaux. Jaquier, Munitionnaire général, se chargea de rendre les canaux navigables, & en vint à bout, avec le travail de beaucoup de gens de Calais. M. de Castelnau & M. le Marquis d'Uxelles entreprirent chacun un

Fort

Fort ſur la rivière d'Aa, qu'ils mirent 1657.
en état, avec des ponts ſur la rivière ; & M. de Schomberg fit travailler à ſa Place.

Les ennemis ſe flattant toujours que l'Armée ſe retireroit, n'attaquèrent point Mardyck. L'Ambaſſadeur d'Angleterre étoit fort en peine de la Place, & s'il devoit demander qu'on l'abandonnât : il avoit fort ſouhaité que l'Armée du Roi retournât à Mardyck, pour fortifier la Place : il en voyoit fort bien l'impoſſibilité ; mais il vouloit ſe décharger de ſa garde. M. de Turenne voyant que les ennemis négligeoient la Place, avoit propoſé d'y envoyer des Mineurs, pour faire ſauter les baſtions ; mais l'Ambaſſadeur d'Angleterre aiant repréſenté que cette conduite feroit voir à M. le Protecteur que l'on ne vouloit point continuer le Traité, M. de Turenne réſolut de hazarder plutôt la priſe de la Place par les ennemis, que d'encourir une meſintelligence aſſurée avec les Anglois : il y envoya donc deux ou trois cens François pour ſe poſter ſur la contreſcarpe, qui étoit demeurée près d'un mois dans un tel état, que les ennemis l'auroient emportée en ſix heures.

Quelques jours après que les François y furent entrés, les ennemis firent une tentative, dont on n'a pas pu bien ſa-

1657. voir la raiſon, ſi ce n'eſt qu'ils avoient quelque intelligence dans la Place : ils ne raſèrent point le bas Fort, comme ils le pouvoient, demeurèrent toute la nuit aſſez près de la contreſcarpe ſans y faire d'attaque, & ſe retirèrent avec perte de quelques gens. Cela ne laiſſa pas de donner beaucoup de courage aux aſſiégés : on ſe ranima en Angleterre pour la conſervation de la Place. M. de Turenne y envoya encore quelque Infanterie ; & il y vint quelques paliſſades de Londres, avec leſquelles on fit travailler au bas Fort.

Vers la fin du mois de Novembre, l'Armée du Roi fut obligée de ſe retirer de Ruminghen ; & celle des ennemis, qui avoit toujours été campée derrière Dunkerque, ſe retira auſſi dans ſon pays, ſans avoir pu rien entreprendre. M. le Prince étant tombé malade, ſe fit porter à Gand, où il fut en danger ; mais s'étant rétabli, on le mena à Bruxelles. Comme M. de Turenne faiſoit retirer l'Armée vers le Boulenois, il ſut par M. le Cardinal, qui avoit de très bonnes intelligences en Flandre, que les ennemis avoient toujours deſſein d'attaquer Mardyck, pendant l'Hiver que l'Armée du Roi ne pourroit plus ſecourir la Place; c'eſt pourquoi il y envoya un renfort d'Infanterie Françoiſe ; & les régimens

mens n'aiant plus guères de soldats, (la désertion étant venue, à cause que l'on n'avoit rien touché durant toute la Campagne, ce qui n'avoit jamais été depuis le commencement de la guerre,) on fut obligé de commander des Officiers de chaque Corps, sans soldats, ce qui ne s'étoit point encore fait; & depuis, le Roi y envoya tous ses Mousquetaires, avec les Compagnies de Gendarmes & Chevau-legers de M. le Cardinal, & ses Gardes. Comme M. de Turenne revint avec l'Armée sur la frontière, M. le Maréchal d'Aumont, qui étoit dans son Gouvernement du Boulenois, eut ordre de s'en aller à Mardyck, où il demeura bien avant dans le mois de Janvier. 1657.

Les ennemis aiant vu toutes ces précautions, n'entreprirent rien, & se contentèrent de faire hiverner presque toute leur Armée dans la Flandre, tant pour ne pas perdre de tems à attaquer cette Place, quand ils en trouveroient l'occasion, que pour être plus près pour s'opposer à l'attaque des Villes de Flandre, quand le Roi, favorisé des Anglois, le voudroit entreprendre. Son Armée demeura jusqu'au commencement de Janvier sur les frontières, après quoi elle fut séparée à l'ordinaire dans ses quartiers en diverses Provinces de France.

1657. ce. M. le Prince qui avoit été en quelque danger à Bruxelles, commença à se porter mieux; & les Généraux ennemis s'y rassemblèrent, aiant laissé leurs frontières du côté de la Flandre, avec des garnisons beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire.

1658. Au commencement de Mars, le Gouverneur de Hédin étant mort, on donna ce Gouvernement à M. de Moret. Le Major se trouvant à Paris, vint aussitôt le trouver pour recevoir ses ordres, & s'en alla ensuite sans aucun soupçon dans la Place; M. de Moret y alla fort peu de jours après, & on lui refusa la porte: on apprit qu'il y avoit longtems que ce Major s'étoit rendu maitre de l'esprit d'une partie des Officiers, & voyant que le Gouverneur étoit malsain, avoit pensé à s'emparer de la Place. M. le Maréchal d'Hocquincourt, depuis fort longtems mécontent en Picardie, étant un homme qui prenoit des résolutions fort légèrement, s'en alla à Hédin, sachant les intentions de Defargues, Major de la Place, y demeura quelque tems sans y avoir aucun pouvoir, & de là alla trouver M. le Prince en Flandre. Ceux de Hédin ne trouvant plus de sûreté à se raccommoder avec M. le Cardinal après ce qu'ils avoient fait, traitèrent avec M. le Prince

&

& avec les Espagnols, qui leur envoyèrent des troupes qu'ils ne reçurent point dans la Ville, mais ils les mirent quelque tems dans un Camp fort proche; & insensiblement, après beaucoup d'allées & de venues pour négocier à Bruxelles, ils les introduisirent dans leurs fauxbourgs: ils traitèrent durant tout ce tems-là à la Cour; mais on vit bien que c'étoit pour gagner du tems, & pour diminuer l'envie qu'on avoit de les aller attaquer promtement. 1658.

L'Armée du Roi n'étant point encore en état de se mettre en campagne, M. le Cardinal vit que cette négociation ne pouvoit nuire à rien. Le tems arriva que les troupes sortirent de leurs quartiers, & que le Roi s'en vint à Amiens avec la Reine. On eut par un Commis de M. Le Tellier, nommé Carlier, qui avoit fait divers voyages à Hédin, des nouvelles qui donnèrent moins d'espèrance que jamais que la Ville s'accommodât avec le Roi. Cette nouveauté commençoit à réveiller beaucoup de gens en France, où naturellement il se trouve toujours des mécontens: d'ailleurs la longue guerre & la disette où étoient les Provinces, par la continuation des grandes charges & Tailles, donnoit sujet au peuple de souhaiter un changement dans le Ministère; & il le sou-

1658. souhaitoit avec tant d'ardeur, qu'il ne regardoit pas s'il lui serpit avantageux ou dommageable.

Il y avoit eu auparavant des Assemblées de Noblesse en diverses Provinces, avec quelques Gentilshommes pour Chefs, & sur-tout en Normandie. Quoique Madame de Longueville fût dans une dévotion si grande qu'elle ne se mêloit d'aucune cabale, néanmoins son esprit avoit tant d'ascendant sur les personnes, qu'elle les faisoit pancher du côté où elle avouoit bien que son inclination la portoit; c'est-à-dire, du côté de M. son frère. La retraite aussi quelquefois, comme le grand monde, fait éclore les semences des plus grandes affaires.

Les choses étoient ainsi desespèrées quand la Cour vint à Amiens, où le Roi demeura quelques jours, & on y assembla une partie de l'Armée. En ce tems-là se fit cette entreprise sur Ostende, où M. le Maréchal d'Aumont, qui avoit été durant l'Hiver quelque tems dans Mardyck, s'engagea, sur la parole de quelques petites gens, qui furent trompés grossièrement par ceux d'Ostende; lesquels aiant joué une farce dans la Ville, firent semblant d'arrêter leur Gouverneur, crièrent, Vive le Roi, dans les rues, & dirent mille injures des Espagnols: ces gens crédules allèrent trouver

ver M. d'Aumont, comme il étoit à la rade avec douze ou quinze cens hommes, & l'aiant assuré qu'il étoit maitre de la Ville s'il vouloit y venir, lui, sans prendre aucun ôtage, entra sur le pont avec une partie de ses gens: les Espagnols, qui étoient cachés dans les caves, en sortirent; & fermant le Havre, prirent cinq ou six cens hommes avec M. le Maréchal d'Aumont; mais le reste qui n'étoit pas entré, se retira dans les navires. 1658.

Cette entreprise d'Ostende manquée, avec l'affaire de Hédin, faisoit concevoir de grandes espèrances à M. le Prince, & fit commencer la Campagne avec de fort méchantes apparences de succès. La Cour même qui se trouvoit en ce tems-là à l'Armée, décrioit, au moins pour la plupart, les affaires autant ou plus que les autres. Quoique la plupart des Officiers de l'Armée n'étoient pas encore venus, le Roi s'approcha de Hédin avec dix ou douze mille hommes: ceux de dedans aiant quelques troupes Espagnoles campées dans les dehors, sortirent pour escarmoucher, & on tira le canon sur le Roi même, qui s'étoit avancé; de manière que par cette déclaration si ouverte, on ne songea plus à traiter avec Hédin, mais à s'y conduire comme avec une Place ennemie.

Du-

1658. Durant l'Hiver, M. le Cardinal avoit traité avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui preſſoit extrèmement que l'on s'engageât devant Dunkerque, & on avoit ſigné les Articles; par leſquels il fut arrêté, que Dunkerque ſeroit mis entre les mains des Anglois; qu'ils fourniroient ſix mille hommes de pied, & tiendroient la mer avec leur Armée navale. Le Traité n'étoit que pour un an, dans lequel ils devoient continuer le même ſecours par terre, aider auſſi par mer au ſiège de Gravelines, qui devoit demeurer au Roi, & ne prétendre point à d'autre Place qu'à celle de Dunkerque. M. le Cardinal ſouhaita que l'on marchât en Flandre; & M. de Turenne, ſans ſavoir ſi on pourroit aſſièger Dunkerque, ou ſi on s'arrêteroit à *Bergues*, deſiroit auſſi de faire voir naïvement aux Anglois, que l'on faiſoit tout ſon poſſible pour l'exécution du Traité. Le Roi qui étoit campé à une petite heure de Hédin, s'en alla rejoindre la Reine à Montreuil, pour retourner enſemble à Calais, avec deux ou trois mille hommes que M. de Caſtelnau commandoit; & M. de Turenne avec ſept ou huit mille hommes prit le chemin de S. Venant, pour y paſſer la Lys, & enſuite marcher vers Bergues & Dunkerque.

En arrivant auprès de Béthune, il ap-

prit de M. le Marquis de Créqui, qui 1658.
en étoit Gouverneur, qu'il y avoit deux
ou trois régimens de l'ennemi dans Cassel, à cinq heures de S. Venant sur le chemin de Bergues; il lui donna sept ou huit cens chevaux, & quelques mousquetaires commandés, avec lesquels s'avançant, il prit dans Cassel deux régimens d'Infanterie Irlandois, qui faisoient deux ou trois cens hommes. M. de Turenne y arriva peu de tems après avec l'avant-garde; & à cause des mauvais chemins, il y séjourna un jour pour attendre son bagage; & s'il eût cru tous ceux du pays, il n'en auroit point mené, non plus que le canon, à cause de la difficulté qu'il trouveroit par les chemins, lesquels avoient été rendus plus mauvais qu'à l'ordinaire, à cause du grand Hiver qui avoit duré si longtems. Au mois de Mai, M. de Turenne voyant bien que la diligence étoit fort nécessaire, & apprenant par les prisonniers que l'Armée ennemie n'étoit pas ensemble, il fit suivre toute la nuit le bagage, & faisant raccommoder les chemins, s'avança sur la Colme, & laissant Bergues à main gauche, marcha par des pays fort inondés, auprès d'une petite Redoute que les ennemis gardoient avec trente hommes & un Capitaine. On fit un passage sur la rivière; & aiant trouvé quelques

pi-

1658. piliers sur lesquels on mit des planches; on y mena quelques chevaux par la bride: ce que voyant ceux de la Redoute & qu'on s'y avançoit avec cinquante ou soixante mousquetaires, ils se rendirent. C'étoit le seul passage dont on pût se servir, à cause du pays inondé qui est entre Furnes & Bergues. On ne voyoit de là à Dunkerque rien que de l'eau, & M. de Turenne s'en retourna avec peine à son quartier qui étoit à une heure de là; aiant laissé M. de Bellefons, Lieutenant-Général, avec quelque Infanterie, afin de reconnoitre les chemins de là à Dunkerque.

Il n'y avoit aucun homme dans le pays qui dît qu'il y eût un chemin; & M. de Turenne aiant envoyé ce soir-là M. de Varenne le long de la Colme, laissa Bergues à droite, pour voir s'il y auroit moyen de communiquer par-là avec Mardyck, où étoit M. de Castelnau. Il lui rapporta, qu'à cause des eaux on ne pouvoit point passer. Toute la nuit se passa sans qu'il crût qu'il y eut aucune apparence de pouvoir aller vers Dunkerque. Le matin, M. de Bellefons lui manda que les ennemis avoient quitté une autre Redoute près de Bergues, & qu'il y avoit une digue par laquelle il croyoit que l'on pouvoit aller vers les Forts, entre Bergues & Dunkerque. Les en-

ennemis, depuis la prise de Mardyck, avoient travaillé sur la digue de Bergues à Dunkerque, à deux grands Forts qui étoient à une telle distance, qu'il est certain qu'étant en état de défense, on ne put point assièger Bergues ni Dunkerque sans les prendre, n'étant chacun qu'à une portée de canon l'un de l'autre, & à la même distance chacun de ces deux villes. On n'avoit point eu d'information juste de leur état; de manière que cela avoit toujours paru le plus grand obstacle pour le siège de Dunkerque: mais, comme j'ai dit, la résolution étoit* prise de faire toutes choses pour répondre avec netteté au Traité des Anglois. 1658.

M. de Turenne se trouva de grand matin avec toute l'Armée à cette Redoute qui avoit été prise le soir auparavant; & faisant accommoder le pont sur la Colme, on s'avança vers ces Forts. Les prisonniers de la Redoute avoient dit que l'un étoit en état de défense, & l'autre hors d'état. Après avoit fait combler beaucoup de fossés, les ennemis voyant que l'Armée s'avançoit entre Bergues & Dunkerque, commencèrent à abandonner les Forts & la digue. M. de Castelnau étant arrivé avec les trois mille hommes qui étoient partis avec le Roi, & trois mille Anglois étant dès le jour

1658. auparavant à une portée de canon des ennemis, ils firent sortir deux bataillons de Dunkerque, & environ six ou sept cens chevaux, pour défendre le canal & les Forts.

L'Armée s'approchant avec beaucoup de difficulté entre Bergues & Dunkerque, les ennemis furent pris par derrière, & leurs Forts n'étant point en défense, ils se retirèrent à Bergues & à Dunkerque: mais la plus grande partie entra dans la dernière Place. M. de Turenne aiant marché avec peu de gens sur cette digue, envoya promtement un de ses gens à nage, pour avertir M. de Castelnau comme il avoit passé. Il s'en vint le trouver aussi-tôt; & comme il faloit à l'instant se résoudre au siège de Bergues ou de Dunkerque, le prémier étant fort aisé & l'autre fort difficile; M. de Turenne croyant que si on perdoit ce moment, que l'on ne pourroit jamais y revenir, résolut, malgré toutes les difficultés, d'aller à Dunkerque. On ne put pas y marcher ce jour-là, à cause des eaux & des canaux; mais aiant travaillé aux ponts sur la Colme, sur le canal de Honscote à Dunkerque, & sur celui de Furnes à la même ville, on se trouva le lendemain à deux heures après midi auprès des Dunes.

Toutes les troupes de l'ennemi qui étoient

toient dans le voisinage s'y jettèrent, de façon qu'il se trouva dans là Place environ deux mille deux cens hommes de pied & sept à huit cens chevaux: M. le Marquis de Lède y étoit aussi entré le jour auparavant que l'Armée y arriva. M. le Prince & Dom Juan étoient encore à Bruxelles, persuadés que l'entreprise étoit impossible, puisque nous n'avions ni Bergues, ni Furnes, ni Gravelines, dont la prémière n'étoit distante que d'une heure, l'autre de trois, la dernière de quatre; & la saison empêchant qu'il n'y eût aucune herbe pour faire paitre les chevaux. On commença dès ce soir-là à prendre les quartiers; & durant les cinq ou six prémiers jours, si quelque Officier Général des ennemis avec un peu de troupes se fût mis à Furnes ou à Bergues, difficilement eût-on pu faire les communications avant qu'il y fût entré beaucoup de troupes dans la ville: mais l'ennemi aiant cru au commencement que l'on assiègeroit Bergues, & aiant ensuite appris le siège de Dunkerque, envoya seulement deux ou trois régimens sous de méchans Officiers, qui aiant ordre d'entrer dans la ville, demeurèrent à Bergues, mandant l'impossibilité d'exécuter ce qu'on leur commandoit. Les Espagnols résolurent alors d'assembler promtement l'Armée pour venir au secours. 1658.

1658. Les prémiers jours on essuya de très grandes difficultés par l'assiette du Camp, à cause des communications, par le manque de bois pour les soldats, & par celui du fourage pour la Cavalerie. Comme on n'avoit que la mer, il est impossible d'en tirer les assistances nécessaires à cause de la difficulté des débarquemens: & aussi les Anglois, hors quelques canons & cinq mille hommes d'Infanterie qui ont très bien servi, apportèrent fort peu de commodités au siège. Le Roi qui étoit à Calais, dès qu'il sut que l'on étoit devant Dunkerque, pressa M. le Cardinal qui y donna les mains; de manière qu'ils vinrent dans le vieux Fort de Mardyck trois jours après que l'on fut arrivé devant Dunkerque, où l'Armée prit ses quartiers. M. de Turenne se logea dans les Dunes auprès de l'Estrang, & retint une bonne partie des troupes avec lui depuis la mer jusqu'au canal de Furnes, où il posta un régiment d'Infanterie. Il mit ensuite quelques régimens Lorrains, & un régiment d'Infanterie dans le grand Fort entre Bergues & Dunkerque, avec peu de Cavalerie; & un Corps de troupes du côté de la mer, par où les ennemis pouvoient venir.

M. de Castelnau demeura au-delà du canal de Bergues avec les troupes qu'il

avoit

avoit menées avec lui, & les Anglois. Il y eut des difficultés extrèmes à faire des ponts de communication : l'ennemi sortoit quelquefois de la ville avec sept ou huit escadrons ; mais comme il n'y avoit point de tranchée ouverte, on n'étoit pas assez près de lui pour pouvoir rien entreprendre. 1658.

Ces prémiers jours aiant été très difficiles, il commença à venir au Camp quelques barques avec des vivres, & ensuite de l'avoine pour la Cavalerie qui étoit du côté des Dunes : il y vint aussi des outils & quelques palissades, avec quoi on travailla à la circonvallation qui ne valut jamais rien, & principalement du côté des Dunes. On fit aussi une estacade de gros piliers, liés par des chaines que les matelots Anglois venoient accommoder, lesquels ne pouvoient jamais résister aux grandes marées, quand il y avoit beaucoup de vent. Mais toutes les nuits la Cavalerie étoit de garde sur le bord de la mer : on mettoit des caissons quand la mer s'en alloit, & on les ôtoit avec les chevaux quand elle revenoit ; de sorte qu'il n'y demeuroit jamais d'espace vuide. L'Armée, qui étoit fort foible au commencement, grossissoit peu à peu par beaucoup de troupes qui vinrent de France. On avoit trouvé à propos de commen-

1658. cer le siège avec peu de troupes, plutôt qu'en les attendant de donner du tems aux ennemis de se rassembler ; ce qui assurément auroit rompu le dessein, leur étant aisé de pourvoir à une Place comme Dunkerque, & voyant bien que ce n'étoit que par-là seulement que la France maintenoit l'Alliance des Anglois ; mais l'affaire de Hédin & d'Ostende leur avoit donné de la sécurité. Le Roi fut quelques jours à Mardyck, où M. le Cardinal faisoit pourvoir à toutes les munitions de guerre, & avoines pour la Cavalerie, & à faire apporter par mer des fascines & des platte-formes. Comme on commença à parler avant que la tranchée fût ouverte, que les ennemis s'assembloient, il conseilla très prudemment au Roi de s'en retourner à Calais, n'y aiant aucun lieu où il pût demeurer surement, & ce siège-là étant par la situation du pays d'une telle condition que la retraite étoit comme impossible, s'il arrivoit du malheur à un quartier de l'Armée.

Trois ou quatre jours après le départ du Roi, de la Reine & de Monsieur, on ouvrit la tranchée du côté des Dunes, dont on se servoit comme de Place d'armes. La prémière nuit les ennemis firent une sortie avec toute leur Cavalerie: on eut beaucoup d'allarmes en plaçant

çant les travailleurs, & les Anglois, qui 1658.
n'étoient pas fort accoutumés aux siéges, quittoient le travail & couroient aussitôt à leurs armes. Comme les prémières nuits ne sont guères dangèreuses, on ne perdit presque personne. On vit le matin toute la Cavalerie des ennemis déhors, & la face de la ville étant grande de ce côté-là, les ennemis avoient bien vingt pièces de canon qui voyoient les tranchées; de sorte que jusqu'à onze heures ou midi, la Cavalerie ennemie s'avançant à la faveur du canon, paroissoit comme des troupes en campagne, les unes devant les autres; mais dès qu'elle vouloit approcher des tranchées, la Cavalerie du Roi la repoussoit avec tant de vigueur, qu'en diverses sorties que les ennemis ont fait, ils n'ont pas eu le moindre avantage; & quoique notre Cavalerie perdît beaucoup par le canon & même par la mousqueterie, en approchant de la contrescarpe, on les a toujours poussés jusques sur le bord.

Les Suisses relevèrent les Gardes, & le quatrième jour que Picardie étoit en garde, & que le régiment du Plessis avoit la tête de la tranchée, il faisoit un si grand vent, que l'on ne pouvoit pas voir à cause du sable. Les ennemis sortirent, rasèrent un peu le bout de la tranchée, & blessèrent ou tuèrent cent

1658. hommes des nôtres. Les Anglois avoient une attaque à la main gauche, & la cinquième ou sixième nuit on fut sur les bords des prémières palissades, que les Anglois attaquèrent fort vigoureusement; mais quoiqu'ils allassent hardiment sur les palissades, ils ne savoient pas s'y loger, & revenoient toujours dans les tranchées avec beaucoup de perte: on l'a aussi essayé trois ou quatre fois du côté des François, sans y réussir. Vers le sixième ou septième jour de la tranchée ouverte, M. de Turenne eut avis que les ennemis s'assembloient, & que M. le Prince & Dom Juan arrivoient à Furnes avec l'Armée.

On ne pouvoit rien faire de bon du côté des Dunes pour la circonvallation; & quoique l'on en prît quelques-unes avancées, on en voyoit toujours d'autres qui incommodoient; & l'incertitude de si un ennemi viendra encore par quelque côté, fait toujours paroitre les choses moins dangèreuses que quand on le voit en présence. Les assiègés avoient fait diverses sorties avec leur Cavalerie; mais ils furent toujours repoussés avec tant de vigueur par la Cavalerie de l'Armée du Roi, que cela les empêchoit de rien faire de conséquence: mais on y perdit toujours de bons Officiers, & principalement par leur canon, dont le

demeurèrent longtems les maitres. Tous les Officiers Généraux qui étoient M. de Schomberg, M. de Créqui, M. de Varenne, M. d'Humières, M. de Bellefons, M. de Gadagne, se signaloient toujours où ils se rencontroient, & le Marquis de Créqui fit très bien à une ou deux sorties de Cavalerie, dans l'une desquelles M. le Comte de Guiche, Mestre de Camp aux Gardes, fut blessé, comme il y étoit couru Volontaire: M. le Comte de Soissons eut aussi un cheval tué, & pensa être pris prisonnier tout proche des palissades de la contrescarpe. 1658.

Au huit ou neuvième jour de la tranchée ouverte, on avoit déja pris quelques palissades avancées sur le glacis de la contrescarpe, & essayé quelques logemens, où on n'avoit pu se maintenir; lorsqu'on vit un Corps de Cavalerie qui s'avançoit le long des Dunes: on ne savoit pas si c'étoit toute l'Armée. M. de Turenne marcha avec peu de gens le long de la mer: dans ce tems-là ils poussèrent la garde de l'autre côté des Dunes, qui n'étoit que d'un régiment de Cavalerie; & M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mousquet par quelques soldats avancés à un petit travail, dont il mourut le soir. On ne sut

1658. Dunkerque & Mardyck d'envoyer leur bagage sous le Fort ; & aux troupes qui étoient en-deçà du canal de Dunkerque à Bergues, de mettre le leur sous un grand Fort, que les ennemis avoient commencé l'Hiver & que l'on gardoit.

Comme il y avoit six ou sept canaux entre les quartiers, il étoit bien plus facile à ceux de Dunkerque de faire quelque sortie sur eux quand ils étoient affoiblis, & ainsi il étoit fort dangèreux de laisser une grande circonvallation sans troupes; ceux de la ville pouvant mettre le feu au Camp, & rompre les ponts de communication. Outre cela, la tranchée le mettoit en grande peine ; car une sortie des assiègés & un étonnement de troupes qui se croyoient abandonnées, l'Armée marchant au-devant de l'ennemi, l'auroit obligé à lever le siège. D'ailleurs, comme on étoit tout proche du chemin-couvert de la contrescarpe, & qu'il y avoit déja quelques traverses de glacis prises, les sorties étoient fort à craindre, parce qu'on ne peut plus sortir des tranchées, quand la tête est poussée ; & la confusion s'y met aisément, l'ennemi aiant toutes les contrescarpes, & le feu de la Place, au-lieu que les tranchées étoient fort resserrées, & si avancées que la Cavalerie ne pouvoit plus agir. On ne pouvoit pas remédier à cela

la & continuer son dessein de combattre, qu'en faisant entrer, comme l'on fit, une bonne garde de tranchée, qui fut deux bataillons des Gardes Françoises, qui eurent ordre d'essayer à se loger sur la contrescarpe, comme les jours précédens. Les Anglois entrèrent aussi à la main gauche avec une bonne garde, & il y eut huit escadrons de Cavalerie commandée pour y être de renfort. 1658.

Les troupes marchèrent toute la nuit selon l'ordre donné, & les dernières furent un peu devant le jour au quartier de M. de Turenne. La nuit se passa de cette façon, les ennemis aiant seulement envoyé donner une allarme ou deux. Il s'y trouva de l'Armée du Roi, sans compter ce qui demeura au Camp, aux bagages & à la tranchée, huit à neuf mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux. Il y avoit dix bataillons François & six Anglois, & deux bataillons François mêlés dans l'aile droite de la Cavalerie, & des mousquetaires François & Anglois dans l'aile gauche, avec dix pièces de canon, dont cinq alloient à l'aile droite entre les Dunes & la prairie, & les cinq autres le long de l'Estrang, lequel étoit très large, parce que la mer étoit basse. Il y avoit cinquante-quatre escadrons de Cavalerie légère, & quatre de Gendarmes.

La

1658. La prémière ligne de l'aile droite & de l'aile gauche étoit composée chacune de quatorze escadrons, les secondes lignes de dix chacune, quatre escadrons de Gendarmes qui soutenoient l'Infanterie, & six escadrons de réserve qui marchoient à une assez grande distance derrière toute l'Armée. La prémière ligne d'Infanterie étoit de dix bataillons & la seconde de six, qui n'avoient point de commandés devant eux que cinquante mousquetaires des Gardes, pour faire un peu éloigner la Cavalerie ennemie qui étoit en petites troupes sur les Dunes un peu loin de leur Armée.

M. de Castelnau commandoit l'aile gauche, & avoit M. de Varennes qui menoit la prémière ligne de la Cavalerie; & comme les Lorrains en faisoient une partie, M. de Ligneville commandoit quelques escadrons près de l'Infanterie. M. le Marquis de Créqui commandoit les escadrons de la droite de l'aile droite, & M. d'Humières étoit avec ceux qui étoient proche de l'Infanterie. M. de Schomberg commandoit la seconde ligne de l'aile gauche, & M. d'Esquencourt la seconde ligne de l'aile droite. M. de Richelieu étoit à la réserve, & M. de Gadagne commandoit la prémière ligne de l'Infanterie, & M. de Bellefons la seconde. L'Infanterie An-

gloise

gauche de la prémière & seconde ligne étoit commandée par M. le Général Lockart, Ambaffadeur d'Angleterre en France, & par M. Morgan, Général-Major. 1658.

A une heure de jour, on fortit en cet ordre de ce lieu où M. de Turenne s'étoit avancé le jour précédent dans les Dunes, & où les troupes l'étoient venu joindre la nuit; & comme les Gardes des deux Armées fe voyoient, dès que l'Armée du Roi commença à monter fur la prémière Dune, les ennemis furent promtement avertis de fa marche; de manière que l'on vit revenir en diligence quelques chevaux qui étoient à la pâture, & former les efcadrons & bataillons qui étoient dans le Camp fans bagage. Leur Armée étoit demeurée comme le jour précédent: Dom Juan d'Autriche à la main droite avec le Marquis de Caracène & le Duc d'Yorck, le Duc de Glocefter & Dom Eftevan de Gamare; & à la main gauche M. le Prince de Condé avec fes Officiers Généraux, M. de Coligni, M. de Boutteville, M. de Perfan, M. de Guitaut & M. le Comte de la Suze: M. de Marfin qui étoit le feul Officier Général qui y manquoit, étoit avec un petit Corps vers le Luxembourg. La Cavalerie de l'aile gauche qui étoit fort étendue vers

le

1658. le canal, ne pouvant pas être employée dans cette prairie, à cause des fossés, M. le Prince la mit sur cinq ou six lignes depuis les Dunes jusqu'à ces fossés, où ni les uns ni les autres ne pouvoient marcher que deux ou trois escadrons de front. Il mit deux bataillons dans un lieu un peu couvert, tout devant sa Cavalerie; & après, en remontant les Dunes, il commençoit à y en avoir jusqu'à ce qu'ils joignissent l'Infanterie de Dom Juan d'Autriche, laquelle alloit jusqu'au bord des Dunes qui regarde l'Estrang, & toute sa Cavalerie étoit derrière son Infanterie, de laquelle il avoit avancé un bataillon Espagnol sur une Dune assez haute, qui étoit près de cent pas devant toutes les autres.

On les vit se ranger en cet ordre-là: comme l'Armée du Roi marchoit à eux, & comme la hauteur des Dunes empêchoit de voir tous leurs mouvemens, M. de Turenne croyoit qu'il y avoit beaucoup de Cavalerie derrière leur Infanterie; & on lui dit après que M. le Prince, qui avoit cinq ou six lignes les unes derrière les autres, en vouloit prendre quelqu'une pour mettre derrière son Infanterie, comme en effet ses Gardes y étoient, & encore quelques escadrons. Le canon de l'ennemi n'étoit pas encore venu, & il devoit arriver

ce

ce soir-là avec leur bagage ; & il pouvoit y avoir dans leur Armée neuf à dix mille chevaux & cinq à six mille hommes de pied. M. le Prince courut lui-même avertir Dom Juan que l'Armée du Roi marchoit, & il fit mettre ses troupes en ordre avec toute la diligence qu'il se peut. 1658.

Les choses étant ainsi disposées des deux côtés, l'Armée du Roi marchoit au petit pas, & l'ennemi étant assez empêché à se mettre en bataille, tous les Officiers Généraux y étoient occupés, & on voyoit bien qu'il n'en venoit point à leurs gardes avancées, lesquelles se retiroient vers le gros de l'Armée, sans escarmoucher. On voyoit bien aussi que plus de diligence à marcher apporteroit un grand avantage, ôtant toujours à l'ennemi un tems de se mettre en ordre : mais un Corps d'Armée qui marche en bataille ne peut aller qu'un certain pas règlé, & souvent il faut un peu attendre les uns les autres pour se pouvoir ranger. On avoit, comme j'ai dit, dans l'Armée du Roi cinq pièces de canon à chaque aile, qui marchoient à la tête des prémiers escadrons & étoient à une distance raisonnable de l'ennemi. On tiroit un coup ou deux de chacune, & après on atteloit en diligence pour reprendre la tête des esca-

1658. drons. On fit quatre ou cinq décharges avant que de joindre les ennemis.

Les Anglois qui étoient à l'aile gauche, trouvant les prémiers cette Dune qui étoit plus avancée, montèrent avec deux bataillons pour l'attaquer, & ils eurent quelque tems les piques croisées avec les Espagnols; mais la grande résolution avec laquelle ils les attaquèrent, & quelques commandés d'Infanterie du Corps Anglois qui vinrent par le flanc, obligea un régiment Espagnol à se mettre en confusion & à s'enfuir: c'étoit celui de Dom Gaspard Boniface.

La Cavalerie de l'ennemi soutint assez bien au commencement son Infanterie; mais les régimens de Cavalerie de l'aile gauche, aiant promtement secouru les Anglois, & aussi quelques escadrons des nôtres aiant pris le long de l'Estrang, vinrent se mettre entre les deux lignes de l'ennemi; ce qui les mit en confusion, étant aussi chargés vigoureusement à la tête, dans le tems que les Anglois étoient montés sur la Dune, & que ce régiment Espagnol & celui qui le soutenoit commençoient à reculer. Les Gardes, les Suisses, les régimens de Picardie & de Turenne commençoient à attaquer l'Infanterie qui étoit devant eux; & les quatre escadrons de l'avant-garde marchèrent à ce qui a-

voit

voit la tête du Corps de M. le Prince. 1658.
Son Infanterie ne fit qu'une fort méchante décharge, & l'Infanterie de l'Armée du Roi ne tira presque pas, & ne se mit en nulle confusion pour les rompre. La Cavalerie rompit aussi les premiers escadrons de l'ennemi avec peu de résistance; & poussant trop avant, elle fut ramenée par celle de l'ennemi, où M. le Prince se trouvant, il y eut un tems où les choses furent un peu en balance, toute la Cavalerie de l'ennemi avançant en bon ordre, à cause de ce petit succès: mais n'y aiant eu que quatre escadrons poussés, la Cavalerie se trouvoit derrière en bon ordre, & les Gardes & les Suisses qui avoient trouvé fort peu de résistance, & qui étoient en fort bon ordre, (quoique les derniers eussent été chargés par les Gardes à cheval de M. le Prince, dont il en demeura une partie sans qu'ils entrassent dans le bataillon,) se tournèrent un peu à droit, & reçurent avec un fort grand feu cette Cavalerie de M. le Prince qui s'avançoit. Le régiment de Montgommeri Infanterie, qui étoit aussi mêlé dans l'aile droite, fit une décharge, & ces régimens poussés se remirent. M. le Prince y eut son cheval blessé, & en prit diligemment un autre: la confusion commençant déja dans ses troupes, il

1658. eut grand' peine à se sauver. MM. de Boutteville & Coligni y furent pris: M. de Meille pris & blessé, dont il mourut peu de jours après.

Ceci arrivant un peu après que la confusion se fut mis dans l'aile droite des ennemis, toute leur Armée se mit en desordre sans se rallier ; & hors quelques escadrons qui se débandèrent, toute l'Armée les suivit un quart d'heure en fort bon ordre : une partie de leur Infanterie se sauva par la main gauche dans le marais ; tout le reste fut pris : il y eut bien entre trois & quatre mille prisonniers de l'ennemi, & mille au plus tués ou blessés. De l'Armée du Roi, il y eut quelques Officiers & cavaliers tués des escadrons de la droite & de la gauche des deux ailes, quelques soldats & Officiers de l'Infanterie Angloise, & peu du reste de l'Infanterie.

Comme on étoit engagé au siège, on ne put pas suivre fort longtems ; néanmoins la Cavalerie poussa jusqu'auprès de Furnes, derrière laquelle Place les ennemis se retirèrent, & s'y arrêtèrent, sachant bien que l'Armée du Roi s'arrêteroit au siège : il s'y sauva quantité de prisonniers, que les cavaliers & les Officiers laissoient aller pour leur rançon ; & on sut depuis que presque tous les Officiers de l'ennemi le furent dans le com-

combat. Dom Juan & le Marquis de Caracène, M. le Duc d'Yorck & M. le Duc de Glocestre son frère, étoient à l'aile droite, qui firent très bien; mais ils furent obligés de se sauver avec les autres. 1658.

M. de Turenne retournant au Camp, envoya M. de Pertuis en porter la nouvelle au Roi, qui étoit à Calais, lequel revint le lendemain à Mardyck, & le siège se continua. Les assiègés n'aiant point relâché de leur vigoureuse résistance; trois jours après la bataille, M. le Marquis de Créqui se logea avec le régiment de Turenne sur la contrescarpe, où on perdit beaucoup de gens; & depuis cela, M. de Schomberg, M. de Varenne, M. d'Humières, M. de Bellefons & M. de Gadagne avancèrent à leur garde autant qu'il se pouvoit: comme il y avoit beaucoup de traverses, il n'y avoit point de garde où il ne falût faire quelque chose de fort vigoureux à découvert. Les Anglois qui étoient à main gauche, quoiqu'ils fissent très bien leur devoir, ne purent jamais se loger sur la contrescarpe qu'après qu'elle fut abandonnée. M. de Castelnau, qui avoit agi avec beaucoup d'utilité & de vigueur durant tout le siège, fut blessé, allant au Fort Léon, dont il mourut. Comme depuis la bataille on ne craignoit plus d'en-

1658. d'engager beaucoup d'Infanterie devant la Ville, on avoit commencé une attaque à ce Fort, qui servit plutôt à une diversion qu'à autre chose: on fit aussi abandonner aux ennemis un Fort de bois, dans lequel ils avoient du canon, aussi-bien que tout le long d'une digue qui avançoit dans la mer, de quoi ils incommodoient fort la tranchée; mais ils le quittèrent bientôt; de manière que six ou sept jours après la bataille, qui étoit le dix-huitième de l'ouverture de la tranchée, comme on étoit logé au pied de leur dernier ouvrage, ils demandèrent à capituler. On sut que le Marquis de Lède étoit mort le même jour, aiant été blessé cinq ou six jours auparavant.

Le Roi étant depuis cinq ou six jours à Mardyck, vint le lendemain avec M. le Cardinal au quartier de M. de Turenne, où les otages étant donnés, la Capitulation fut signée, & la garnison sortit un jour après, & fut conduite à S. Omer; il y restoit mille hommes de pied en sept ou huit régimens, & six à sept cens chevaux. La Ville fut, selon le Traité, remise aux Anglois; & deux jours après M. de Turenne marcha à Bergues. Les ennemis étoient demeurés à Furnes, & avoient laissé huit ou neuf cens hommes dans Bergues. Le Roi, qui

qui n'avoit bougé de Mardyck depuis la prise de Dunkerque, y vint comme l'Armée y arrivoit; & la tranchée étant ouverte le lendemain, il vint encore se promener au quartier de M. de Turenne, & il paroissoit bien qu'il avoit fort mauvais visage; & en effet il eut dès le soir une grande fièvre, & avoua qu'il en avoit quelque ressentiment depuis deux jours, sans l'avoir voulu dire: c'est là où sa grande maladie commença; & étant porté à Calais, il y fut à l'extrémité. 1658.

La prémière nuit de la tranchée à Bergues, on emporta une Redoute que les ennemis avoient proche de leur contrescarpe, & on se logea en un lieu, avec toute la garde de la tranchée, où on ne pouvoit pas aller de jour. Le lendemain, M. de Schomberg commanda la garde: on emporta la contrescarpe & tous les travaux de dehors, & on se logea sur le bord du fossé, lequel on commença à remplir, & il fit mener du canon à découvert près de la porte; de sorte que ceux de la Ville demandant à capituler, ne furent reçus que prisonniers de guerre. Il y avoit cinq vieux régimens d'Infanterie & un régiment de Cavalerie dans la Place, qui faisoient entre huit & neuf cens hommes: dès qu'ils eurent demandé à capituler, & qu'ils virent

1658. qu'on ne les vouloit recevoir que prisonniers de guerre, il leur prit un si grand étonnement, que beaucoup se jettèrent dans le marais pour se sauver; mais ils furent repris par les soldats, & le reste jettoit les armes, & abandonna tous ses postes le long des murailles; & si M. de Turenne n'y fût arrivé, on alloit piller la Ville: on fit enfermer tous ces soldats & Officiers, & ils furent envoyés en France par Calais. Le lendemain, M. de Turenne sachant que l'ennemi quittoit les environs de Furnes, y envoya M. de Varenne avec deux mille hommes, & suivit quatre ou cinq heures après, avec fort peu de gens. Ceux de Furnes aiant tiré quelques coups, voyant qu'ils étoient abandonnés par leur Armée, qui étoit à Nieuport, & qu'elle n'y avoit laissé que quatre-vingts hommes, se rendirent à un Trompette qu'il leur envoya, après avoir fort menacé les Bourgeois qu'ils seroient pillés s'ils se défendoient; & dans l'instant même M. de Turenne entra dans la Ville, & renvoya ces quatre-vingts hommes à Nieuport, où étoit Dom Juan d'Autriche. Il y demeura cette nuit-là, parce qu'ils ne se rendirent qu'à une heure de nuit, & s'en retourna le lendemain de grand matin au Camp; & comme il avoit tenu M. le Marquis de Créqui avec

vec un Corps à Rosebrugh, qui est sur le chemin de Bergues à Ypres, il lui ordonna de prendre le chemin de Dixmuyde par le dedans du pays; & lui il marcha le long de la digue droit à la Fintelle & à la Kenoque, où se sépare le canal qui va à Ypres & à Dixmuyde. 1658.

Les ennemis, qui depuis la prise de Bergues s'étoient retirés entre Nieuport, Dixmuyde & Ypres, vouloient garder ces canaux-là; mais la marche si promte, qui ne leur donnoit aucun tems, les empêchoit d'oser s'arrêter en aucun lieu, n'aiant pas eu le tems de s'accommoder. Ils commençoient à travailler à une Redoute à la Kenoque, & il y avoit quelque Cavalerie derrière; & comme c'est un pays où on ne va que par des digues, le prémier fortifié en un lieu y a grand avantage: mais le peu de tems qu'ils avoient pour disposer leurs affaires, les faisoit toujours prendre des partis auxquels on voyoit bien que la nécessité les obligeoit, & ainsi ils étoient toujours embarassés dès que l'on s'avançoit, étant aisé de connoitre qu'ils ne s'arrêtoient que dans l'espèrance qu'ils avoient que l'on n'iroit pas plus avant; & leur bagage étoit toujours quatre ou cinq heures derrière eux. L'Armée du Roi aiant donc fait une grande marche

1658. de Bergues à la Kenoque, où un tiers de nos troupes passa à nage pour prendre des bestiaux qui étoient au-delà ; on marcha le lendemain de grand matin vers Dixmuyde, qui n'en est qu'à une bonne heure, & où on ne va aussi que par des digues.

La Ville avoit été fort négligée, étant au cœur du pays, & l'on commençoit depuis huit ou dix jours à en raccommoder les contrescarpes. M. le Prince, qui demeura longtems à une porte pour voir arriver l'Armée du Roi, vit bien qu'il n'étoit pas en état de la défendre: il y laissa néanmoins trois ou quatre cens hommes, avec ordre, comme il parut depuis, de se rendre en cas que l'on passât la rivière, & qu'ils vissent que l'on formât le siège. L'Armée de l'ennemi étoit entre cette Place & Nieuport; mais aiant mis des gens dans Ypres, ils s'étoient beaucoup affoiblis; & outre cela, ils ne trouvoient pas à propos, à cause de l'étonnement de leurs troupes, de faire tête en aucun endroit, quelque serré qu'il fût.

L'Armée du Roi fit un pont auprès de Dixmuyde; & aiant fait passer quelques troupes pour sommer la Ville, M. de Moret arriva en ce tems-là, envoyé par M. le Cardinal à M. de Turenne, pour lui dire que le Roi étoit à l'extrémité,

mité, & qu'il n'entreprît rien avant que de ſavoir l'état de la maladie de Sa Majeſté. Peut-être que l'on eût ſongé à paſſer la rivière, ſi la Ville ne ſe fût rendue. Les habitans envoyèrent demander à capituler, & M. de Turenne permit à la garniſon de ſe retirer à leur Armée ou à Nieuport; ce qu'elle fit. M. le Cardinal mandoit à M. de Turenne de lui envoyer quelques Compagnies des Gardes & deux ou trois des Suiſſes; ce qu'il fit: M. le Comte de Soiſſons s'en alla avec ces Compagnies de Suiſſes. On étoit fort en peine de la maladie du Roi; & toute l'Armée avoit les ſentimens qu'elle devoit, réſolue de demeurer dans ſon devoir ſi quelque malheur arrivoit. Comme c'eſt une choſe qui regarde le détail de la Cour, beaucoup de perſonnes qui y étoient, pourront parler de toutes les circonſtances, leſquelles M. de Turenne a fort bien ſues. Le Roi a toujours dans cette extrémité témoigné une grande tendreſſe à M. le Cardinal, lequel fut un jour ou deux en peine des diſpoſitions de Monſieur, auquel il parla de très bon ſens, & lui dit qu'il ſavoit qu'il y avoit des gens qui cabaloient avec lui ſur la maladie du Roi, & que ſi quelque malheur arrivoit, qu'il ne faloit pas qu'il ſe mît en peine, ni douter que lui & tout le Royaume ne ſe ſoumiſſent.

1658.

1658. sent. M. le Cardinal contre qui on crie, comme on fait d'ordinaire contre ceux qui gouvernent, trouva beaucoup d'amis en ce tems-là. Il y eut quelques femmes à qui la Reine sut fort mauvais gré des discours qu'elles avoient tenu durant la maladie du Roi, & de leur curiosité de voir comme il se portoit. Le Roi fut deux jours à l'extrémité, & revint par du vin émétique, parlant dans ses rêveries fort souvent de l'Armée. Il commença après un grand effort de nature à reprendre un peu de vigueur, & il n'y eut d'allarme que ces deux jours; car les réjouissances recommencèrent après, & l'on envoya des couriers partout annoncer la convalescence de Sa Majesté.

M. de Turenne ne bougea de l'Armée auprès de Dixmuyde, & recevoit tous les jours de M. le Cardinal des lettres sur l'état où étoit le Roi, dont la maladie fit arrêter l'Armée neuf ou dix jours, sans rien entreprendre. On fit seulement avancer M. le Marquis de Créqui fort proche de Nieuport: l'ennemi croyant que c'étoit le Corps de l'Armée, quitta son Camp qui étoit à une demi-heure de Nieuport, derrière un canal où il commençoit à se retrancher, & se sépara. M. le Marquis de Caracène entra à Nieuport avec une bonne

par-

partie de l'Infanterie; M. le Prince s'en alla à Ostende, & Dom Juan à Bruges. Sans la maladie du Roi, M. de Turenne se seroit mis entre Nieuport & Ostende le même jour que l'ennemi se sépara; & comme on a su depuis qu'ils n'avoient ni vivres ni munitions de guerre dans cette Place, & qu'on pouvoit couper tous leurs convois, il est certain que l'on eût pris les deux tiers de l'Armée d'Espagne, avec un peu de patience. 1658.

Le Roi commençant à se mieux porter, M. le Cardinal manda à M. de Turenne qu'il s'en venoit à Bergues, & le pria de s'y en venir. C'étoit dans le commencement du mois de Juillet; & M. le Maréchal de la Ferté qui avoit assemblé son Corps ordinaire de troupes, qui pouvoit monter en tout à cinq ou six mille hommes, étoit vers Lens; & M. le Cardinal lui avoit promis dès le commencement de la Campagne, qu'il prendroit quelque tems pour lui faire faire un siège. De sorte qu'il lui manda de s'en venir à Cassel, & M. le Cardinal s'y trouva avec M. de Turenne: M. Le Tellier y étoit aussi; & devant que de partir de Bergues, on étoit convenu qu'il n'y avoit point d'autre Place à assièger que Gravelines, M. de Turenne aiant fait voir à M. le Cardinal qu'il espèroit couvrir avec l'Armée Bergues,

Fur-

1658. Furnes & Dixmuyde, & qu'il pouvoit donner la main à Gravelines, si l'ennemi y alloit; ce qu'on ne pouvoit pas faire au siège d'aucune autre Place, où il eût falu s'éloigner davantage des Villes conquises. J'avois oublié de dire que M. de Turenne avoit déja vu une fois M. le Cardinal à Bergues depuis la maladie du Roi, où il lui avoit conté tout ce qui s'y étoit passé. Le Ministre laissa partir le Roi pour aller à Paris avec la Reine: Sa Majesté étoit encore fort foible, mais elle se remit fort promtement; & le Cardinal voulant voir encore commencer quelque chose avant que de s'en aller, allongea son séjour dans le pays jusqu'à la prise de Gravelines. On alla donc à Cassel, où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui dit à M. le Cardinal, que pourvu qu'il demeurât dans le voisinage, il entreprendroit ce qu'il voudroit; & ainsi il fit marcher des troupes pour investir Gravelines.

Depuis la bataille de Dunkerque, l'ennemi avoit retiré sa meilleure Infanterie de Gravelines; & aiant le cœur du pays à défendre, n'avoit laissé dans cette Place que sept à huit cens hommes. M. de Turenne envoya sept ou huit régimens d'Infanterie pour le siège, & demeura auprès de Dixmuyde: M. le Marquis de Créqui étoit toujours avec un Corps détaché

taché près de Nieuport, où M. le Duc d'Yorck & M. le Marquis de Caracène furent plus d'un mois, M. le Prince à Ostende, & Dom Juan à Bruges, & M. le Prince de Ligne à Ypres.. L'Armée du Roi ne s'affoiblissoit que par les maladies, quoiqu'il falût aller tous les jours au fourage, & que l'on fît beaucoup de courses dans le pays. 1658.

M. de Turenne envoya M. de Varenne, Lieutenant-Général, que M. le Maréchal de la Ferté lui demanda, comme une personne qui entendoit très bien les sièges. Le troisième ou quatrième jour après la tranchée ouverte, il fut tué d'un coup de canon. Il avoit été toute sa vie avec M. de Turenne; & c'étoit un des meilleurs Officiers qu'il y eût en France. M. le Comte de Moret fut aussi tué du même coup. Il étoit Lieutenant des Gendarmes de M. le Cardinal, & devoit avoir le Gouvernement de Gravelines. M. de Turenne l'aimoit tendrement; & il n'y avoit point de Gentilhomme en France à qui il eût si-tôt ouvert son coeur, lui aiant reconnu en diverses affaires un procédé fort sincère, & accompagné de beaucoup de jugement, sans laquelle qualité toutes les autres, & principalement à la Cour, se rendent inutiles & à soi & à ses amis. Il n'est pas croyable combien il en a été

tou-

1658. touché, comme d'une perte qui ne se répare point.

On ne fit presque point de circonvallation à Gravelines, à cause que l'Armée du Roi couvroit le siège. On demeura trois semaines devant la Place, & la tranchée avoit été ouverte près de quinze jours avant que les ennemis changeassent de posture. Ils avoient toujours eu un Corps sous M. de Marsin, qui regardoit le Luxembourg, lequel ils firent approcher de la Flandre, & levèrent trois ou quatre mille hommes de pied vers le Brabant: tout cela se trouva prêt à marcher vers le tems que j'ai dit. Ils avoient au commencement de la Campagne un Corps de Cavalerie qui passoit douze mille chevaux; ils l'estimoient quatorze mille: lequel *s'étant raccommodé*, & aiant beaucoup de régimens qui n'avoient pas été à la bataille de Dunkerque, leur Armée s'assembla vers Bruges; & s'approchant de la Lys pour s'éloigner du côté de Dixmuyde, où étoit l'Armée du Roi, ils y joignirent M. de Marsin, avec une partie de ses nouvelles levées, passèrent par Ypres, où étoit le Corps de M. le Prince de Ligne, & s'avancèrent vers Poperingue en Corps d'Armée, où étoient tous les Généraux.

M. de Turenne voyant que le côté de

Nieu-

Nieuport & d'Ostende se dégarnissoit 1658.
de troupes pour composer l'Armée, changea de posture, & fit marcher M. le Marquis de Créqui avec son Corps, qui étoit proche de Nieuport, à la Fintelle, pour se tenir à la tête de l'Armée de l'ennemi, qui étoit à Poperingue, & qui s'avançoit à Rosebrugh: ce Corps avoit ordre de renvoyer ses bagages au Camp, & étoit destiné pour Dixmuyde, y tenant toujours la main par des Dragons & de la Cavalerie qui étoit à la Kenoque, de peur que l'ennemi, qui avoit tout son bagage sous Ypres, ne dérobât une marche, laissant Bergues à main droite, pour aller secourir Gravelines, éloignée seulement de six à sept heures.

M. de Turenne tenoit deux brigades de Cavalerie à Mardyck, qui avoient ordre de marcher à Gravelines dès qu'ils auroient langue des ennemis; & lui avec peu de troupes se tenoit auprès de Dunkerque, d'où il avoit répandu de petits Corps séparés jusques par-delà Furnes. On laissoit toujours une garde devant Dixmuyde; & de l'autre côté, ce qui étoit à Mardyck voyoit le Camp de Gravelines: il y a bien deux lieues de l'un à l'autre, mais c'est le pays qui fait que l'on peut se gouverner de cette façon. L'ennemi ne pouvant le traverser qu'en

1658. faiſant des ponts, on étoit libre à ſe ſeconder ſur une grande digue: les bagages qui étoient à côté n'embarraſſoient point, & ces Corps à une demi-heure, ou une heure les uns des autres, étoient auſſi-tôt ſecourus par-deſſus la digue; & la connoiſſance du pays fait voir que l'on ne peut pas ſe mettre entre deux.

On demeura en cette poſture-là juſqu'à la fin du ſiège de Gravelines, qui dura vingt-cinq ou vingt-ſix jours de tranchée ouverte: M. le Marquis d'Uxelles y fut tué, qui étoit un homme de mérite, & qui étoit des prémiers Lieutenans-Généraux de France. Il y eut bien auſſi huit ou neuf cens hommes de tués ou bleſſés au ſiège; & comme c'eſt une des meilleures Places qui ſe puiſſe voir, quoiqu'il y eût fort peu de gens dedans, ils ne laiſſèrent pas de faire une réſiſtance qui donna aſſez de peine.

Les ennemis qui étoient à Roſebrugh aiant ſu que Gravelines capituloit, ſe retirèrent vers Ypres, & de là le long de la Lys. M. le Cardinal qui avoit demeuré durant tout le ſiège à Calais, & qui avec un grand ſoin faiſoit fournir toutes choſes, quoiqu'il ne parût pas qu'il y eût aucun préparatif au commencement, s'en vint à Dunkerque avant que

que de s'en retourner trouver le Roi. 1658.
On est obligé de dire qu'il n'y a personne, ni qui travaille tant, ni qui trouve tant d'expédiens avec une grande netteté d'esprit pour terminer beaucoup d'affaires de différentes sortes. Beaucoup de personnes qui auroient été en sa place s'en seroient retournés avec le Roi après la prise de Dunkerque, où il s'en vint, ainsi que j'ai dit, & où M. de Turenne le trouva.

M. le Maréchal de la Ferté, après la prise de Gravelines, laissa ses troupes à deux ou trois Lieutenans-Généraux, & s'en retourna en France, où il avoit des affaires. On renvoya deux ou trois régimens d'Infanterie auprès de Hédin, où il demeuroit un Corps d'Armée de dix mille chevaux & de neuf à dix mille hommes de pied, & un assez bel équipage d'artillerie & de vivres pour la Campagne. M. le Cardinal resta un jour entier à Dunkerque, & le Roi qui s'étoit arrêté quelques jours à Compiègne, & qui étoit entièrement remis, le pressoit de l'aller trouver en diligence à Fontainebleau, où il s'en alloit avec la Reine & toute la Cour. M. le Cardinal dit à M. de Turenne, de faire les choses qu'il trouveroit être le plus à propos; souhaitant que l'on pût faire ensorte de laisser beaucoup de troupes dans le pays;

1658. l'avertissant seulement qu'il avoit eu avis certain que les ennemis, après la prise de Dunkerque, s'attendoient assez à perdre Armentières.

M. de Turenne étoit toujours d'avis qu'on laissât quelques troupes auprès de Hédin; afin que s'il ne réussissoit à rien de considèrable dans le pays, que l'on pût, en fortifiant ce Corps-là, faire un blocus à Hédin tout l'Hiver; & ce fut la raison pour laquelle on y envoya ces régimens. On destinoit M. le Maréchal de Schulemberg pour avoir la direction de cette entreprise. Dans ces pensées, M. le Cardinal partit de Dunkerque pour s'en aller à Paris, & M. de Turenne retourna joindre l'Armée qui étoit à quatre heures de Dunkerque. L'Ambassadeur d'Angleterre demeura dans cette Place avec une grande garnison. Il y eut au plus deux mille soldats Anglois sous M. Morgan qui suivirent l'Armée, & M. de Turenne ordonna au Corps de M. le Maréchal de la Ferté de le suivre à Dixmuyde.

L'embarras de la sortie de Gravelines les retint un jour; mais comme c'est un pays étroit, où l'on ne fait que s'embarrasser d'attendre trop de troupes à un rendez-vous, il passa avec l'Armée, & alla loger au-delà de Dixmuyde, où aiant laissé ordre à M. de Schomberg de mettre

tre ensemble sept ou huit régimens qu'il lui laissa pour demeurer sous les Places de Dixmuyde, Furnes & Bergues, il marcha avec l'Armée à Thielt, qui est à mi-chemin entre Bruges & Gand, avec dessein de marcher sur la Lys & sur l'Escaut; laissant l'ennemi loin derrière lui, qu'il savoit avoir dessein de couvrir Armentières & Courtrai; afin qu'en donnant jalousie de ces grandes Places de Gand & de Bruges, il le fît séparer, ou prendre une posture qui lui donneroit occasion de faire quelque chose de considèrable. L'ennemi, après la prise de Gravelines, s'étoit logé au-delà de la Lys & avoit laissé un grand Corps dans Ypres, à sa tête. M. de Turenne, aiant un grand Corps de Cavalerie à l'avant-garde, arriva à Thielt de bonne heure, commanda que l'Armée y logeât, & passa outre, marchant droit à Deynse, où il savoit qu'il y avoit un pont sur la Lys: de là il vouloit, sans s'arrêter avec cette avant-garde, marcher droit à Oudenarde, quoiqu'il n'eût pas été dans le pays, le sachant très bien & par les gens du pays & par les Cartes: mais à l'entrée de la nuit le Guide le perdit; de manière qu'il fut obligé de retourner au quartier, bien marri d'avoir manqué le dessein d'Oudenarde. Il ne laissa pas néanmoins d'envoyer M. de Gassion avec 1658.

1658. cinq ou six régimens à Deynse sur la Lys, avec ordre d'envoyer des Partis vers Oudenarde; persuadé qu'il n'y avoit pas d'apparence de marcher plus outre, sans attendre l'arrière-garde qu'il avoit laissée à huit ou neuf heures de là.

On séjourna deux jours à Thielt; & comme M. de Turenne sut que ces troupes de l'arrière-garde arrivoient à une heure de là, il partit de grand matin avec toute l'Armée, laissant le bagage à Thielt; & ce Corps de M. le Maréchal de la Ferté qui faisoit l'arrière-garde, le venant joindre à la pointe du jour avec la réserve de l'Armée qui y demeura, il commanda à tout ce Corps d'y camper, aiant fait seulement changer le Camp, ensorte qu'il pût être plus prêt à déloger, pour le venir joindre au prémier ordre: & marchant lui-même à la pointe du jour avec une partie de l'Armée, sans bagage, il passa la rivière de la Lys à Deynse, où il apprit qu'il étoit arrivé un Corps de cinq ou six régimens de l'ennemi à Oudenarde. Aiant envoyé beaucoup de Partis pour donner jalousie à l'ennemi de tous les côtés, & laissé encore quelques régimens sous M. de Gassion à Deynse, il marcha le même jour à Gavre, qui est un Château sur l'Escaut à trois heures de Deynse, où il ar-

arriva encore de fort bonne heure. L'ennemi n'aiant pas eu le tems de s'assembler derrière l'Escaut, il n'y parut que cinquante chevaux. Il s'y devoit trouver beaucoup de paysans; mais les marches promtes ne donnent loisir qu'aux raisonnemens, sans laisser de tems pour apporter les remèdes. De quatre ou cinq mille paysans qui avoient ordre de se trouver à ce passage, il n'y en eut que deux ou trois cens, qui s'enfuirent aussi-tôt, à la réserve de cinquante qui se mirent dans le Château qui étoit de l'autre côté de l'eau. 1658.

Comme les Dragons de l'Armée du Roi arrivèrent sur le bord de l'eau, & la Cavalerie de l'avant-garde, il y eut d'abord près de deux cens chevaux qui passèrent la rivière à la nage sous le Château; dont ceux de dedans furent si effrayés, qu'ils se rendirent tous aussi-tôt. M. de Turenne fit passer ensuite quatre régimens de la brigade de Podwitz avec tous les Corps des régimens, & on courut jusqu'à quatre lieues de Bruxelles. Quelques régimens de l'ennemi, qui passoient vers Gand, laissèrent leur bagage; & cela mit une telle confusion, que les régimens qui étoient sous Oudenarde marchèrent aussi vers Bruxelles. C'étoit Dom Antoine de la Cuéva qui les commandoit, qui en eut l'ordre. On

1658. fit travailler auſſi au pont de bateaux ſur l'Eſcaut, & M. de Turenne n'étoit pas encore réſolu à rien, quand le lendemain de grand matin il ſut par un homme qui étoit envoyé du Gouverneur d'Oudenarde pour demander des ſauve-gardes, comme la Cavalerie en étoit ſortie. Il prit auſſi-tôt mille chevaux & deux cens Dragons & paſſa l'Eſcaut, envoya dire au Gouverneur par M. de Madaillan, qui ſervoit d'Aide de Camp près de lui, qu'il alloit l'aſſièger, & qu'il ſe décidât à demeurer neutre & à donner paſſage à l'Armée. Il s'approcha de la ville avec cette Cavalerie, & fit ſaiſir par ſes Dragons quelques maiſons tout proche de la porte. Il y eut un tems que l'on crut que le Gouverneur ſe rendroit ; mais voyant le peu de gens qu'il y avoit, il recommença à tirer. M. de Turenne, après avoir demeuré trois ou quatre heures proche de la Place, & voyant qu'il y avoit ſi peu de gens dedans, réſolut de s'y en venir avec l'Armée, & commanda à un Parti de trois cens chevaux ſous le Lieutenant-Colonel de Bouillon, d'aller de l'autre côté de l'eau, pour empêcher qu'on y jettât des troupes par Courtrai. Il s'en alla lui-même à l'Armée, aiant envoyé querir ſept ou huit cens mouſquetaires, pour fortifier M. d'Humières qui n'avoit que

ces

ces deux cens Dragons. Comme il é- 1658.
toit à une heure de là, ceux de la ville ne voyant que fort peu de gens près de leurs portes, firent une sortie sur les Dragons, & en tuèrent quelques-uns, mirent le feu aux maisons & les en chassèrent. M. de Turenne pensa en chemin qu'il y avoit quelque danger de laisser ce Corps-là si proche de la ville, & que les ennemis auroient le tems de faire passer un Corps par Tournai: c'est pourquoi il renvoya S. Martin, Maréchal des logis de la Cavalerie, dire à M. d'Humières qu'il se retirât à moitié chemin de la ville à l'Armée; ce qu'il fit à l'entrée de la nuit: & le lendemain de grand matin, aiant travaillé à défaire le pont toute la nuit, l'Armée marcha tout le long de l'eau, en remontant droit à la ville, & faisant tirer le pont après soi.

Ce Lieutenant-Colonel de Bouillon battit à la pointe du jour deux régimens qui vouloient entrer dans la ville. La Cavalerie de l'un des deux fut toute prise; mais les Dragons y entrèrent, qui n'étoient pas plus de cent. L'Armée arriva de bonne heure devant la ville du côté de Courtrai, & le Corps qui avoit été le jour auparavant de l'autre côté, eut ordre de s'avancer à son même poste: & M. de Turenne aiant passé l'eau

 en

1658. en bateau, le pont n'étant pas fait, alla visiter les postes; & étant descendu le long de la côte, il y vit un lieu où il pouvoit venir des gens tout à couvert de Courtrai: il y fit venir les Dragons du Roi. Comme il visitoit ces lieux-là avec trente ou quarante chevaux, s'étant un peu éloigné du lieu où il avoit laissé les Dragons, trois régimens de Cavalerie, sous M. de Chamilli, que M. le Prince avoit commandé pour entrer dans la ville, arrivèrent en plein jour au lieu où on ne faisoit que de mettre les Dragons. M. de Péguilain, qui les commandoit, s'y étant rencontré, ils tinrent ferme dans une rue; ce qui arrêta tout court cette Cavalerie, laquelle prit aussitôt l'épouvante. Il n'y en entra pas un dans la ville, & M. de Chamilli fut pris avec la moitié de ses gens. C'étoit le régiment de Condé & deux autres régimens, lesquels aiant voulu venir de l'autre côté de l'eau, le Gouverneur de la Place les avoit envoyé avertir qu'il n'y avoit personne du côté qu'ils abordèrent, comme en effet les troupes ne faisoient que d'y arriver un quart d'heure auparavant. On sut par les prisonniers comme les ennemis s'étoient fort séparés; & ainsi on vit bien que sans lignes, ni presque de communication sur l'Escaut, que par un petit pont que l'on fit la nuit,

que

que l'on pourroit aisément prendre la Place. 1658.

M. de Turenne avoit mandé le jour auparavant à tout le Corps qui étoit demeuré à Thielt avec le bagage, de marcher droit à Oudenarde, de façon qu'il y arriva le soir même : & aiant ouvert la tranchée la nuit en trois endroits différens, & approché en deux heures d'une demi-lune que l'on alloit prendre, ceux de la ville demandèrent à capituler : on les reçut comme les bourgeois le demandoient ; mais trois régimens qui étoient entrés de Courtrai le jour qu'on s'étoit approché de la ville, de l'autre côté de l'eau, ne furent point reçus à autre composition que prisonniers de guerre.

Oudenarde étoit une ville où il y avoit un très grand peuple, mais où il manquoit de tout pour sa défense : aussi est-elle si fort au milieu du pays, qu'elle n'étoit pas estimée comme une ville de guerre. Comme c'étoit une conquête fort avancée, la conservation en paroissoit assez difficile durant l'Hiver, & M. de Turenne fut en doute un peu de tems s'il s'avanceroit vers Bruxelles avec l'Armée, ou s'il retourneroit sur la Lys, où il savoit bien que Menin étoit une Place à pouvoir accommoder, & dont la situation donnoit beaucoup de facilité

pour

1658. pour la communication de Dixmuyde à Oudenarde. Aussi il ne savoit si en marchant promtement sur la Lys, il ne trouveroit pas occasion d'entreprendre sur Courtrai. Ce qui l'empêcha d'avancer vers Bruxelles, qu'il eût espèré pouvoir prendre, c'est que, n'aiant qu'un équipage de campagne, & pour deux ou trois jours de vivres, il ne pouvoit faire un siège : de manière que la moindre résistance qu'il eût trouvé, étant obligé d'épuiser tout ce qu'il y avoit de vivres dans Oudenarde, & la ville n'étant point fortifiée, il eût falu se retirer en arrière & quitter le pays au-devant d'Oudenarde, & Oudenarde même: au-lieu que se mettant en arrière, il vivoit par ce qui lui venoit de la mer, & prenoit des mesures plus sûres pendant six semaines ou deux mois pour la conservation d'Oudenarde. Il y laissa seulement deux régimens de Cavalerie & quatre cens hommes de pied sous M. de Rochepaire, & marcha le lendemain que la ville fut rendue; en remontant l'Escaut qu'il laissoit à gauche, il fit suivre des bateaux, comme s'il eût voulu faire un pont pour assièger Tournai, ou pour entrer dans le Brabant. Il avoit toujours laissé M. de Gassion avec douze ou quinze cens hommes pour garder le pont de Deynse sur la Lys; il lui envoya

voya ordre de le venir joindre au Camp à une heure & demie d'Oudenarde, d'où il vouloit partir à minuit, espèrant que par une marche promte & qui ne seroit pas vue, il trouveroit quelque chose d'important à faire sur la Lys. 1658.

On n'eut nouvelle que quatre heures devant le jour, que M. de Gassion arrivoit; & comme on ne vouloit pas marcher sans savoir où il étoit, pour ne le pas laisser trop en arrière, on partit seulement deux heures devant le jour, en prenant assez longtems le chemin de Tournai, où étoit M. le Prince, Dom Juan & une partie des troupes étant marché vers Bruxelles. On fut environ à midi auprès de Menin. C'étoit au commencement de Septembre. M. de Turenne aiant envoyé trente chevaux de sa garde pour savoir si les ennemis étoient à Menin, ils lui amenèrent deux prisonniers, qui lui dirent que M. le Prince de Ligne étoit à une heure & demie de là avec deux mille hommes de pied, & quinze ou seize cens chevaux, du même côté de la rivière. Il commanda les régimens de Cavalerie qui étoient à l'avant-garde, pour les engager. C'étoit celui du Comte de Roye & de Melun; & comme il y avoit beaucoup d'Officiers qui venoient au logement, ils pous-

1658. poussèrent aussi avec les prémières troupes commandées. On les suivit au grand galop avec la Cavalerie, qui ne marchoit pas ce jour-là en trop bon ordre. M. le Prince de Ligne avoit toujours été avec ce Corps dans Ypre, & comme l'ennemi crut que l'Armée du Roi vouloit aller vers Bruxelles, ce Prince devoit entrer dans Tournai, quand M. le Prince en partiroit pour joindre Dom Juan vers Bruxelles: il étoit en alte dès le matin en campagne pour se gouverner suivant ce qu'il apprendroit par Tournai, ou par des Partis qu'il avoit envoyés vers l'Armée du Roi, qui retournèrent sans aucune langue, hors une seule qui arrivoit dans le tems qu'on commençoit à pousser. Si on avoit attendu que quelques troupes fussent ensemble pour charger, il est sûr que les ennemis auroient eu le tems de se retirer; mais M. de Turenne aiant commandé aux prémiers de s'engager sans attendre ni Dragons ni Infanterie, il leur ôta tout moyen de songer à autre chose qu'à faire tête comme ils se trouvoient disposés le long du chemin. Tout ce pays-là étoit fait de façon, que l'on ne peut y aller que deux ou trois de front. Les prémiers qui abordèrent furent des Officiers qui avoient poussé à la tête, dont quelques-uns furent tués. Les régimens de l'ennemi

nemi de Droot & de Louvigny aiant 1658.
monté à cheval, repoussèrent au commencement les prémières troupes de la garde. Le Comte de Roye se trouva à la tête de son régiment qui fit fort bien, & chargea le régiment de Louvigny, dont le Mestre de Camp fût très dangèreusement blessé & fait prisonnier. Le Comte de Roye y reçut deux coups de pistolet aux deux jambes, & rompit les prémiers escadrons de l'ennemi: les régimens de la Reine, Rennel & Créqui suivoient, à la tête desquels M. d'Humières & M. de Gadagne se mirent, & le régiment de Dragons de La Ferté. Les ennemis voyant que les troupes se secondoient les unes les autres de si près, commencèrent à se mettre en confusion. Leur Infanterie qui étoit dans des Camps fermés, ne fit qu'une méchante décharge, & commença à jetter les armes. On les suivit jusqu'à un pont sur la Lys qui est à un Château que les ennemis tenoient, nommé Commines. Ils avoient quelque bagage & des chariots de vivres qui leur étoient venus de Lille, qui aidèrent encore à les mettre en confusion. Ainsi on prit presque toute leur Infanterie, leurs armes & leurs drapeaux; & pour la Cavalerie il ne s'en sauva que trois ou quatre cens chevaux à Ypres avec le Prince de Ligne, & quel-

1658. quelque cent ou cent cinquante se retirèrent à Lille, de mille ou douze cens chevaux qu'ils étoient, & de douze ou treize cens hommes de pied dont presque tous les Officiers furent pris, mais beaucoup de soldats dans les haies sans armes. Comme chacun est d'ordinaire bien aise de parler, quoique ce soit au desavantage de son parti, il y eut divers prisonniers qui dirent que la ville d'Ypres étoit dégarnie. M. de Turenne voulut au commencement faire avancer du canon pour prendre le Château de Commines, mais il changea après de pensée, M. d'Humières lui aiant dit que l'on pouvoit faire quelque chose à Ypres. Ainsi l'on y marcha, de peur que dès la même nuit il n'y entrât des gens d'Armentières, ou de la garnison ordinaire qui étoit renforcée par les troupes de S. Omer & Aire, arrivées depuis deux jours, ou par celles de M. le Prince à Tournai qui n'en est qu'à cinq heures. D'ailleurs un Sécrétaire de M. le Prince de Ligne aiant été pris, ou trouva sur lui diverses lettres de M. le Prince, écrites de Tournai le jour auparavant, & la nuit avant le combat, par lesquelles il mandoit la marche de M. de Turenne en remontant l'Escaut: mais quoique beaucoup de gens aient dit qu'il l'avoit averti de repasser la Lys, & de se met-

mettre en lieu pour pouvoir entrer dans Ypres, cela ne paroiſſoit pas par ces lettres. En effet dans des guerres de campagne, il eſt impoſſible de pouvoir preſcrire juſtement à un Corps ſéparé, comme il doit ſe gouverner dans chaque action; parce que tous les différens mouvemens de l'ennemi, & les diverſes connoiſſances que l'on en a, doivent faire changer de conſeil; & on ne peut donner à un homme qui commande que certaines règles générales, le reſte dépendant de ſa conduite & de la fortune. Ainſi M. le Prince, à ce que je croi, n'avoit rien preſcrit déterminément à M. le Prince de Ligne, qui avoit envoyé divers Partis pour prendre langue de l'Armée du Roi: mais ceux de Menin fermèrent la porte à un de ces Partis, de peur qu'il ne pillât la ville; & un autre n'aiant pris aucune langue, n'arriva dans le Camp des ennemis qu'un moment avant que nos prémières troupes commencèrent à les charger. Ce fut la grande diligence avec laquelle on marcha aux ennemis, qui les empêcha d'avoir nouvelles par leurs Partis. 1658.

Afin donc d'empêcher qu'il ne ſe jettât perſonne dans Ypres, M. de Turenne envoya promtement dire à la brigade de M. de Podwitz qui étoit compoſée

1658. de huit ou dix escadrons, & qui n'étoit pas ce jour-là à l'avant-garde, de faire rafraichir leurs chevaux une heure ou deux, pendant lequel tems il s'en alla à Menin pour demander le passage pour les troupes ; & comme c'étoit une Place à demi rasée, les bourgeois n'en firent aucune difficulté. Il y a un pont sur la Lys, où aiant fait raccommoder quelque peu de chose, M. de Podwitz passa avec douze ou quinze cens chevaux le jour même du combat, & fut presque à l'entrée de la nuit, ou au moins avant qu'elle fût finie, devant Ypres sur le chemin qui venoit d'Armentières. En y arrivant il vit un régiment de deux ou trois cens Dragons qui venoit d'Armentières pour y entrer, & leur fit couper en diligence le chemin, de sorte qu'il n'y entra que sept ou huit hommes ; le reste fut pris ou se retira à Armentières. M. de Turenne avoit aussi envoyé M. de S. Lieu dès le soir avec une brigade de Cavalerie pour se mettre sur le chemin de Gand à Ypres, mais ils ne rencontrérent personne.

L'Armée campa cette nuit-là auprès de Menin, qui est à quatre heures d'Ypres : M. de Turenne commanda que l'on se tînt prêt sans marcher, en attendant qu'un Corps qu'il avoit laissé pour faire tête à Tournai, & pour couvrir les

les bagages de l'Armée, l'eût joint, ou au moins qu'il sût qu'il étoit en marche. Le matin on entendit grand bruit au Camp, comme d'un magazin qui avoit sauté, & on apprit par des gens qui étoient sur un clocher, que c'étoit à Ypres; cela fit encore hâter la résolution d'y aller. M. de Turenne laissa dans Menin mille hommes de pied & cinq cens chevaux, envoya ordre à M. de Gassion (qui avec huit cens hommes de pied & cinq cens chevaux, étoit parti de Deynse, & avoit rejoint le Corps qui étoit auprès de Tournai) d'aller à Oudenarde, ce qui y étoit resté de troupes étant trop foible. Il marcha lui-même droit à Ypres, commandant que tout, excepté ce qui étoit demeuré à Menin, & ce qu'il avoit envoyé à Oudenarde, marchât avec le bagage. L'Armée ne put arriver que fort tard devant Ypres. Douze ou quinze cens hommes étoient aussi demeurés sous M. de Schomberg, pour garder les Places de Bergues, Furnes & Dixmuyde, à qui ordre fut envoyé de venir à Ypres, & de s'approcher de l'Armée, mettant ces Places en sûreté. M. de Turenne étoit fort foible arrivant devant Ypres, & il vouloit conserver Oudenarde, qui n'étoit point en état de défense, & Menin, qui étoit le seul passage qu'il eût sur la Lys. Com- 1658.

1658. me M. le Cardinal étoit parti de Dunkerque, il avoit trouvé à propos, & M. de Turenne en étoit d'avis, de laisser quelques régimens d'Infanterie à M. le Maréchal de Schulemberg, pour voir si on pourroit faire un blocus à Hédin. On savoit bien que l'on pouvoit faire état d'avoir encore deux ou trois mille hommes d'Infanterie de ce côté-là; & l'ennemi étoit en si mauvais état par la bataille des Dunes, par le combat du Prince de Ligne, & par tant de régimens défaits, & tant de Partis battus, que l'on pouvoit hazarder d'attaquer une grande Place avec peu de gens. Il n'y avoit pas d'outils pour se retrancher; & M. de Turenne avoit commandé à quelques régimens de Cavalerie d'en chercher, en marchant par les maisons abandonnées des paysans.

Le soir que l'Armée arriva devant Ypres, on ne trouva point du tout de fourage; mais le matin M. de Turenne fit le tour de la Ville, & toutes les troupes arrivèrent. On rompit quelques avenues le mieux que l'on put; & quoique l'on apprît qu'il y avoit six ou sept cens chevaux dans la Ville avec le Prince de Ligne, on se flatta un peu sur le nombre d'Infanterie, que l'on crut n'être que de trois ou quatre cens hommes, mais que l'on vit de mille ou dou-

ze

ze cens, dont, à la vérité, il y avoit 1658.
beaucoup de milice; & ainsi on s'engagea à s'y attacher. M. Talon, Intendant de l'Armée, fut envoyé à Dunkerque & Gravelines, pour faire venir des outils & des munitions de guerre & du canon, n'y aiant rien de tout cela en la quantité qu'il faut pour un siège dans une Armée de campagne. M. de Turenne n'avoit pas dessein de s'attacher à Ypres, comme pour y borner toute la Campagne, & d'abandonner Menin & Oudenarde: il savoit bien que la foiblesse de l'ennemi arrivée par tant de pertes, l'avoit mis en état de n'être plus craint, comme l'est une Armée qui peut entreprendre, quand celle qui lui est opposée est engagée à un siège. Le commencement du siège d'Ypres étoit comme une espèce de blocus, tant parce que les outils & munitions manquoient, que parce qu'il étoit résolu d'en partir avec une partie de l'Armée, si l'ennemi entreprenoit quelque chose. Pour être plus assuré de Menin, qui étoit le seul passage pour aller à Oudenarde, dès que M. de Schomberg fut arrivé avec douze ou quinze cens hommes qu'il avoit auprès de Dixmuyde, il l'envoya avec deux régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, pour renforcer la garnison de Menin, qui étoit une Place qui ne

1658. pouvoit être maintenue que par beaucoup d'hommes. Il y avoit toujours eu mille ou douze cens chevaux détachés qui avoient été à S. Venant ; ils reçurent les ordres de M. le Maréchal de Schulemberg, Gouverneur d'Arras, que M. de Turenne pria de s'avancer sur la Lys pendant qu'il feroit le siège d'Ypres. Ce Maréchal marcha avec cette Cavalerie & quelques régimens demeurés auprès de Hédin ; & tirant près de deux mille hommes de pied de sa garnison d'Arras, il vint camper à deux heures d'Ypres, & le lendemain marcha à Menin. M. de Turenne laissa aussi sous ses ordres les troupes qui y étoient, en aiant seulement retiré M. de Schomberg avec deux régimens d'Infanterie, en aiant fort peu pour le siège.

Deux jours après, il vint quelques outils du côté de Calais ; & M. le Maréchal de Schulemberg en mena aussi deux ou trois mille. Après avoir fait quelques fossés devant les avenues les plus aisées, on commença le siège, ouvrant la tranchée à la faveur d'une grande hauteur qui est à cinq cens pas de la Place, & derrière laquelle on peut mettre beaucoup de troupes à couvert : on ouvrit deux tranchées, dont les Gardes eurent la tête d'une, & les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, qui étoient sous

sous deux ou trois Lieutenans-Généraux, eurent la tête de l'autre. J'oubliois à dire que la Cavalerie de la Ville avoit fait le soir auparavant une sortie, où M. de Charost fut fort blessé, & quelques Officiers; mais la sortie n'eut point d'effet, les assiègés aiant été repoussés jusques sur les palissades de la contrescarpe. Toutes les personnes de condition y coururent, & y firent très bien. Le second jour de la tranchée, on s'approcha fort de la contrescarpe; & le troisième, croyant qu'il faloit diligenter, de peur que les ennemis n'eussent le loisir de se reconnoitre & de faire quelque entreprise, ou pour le secours de la Place, n'y aiant point de circonvallation, ou par quelque diversion, M. de Turenne résolut de faire emporter la contrescarpe, & renforça les deux attaques de cinq cens Anglois, dont il y avoit environ quinze cens dans le Camp. A l'entrée de la nuit, les aiant mis derrière cette hauteur entre les deux attaques, ils marchèrent en même tems que les François, & abordèrent la contrescarpe par un front de trois cens pas, avec beaucoup de grenades. Les ennemis ne firent pas beaucoup de résistance, aiant mis une partie de leurs forces dans les demi-lunes, dans l'une desquelles étoit M. le Prince de Ligne avec 1658.

 beau-

1658. beaucoup d'Officiers. Les François & les Anglois ne se contentant pas d'être maitres de la contrescarpe, attaquèrent les demi-lunes, & en prirent trois, quelques Officiers de l'ennemi aiant été pris prisonniers : M. le Prince de Ligne se sauva avec peine dans la Ville, sur une planche qui traversoit le fossé plein d'eau. Il y eut un Capitaine Anglois, qui les suivant dans la Ville, & croyant l'être des siens ou des François, fut pris, y étant entré assez avant. Au point du jour, toutes les contrescarpes du front des attaques & trois demi-lunes étant prises, on s'y trouva logé, quoiqu'avec peu de communication pour y aller. M. de Schomberg, M. de Gadagne & M. d'Humières servirent à l'attaque des Gardes, qui agirent toutes les nuits avec beaucoup de vigueur ; & M. de Bellefons, M. du Coudrai-Montpensier & M. du Brezia servoient à l'attaque de Piémont, qui firent aussi très bien leur devoir.

La quatrième nuit se passa à faire les communications pour aller aux contrescarpes & aux demi-lunes, & à descendre au fossé de la Place. La cinquième, la Cavalerie aiant porté beaucoup de fascines, & le fossé de la Ville commençant à se remplir à l'attaque des Gardes, ceux de la Ville demandèrent à capitu-

pituler; & M. le Colonel Droot fut envoyé à M. de Turenne avec quelques-uns des principaux Bourgeois. Il accorda une capitulation fort honorable à M. le Prince de Ligne, qui sortit le lendemain avec deux pièces de canon, six ou sept cens chevaux, & onze ou douze cens hommes de pied, qui furent conduits à Courtrai. Comme le siège alla fort vîte, on y perdit mille hommes, qui furent tués ou blessés, avec beaucoup d'Officiers. Le siège ne dura que cinq jours; & durant les sept ou huit que l'on avoit demeuré devant la Place avant que d'ouvrir les tranchées, les ennemis ne croyant pas que l'on se résoudroit à l'attaquer, n'avoient pris aucunes mesures pour la secourir, ni même pour être en état de se trouver en bonne posture quand elle seroit prise: de sorte que M. le Prince de Ligne & Dom Juan d'Autriche se trouvèrent à Tournai aussi empêchés après le siège d'Ypres que devant, voyant bien que la saison n'obligeroit pas si-tôt l'Armée du Roi de sortir de la Flandre. M. de Turenne, pour ne pas perdre de tems, envoya dès le jour de la capitulation deux mille hommes, pour attaquer le Château de Commines sur la Lys, qui est fort bon, & un passage considérable; & le lendemain que la garnison fut sor- 1658.

1658. tie d'Ypres, il marcha avec toute l'Armée, en s'avançant sur la Lys pour favoriser le siège. C'étoit le Colonel des Gardes Ecossoises, nommé Rutherfort, qui commandoit, & qui en trois jours obligea ceux du Château à se rendre, dont il sortit quatre-vingts hommes.

M. de Turenne y aiant laissé garnison, passa le lendemain la Lys avec l'Armée, dont la Cavalerie étoit fort fatiguée, aiant beaucoup manqué de fourrage devant Ypres: il s'arrêta entre la Lys & l'Escaut, dans un lieu nommé Turcoin, où il demeura cinq ou six jours, y aiant trouvé beaucoup de grain: il donna durant ce tems des ordres pour la fortification de Menin & d'Oudenarde. C'étoit à la fin du mois de Septembre; & quoique la saison fût fort avancée, il faloit mettre Oudenarde, où il n'y avoit rien de commencé, en état de défense, étant, comme chacun sait, à quatre heures de Gand, & à sept de Bruxelles: les maisons de deux ou trois fauxbourgs venans sur le bord des fossés, & y aiant une montagne du côté de Bruxelles, qui commande à une demi-portée de mousquet tout un côté de la Ville, personne ne sauroit demeurer hors des murailles ni de l'autre côté du fossé, qui est plein d'eau.

M. le Maréchal de Schulemberg aiant de-

demeuré à Menin jusqu'à cinq ou six jours après la prise d'Ypres, s'en retourna à Arras, à cause de l'incommodité de ses gouttes, laissant toutes les troupes qu'il avoit emmenées, même celles de sa garnison, à Menin. M. de Turenne après avoir demeuré quelques jours à Turcoin, & laissé seulement mille ou douze cens hommes dans Ypres, sans desarmer aucuns habitans, se fiant sur l'Armée qui restoit toujours opposée à celle de l'ennemi, marcha sur l'Escaut à un lieu nommé Epiere, entre Oudenarde & Tournai; & aiant fait remonter des bateaux d'Oudenarde, il y fit deux ponts, se voulant appliquer principalement à la fortification d'Oudenarde, & à le pourvoir de munitions de guerre, dont il manquoit beaucoup. Pour cet effet, il en fit venir de France par Dunkerque à Ypres: M. le Cardinal, à qui il avoit mandé toutes choses, étant bien aise des bons succès, donnoit les ordres nécessaires pour cela. 1658.

La marche de l'Armée du Roi sur l'Escaut remit les ennemis dans leur première confusion: M. le Prince demeura à Tournai: Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracène s'en allèrent avec quelque partie des troupes à Bruxelles & à Tenremonde, qui est un lieu sur l'Escaut entre Anvers & Gand, pour lequel

les

1658. les ennemis craignoient extrèmement : ils mirent quelques troupes sur la rivière du Tenre pour couvrir Bruxelles, en attendant (faute de savoir ni de pouvoir rien faire de mieux) que les mauvais tems obligeassent l'Armée du Roi de se retirer. Le lieu où elle étoit campée étoit fort plein de fourage, tant en-deçà qu'au-delà de l'eau; & le pain de munition qui venoit par Ypres, remontoit sur l'Escaut par Oudenarde. Ce fut seulement dès-lors que l'on commença à travailler de bonne façon aux fortifications d'Oudenarde. M. de Rochepaire que M. de Turenne avoit laissé pour y commander, étoit un homme très intelligent; de manière qu'il trouva beaucoup de paysans; & le Chevalier de Clerville fort entendu aux fortifications, y étant envoyé, on commença de grands travaux, qui dans l'opinion d'un chacun, ne pouvoient pas être en état avant que l'Armée se retirât. Mais les ouvrages avançoient au-delà de toute attente : il y avoit plus de mille paysans qui travailloient tous les jours, outre les soldats, & l'Armée étoit à quatre ou cinq lieues d'eux, pour couvrir les travaux : c'étoit une distance assez grande pour ne pas ruïner les environs, & par-là incommoder la garnison durant l'Hiver. L'Armée demeura près de quatre semaines dans ce Camp sur le bord de

de l'Escaut; & comme elle étoit à trois heures de Tournai, où étoit M. le Prince avec peu d'Infanterie, mais deux ou trois mille chevaux, & à quatre de Courtrai, où il y avoit un grand Corps de Cavalerie, il se passoit tous les jours de petites actions & aux fourages & aux Partis qui se rencontroient, dans lesquels l'Armée du Roi avoit toujours de l'avantage. 1658.

Dans le commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche aiant eu avis que l'Armée du Roi vouloit décamper d'Epiere, où elle avoit demeuré quatre semaines, s'en vint à Courtrai avec le Marquis de Caracène & quelque Cavalerie qu'il avoit amenée d'auprès de Gand, croyant par-là hâter davantage par son approche la retraite de l'Armée. M. de Turenne avoit résolu de demeurer tout le tems qui se pourroit dans ce Camp, & après de passer au-delà de l'Escaut, du côté de Bruxelles, quoique la saison étoit si avancée que cela parût fort difficile. Ce qui l'obligeoit ainsi à allonger le plus qu'il pourroit la Campagne, c'est qu'il avoit reçu des lettres de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roi & la Reine partoient de Paris pour aller à Lyon, aiant vu les affaires de Flandre si bien établies, & y aiant quelque tems qu'il avoit promis à Madame

1658. de Savoye que le Roi feroit ce voyage; pour voir Madame la Princesse Marguerite, du mariage de laquelle avec Sa Majesté on lui avoit donné espérance depuis quelque tems. M. de Turenne voulant donc continuer le plus qu'il pourroit la Campagne, quoique dans une très mauvaise saison & fort avancée, il passa l'Escaut, & apprit le soir avant que de passer le pont, que Dom Juan étoit arrivé à Courtrai: ce qui ne lui fit pas changer de résolution; au contraire, lui en donna plus d'envie, afin de le faire retourner à Bruxelles. Dès la pointe du jour, l'Armée commença à passer le pont. Il avoit commandé à l'entrée de la nuit M. de Podwitz avec deux mille chevaux & quelques dragons, pour aller passer la rivière de Tenre, qui est à quatre heures de l'Escaut, & à pareille distance de Bruxelles. Les ennemis avoient deux ou trois régimens derrière, plutôt pour avertir du passage que pour le défendre. M. de Podwitz prit une partie d'un régiment d'Infanterie qui vouloit se retirer, & se logea dans Grammont, que les Espagnols abandonnèrent. M. de Turenne après avoir passé l'Escaut, ne s'éloigna pas de la rivière avec l'Infanterie & le bagage de l'Armée, avec lequel il laissa aussi quelque Cavalerie pour observer Tournai, où étoit toujours

jours M. le Prince: il s'en alla avec une partie de la Cavalerie vers Ninove, & envoya M. de Lislebonne avec deux mille chevaux & deux cens hommes de pied, pour voir si on pourroit obliger ceux d'Alost d'ouvrir ses portes. Deux cens fantassins que les ennemis avoient mis dans la Place, aiant empêché les Bourgeois de se rendre, M. de Turenne manda à M. de Lislebonne de le venir joindre à Ninove, ne voulant point dans cette saison entreprendre, avec quelque danger de n'y pas réussir, des choses qu'il croyoit inutiles, n'aiant pas intention de conserver cette Place. Le mois de Novembre étant déja avancé, on ne songea plus à rien entreprendre; parce qu'il faloit se restreindre à ce que l'on avoit pris, de peur de tomber dans l'inconvénient que l'Hiver eût produit, qui étoit que le Corps de l'Armée sortant du pays, où il étoit impossible qu'elle hivernât toute entière; si on eût voulu conserver des postes où il ne faloit pas un siège pour les reprendre, ne pouvant plus être secourus par l'Armée, on les eût perdu sans doute avec les gens qu'on y auroit mis, & en même tems sa réputation, pour avoir si mal pris ses mesures. Ainsi, quoique l'ennemi crût que l'on songeât à garder Ninove & Grammont, M. de Turenne n'a jamais eu 1658.

cet-

1658. cette pensée : il vouloit seulement y laisser des troupes, pendant que l'Armée seroit en des lieux où elle pourroit les soutenir; jugeant aussi fort nécessaire de faire ruiner autant qu'il pourroit ces lieux, afin que l'ennemi n'y pût pas tenir des troupes durant l'Hiver, ou que s'il le faisoit, ce fût en petit nombre & avec incommodité. D'ailleurs ce Corps de trois ou quatre mille chevaux étant hors de l'Armée, cela donnoit plus de commodité pour les fourages, resserroit Dom Juan & le Marquis de Caracène dans Bruxelles, avec un Corps de troupes, où ils ne se tenoient pas en grande sûreté; réduisoit leur Armée dans leur propre pays, à souhaiter autant le quartier d'Hiver que celle du Roi, & les rendoit ainsi incapables de rien entreprendre sur les Places conquises quand on seroit retourné en France. Les troupes qui étoient dans Tournai & Courtrai étoient tellement incommodées, qu'elles avoient plus besoin de s'en aller vers la Meuse, & de sortir de Flandre pour se rafraichir, que celles du Roi de s'en aller en France.

On demeura tout le mois de Novembre dans ces lieux, & cependant on travailloit à Menin, mais avec moins d'application qu'à Oudenarde, dans laquelle Place M. de Turenne laissa sept ou huit

cens

cens chevaux, & deux ou trois mille 1658.
hommes de pied. Au commencement de Décembre, l'Armée passa la Lys à Harlebeck, à une heure de Courtrai au-dessus d'Ypres; les Places de Dunkerque, Gravelines, Bergues, Furnes & Dixmuyde se trouvoient si éloignées de l'ennemi, que l'on ne songeoit à les maintenir qu'avec des garnisons ordinaires. Le Roi étoit alors à Lyon; & M. de Turenne pouvoit retenir en Flandre, ou envoyer en France, toutes les troupes qu'il jugeoit à propos; parce que le Roi & M. le Cardinal avoient trouvé bon qu'il fît ce qu'il décideroit. Il laissa six à sept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied dans Menin, auxquels commandoit M. de Bellefons: il s'en alla à Ypres, y menant douze compagnies des Gardes Françoises, & six régimens de Cavalerie. Il laissa en tout cent compagnies de Cavalerie dans les Places conquises, & bien la moitié de l'Infanterie, qui consistoit en cinq mille hommes. Il conduisit l'Armée jusqu'à Etaire, d'où elle retourna en France sous la conduite de M. de Lislebonne, de M. de Wirtemberg & de M. du Coudrai, qui ramenoit le Corps de Lorraine. Il revint à Ypres, où il demeura jusqu'au commencement de Février: alors il laissa M. d'Humières à Ypres, à

 qui

1658. qui le Roi en avoit donné le commandement à sa prière; M. de Bellefons dans Menin, avec ordre d'avoir l'oeil à Oudenarde; & M. de Schomberg à Bergues, Furnes & Dixmuyde. La communication demeurant libre entre toutes ces Places, le Corps Anglois qui pouvoit être de quinze cens hommes, fut renvoyé à Amiens, & la garnison de Dunkerque demeuroit forte de près de trois mille hommes de pied, avec trois cens chevaux. M. de Turenne voyant que les choses pouvoient aisément subsister de cette façon, les Places étant pourvues de toutes choses durant l'Hiver, & le commerce étant libre par tout le pays, revint enfin à Paris, où il arriva deux jours après le retour du Roi de Lyon.

Fin des Mémoires de M. de Turenne.



RE-

RELATION

DE LA CAMPAGNE

DE FRIBOURG,

PAR LE MARQUIS DE LA MOUSSAYE.

LA bataille de Rocroi & la prise de Thionville avoient rétabli la réputation des armes de France dans les Pays-Bas: l'Infanterie Espagnole étoit ruinée: la terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies: la plupart des Villes de la Flandre n'étoient pas en état de se défendre longtems: enfin un Général pouvoit tout entreprendre avec succès. Le Duc d'Orléans prit ce commandement. 1644

L'Emploi d'Allemagne n'étoit pas de même; car après que le Duc d'Enguien y eut mené du secours, le Maréchal de Guébriant fut tué devant Rotwil, & l'Armée demeura sans autres Chefs que Rantzau & Rose. Rantzau avoit beaucoup de cœur & d'esprit; il avoit même une certaine éloquence naturelle, qui persuadoit dans les Conseils de guer-

1644. re, & qui entrainoit les autres dans son avis : mais sa conduite ne répondoit pas toujours à ses discours; car le vin lui faisoit faire de grandes fautes, & le mettoit fort souvent hors d'état de commander. Il avoit mis l'Infanterie en quartier à Tutinghen, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, & il s'étoit brouillé avec tous les Chefs Allemands : les Bavarois & les Lorrains lui tombèrent sur les bras avant qu'il eût le moindre avis de leur marche; & *Jean de Wert* l'aiant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les Officiers furent prisonniers de guerre : la Cavalerie Allemande dispersée en divers endroits, se retira vers Brisac sous la conduite de Rose, & prit ses quartiers d'Hiver dans la Lorraine & dans l'Alsace.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arrivée à la Cour, le Vicomte de Turenne eut ordre d'aller recueillir les débris de cette Armée & d'en prendre le commandement. Il passa tout l'Hiver à la rétablir; mais quelque soin qu'il en prît, il ne fut pas en état de s'opposer aux Bavarois dont l'Armée s'étoit grossie depuis la défaite de Rantzau. Mercy qui la commandoit se voyant maitre de la campagne, alla investir Fribourg qui n'étoit pas en état de soutenir un long siège.

Le

Le Duc d'Enguien en apprit la nouvelle à Amblemont proche de Mouſon, & reçut ordre de la Cour d'aller joindre l'Armée d'Allemagne pour tâcher de ſecourir cette Place : il marcha le vingtième de Juillet du côté de Metz, où ſes troupes paſſèrent la Moſelle & laiſſèrent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit ſoixante-huit lieues, & il ſe rendit à Briſac avec ſix mille hommes de pied & quatre mille chevaux. 1644.

Le Prince ſut par les chemins que Fribourg s'étoit rendu aux Bavarois, que le Vicomte de Turenne étoit campé aſſez près d'eux, & que Mercy ne faiſoit paroitre encore aucun deſſein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le Vicomte de Turenne avec le Maréchal de Gramont, & en même tems il donna ordre à Marſin de paſſer le Rhin à Briſac avec l'Armée, le troiſième d'Août.

Le Duc d'Enguien ne demeura au Camp du Vicomte qu'autant qu'il faloit pour reconnoitre le poſte des Bavarois, & pour réſoudre de quelle façon il les attaqueroit. Il retourna à ſon Armée le même jour qu'elle paſſa le Rhin, & le lendemain il marcha pour exécuter l'entrepriſe qu'il avoit formée avec le Vicomte de Turenne.

1644. Fribourg eſt ſitué au pied des montagnes de la Forêt-noire: elles s'élargiſſent en cet endroit en forme de croiſſant, & au milieu de cet eſpace on découvre auprès de Fribourg une petite plaine bornée ſur la droite par des montagnes fort hautes, & entourée ſur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine eſt arroſée d'un petit ruiſſeau qui coule le long du bois, & qui tombe après ſur la gauche de Fribourg dans l'enfoncement d'une vallée étroite & coupée de marécages & de bois. Ceux qui viennent de Briſac ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés au pied d'une montagne preſque inacceſſible qui la commande de tous côtés, & par les autres chemins l'entrée en eſt encore plus difficile.

Mercy s'étoit poſté dans un lieu ſi avantageux ; & comme c'étoit un des plus grands Capitaines de ſon tems, il n'avoit rien oublié pour ſe prévaloir de cette ſituation. Son Armée étoit compoſée de huit mille hommes de pied & de ſept mille chevaux. Il avoit étendu ſon Camp le long du ruiſſeau; mais outre cette défenſe & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pouvoit aller à lui que par le chemin de Briſac à Fribourg,

bourg, & par conséquent il faloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes: c'est pourquoi ce Général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé. 1644.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie: par ce moyen il s'assûra du lieu le plus accessible de cette montagne. De là il poussa une ligne le long d'un bois de sapins, en montant vers le sommet jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défendue par des Redoutes de deux cens pas en deux cens pas; & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout le long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi coupées & entrelacées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle chevaux de frise. (1)

Entre cette montagne que l'Armée Françoise trouvoit sur la droite & une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il y avoit un enfoncement par lequel on pou-

(1) Chevaux de frise sont des poutres lardées de pieux en tout sens, qui présentent leurs pointes comme un hérisson.

1644. pouvoit entrer dans le Camp des Bavarois; mais pour y arriver il faloit faire un grand tour, & passer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & Mercy s'étoit contenté d'y faire un abattis de bois couchés en travers de la ravine. Enfin jamais Camp n'a été dans une assiette plus forte, ni mieux retranché que celui-là.

Cependant le Duc d'Enguien résolut d'en chasser Mercy, & disposa son attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son Armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de sapins, laissant le Fort sur la gauche & s'appliquant uniquement à emporter les Redoutes qui la défendoient; afin qu'aiant gagné la hauteur qui commandoit sur tout le reste, il pût se rendre maitre du Fort, & descendre en bataille dans le Camp des Bavarois.

Le Vicomte de Turenne devoit attaquer l'abattis d'arbres qui défendoit le vallon; & pourvu que les deux attaques se fissent en même tems, il y avoit lieu d'espèrer que l'ennemi, étant séparé en deux endroits, seroit embarrassé à se défendre, & que s'il arrivoit qu'il fût forcé du côté de la ravine, le Duc d'Enguien venant par les hauteurs, & le Vicomte

comte de Turenne entrant en même tems dans la plaine, Mercy ne pourroit leur résister. 1644.

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'Enguien donna ordre qu'on se préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le Vicomte de Turenne aiant un grand tour à faire, partit avant la pointe du jour; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa marche retardèrent les attaques que les deux Armées devoient faire en même tems.

Le Duc d'Enguien disposa la sienne de cette sorte: son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun: Espenan, Maréchal de Camp, fut commandé avec deux bataillons des régimens de Persan & d'Enguien, pour donner le prémier: le Comte de Tournon Maréchal de Camp, se mit à la tête des régimens de Conti & de Mazarin pour soutenir Persan: le Duc d'Enguien réserva deux régimens pour les employer où l'occasion le demanderoit; & le Maréchal de Gramont, Marsin, L'Echelle & Mauvilli demeurèrent auprès de sa personne. Palluau, Maréchal de Camp, soutenoit toute l'attaque, avec le régiment de Cavalerie d'Enguien; les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine dans un lieu fort

1644. ferré, pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il faloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut, qui soutenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux Bavarois. Les troupes commandées ne laissèrent pas de monter dans cette vigne & de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapin, derrière lequel les Bavarois faisoient un feu extraordinaire. L'Infanterie Françoise ne put forcer ces arbres entrelacés sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre.

Le Duc d'Enguien, qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la prémière ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins & le Camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant : ils commençoient même à couler sur la droite le long du Camp des Bavarois, pour les aller prendre par le haut de la montagne; mais le Prince aiant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le succès de son entreprise ne dépendoit plus que d'empor-

porter la ligne des ennemis par le milieu. 1644.

C'eſt pourquoi il réſolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui reſtoit des prémiers régimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui, que cet exemple avoit preſque découragés. D'abord il ſembloit que ce fût une eſpece de témérité d'entreprendre avec deux mille hommes rebutés du combat, d'en forcer trois mille bien retranchés & enorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter; mais il étoit impoſſible de dégager autrement ceux qui avoient paſſé le prémier retranchement de ſapins: car en les abandonnant, le Duc d'Enguien ſe retiroit avec le déplaiſir d'avoir manqué ſon entrepriſe, & ſacrifié inutilement la meilleure partie de ſon Infanterie; outre que toute l'Armée Bavaroiſe auroit tombé ſur les bras du Vicomte de Turenne, n'aiant plus à ſe défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces réflexions en un inſtant, deſcend de cheval, ſe met à la tête du régiment de Conti & marche aux ennemis: le Comte de Tournon ſuivi de Caſtelnau-Mauviſière, en fait de même avec le régiment de Mazarin: le Maréchal de Gramont, Marſin, L'Echelle, Mauvilli, La Mouſſaye,

Jerſé,

1644. Jersé, les Chevaliers de Chabot & de Gramont, Isigni, Meilles, La Baulme, Tourville, Barbantane, Desbrotteaux, Aspremont, Viange & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires mettent pied à terre: cette action redonne cœur aux soldats; le Duc d'Enguien passe le prémier l'abattis de sapins; chacun, à son exemple, se jette en foule par dessus ce retranchement, & tous ceux qui défendoient la ligne s'enfuyent dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce prémier avantage, le Duc d'Enguien monte dans une Redoute qu'il trouve abandonnée; mais l'état où il se voit, n'est guères moins périlleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son Infanterie *avoit été tuée, l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards* du côté du bois; les ennemis tenoient encore le Fort, où ils avoient placé de l'artillerie; & Mercy pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le desordre où elles étoient: mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pendant qu'il restoit encore un peu de jour, le Duc d'Enguien rassembla son Infanterie, munit les Redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultés du chemin il fit monter sa Cavalerie jus-

jusques sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de trompettes & de timbales, pour apprendre au Vicomte de Turenne que son Armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain. 1644.

Le Vicomte de Turenne de son côté avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abattis d'arbres qui étoit dans le vallon, entre la montagne que le Duc d'Enguien avoit emportée & celle qui étoit proche de Fribourg: mais Mercy n'aiant pu s'imaginer que l'on forceroit son Camp par la montagne du côté de Brisac en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ses principales forces du côté du vallon; & c'est ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit cru le plus fort est emporté le prémier. Le lieu étoit assez spacieux derrière son retranchement pour mettre ses troupes en bataille, & quand l'Armée du Vicomte de Turenne auroit poussé l'Infanterie qui en défendoit l'entrée, toute la Cavalerie Bavaroise pouvoit la soutenir sans rompre ses escadrons. Le Vicomte de Turenne aiant trouvé une résistance si vigoureuse, ne put jamais forcer les Bavarois: tantôt il gâgnoit quelques pos-

tes,

1644. tes, tantôt il les perdoit; ainsi son attaque se passa en escarmouches sans pouvoir entrer dans leurs retranchemens, bien qu'il montrât en cette occasion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand Capitaine peuvent faire pour surmonter le desavantage du nombre & du lieu.

Le Duc d'Enguien entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & se préparoit pour le combat du lendemain. Son dessein étoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des Bavarois, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au Vicomte de Turenne l'entrée de la plaine: chacun se disposoit à cette entreprise comme à une victoire assûrée, étant presque impossible que Mercy soutînt deux attaques en même tems, dont l'une viendroit d'enhaut & en queue fondre sur son Armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins Mercy sortit d'un pas si dangereux avec une diligence extraordinaire; il retira ses troupes sur la montagne proche de Fribourg, & avant le jour il fit sortir son canon de ce Fort, qui étoit au-dessous de l'Armée du Duc d'Enguien, sans que les Généraux François en eussent aucune connoissance: de sor-

sorte qu'ils furent surpris le lendemain de voir les Bavarois se retrancher sur cette montagne voisine de Fribourg, & de trouver leur Camp désert & leur Fort abandonné. 1644.

Le Duc d'Enguien voyant les troupes du Vicomte de Turenne répandues dans la plaine, y descend aussi-tôt; l'Armée le suit, & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près, que les coups de canon tirés du nouveau Camp des Bavarois lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voisine de Fribourg. A ce bruit, le Duc d'Enguien fâché d'avoir manqué son entreprise, fait mettre son Armée en bataille malgré la pluye qui n'avoit point cessé pendant la nuit; mais voyant combien ses troupes étoient fatiguées des combats passés & du mauvais tems, il remet au lendemain à chasser les ennemis de leurs nouveaux retranchemens: ainsi l'Armée eut le reste du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos, & pour se préparer à la plus périlleuse action qui se soit vue dans les dernières guerres. A main droite de Fribourg, en venant de Brisac, il y a une montagne qui n'est pas extrèmement roide jusqu'au tiers de sa hauteur; mais dont le reste est fort escarpé. En approchant du sommet, on trouve un espace de terrein assez uni & ca-

1644. capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine il reste encore quelques ruïnes d'une tour, au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt noire commence à s'élever insensiblement : mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'élève, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine.

Mercy avoit posté le plus grand Corps de son Infanterie aux environs de cette tour ; le reste étoit campé derrière un bois sur la droite en approchant de Fribourg ; sa Cavalerie étoit placée depuis le bois jusqu'aux murailles de la ville : enfin ce Général avoit aussi bien ménagé les avantages du lieu dans ce poste, que dans le précédent. Il y avoit encore ajouté pour le défendre toutes les inventions que l'art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en si peu de tems. Les lignes qu'il avoit faites durant le siège, lui servirent en partie pour fermer ce nouveau Camp, & il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le vallon. Il fit mettre en cet endroit plusieurs rangs d'arbres abattus avec leurs branches entrelacées : sa meilleure Infanterie étoit derrière ce retranchement soutenue de sa Cavalerie, dont les escadrons occupoient tout le reste du

du terrein entre ces rangs d'arbres & la ville. 1644.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'Enguien s'approcha du pied de la montagne où Mercy s'étoit retranché, & prit en chemin quelques Redoutes que les dragons des ennemis gardoient encore dans le vallon. L'Armée de Turenne avoit l'avant-garde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. D'Aumont, Lieutenant-Général, commandoit l'Infanterie; L'Echelle, Maréchal de bataille, marchoit à la tête de tout avec mille mousquetaires détachés des deux Armées: il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvroit le plus grand Corps d'Infanterie des Bavarois auprès de cette tour ruinée. C'étoit le lieu le plus accessible par où l'on pouvoit aller à eux: c'est pourquoi le Vicomte de Turenne fit marcher de ce côté-là tout le canon des Weymariens.

Le Corps d'Infanterie du Duc d'Enguien, sous la conduite d'Espenan, étoit commandé pour forcer l'abattis d'arbres. Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fausse avec peu de gens, & seulement pour favoriser les deux véritables attaques. Rose soutenoit l'Infanterie avec la Cavalerie Weymarienne; le Maréchal de Gramont avoit ordre de se tenir en bataille dans la plai-

1644. ne avec la Cavalerie Françoiſe, pour prendre le parti que l'évènement conſeilleroit.

Le Camp des Bavarois leur donnoit de grands avantages, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour attaquer : leur Infanterie étoit couverte de tous côtés ; une de leurs ailes étoit appuyée du canon & de la mouſquetterie de la ville ; l'autre aile étoit placée ſur une montagne, dont la hauteur ſeule ſuffiſoit pour la ſûreté des troupes qui l'occupoient : mais ils avoient une ſi grande étendue de retranchemens à défendre, que leur Infanterie affoiblie par les fatigues du ſiège & des combats précédens, ne ſuffiſoit pas pour garder leur Camp. L'Echelle faiſoit déja tirer l'artillerie de ſon attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriè-re-garde & le ſignal pour commencer le combat. Le Duc d'Enguien avoit commandé que toutes les attaques ſe fiſſent en même tems : L'Echelle avoit ordre de ne point marcher aux ennemis, juſqu'à ce que le bruit des mouſquetaires eût commencé vers l'abattis d'arbres & vers la fauſſe attaque du milieu : mais un accident imprévu, comme il arrive très ſouvent dans les plus ſages entrepriſes de la guerre, renverſa tous les ordres du Duc d'Enguien, & ſauva les Bavarois d'une défaite générale.

Pen-

Pendant qu'on attendoit l'arrière-garde qui n'avoit pu joindre, à cause des mauvais chemins, le Duc d'Enguien, suivi du Vicomte de Turenne & du Maréchal de Gramont, étoient montés sur la plus haute montagne pour découvrir le derrière de l'Armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En son absence, Espenan détacha quelques hommes à dessein de faire une fausse attaque contre une petite Redoute qui étoit sur son chemin pour aller aux Bavarois. Quoiqu'il n'y eût envoyé d'abord que très peu de gens, le combat s'engagea insensiblement de part & d'autre; les ennemis soutinrent ceux qui défendoient leur Redoute; Espenan renforça ceux qui l'attaquoient; enfin il se fit en cet endroit une escarmouche si chaude, qu'à ce bruit L'Echelle crut qu'il étoit tems de commencer le combat, & son erreur renversa tous les desseins de cette journée. 1644.

Le Duc d'Enguien voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'Espenan & L'Echelle avoient fait un contre-tems, & que ses ordres n'avoient pas été bien exécutés. Il court au plus fort de la mêlée, il trouve L'Echelle mort, & ses troupes qui n'osent ni combattre ni se retirer. Pour réparer ce desordre, il

1644. commande au Comte de Tournon de se mettre à la tête de ces troupes étonnées, & de les assûrer qu'il va lui-même les soutenir avec un puissant secours. La présence du Prince donna cœur aux soldats ; l'Infanterie Bavaroise commença à s'ébranler. Deux bataillons de celle qui soutenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne songeoient plus qu'à fuir : mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu si furieux, que l'Infanterie Françoise perdit courage ; les plus éloignés commencèrent à se retirer, les autres prirent l'épouvante, & plusieurs Officiers même lâchèrent le pied.

En-vain les Généraux les avertissent du desordre *qu'on voyoit dans le Camp des Bavarois*, les pressent, les menacent, les entrainent au combat. Quand la peur a une fois saisi le soldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple, ni les ordres du Général. Le Duc d'Enguien fut contraint de faire cesser l'attaque & de retirer ses troupes. Cette action fut extrèmement périlleuse pour le Prince & pour tous ceux qui l'accompagnoient ; car il fut toujours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis : aussi, de vingt personnes qu'ils étoient auprès de lui, il n'y en eut pas un

un ſeul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit expoſé. 1644.

Le Duc d'Enguien même eut le pomeau de la ſelle de ſon cheval emporté d'un coup de canon, & le fourreau de ſon épée fut rompu d'un coup de mouſquet. Le Maréchal de Gramont eut ſon cheval tué ſous lui, & tous les autres y furent bleſſés. Néanmoins cet évènement ne rebuta point le Prince; il ne fit que changer le deſſein de ſon attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne, comme il l'avoit réſolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abattus. D'Aumont fut commandé pour occuper les Bavarois avec les troupes qui venoient de combattre, en faiſant une diverſion au même lieu où la prémière attaque n'avoit pas réuſſi. Le Duc d'Enguien & le Vicomte de Turenne avec tout le Corps d'Infanterie conduit par Mauvilli, Maréchal de bataille, ſoutenue par les Gendarmes & par la Cavalerie de Roſe, marchèrent droit à l'abattis d'arbres.

A peine les prémiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrés dans le bois, que les Bavarois firent un feu extraordinaire: néanmoins les François marchèrent contre eux en fort bon ordre, pour eſſayer de forcer ces retranche-

1644. fourages, & le contraindroit de venir à un combat général, ou de se retirer en desordre.

Le neuvième d'Août, le Prince fit marcher son Armée vers Langendentzling : le village qui porte ce nom est situé dans la plus accessible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit assez propre pour incommoder les Bavarois, ou pour les combattre dans leur retraite. Le Duc d'Enguien y pouvoit faire venir des vivres de Brisac, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les montagnes. Mais le chemin qu'il faloit tenir pour entrer dans cette vallée étoit extrèmement difficile, à cause des marécages dont les bois sont pleins ; outre que la tête de l'Armée étant une fois engagée dans ces bois, & aiant passé le ruisseau qui les borde, l'arrière-garde demeuroit exposée aux Bavarois, sans qu'il fût possible au reste des troupes de la secourir.

Le Duc d'Enguien y apporta toutes les précautions que demandoient le desavantage du lieu, & la présence d'un ennemi si vigilant. Les cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un, & très souvent à pied, menant leur cheval par la bride, ce Prince mit un grand Corps d'Infanterie à la queue de l'Armée, pour soutenir l'arrière-garde de sa Cavalerie : il

il mit auſſi des pelotons de mouſquetaires ſur les ailes, pour défendre les paſſages par leſquels les Bavarois pouvoient la venir charger. 1644.

Dès la pointe du jour, le Vicomte de Turenne fit marcher ſon Armée, qui compoſoit l'avant-garde ce jour-là. Le Duc d'Enguien prit le ſoin de faire la retraite, & ſe tint en préſence de l'Armée de Mercy juſqu'à ce que toutes ſes troupes fuſſent paſſées ; & après avoir traverſé de la ſorte ces marécages & ces bois, il rejoignit l'avant-garde à Langendentzling, ſans que les Bavarois euſſent fait le moindre effort pour lui diſputer ni le paſſage du ruiſſeau, ni l'entrée du bois.

Mercy aiant obſervé la marche des François, en avoit conçu auſſi-tôt les raiſons : comme c'étoit un des plus habiles Généraux d'Armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que ſon ſalut conſiſtoit à prévenir le Duc d'Enguien, & non pas à lui diſputer le paſſage d'un défilé. Il n'avoit au juſte que le tems de ſe retirer avant que les prémières troupes de l'avant-garde Françoiſe le puſſent joindre ; & ce fut apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arrière-garde. Auſſi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper ſon Armée, tenant le haut des montagnes, & faiſant con-

1644. conduire son bagage par le Val de S. Pierre, qui mène vers Filinghen.

Le Duc d'Enguien aiant appris la marche de Mercy, fit ce qu'il put pour hâter la sienne; mais il y avoit des montagnes presque inaccessibles à traverser pour lui couper le chemin, & ses troupes étoient extrèmement fatiguées: c'est pourquoi il fut contraint de détacher Rose en diligence avec huit cens chevaux, seulement pour amuser les Bavarois & les incommoder dans leur retraite, pendant que le reste de l'Armée passeroit les défilés.

Rose exécuta cet ordre avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les Bavarois auprès de l'Abbaye S. Pierre. Aussi-tôt qu'il eut joint les ennemis, il manda au Duc d'Enguien qu'il étoit à leur queue. L'Armée Françoise défiloit par un vallon fort serré, au bout duquel il faloit monter au sommet d'une montagne si escarpée & si couverte de bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le Duc d'Enguien ne laissa pas de vaincre toutes ces difficultés; & son avant-garde ne fut pas si-tôt sur le haut de cette montagne, qu'elle découvrit les Bavarois en bataille, & Rose qui touchoit presque leur arrière-garde.

Pour aller de cette montagne, où la tête de l'Armée du Duc d'Enguien s'étoit

toit

toit arrêtée, jusqu'au lieu où les Bavarois s'étoient postés, il faloit passer deux défilés, au milieu desquels il y a un espace capable de contenir quatre escadrons ensemble; mais avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la Cavalerie de Rose escarmouchoit contre l'arrière-garde des Bavarois. 1644.

Mercy n'eut pas plutôt découvert les prémiers bataillons de l'avant-garde Françoise sur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'Armée étoit derrière; & comme Rose incommodoit extrèmement la queue de son arrière-garde, il résolut de se défaire de lui par un grand effort, avant que le Duc d'Enguien fût plus près, & qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soutenir: & afin de l'accabler tout d'un coup, Mercy fit faire demi-tour à droite à toute son Armée, & marcha contre la Cavalerie de Rose. Ce Colonel, au-lieu de se retirer promtement dans le défilé, rallia ses escadrons; & avec sept ou huit cens chevaux, il osa bien aller affronter dans une plaine toute l'Armée Bavaroise. Il avoit l'Armée ennemie & la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de Filinghen, rempli du bagage des Bavarois; à gauche, un grand précipice,

&

& derrière lui, le défilé par où il faloit
1644. rejoindre le Duc d'Enguien. Rose détacha d'abord un de ses escadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis; & avec ce qui lui restoit, il alla charger les plus avancés de l'Armée Bavaroise : mais pour se conserver libre l'entrée du défilé, il y laissa quatre escadrons derrière lesquels il se retira, après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre escadrons soutinrent le choc des Bavarois sans s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette Cavalerie fut entré pêle-mêle dans le défilé : enfin de quatre escadrons, Rose n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors du péril, se jettèrent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes ni chevaux.

L'action de Rose fut vigoureuse, & conduite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand péril; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Mercy n'eût pas vu sur la montagne voisine le Corps de l'Armée Françoise qui se formoit peu à peu, & même que le Duc d'Enguien s'étoit avancé pour soutenir la Cavalerie de Rose; car comme il ne craignoit rien tant que

de

de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échaper ces escadrons, que de pousser plus avant dans le défilé. 1644.

En effet, le Duc d'Enguien aiant remarqué du haut de la montagne l'action de Rose, & le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déja dans cet espace de terrein enfermé entre les deux défilés, lorsque Rose le rejoignit: ainsi cette résolution du Duc d'Enguien, & la prudence de Mercy, furent en partie causes de l'honneur que Rose acquit dans sa retraite.

Mercy commença la sienne en même tems; mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand Capitaine, qui veut n'être jamais forcé de combattre, & pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion: néanmoins il abandonna son artillerie & son bagage; & laissant quelques dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire demi-tour à gauche, & après cela il marcha si vîte par le grand chemin de Filinghen, qu'en un moment l'Armée Françoise le perdit de vue.

Pendant que Mercy ne songeoit qu'à presser & assurer sa retraite, le Duc d'Enguien de son côté rallioit ses troupes pour

le

1644. le suivre; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble, l'Armée Bavaroise en fut éloignée de plus d'une lieue.

Il y a une montagne entre S. Pierre & Filinghen, beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une Armée en bataille, & qui commande sur tous les côteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages & la fertilité de la terre qui est cultivée par-tout, rendent ce lieu très commode & très sûr pour camper. Ceux qui connoissoient le pays, ne doutoient point que Mercy n'y établît son Camp; & cette raison obligeoit le Duc d'Enguien de presser extrèmement sa marche: néanmoins quand les coureurs de son avant-garde furent montés sur le Holgrave, (c'est ainsi que se nomme cette plaine,) ils trouvèrent que les Bavarois après avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher, avoient passé outre, avec une diligence encore plus grande que celle des François.

Alors le Duc d'Enguien perdant l'espèrance de les joindre, retourna sur ses pas, & vint camper à l'Abbaye de S. Pierre: ses troupes étoient si lasses, qu'il fut contraint de les y laisser reposer le jour suivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des Bavarois, & qu'on emmèneroit

neroit six canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain, il prit un petit Château situé dans les montagnes, qui pouvoit servir à ses desseins, & il envoya le Comte de Tournon conduire l'artillerie à Brisac. 1544.

Ainsi la retraite du Colonel Rose fut la dernière action remarquable de la bataille de Fribourg, qu'on peut nommer une suite de plusieurs combats très sanglans, plutôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté on y voit une valeur qui ne se rebute ni de l'incommodité du tems, ni du desavantage des lieux, qui hazarde tout pour vaincre, & enfin qui remporte la victoire. De l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour sa défense, & qui ne laisse pas d'être accompagnée d'une extrème valeur. Il est difficile de juger lequel des deux mérite le plus de gloire, ou d'attaquer une Armée retranchée dans des lieux presque inaccessibles, & de l'obliger d'en sortir; ou bien de conserver un jugement ferme & intrépide dans une longue retraite, en présence d'un ennemi pressant & victorieux, & enfin de savoir choisir des postes dans lesquels on puisse n'être jamais forcé. Cependant il est vrai de dire qu'un Général qui abandonne son artillerie & son bagage, passe d'ordinaire pour battu;

1644. tu ; & l'honneur de sa retraite n'est point complet, s'il ne sauve tout : on peut dire même que la prudence de Mercy n'auroit pu le garantir d'une déroute générale, sans les contretems que prirent Espenan & L'Echelle dans l'exécution des ordres du Duc d'Enguien. Enfin il arrive presque toujours qu'une Armée qui attaque des retranchemens avec vigueur, a de grands avantages sur celle qui les défend.

Après que le Duc d'Enguien eut fait partir le Comte de Tournon, il retourna vers Langendentzling, où son bagage & son canon l'attendoient. Alors il ne songea plus qu'aux avantages que la retraite de Mercy lui pouvoit donner. Le sentiment des principaux Officiers étoit de reprendre Fribourg : *on n'étoit venu que pour secourir cette Place*, & par conséquent ce devoit être le prémier fruit de la victoire. Les Bavarois n'avoient pu combler leurs lignes ; ils étoient déja bien éloignés : la garnison de cette Place étoit foible, mal pourvue de toutes choses, & effrayée du succès des combats qu'elle avoit vus de ses remparts.

Néanmoins le Duc d'Enguien fut d'avis d'entreprendre le siège de Philisbourg, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de Cam-

pagne,

pagne, qu'il faloit couronner par quelque chose d'éclatant: outre qu'en se bornant à la prise de Fribourg, les armes de France n'en auroient pas été plus avancées dans le pays, & même qu'elles auroient été contraintes de repasser le Rhin, pour prendre des quartiers d'Hiver en Alsace. 1644.

Ce n'est pas que le siège de Philisbourg ne fût extrèmement difficile. Il faloit faire une longue marche pour y aller: l'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés. Mais le Duc d'Enguien méprisa toutes ces difficultés, & le siège de Philisbourg fût résolu. Il envoya à Brisac Champlastreux, Intendant de son Armée, pour préparer les munitions, & pour faire charger dix pièces de batterie sur les bateaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le Rhin.

Champlastreux, qui étoit actif & intelligent dans son emploi, eut bientôt fait ces préparatifs. Le Prince partit de Langendentzling le seizième d'Août avec son Armée, & prit sa route le long du Rhin, après avoir détaché Tubal avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques mousquetaires & quelques dragons. Rose suivit Tubal, avec le reste des Weymariens. Le Duc d'Enguien se réserva la conduite de l'Infanterie des deux

1644 Armées & de toute la Cavalerie Françoise. Il marcha en cet ordre vers un Château, situé à cinq ou six lieues de Strasbourg, fortifié de tours à l'antique, & défendu d'un assez bon fossé plein d'eau, qu'il prit en passant, afin de s'assurer la communication de Strasbourg: de là il vint à Kupenheim, que Rosé avoit pris dans son passage avec plusieurs autres lieux. Tubal s'étoit aussi rendu maître d'Eslinghen, Forsen, Bretten, Durlack, Baden, Prueffel & Wisloch, petites villes fermées de fossés, à la plupart desquelles il y a des Châteaux. Le Vicomte de Turenne alla investir Philisbourg avec trois mille chevaux & sept cens hommes de pied; & le Duc d'Enguien arriva le vingt-cinquième d'Août devant cette Place, en dix jours de marche depuis *Langendentzling*.

Philisbourg est situé auprès du Rhin, sur les confins du Duché de Wirtemberg & du Bas-Palatinat, à trois lieues de Spire. Depuis Brisac jusqu'à Hermestein il n'y a point de Place forte que Philisbourg: on l'appelloit autrefois Udenheim; c'étoit la maison des Evêques de Spire. Les troubles d'Allemagne engagèrent insensiblement ces Evêques à la fortifier: quand ils l'eurent mise en état de se défendre, elle ne demeura guères entre leurs mains: les Impériaux & en-

suite

ſuite les Suédois s'en rendirent les maîtres : les François la poſſèdèrent quelque tems ; & enfin elle étoit revenue ſous la domination de l'Empereur. 1644.

Cette Place a un Fort quarré qui commande ſur le Rhin, & qui ſe communique avec la Ville par une chauſſée de ſix pas de large, & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au-deſſus du marais. Vis-à-vis de Philisbourg la rivière forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place : ſa fortification n'eſt que de terre, mais ſes remparts ſont fort épais : elle a des foſſés larges & profonds ; l'approche ne s'en peut faire que par une tête. Le corps de la Place eſt composé de ſept baſtions preſque réguliers : la berme eſt ſi large, qu'elle ſert de fauſſe-braie ; cette berme eſt défendue d'une haie vive très épaiſſe : le foſſé eſt plein d'eau, large de deux cens pieds, & profond de quatre toiſes, avec une contreſcarpe bien paliſſadée. Du côté de ce coude que le Rhin fait auprès de la Place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits ; de l'autre côté, le terrein y eſt un peu plus haut, & mêlé de bruyères, de bois & de terres labourées.

Lorſque le Duc d'Enguien la fit inveſtir, Bamberg en étoit Gouverneur :

1644. sa garnison étoit composée de deux cens chevaux, & de cinq cens hommes de pied: il avoit cent pièces de canon, & des munitions pour soutenir un long siège.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvallation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & il destina la nuit pour attaquer le Fort du Rhin. L'Armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudeneim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine à moitié chemin de Rheinhausen; & l'Armée Allemande fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rheinhausen.

Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se disposèrent à l'attaque du Fort. Le Duc d'Enguien y alla par les *bois*, & *le* Vicomte de Turenne s'en approcha par de petites digues qui sont au travers du marais. Le Duc d'Enguien n'y put arriver qu'à la pointe du jour, parce qu'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile. Bamberg n'aiant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place tout ce qui étoit à la défense du Fort: le Vicomte de Turenne le trouva abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la Ville.

Le Duc d'Enguien ne songea plus qu'à bien

bien assurer sa circonvallation: il fit éle- 1644.
ver des Forts & des Redoutes aux endroits où le terrein y étoit propre, & abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte de Turenne ne trouva pas tant d'obstacles à fortifier son quartier; car il se servit d'une grande ravine qui règnoit presque d'un bout à l'autre de son Camp, & elle fut en défense en y faisant un parapet: de sorte que les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le Camp fermé de tous côtés depuis Knaudeneim jusqu'auprès de Rheinhausen.

Cependant le pont de bateaux arriva, chargé du canon, des munitions & des vivres: en vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de Germesheim & de Knaudeneim. Germesheim est une petite Ville du Bas-Palatinat, assise sur le bord du Rhin, fortifiée de bastions de terre, avec un fossé sec du côté de Spire, & plein d'eau du côté de Philisbourg & du marais. Sa prise étoit nécessaire pour tenir le haut du Rhin; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de la rivière, on ne pouvoit aussi en être assuré qu'en prenant les Places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit passer D'Aumont,

1644. avec six cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germesheim: D'Aumont s'en rendit le maitre en deux jours de tranchée ouverte, & ensuite il marcha vers Spire. Cette ville, bien que située sur le Rhin, n'est considèrable que par la Chambre Impériale dont elle est le Siège; car elle n'est fermée que d'une muraille, avec des tours à l'antique, & un méchant fossé.

Pendant que D'Aumont s'assuroit de tous les postes néceſſaires sur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja observé que l'approche ne s'y peut faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrein sablonneux, qui continue presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de deux bastions de la Ville.

Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit: le Maréchal de Gramont conduisit la gauche; le Vicomte de Turenne prit soin de la droite: l'un & l'autre se servirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruisseau qui passe par cette plaine, dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le prémier jour de Septembre; & la nuit même on fit une Place-d'armes commune

ne aux attaques, de laquelle chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé. 1644.

Espenan avec le régiment de Persan, fut de garde la prémière nuit dans la tranchée de Gramont; & après avoir poussé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande Redoute, où il établit un Corps de garde de cent Gendarmes à la tête des travailleurs; & ces cavaliers avoient ordre de se retirer pendant le jour derrière une mazure, proche de l'ouverture de la tranchée. La nuit fut assez paisible; & les assiègés qui ne savoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des assiègeans: mais dès que le jour parut, & qu'il virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent essayer de ruïner par une sortie le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit: ils détachèrent deux cens hommes de pied & cent chevaux, qui s'avancèrent contre la ligne; & bien qu'elle fût encore pleine de travailleurs, Espenan se prépara pour les bien recevoir, & commanda aux Gendarmes de s'opposer à la Cavalerie des assiègés. Cet escadron marcha aux ennemis avec un tel desordre qu'il fut entierement rompu au prémier choc; & La Boulaye y fut tué sur la place. Néanmoins Espenan mit la ligne en si bon ordre, que les as-

1644. siègés n'oferent l'attaquer, ni pousser plus loin ce prémier avantage qu'ils venoient de remporter ; de sorte que les Gendarmes eurent le tems de se rallier, & de revenir à la charge : ils s'en acquittèrent si bien la seconde fois, que malgré le feu des bastions, tout ce qui restoit de cette sortie fut chassé jusques dans la contrescarpe.

Ainsi les assiègeans continuèrent leur travail sans interruption ; mais leur Infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'Armée d'Enguien ne montoit qu'à trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas plus de deux mille. Avec si peu de gens, le Prince eut des peines incroyables à garder une si grande circonvallation, & à fournir les hommes qu'il faloit pour la garde de la tranchée & pour tous les autres travaux. Son Infanterie étoit composée de quatre bataillons : celui qui sortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du Camp ; les deux autres travailloient aux approches ; & le dernier amassoit des fascines pour remplir le fossé. Palluau avec le régiment d'Enguien, releva la seconde nuit Espenan & Persan : il avança beaucoup la ligne, & acheva la Redoute Tournon & Marsin les deux nuits suivantes poussèrent les travaux fort avan, & firent une batterie de six canons.

Le

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence de son côté. La cinquième nuit, les deux attaques firent leur logement sur la contrescarpe. Bamberg ne s'étoit opposé à tous ces travaux, que par le feu du canon & du mousquet. Le Duc d'Enguien n'avoit eu aucune nouvelle de l'Armée de Bavière: il savoit seulement que Jean de Wert marchoit avec mille chevaux & autant de mousquetaires, pour essayer de jetter du secours dans Philisbourg; & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes, & même de faire faire le bivouac toutes les nuits. 1644.

Aussi-tôt que les deux attaques eurent fait leurs logemens sur la contrescarpe, les travailleurs commencèrent à la percer, & à faire des batteries pour ruiner les défenses de la Place. La descente du fossé ne fut pas fort difficile, mais on eut bien de la peine à l'assurer; car comme l'eau étoit presque de niveau à la contrescarpe, les assiègeans ne pouvoient pas y aller sous terre, & il eût falu trop de tems pour faire une gallerie couverte de madriers: ainsi le Duc d'Enguien se contenta de faire tirer une ligne droite, qui aboutissoit au fossé, & qui étoit couverte avec des fascines sur des blindes & des chandeliers.

1644. Espenan & Palluau, pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pouvoir combler le fossé. Le Comte de Tournon y avoit déja fait jetter quantité de fascines; mais en passant par cette ligne enfilée qui conduisoit au travail, il fut tué d'un coup de mousquet.

La Pomme, Ingénieur fort expert à faire des mines & à passer des fossés, avoit entrepris de faire des ponts de fascines; mais il y trouvoit beaucoup de difficultés, à cause du canon de la Place, sur qui celui des assiègeans n'avoit pu prendre le dessus, parce que les assiègés en avoient un si grand nombre, qu'une de leurs pièces n'étoit pas plutôt démontée, qu'ils en poussoient une autre à la place; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs, dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang sur la face des bastions, qui l'enfiloient, & qui ruinoient tout le travail. Il est vrai que leurs flancs étoient si petits, qu'ils n'y pouvoient mettre que trois pièces: c'est le défaut ordinaire des meilleures Places, d'avoir les flancs trop serrés ou trop découverts; mais le prémier de ces défauts est le pire, parce qu'entre deux batteries opposées, le plus grand nombre des canons l'emporte toujours. En effet, les as-

assiègeans aiant dressé deux batteries de quatre pièces chacune, firent taire celle des flancs; mais les assiègés en placèrent tant sur la face des bastions, dont le rempart est fort bas, qu'ils ruïnèrent celles des assiègeans: c'est pourquoi le Duc d'Enguien fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ses batteries, & se couvrir des faces des bastions: par ce moyen, son canon se rendit le maitre, & les assiègeans travaillèrent avec plus de sûreté à leur pont. 1644.

Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé; & comme sa garnison étoit foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché, espèrant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse: il fit battre la chamade, les ôtages furent donnés, & la garnison sortit le douzième de Septembre au nombre de cinq cens hommes, avec deux pièces de canon. Le Duc d'Enguien fit entrer le régiment de Persan dans la Place, & y mit Espenan pour Gouverneur.

Cette conquête, quoique plus facile que le Prince ne l'avoit prévu, donna une grande réputation aux armes de France. Plusieurs Villes envoyèrent des Députés. Spire n'avoit pas attendu que

D'Au-

1644. D'Aumont l'eût fait sommer ; les Magistrats en avoient porté les clefs au Duc d'Enguien: il les reçut honorablement; & après avoir confirmé leurs privilèges, il les renvoya pour faire sortir les Impériaux, & recevoir la garnison Françoise que D'Aumont eut ordre d'y faire entrer. Mais le Duc d'Enguien ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la prise de Philisbourg, ni s'en éloigner, avant que de l'avoir remis en défense: les ennemis s'approchoient; ses troupes étoient affoiblies & fatiguées; le canon avoit fait de grandes ruïnes qu'il faloit réparer. Ce Prince n'étoit pas en état de se présenter devant Mercy, qui avoit rafraichi & augmenté son Armée depuis sa retraite de Fribourg: c'est pourquoi le *Duc d'Enguien* se contenta d'établir si bien ses quartiers dans les Places le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit la rivière d'un côté, la Ville de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, le marais & les bois derrière. Son Armée étant campée dans un poste si avantageux, il détacha le Vicomte de Turenne pour aller attaquer Worms. Cette Ville ne cède ni en dignité, ni en nombre d'habitans, à aucune des Villes d'Allemagne: elle est placée sur le bord du Rhin, &

fortifiée autant que sa grandeur & sa situation l'ont pu permettre. Le Duc Charles de Lorraine y tenoit garnison ; & depuis la perte de ses Etats, il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là. 1644.

Le Vicomte de Turenne fit descendre par la rivière l'Infanterie, le canon & toutes les choses nécessaires pour son dessein : il marcha ensuite par le Palatinat avec deux mille chevaux, & défit six cens hommes que le Général Beck envoyoit à Frankendal. Les habitans de Worms ouvrirent leurs portes, & en firent sortir les Lorrains. De là le Vicomte de Turenne poursuivit sa marche vers Mayence, & détacha Rose pour aller attaquer Oppenheim. C'est une petite Ville située dans une plaine, mal fortifiée, mais défendue par un très bon Château : Rose n'y trouva point de résistance. Le Vicomte de Turenne se présenta devant Mayence ; & s'étant logé dans le fauxbourg, il envoya un Trompette à ceux qui commandoient dans la Ville, pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence est le Siège de l'Archevêque Electeur, & une des principales Villes d'Allemagne : outre qu'elle est grande, fort peuplée & bien bâtie pour un pays où l'on n'a jamais eu le goût de la bon-

ne

1644. ne Architecture ; sa situation la rend considèrable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles: du côté de la terre, elles sont défendues par une Citadelle de quatre bastions; mais, comme il arrive d'ordinaire aux grandes Villes, ses fortifications étoient négligées, & sa défense consistoit plus dans le nombre de ses habitans que dans la force de ses remparts. Au bas de la Ville sur le bord du Rhin, est un Château assez magnifique où logent les Electeurs. Dans le tems que cette ville avoit été sous la puissance du Roi de Suède, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivières se joignent, un Fort de six bastions, qui portoit le nom de Gustavebourg; mais à la fin les Impériaux aiant repris Mayence, le Fort fut abandonné par les Suédois, & les Electeurs l'ont laissé ruiner.

Quand le Vicomte de Turenne entra dans les fauxbourgs, il y avoit encore dans la Ville une garnison Impériale de huit cens hommes; néanmoins l'Electeur n'aiant pas cru y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermestein; de sorte que le Chapitre qui a l'autorité du Gouvernement en l'absence de l'Archevêque, fit assembler tous les Corps de la Ville; & après plusieurs délibèrations, ils

ils résolurent de députer vers le Duc d'Enguien, & de ne donner les clefs qu'à lui-même, afin de rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable, par la qualité de celui qui les recevroit. 1644.

Le Vicomte de Turenne envoya cette réponse au Duc d'Enguien, qui étoit toujours avec son Armée à la vue de Philisbourg. Il en partit aussi-tôt avec une escorte de quatre cens chevaux, & se rendit en un jour & demi proche de Mayence. Pendant qu'on travailloit aux articles du Traité, Mercy avec l'Armée de Bavière s'étoit posté sur des hauteurs entre Hailbron & Neckersulm, & avoit laissé le Neckre devant lui.

Hailbron n'est qu'à quatorze lieues de Philisbourg. Mercy prétendoit arrêter de là tous les progrès du Duc d'Enguien: il détacha Wolf, Colonel célèbre parmi les Bavarois, avec deux cens chevaux, & cinq cens dragons, pour se jetter dans Mayence; mais Wolf n'y put arriver qu'un quart d'heure avant le Duc d'Enguien. Le Trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de sa venue, trouva Wolf qui les haranguoit, pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du Rhin, & celui de toute l'Ar-

mée

1644. mée Bavaroiſe qui le ſuivroit en peu de tems.

Mais les habitans de Mayence ſachant que le Duc d'Enguien étoit en perſonne dans leur fauxbourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de Turenne; & après avoir fait ſortir Wolf de la Ville, ils envoyèrent leurs Députés au Duc d'Enguien pour achever le Traité de leur capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire ſortir la garniſon qu'il tenoit dans Binghen, petite Ville avec un bon Château ſur le Rhin, & d'y recevoir des troupes Françoiſes. Le Duc d'Enguien donna le Gouvernement de Mayence au Comte de Courval, & y établit une forte garniſon, avec ce qui étoit néceſſaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de Turenne prit en paſſant Creutznac, & D'Aumont alla inveſtir Landaw avec douze cens hommes & quinze cens chevaux: c'eſt une Ville ſituée dans une plaine à quatre lieues de Philisbourg: elle eſt aſſez peuplée; ſon rempart n'eſt flanqué que par des tours à l'antique, avec un foſſé défendu par quelques demi-lunes & un chemin-couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes de troupes Lorraines, & c'étoit la ſeule Place que les Impériaux